



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

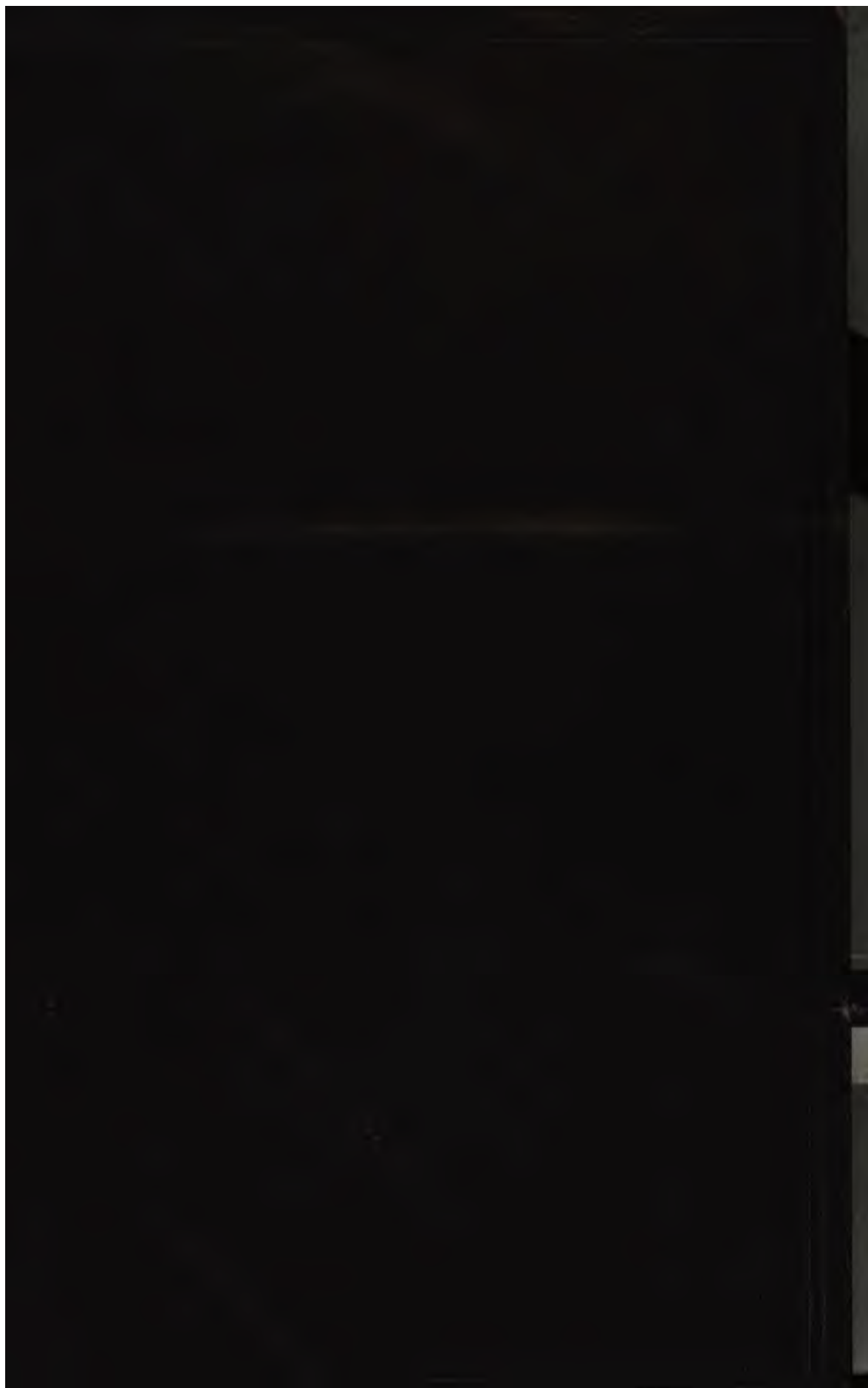
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



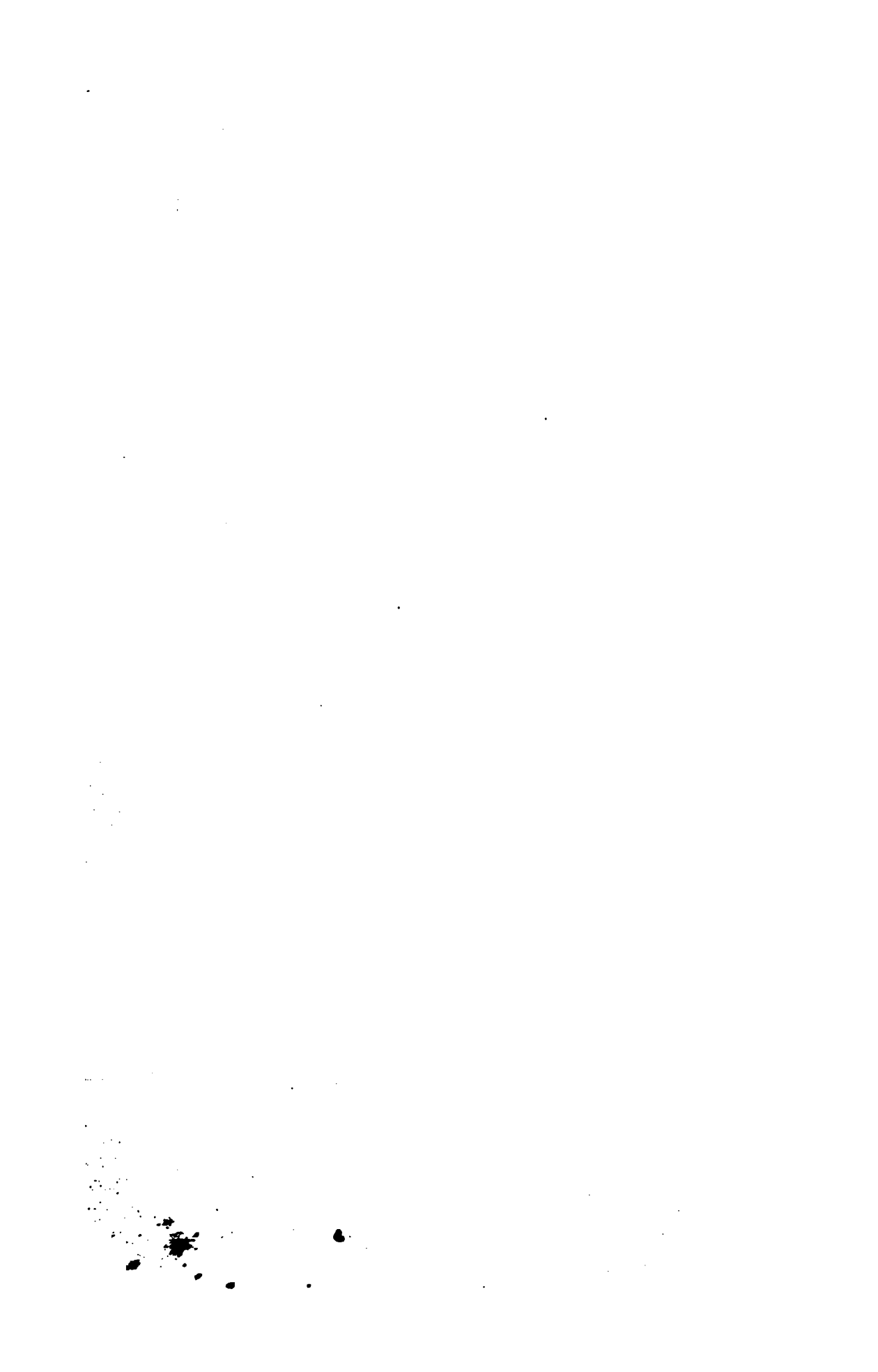
207 d. 2

Per. 2017 d. 383









Numéro 1. — Novembre 1875 à Février 1876

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE
DU CAIRE



SOMMAIRE

ITINÉRAIRE ET NOTES DE VOYAGE D'ERNEST LINANT DE BELLEFONDS
LE TERRITOIRE DES BÉNÉ-AMER ET DES HABAB par Th. de HERGEN.
NOTICE SCHEOLOGIQUE SUR MUZZINGER-PACHA, par Dor-Bey.
COMPTE RENDU DES SEANCES DE LA SOCIÉTÉ, par le Secrétaire Général.

TABLES

Carte d'une reconnaissance faite par E. Linant de Bellefonds, entre Regat et le Lac d'Ukerowe, dressée d'après les Notes et Croquis du voyageur, par G. SCHWEINFURTH.
Carte originale du pays des Béné-Amér et Habab indiquant la route de l'expédition d'Engelbrecht-Vowey (1875), dressée par Th. de HERGEN.

LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1876

LE CAIRE. — TYP. FRANÇAISE DELPS-DEMOURET ET C^{ie}.

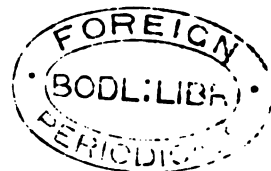
Des difficultés matérielles et tout à fait indépendantes de la rédaction du *Bulletin* ont, malgré la bonne volonté et le zèle de notre imprimeur, M. Delbos-Demouret, apporté un retard relativement considérable à la publication de ce premier numéro. Des mesures ont été prises pour que la publication de notre *Bulletin* suive désormais son cours régulier.

Le Secrétaire général, responsable de la rédaction :

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE
DU CAIRE

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE
GÉOGRAPHIE
DU CAIRE



LE CAIRE
SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1876

LE CAIRE. — TYP. FRANÇAISE DELBOS-DEMOURET ET C^e.



ITINÉRAIRE ET NOTES

DE

E. LINANT DE BELLEFONDS

VOYAGE DE SERVICE FAIT ENTRE

Le poste militaire de Fatiko et la capitale de M'tesa, roi d'Uganda.

(Avec Carlo)

FÉVRIER-JUIN 1875

25 FÉVRIER 1875. — A trois heures, le clairon sonne, le cri : *el-nâr! el-nâr!* (le feu! le feu!) retentit; je sors de mon abri, le feu est à la poudrière, à vingt-cinq pas de moi. Aussitôt l'éclat des cartouches, semblable à un feu de file, retentit. Grâce au dévouement et au courage de ma garde, le feu est éteint et n'a pu atteindre le magasin. Voici ce qui s'est passé :

NOTA. — La difficulté qui se présente lorsqu'il s'agit de reproduire la phonétique des langues étrangères à l'Europe (de celles surtout qui n'ont pas d'écriture) par des équivalents tirés de notre alphabet, nous oblige à adopter, comme étant le plus usité et satisfaisant le mieux aux exigences de la linguistique, l'alphabet de Lepsius (Standard Alphabet) pour tous les noms propres géographiques qui figureront dans notre bulletin.

Système de transcription d'après Lepsius.

ع	;	ط	d	D
ح	k	ص	s	S
ق	q	ض	z	Z
خ	χ	ز	z	Z
غ	γ	ث	θ	Θ th anglais intense.
ج	ǧ	ذ	ð	Δ th anglais faible
ش	š	و	w	W
	Š			

Un des gardes de la poudrière, inquieté par les fourmis, saisit une torche pour les brûler ; en approchant la torche des parois de la hutte, le feu prit au chaume qu'il enveloppa de suite complètement. Le malheureux soldat eut à peine le temps de sortir, abandonnant ses armes et ses effets. Dans la hutte se trouvaient 120 cartouches Remington, que le feu a fait éclater. Grâce à la direction du vent, contraire à la propagation du feu ; grâce aussi, dis-je, au courage de ma garde, qui, malgré le danger de l'éclat des cartouches, a concentré l'incendie, le magasin à poudre contenant plus de 20,000 cartouches, a pu être sauvé, et avec lui, la vie de toute la garnison, plus de cinq cents personnes, hommes, femmes et enfants.

A neuf heures, je quitte *Fatiko*, prenant la direction de *Foweira* ; Saïd-Aga est mon guide. Nous traversons le plateau de *Fatiko* du nord au sud. Suivant cette direction, son étendue est d'environ trois kilomètres. Le sol est couvert d'herbes brûlées, et c'est grâce à la saison que la marche est facile. Les arbres sont rares. A l'ouest, adossés à quelques hautes montagnes, se trouvent plusieurs grands villages. A l'est, le plateau s'étend au-delà de l'espace qu'embrasse la vue ; à l'ouest, il descend en pente raide, en présentant une magnifique plaine qui se perd au pied des montagnes *Remāyt*. On descend brusquement le plateau de *Fatiko* ; on traverse différents plateaux (en dirigeant la marche légèrement au sud-ouest) qui sont couverts d'arbres, bosquets d'*acacias*, etc., et de quelques *palmiers Deleb* (*Borassus*). Les ravins que l'on rencontre sont de peu d'étendue, et la terre végétale qui en forme les rives est un indice suffisant du peu de violence des torrents à l'époque des pluies. A 14 kilomètres de *Fatiko*, on arrive au village de *Šaka*.

Toute la région, de *Fatiko* à *Šaka*, est connue sous la première dénomination. Ce district est sous la domination d'un cheikh nommé Rouad, et désigné par les *Danaqla* (gens de *Donqola*) sous le nom de *Waḡel-;Aḡūz*. Ce cheikh est parfaitement d'accord avec la station.

Le district de *Fatiko* est riche en céréales, volailles, chèvres,

moutons; les villages sont nombreux; en un mot, le pays est dans la prospérité. Ils vivent tranquillement, protégés par la garnison de *Fatiko*, où ils vendent farine et volaille, heureux de la disparition des *Danaqla*.

En arrivant à *Šaka*, les habitants nous ont cédé leurs huttes, n'enlevant aucun ustensile; le feu même était allumé. Cheikh *Šaka*, qui a donné son nom au village, est le drogman de *Wad'el-Ağaz*; jeune encore, aux allures dégagées, il porte autour du cou un collier montant des clavicules aux maxillaires inférieures, formé de quatorze anneaux de fer, qui vont en se rétrécissant au fur et à mesure qu'ils approchent des maxillaires. Ces anneaux sont parfaitement entretenus. Cette mode de collier, grand signe de conquêtes, est fort appréciée par ces nègres; bien que cet ornement soit fort incommode et donne à la tête, en empêchant les mouvements du cou, une raideur identique à celle qu'on remarque chez un homme atteint de torticolis.

Les *Šaka* sont complètement nus, n'ayant que le costume *Bari*; cela m'a fort surpris, attendu que depuis que j'ai pénétré dans le pays des *Madi*, chaque nègre cache plus ou moins sa nudité, soit par une peau de chèvre, soit au moyen de feuillages. Mais, par contre, leurs cartilages sont chargés d'ornements : l'oreille est criblée de trous dans lesquels ils fixent des morceaux d'ivoire ou de bois, des dents, des verroteries, des fils de cuivre, enfin tout ce qui leur paraît constituer un ornement. La séparation des narines supporte un anneau de métal ou d'ivoire, qui vient couvrir la lèvre supérieure. L'ornement le plus étrange consiste à charger la lèvre inférieure, préalablement percée, d'un appendice conique, dont le sommet est dirigé en bas; dans sa moindre dimension, il a 7 à 8 centimètres de long et 6 à 8 millimètres de diamètre maximum; il est en bois, os, cuivre ou simplement en roseau. J'ai vu une femme portant un ornement de ce genre, en cuivre, long de 32 centimètres, d'un diamètre maximum de 13 millimètres. Son aspect produit un pénible effet, car à chaque mouvement de la tête la lèvre est tirée et l'ornement vient

frapper les seins, quoique la femme n'en paraisse cependant nullement incommodée.

Cheikh *Šaka* nous a procuré de la farine, des poules, des œufs, le tout offert gracieusement, avec de grandes marques de satisfaction de voir les troupes chez lui.

28 FÉVRIER. — La pluie a commencé hier à six heures du soir et a duré toute la nuit. Nous quittons *Šaka* ce matin à quatre heures 45 minutes. Le sol est trempé ; les arbres, les herbes, chargés des eaux de la nuit, nous ont bientôt inondés au point que l'on peut croire que nous avons subi toute la pluie de la veille. Nous suivons la direction sud-ouest ; notre marche est silencieuse. On sent que chacun attend avec impatience l'apparition du jour et le lever du soleil qui nous séchera et nous réchauffera. Une lune blafarde, voilée par les nuages, éclaire par moments notre marche. Enfin le jour apparaît, chacun secoue les gouttes de pluie qui ruissellent sur ses vêtements ; les voix se font entendre, le soleil a ouvert les portes à la gaieté. Nous traversons un ravin, en remontant la côte, nous jouissons du plus agréable coup d'œil.

Devant nous, s'élève un joli bouquet de palmiers *Deleb* ; les feuilles et les troncs luisants, chargés de leurs fruits d'or, éclairés par un joli soleil levant, produisent un effet qui appelle la joie et la gaieté.

A droite, le terrain descend et donne au coup d'œil une grande étendue ; à gauche, une éclaircie permet à la vue de traverser un vallon et de venir se reposer au sommet d'un plateau que recouvre une forêt d'arbres élancés ; le vallon est recouvert d'un tapis vert vif et le coteau est tapissé de roseaux aux reflets d'or et d'argent.

On apprécie d'autant plus la beauté du site qu'une marche d'une heure et demie, au milieu d'arbustes et d'herbes qui, à chaque pas, vous procurent les effets d'une douche, fait désirer le lever du jour.

Après un parcours de onze kilomètres, à travers une forêt de menus arbres, entrecoupés par de hautes herbes, en partie brû-

lées, nous atteignons *Ḫôr-el-Zalat*, ainsi nommé parce que son lit et ses rives ne sont formés que de roches aux formes les plus bizarres. A cette époque, *Ḫôr-el-Zalat* ne contient que quelques flaques d'eau, mais à la saison des pluies, c'est un torrent violent coulant de l'est à l'ouest.

Entre *Ḫôr-el-Zalat* et *Ḫôr-Tuze*, la distance est de 12 kilomètres que nous parcourons à travers deux plateaux complètement boisés de menus arbres où le gibier abonde. Abrok, mon lévrier, a saisi une jeune antilope qui m'a procuré un bon déjeuner.

Ḫôr-Tuze est une rivière de 50 à 80 mètres de largeur; les abords sont marécageux, couverts d'herbes et de vase; le lit est vaseux et de peu de profondeur; il coule de l'ouest à l'est et vient se jeter dans le fleuve Blanc, en face de la station de *Foweira*. A 800 mètres de *Ḫôr-Tuze*, au sud, se trouve l'emplacement de l'ancien camp de Baker, désigné sous le nom d'*arbre du Pacha*, parce qu'il est situé au pied d'un grand sycomore où Baker tenait séance.

Nous avons fait halte et avec quatre soldats je me mets en quête de gibier. A quelques mètres du camp, je suis surpris par le départ subit, à mes pieds, d'un animal étrange, bondissant au milieu des herbes qui m'ont empêché d'en reconnaître la nature. Je m'élance à sa poursuite, et je reconnais que j'ai affaire à un énorme serpent. L'animal se réfugie sous une roche, près de la rivière; la roche forme voûte, et j'aperçois le monstre blotti au fond de la cavité, à une profondeur de 60 centimètres. Je fais feu et la balle lui traverse le corps; l'animal avance la tête, lançant des regards de feu; le sergent Badran, sans user de son arme et sans me donner le temps de tirer l'autre coup, saisit l'animal par le cou, le retire de son refuge et malgré ses contorsions, lui broie la tête contre la roche.

J'ai admiré le courage et le sang-froid de Badran. Le serpent est un *python* de 3 mètres 20 centimètres de long, sa circonférence de 32 centimètres dans la plus forte partie, sa queue a 40 centimètres de long; il est d'une couleur verdâtre, entrecoupée de noir et de jaune. Cet animal, immédiatement dépecé, a donné cinq

kilos de graisse, excellent remède contre les rhumatismes; la peau a fourni des guêtres et des ceintures.

1^{er} MARS. — Il a plu toute la nuit; réveillé dans la nuit et la tête pleine de boas, mon regard est attiré par les mouvements d'un étrange animal placé sous mon lit, un serpent blanc ! Je m'approche avec précaution et nullement rassuré : ma déception fut complète quand je reconnus que j'avais affaire à la queue d'A-brok, que la pluie avait forcé de se réfugier dans ma tente.

A cinq heures et quinze minutes, nous quittons *Χôr-Tuze* ; notre direction est toujours sud-ouest; nous traversons un immense plateau toute boisé sur lequel nous remarquons beaucoup de traces d'éléphants et de buffles. Les arbres brisés indiquent que des troupes d'éléphants ne sont pas éloignés.

Le voyage pendant la nuit est très désagréable, on trébuche à chaque instant, soit par la rencontre d'une branche, soit que le pied se prenne dans un réseau de joncs ; des arbres épineux vous déchirent la figure et accrochent vos vêtements; les joncs vous frappent le visage et vous tiennent en alerte pour vos yeux, outre que les arbres profitent de votre passage pour écouler l'eau dont ils sont chargés par la pluie de la veille. Le chemin à travers les forêts empêche de se rendre compte de la configuration du sol. C'est à peine si, sur un parcours de 26 kilomètres, j'ai pu apercevoir pendant quelques instants le terrain descendre à l'ouest et venir se perdre au pied des montagnes bordant l'extrémité nord du lac Mwutan.

A quinze kilomètres de *Χôr-Tuze*, on arrive à un rond-point nommé *Sagga*, ancien camp de Danaqla et bifurcation des routes de *Fatiko* et *Fabbo*. Le centre, au rond-point, est occupé par un magnifique arbre *Abu-Šetar*, sur le tronc duquel j'ai vu le nom de mon ami « Long. 1874. »

De *Sagga* à *Χôr-Korva*, c'est encore une forêt : des parfums suaves s'exhalent des herbes et des arbres au soleil levant; les fleurs recouvrent les arbres et le sol, leurs couleurs et leurs formes sont

des plus variées. La marche à travers ce plateau me fait oublier tous les désagréments de la matinée.

Après un parcours de 26 kilomètres à partir de *Χôr-Tuze*, nous établissons notre camp à *Χôr-Korva* ; à une heure après midi, la pluie nous arrive et ne cesse qu'au coucher du soleil.

3 MARS. — Il a encore plu depuis le coucher du soleil jusqu'à deux heures du matin. Nous quittons *Korva* à 5 heures 45 minutes. Notre route change brusquement de direction : nous allons au sud-est. Nous sommes toujours en pleine forêt. Les traces d'éléphants sont de plus en plus fréquentes, et nous faisons halte après un parcours de 13 kilomètres. Nous n'avons plus d'eau que pour une journée de marche.

A 500 mètres du camp se trouve une ruche ; quelques soldats, à la tête desquels se place Farag-Aga, vont pour récolter le miel, mais pourchassés par les abeilles, ces malheureux reviennent dans un état épouvantable ; tel a abandonné ses armes, tel autre, une partie de ses vêtements ; Farag revient en costume Bari. La nuit ils ont pu avoir le miel en chassant les abeilles par le feu.

Pendant toute la nuit, l'hyène a rôdé autour de nous, poussant des cris plaintifs et menaçants, qui ne laissent pas d'être fort désagréables. Nous partons à 5 heures 45 minutes, et après une marche de sept heures, suivant pendant 35 kilomètres une direction sud-sud-est, nous atteignons *Χôr-Kabûli*. Jusqu'à dix heures du matin, la route a été des plus agréables. Nous traversons des forêts où les arbres prennent tous les tons du vert ; l'herbe naissante forme un magnifique tapis ; là, l'enchevêtrement des arbres forme un fourré impénétrable, plus loin une éclaircie est arrêtée par un bosquet ; des monticules de termites couverts de plantes grimpantes, aux fleurs variées, s'élèvent au milieu d'une pelouse ; un beau soleil, dont les rayons, pénètrent à travers tout ce feuillage aux tons variés, vient faire scintiller les gouttelettes de diamant que la pluie a généreusement déposées sur chaque brin d'herbe. La nature est dans ses beaux jours ! La vue de ce site

pittoresque, sauvage et agréable vous enchante, et l'homme, quoi qu'il fasse, ne sera jamais qu'un bien faible imitateur de ce que la nature lui offre.

Nous traversons quelques vallons où des troupeaux d'éléphants et de buffles s'enfuient à notre vue, en brisant tout sur leur passage. Il y a quatre heures que nous marchons ; le soleil est ardent, pas une goutte d'eau : la marche est fatigante, la joie a quitté la caravane, on est insensible au spectacle offert par la nature. C'est l'eau que l'on veut. Le guide nous dit que nous en trouverons au puits d'*Elabar* seulement, distant de plus de 10 kilomètres. Nous continuons notre route, et après une marche de deux heures, sous un soleil de feu, nous arrivons à *Elabar*, objet de convoitise de toute la caravane ; mais, déception ! le puits est à sec ; il ne contient qu'un peu de vase tournée par la pluie de la veille. J'empêche toute halte ; nous continuons notre marche et atteignons *Ĥôr-Kabûli*. Les porteurs sont harassés ; c'est la marche qui les a terrassés, c'est la soif qu'ils ne peuvent supporter plus longtemps.

Entre le puits d'*Elabar* et *Ĥôr-Kabûli* une bande de maraudeurs Langos ont attaqué quelques retardataires qu'accompagnaient cinq soldats. La contenance de ces soldats, qui ont fait feu, et l'arrivée de l'arrière-garde, ont mis en fuite les Langos.

Depuis *Šaka* jusqu'à *Elabar* nous n'avons aperçu aucune hutte ; on ne rencontre que quelques abris de chasseurs, lieux de refuge pour une ou deux nuits. Tout le pays est un territoire de chasse, habité par tous les fauves de l'Afrique.

Depuis le puits d'*Elabar* jusqu'au fleuve, le territoire est désigné sous le nom de *Kabûli* et appartient à Rionga. Il y a quelques années, ce district était couvert de Zeribas (villages palissadés) et dans un état très florissant, aussi devint-il l'objet des convoitises des Danaqla d'Abou-Saoud, qui, en peu de temps, eurent bientôt tout détruit : aujourd'hui on ne trouve plus une hutte, tout est couvert de hautes herbes, les seuls habitants sont l'hyène et le léopard qui gémissent toutes les nuits ; rien n'est triste comme l'aspect de cet endroit désolé.

Le *Χôr-Kabûli* coule au pied de mon camp, il vient du nord-est et n'est autre que *Χôr-Tuze* : cette multiplicité de noms est fort désagréable. Ici son aspect n'est plus le même : la rivière est encaissée entre deux rives escarpées que couronnent de grands arbres ; la distance entre les deux rives est de 20 mètres environ et comporte une profondeur moyenne de 60 centimètres ; le courant est très faible, mais il existe. Le fils de Rionga est venu me rendre visite, m'apportant un quintal de bananes.

A sept heures un terrible orage a éclaté sur notre tête ; la foudre est tombée à 200 mètres de notre camp, elle a littéralement carbonisé un arbre. J'étais assis sous la tente, sur une chaise en fer, j'ai ressenti à l'instant une violente secousse qui s'est portée jusqu'au cerveau ; j'en fus étourdi pendant quelques minutes. La pluie tombe par torrents, ma tente est inondée, la toiture est devenue un filtre ; elle cesse à neuf heures ; mais mes couvertures, mon tapis, tout est trempé.

4 MARS. — Ce matin nous laissons le soleil se lever, afin de sécher un peu nos effets, et à neuf heures, par un beau soleil, nous levons le camp, et nous nous dirigeons sur *Foweira*. Nous suivons pendant un quart d'heure les rives de *Χôr-Kabûli*, puis nous nous dirigeons brusquement à l'ouest ; nous traversons de grandes herbes, hautes de 3 mètres à 3 mètres 50 centimètres, enchevêtrées, jonchant le sol ; notre marche devient pénible ; enfin au bout d'une demi-heure nous atteignons l'embouchure de *Χôr-Kabûli*, qui vient tomber dans le Nil, en face la station de *Foweira*.

Là, Rionga, prévenu depuis la veille, avait envoyé plusieurs canots pour nous faire traverser ; parmi ces canots, il s'en trouvait deux ayant plus de 15 mètres de long, sur 1 mètre 30 de large, creusés dans un seul tronc. Je me suis embarqué sur l'un d'eux, et pendant quelques minutes, nous avons descendu *Χôr-Kabûli*, puis nous avons débouché dans le Nil, branche du fleuve dit Somerset, en face de *Foweira*.

Un magnifique panorama se présente : le Nil, large de 400 mètres, présente une surface unie comme un miroir ; la rive gauche s'élève en pente rapide ; les bords du fleuve, tapissés de nénuphars, qui s'épanouissent tranquillement au-dessus des herbes d'un vert éclatant, balancent mollement leurs tiges flexibles, et semblent chercher à s'élancer amoureusement, mus par une faible brise. A mi-côte, une forêt de bananiers qui semblent couvrir de leurs larges et brillantes feuilles les amours des herbes ; au-dessus les huttes de *Foweira*, formant une série de dômes à coupole dorée. Le pavillon égyptien flotte fièrement sur ce coteau, derrière lequel de grands arbres élancés s'élèvent hardiment, bravant les vents et confondant leurs feuillages au milieu des nues : c'est un beau spectacle qui m'a fortement ému.

Le mudir Bekir-Aga, qui, ayant fait partie de l'expédition du Mexique, est décoré de la médaille militaire, est venu au-devant de moi. Les honneurs m'ayant été rendus, je me suis dirigé vers le logement qui m'a été préparé et qui est très confortable. On y passerait facilement plusieurs années, car j'y trouve tout ce qui est désirable.

En embarquant nos vaches, un énorme crocodile s'est élancé sur l'une d'elles qu'il a saisie par le cou ; un coup de feu lui a fait lâcher prise, mais ne l'a pas atteint ; il est revenu à la charge, on a réussi à retirer la vache, mais elle était complètement déchirée et il a fallu l'abattre. Les bords de *Kabûli* sont remplis de pintades.

A quatre heures, le fils de Rionga est venu me rendre visite. Je suis allé vers la même heure au campement de mes *Xoderia* pour me rendre compte de leur installation. A peine y étais-je arrivé que le feu a pris dans les huttes : en quelques minutes, quinze maisons ont été dévorées par les flammes. Un fusil avait été oublié ou n'avait pu être sauvé ; il est chargé, part, et la balle vient frapper l'arbre près duquel je me tenais, à un mètre au-dessus de ma tête. J'ai de la chance. J'ai donné une distribution de doura aux habitants dont les maisons ont été brûlées. A six heures, ter-

rible orage; le tonnerre est tombé sur le camp des *Khoderia* et a fait de fortes brûlures à deux personnes; je commence à ne pas être rassuré du tout avec ces orages.

5 MARS. — Sir Samuel Baker place *Foweira* auprès des chutes de *Karūma*, et il est dans le vrai. Tout le pays, y compris *Geziz*, le district de *Rionga* et *Karūma*, est désigné sous le nom de *Foweira*, qu'on attribue à tort à une *Zeribeh*, lorsqu'il sert à désigner une agglomération de *Zeribehs*. Il est entièrement sous la domination de *Rionga*.

6 MARS. — Hier nous avons eu encore un orage, la pluie est tombée pendant une grande partie de la nuit. Ce matin j'ai fait appeler Ali et je lui ai signifié de faire parvenir les lettres pour le retour des *Khoderias* (*Khoderia*, lansquenets) du district de *Missendi*. Ali craint que les lettres ne soient remises à *Kabareka*. N'importe, il faut savoir à quoi nous en tenir afin de prévenir le colonel. Je fais écrire au wékil de revenir immédiatement, s'il ne veut être considéré comme rebelle, suivant les instructions du colonel.

Rionga est venu me rendre visite. *Rionga* est un beau nègre; il peut avoir cinquante ans environ, sa figure est agréable et paraît exprimer de bons sentiments. Il a amené une vache et un mouton; je lui fais présent d'un coustan de soie et d'un revolver avec cartouches. *Rionga* se plaint de ce que tous ses nègres l'abandonnent; il est relégué aujourd'hui dans une île, à quelques heures au sud de la station, et, malgré sa bonne volonté, il ne peut fournir aux soldats la viande et le pain nécessaires.

J'apprends par *Rionga* que les gens de *Kabareka*, dans le pays de *M'Rūri*, interdisent le passage sur le territoire aux gens de *M'Ganda*.

M'Rūri (*Mrūli*) est un district qui appartenait à *Rionga*; c'est à *M'Rūri* que les colonels Speke et Long-Bey ont été attaqués. Depuis de longues années, les *M'Rūris* empêchaient les gens de *M'Ganda* de descendre le fleuve, mais le passage sur le territoire était libre.

Kabareka coupe cette communication en massacrant tous ceux qui se hasardent. Il y a trois mois, tous les huit jours, arrivaient à *Foweira* les M'Gandas pour vendre du beurre, du maïs, des cuirs, vaches, moutons, etc. ; c'était un va-et-vient continuel ; ces communications ont cessé.

M'Tesa se plaint de ce qu'il ne peut tirer vengeance des attaques de Kabareka, puisque les troupes du gouvernement sont casernées chez son ennemi. Il demande à ce que ces troupes soient retirées, et alors il se charge de soumettre Kabareka à l'obéissance. Je suis très contrarié de toutes ces nouvelles qui me retiennent à *Foweira* et retardent mon voyage chez M'Tesa, à cause du manque de porteurs.

7 MARS. — Le royaume d'*Unyoro* faisait partie du royaume de *Kittara*, qui était limité au nord par la jonction du lac avec le fleuve Blanc ; à l'ouest, par le lac *Mwutan* ; au sud, par les prétendues montagnes de la Lune et le lac d'*Ukereve* ; à l'est, il s'étendait au-delà de la rive droite du fleuve, comprenant plusieurs tribus des Langos et du pays d'*Usoga*. L'*Uganda* s'est séparé du royaume de *Kittara* qui prit alors le nom d'*Unyoro*.

M'Tesa, se regarde comme roi légitime d'*Uganda*, qu'il ne possède que par usurpation de ses ancêtres, et veut soumettre à sa domination *Usoga*, considérant cette région comme une partie d'*Uganda*. Quant au royaume d'*Unyoro*, autant que la tradition parmi ses habitants peut remonter, il ne dépasse pas la quatrième génération. Les renseignements suivants m'ont été donnés par Aufina et Rionga, descendants des souverains d'*Unyoro* :

Le premier souverain d'*Unyoro* se nommait Kiabambi, qui eut pour fils et successeur Niantukara ; c'est à la mort de Niantukara que le royaume a été divisé.

•

SOUVERAINS D'UNYORO

Kiabambi.

Niantukara.

District de <i>Maguhgo.</i>	District de <i>Foweira.</i>	District de <i>Fodi.</i>
<i>Muguema.</i>	<i>Sagara.</i>	<i>Kašube.</i>
<i>Kamrasi.</i>	<i>Rionga.</i>	<i>Aufina.</i>
<i>Kabareka.</i>		

Niantukara eut trois fils : *Muguema*, *Sagara* et *Kašubé* ; à sa mort il fit un partage du royaume : à *Muguema*, il donna le district de *Magungo* ; à *Sagara*, les districts de *Foweira*, *M'Rari* et *Kabuli* ; à *Kašube*, le district de *Fodi*. Le trône (*Baubar*), composé d'une chaise, échut à *Muguema* ; la possession de ce *Baubar* constitue le titre de souverain.

Les trois frères vécurent en assez bonne intelligence ; *Kamrasi*, à son avènement, voulut faire reconnaître sa souveraineté par ses cousins ; de là les premières guerres. Sur ces entrefaites, les *Danaqla* d'Abou-Saoud, sous la direction de Ouod-el-Mek et de Sliman, pénétrèrent dans le pays. Sliman se mit au service de *Kamrasi* ; Ouod-el-Mek prit fait et cause pour *Rionga*. Ils fomentèrent les guerres qui leur rapportaient l'ivoire ; les engagés d'Abou-Saoud s'attaquaient entre eux ; d'ailleurs ils n'avaient pas de parti pris. Aujourd'hui marchant avec *Kamrasi*, contre *Aufina* ou *Rionga*, le lendemain ils attaquaient avec *Aufina* ou *Rionga* *Kamrasi*. Voilà les bandits qui se disaient soldats du gouvernement.

Aufina est retiré dans une île, à 30 kilomètres environ, au nord de *Foweira*. Il n'a jamais voulu venir à la station ; il craint d'être fait prisonnier et livré à *Kabareka*. Ce sont les *Xoderia* qui lui ont dit de se méfier des soldats nègres qui appartenaient aux chrétiens, tandis qu'eux étaient des vrais musulmans, soldats du sultan. J'ai désiré voir *Aufina* afin de le ramener à d'autres sentiments.

Je pars ce matin avec vingt soldats, et descends le Nil en suivant la rive gauche. Notre guide est un *M'Tongali* de *Rionga*.

Cet officier a un costume des plus fantastiques, s'adaptant parfaitement au paysage qui se déroule devant moi : une peau de chèvre, d'une blancheur de neige, est attachée à ses épaules et lui couvre le dos ; la tête de la chèvre tombe sur les reins, et les pattes flottent de chaque côté du corps ; autour de la ceinture est enroulée une étoffe d'écorce d'arbre qui descend jusqu'aux genoux ; la tête est couverte d'un turban rouge éclatant dont les extrémités viennent retomber sur les épaules ; une lance, terminée par une houppe noire, complète le costume.

Nous traversons une interminable forêt de broussailles et d'herbes. Les bords du fleuve sont couverts de bananiers. Nous passons l'île où Kamrasi se trouva cerné et nous traversons l'ancien camp de Baker dans son premier voyage. Nous franchissons le *χôr*, et nous arrivons aux chutes de *Bedmote*. Nous continuons à suivre le cours du Nil, qui n'est qu'une série continue de chutes, et nous atteignons les chutes d'*Assaka*, où nous établissons notre camp. J'expédie en avant Saïd-Aga avec quelques soldats pour prévenir Aufina de mon arrivée et de ma visite. Les soldats me construisent un abri avec quelques branches et des herbes et je me fais une couche avec des herbes. J'espérais me reposer, mais j'avais compté sans la pluie. A onze heures du soir est survenu un terrible orage ; j'ai été trempé, inondé. J'ai dû attendre le jour, assis sur une petite caisse de 25 centimètres sur 40 de côté, en fumant force cigarettes pour me réchauffer et aussi pour faire écouler cinq longues heures. Que de réflexions pendant ce temps ! La nuit était noire et pas le moindre feu.

J'ai été surpris de la quantité d'arbres foudroyés que l'on rencontre dans ces parages : le tronc, complètement carbonisé, est couché sur le sol. Il est évident que la foudre tombe journellement. J'avoue que les éclairs, dans ces orages, sont continus ; la terre est éclairée comme par un beau clair de lune. Le tonnerre passe par toutes les intonations, depuis le fracas le plus étourdissant, jusqu'au roulement le plus sourd.

8 MARS. — Nous secouons la pluie d'hier et nous suivons le cours du fleuve qui continue à bondir en écumant au milieu des roches. J'ai remarqué entre les nombreuses variétés qui constituent ces forêts une espèce qui, actuellement, est sans feuilles, mais couverte de fleurs d'un rouge éclatant qui produit un aspect des plus étranges au milieu de cette mer de verdure.

Deux autres espèces ont encore attiré mes regards; c'est d'abord un oignon donnant un *crinum* blanc panaché de violet, et une petite plante microscopique de laquelle s'élance une tige qui soutient une grosse boule de corail.

A midi, nous tombons sur un camp de deux à trois mille Langos; l'arrivée de Saïd-Aga nous rassure bien vite : nous sommes aux chutes de *Ketutu*, en face de la résidence d'Aufina. Ces Longos reviennent d'une razzia contre *Kabareka*. Ils agissaient au nom d'Aufina. Ils ont tué beaucoup de monde, pris beaucoup de bestiaux, et fait prisonniers beaucoup de femmes et d'enfants, entre autres la sœur de *Kabareka*.

NOTES SUR LES LANGOS. — Les Langos, qui comprennent diverses tribus, campent sur la rive droite du fleuve sur une étendue de 15 à 30 kilomètres.

Ce sont des peuplades nomades qui ne reconnaissent aucun chef et vivent par famille en zeribéhs (villages entourés de palissades) indépendantes les unes des autres. Les Langos ne portent aucun costume, mais en revanche ils mettent un grand soin à leur coiffure. Les uns portent des chignons qui descendent jusqu'aux reins, d'autres, au contraire, le placent au sommet de la tête. Quelques-uns tressent leurs cheveux avec de la laine, et se forment une espèce de casque de Sarrazin; le tout est chargé de plumes, de coquillages et de verroteries. Un grand nombre de ces coiffures rappellent celles de nos dames. C'est au point que l'on pourrait croire que les coiffeurs ont pris modèle sur ces tribus.

Les Langos, du moins en partie, occupent des territoires appartenant à *Kabareka*, *Aufina* et *Rionga*. Ils ne reconnaissent

l'autorité de leurs chefs qu'autant qu'ils les appellent pour une razzia. Les vaches et les prisonniers restent la propriété des Langos qui doivent payer un droit pour le passage du fleuve. Les Langos sont fort braves, mais de vrais bandits : aujourd'hui attaquant Kabareka, demain, les mêmes hommes, appelés par Kabareka, viendront combattre Aufina. Ils ne vivent que de razzias, et sont la terreur de ces pays. J'ai campé au milieu de ces trois mille forbans qui se sont montrés très respectueux.

A mon arrivée, Aufina a quitté son île et est venu me visiter. C'est un homme de quarante à cinquante ans, de figure agréable. Sa personne est très soignée. Il portait un costume de batiste blanche. Je l'ai complètement rassuré sur les intentions du gouvernement et lui ai fait présenter un coustan et des verroteries. Aufina m'a fait préparer un abri parfaitement entendu. Il nous a envoyé une vache, des moutons, des poules, des œufs, de la farine, du maïs, et m'a fait présent de quatre belles dents d'éléphant.

Grâce à Aufina j'ai fait un bon repas, et j'ai pu dormir malgré l'orage. J'ai rattrapé ainsi les quelques heures de sommeil perdues la nuit passée.

9 MARS. — Aufina retourne avec moi. Il veut faire connaissance avec le gouverneur de *Foweira*. Je lui fais donner une monture (un bœuf) et il est enchanté.

En entrant à *Foweira*, où règnent l'ordre et la propreté, il reconnaît, dit-il, qu'il a réellement devant lui les troupes du gouvernement. Aufina va mettre un officier à poste fixe à cette place, où il portera de l'ivoire et de la farine.

Des chutes de *Ketutu* au lac *Mwutan* il y quatre jours de marche. A mon retour du lac d'*Ukerewe*, je me propose de descendre ou suivre le cours du fleuve jusqu'à Ibrahimieh.

Fatigué, je me retire de bonne heure, et, malgré le tonnerre, je prends huit heures continues de sommeil.

DESCRIPTION DU NIL ENTRE *Foweira* ET LES CHUTES DE *Ketutu*. — En sortant de *Chôr-Kabûli*, un grand fleuve, ayant une largeur de 350

à 400 mètres, coulant du sud-est au nord-ouest, se présente à nous ; ses eaux sont limpides, et tiennent en suspension des détritiques d'herbes ; sa rive gauche qui est vis-à-vis nous, se lève rapidement et atteint les arbres qui la couronnent et qui empêchent à la vue de s'étendre. Ses bords sont couverts d'herbes, *Ambag* (*Herminiera*) papyrus, roseaux et aussi d'îles flottantes qui sont venues s'y grouper ; le fleuve, étant à son plus bas étiage, ne les charrie plus. C'est bien là le fleuve Blanc, tel que je l'ai vu depuis Sobat jusqu'aux chutes du *Makédo* et tel que Speke et Grant l'ont découvert à sa sortie du lac d'*Ukereue*.

Le fleuve, à cette époque (10 mars), peut être considéré comme ayant atteint son étiage minimum. Cependant il continue à descendre, mais d'une manière presque imperceptible. En quatre jours, sa décroissance n'a pas dépassé un centimètre. D'après les renseignements qui m'ont été donnés et d'après mes observations faites sur les traces des eaux sur les berges, la crue n'est guère supérieure à 1^m,20. Je fais d'ailleurs installer une échelle pour me rendre compte de la marche des eaux.

A deux cents mètres de la station, en descendant le fleuve, on rencontre des rapides ; les roches ne sont pas apparentes, mais le bouillonnement est suffisant pour reconnaître leur existence. En suivant la rive gauche du fleuve, à quatre kilomètres environ, on aperçoit une île de grande étendue, couverte de hautes herbes. C'est l'île où Kamrasi fut cerné à l'époque où Baker pénétra dans ces pays. L'emplacement du camp de Baker est parfaitement reconnaissable. Continuant à descendre le fleuve, on rencontre les chutes de *Bedmôte*, *Šonanšondi*, *Tada*, *Nakoni*, *Assaka*, *Kadia*, *Wadé* et *Ketutu*. C'est au centre de ces dernières chutes que se trouve placée la petite île d'Aufina. Ce dernier chef me disait que les attaques incessantes des Danaqla l'ont forcé à se réfugier dans cette île, où il est obligé de vivre comme un crocodile.

La rive gauche du fleuve, depuis les chutes de *Bedmote* jusqu'aux chutes de *Ketutu*, est presque à pic, ayant une hauteur de 40 à 50 mètres au-dessus du fleuve ; la rive droite s'élève en pente

raide. Les deux rives sont boisées, mais c'est sur la rive gauche que se trouvent les forêts de bananiers. C'est ici que l'on rencontre l'arbre dont les indigènes tirent leurs canots. Le tronc droit et lisse s'élanche à une hauteur de 15 à 20 mètres; à cette hauteur partent les ramifications chargées d'un beau feuillage. L'aspect de l'arbre est des plus imposants.

Encaissé entre ces deux rives, le fleuve bondit de chute en chute pendant un parcours de 30 kilomètres. Il présente l'aspect d'un gigantesque torrent, se frayant en rugissant une route au milieu de roches sans nombre frappées par ses eaux, qui bondissent et écumant en laissant une pluie fine, véritable brouillard, qui vient se perdre à la cime des arbres de chaque rive. Les chutes sont continues sur ce parcours de 30 kilomètres et la navigation est complètement impossible, même pour les pirogues des indigènes.

Aufina m'informe qu'à une demi-journée de marche les chutes cessent, et que le fleuve coule tranquillement. A quatre jours de marche, il atteint le lac, *qu'il traverse mais sans confondre ses eaux avec les siennes*; d'ailleurs il ne communique avec lui que par un faible canal. La branche principale passe au nord du lac pour rejoindre le fleuve de *Dufié* (?) Les eaux du lac sont salées, et n'ont rien de commun avec celles du fleuve. Si ces renseignements sont exacts, l'opinion de Baker, qui persiste à reconnaître le lac Albert (*Mwutan*) comme réservoir du Nil, tombe complètement.

On ne rencontre pas un seul torrent, pas le moindre cours d'eau qui soit tributaire du fleuve, depuis *Foweira* jusqu'à *Ketutu*, rive gauche*. Les quatre à cinq plateaux que l'on traverse sont séparés par de larges vallons qui n'ont aucun aspect de cours d'eau. Le fleuve ne reçoit que les pluies qui tombent sur ses rives; les eaux s'écoulent immédiatement. Il n'existe aucun cours d'eau collecteur des eaux. Les bois empêchent de reconnaître la pente du sol à quelques kilomètres du fleuve.

* Cependant le voyageur a indiqué sur un croquis de son journal un ruisseau se jetant du sud dans le fleuve.

11, 12, 13 MARS. — Atteint d'un violent mal de tête, il m'a été impossible de me livrer à la moindre occupation.

14 MARS. — Quelques soldats m'avaient présenté une pétition réclamant justice contre leur officier, accusé d'avoir dit à Rionga que les soldats étaient ses *abids* (esclaves). J'ai fait examiner et juger leur cause par un conseil. Une chose m'a frappé chez ces soldats soudaniens : c'est que rien ne les irrite comme d'être appelés *abids* ou nègres ; c'est la plus grande injure qui puisse leur être faite.

DANSES CHEZ RIONGA. — Quarante nègres de Rionga sont arrivés ; ils doivent aller à *Fatiko* prendre le restant des bagages destinés à la moudirieh de *Foweira* ; ils nous ont donné une représentation de danse. La musique est composée d'un seul musicien nommé *Kušemī*, attaché spécialement à Rionga, dont il charme les loisirs. L'instrument est une harpe à sept cordes, et le tambour, unealebasse recouverte de peau ; le musicien chante en s'accompagnant. La musique a beaucoup d'analogie avec celle des Barbarins ; le chant rappelle par ses intonations le chant des Bicharins.

La danse est identique à celle des almées du Caire : mouvements des épaules, trémoussements du ventre et de la face postérieure, mouvements indécents. Le danseur s'entoure les reins d'une peau tombant jusqu'aux genoux et cachant sa nudité ; il s'entoure la ceinture soit d'une peau de chèvre, soit d'une peau de panthère, comme les almées se ceignent d'une ceinture d'or ou de cachemire. La danse est accompagnée par la musique, le chant des musiciens et le battement des mains des assistants. C'est la danse telle qu'elle se pratique au Caire.

La danse el-Bahari existe encore ici. Le danseur simule successivement, soit debout, soit couché, les poses les plus extravagantes et les plus obscènes ; il termine sa danse par une pose des plus excentriques, la tête en bas, les jambes élevées, écartées et repliées de manière à simuler l'enlacement, maintenant toutes les

parties du corps fixes, sauf le bassin qui se livre aux mouvements les plus désordonnés. A la fin de chaque danse, il formule une demande par gestes : tel qui désire de la viande simule le bêlement du mouton ; tel qui demande des verroteries, porte la main à son cou, etc. La danse est en grand honneur chez ces nègres ; tous sans distinction, y compris Rionga lui-même, s'y livrent avec ardeur. En somme, cette danse est identique à celle des almées, sauf que les mouvements sont plus accentués.

15 MARS. — Une députation de quatre cents *M'ganda* est arrivée hier. A une heure, les tambours se font entendre, ainsi que les tamtams : ce sont les *M'ganda*. Ils installent leur camp à un kilomètre de la station. La coutume est de ne pénétrer dans un zéribeh qu'après invitation. L'invitation est faite, et aussitôt la députation, composée de huit mtongalis (chefs), pénètre dans la station. Chaque mtongali est précédé d'un tambour et d'un noggara (tamtam). Tous ces instruments battant sans aucun accord produisent un bruit étourdissant.

Les députés pénètrent dans ma hutte ; tous sont habillés de costumes fort propres, tout est en étoffe blanche, pantalon, chemise, gilet ; leur physionomie est toute différente de celle des nègres vus jusqu'ici. La couleur de la peau est cuivrée ; la plupart parlent arabe. Parmi eux se trouve un enfant de *Zanzibar*, Id, élevé par M'tesa, dont il est l'écrivain.

Quand la députation est partie de Uganda, ils n'avaient aucune connaissance de mon arrivée. Ils sont envoyés auprès de Gordon-Pacha avec deux lettres de M'tesa demandant l'envoi d'un barbier et d'un lecteur du Koran ; il demande, en outre, des médicaments et prie de lui faire réparer deux montres. La députation renonce à se rendre à *Lado* et m'accompagnera chez leur roi.

RENSEIGNEMENTS DONNÉS PAR LA DÉPUTATION. — L'*Usoga* est rentré sous la domination de M'tesa, avec une grande partie de l'*Uvuma*. Le *Bar-N'go* est à six jours de marche de la résidence de

M'tesa; un grand fleuve venant de l'est et dont les eaux sont douces s'y jette; ses rives contiennent des dépôts salins. A l'est de l'*Uvuma*, un autre grand fleuve coule dans la direction nord, sortant du lac. L'eau de ce fleuve coule constamment comme le fleuve de *Rendogani*. L'*Uvuma* est une île.

26 MARS. — J'ai été fortement indisposé depuis le 11 mars. Depuis hier je me sens mieux, mais je suis loin d'être rétabli. Pris d'abord d'un violent mal de tête, j'ai cru avoir affaire simplement à une névralgie; mais bientôt j'ai perdu l'appétit, ma tête devenait lourde, mon estomac était chargé; j'étais pris d'étourdissements, impossible de me livrer à la moindre occupation; enfin, mes jambes ont refusé de me soutenir. A cet état maladif est venue se joindre une douleur rhumatismale; je me suis traité tant bien que mal, avec des purgatifs et du bi-carbonate de soude pour boisson, et en me frictionnant avec de la graisse de boa.

En arrivant à *Foweira*, mon intention était de remonter le Nil immédiatement pour me rendre chez M'tesa; mais on m'apprend que les *MRuli*, où Long-Bey a été attaqué, s'opposent à mon passage. S. E. Gordon-Pacha m'a autorisé à forcer le passage et à installer Rionga dans le pays. Le pays de *MRuli* appartenait à Rionga; il lui a été enlevé par Kamrasi, qui, craignant l'alliance de Rionga avec M'tesa, a interdit toute communication par le fleuve. Je m'étais d'abord arrêté à l'idée d'installer Rionga à *MRuli* avant de monter chez M'tesa, et j'avais donné des ordres en conséquence; mais, après mûre réflexion, plusieurs circonstances ont fait changer mes plans.

1^o Je voudrais être renseigné bien exactement sur les Danaqla qui sont auprès de Kabareka. Sont-ils retenus ou restent-ils de leur plein gré? Je puis craindre, en attaquant *MRuli*, que Kabareka, par vengeance, ne se livre à un acte de cruauté à l'égard des malheureux Danaqla.

2^o Rionga ne peut se maintenir à *MRuli* sans une garnison,

Or, les postes sont très faibles et les munitions insuffisantes : vingt-huit cartouches par soldat.

3^o Rionga n'a pas de bateaux pour me faire remonter le fleuve au-delà de *M'Ruli*.

4^o Je veux profiter des quelques jours de beau temps sur lesquels on peut encore compter pour effectuer mon voyage, afin de ne pas le commencer en pleine saison pluvieuse.

Au retour, il n'en sera pas de même; munitions et soldats seront ramenés de *Fatiko*. Je prendrai chez M'tesa de grandes barques pour descendre le fleuve, quelques *M'ganda* pour rester avec Rionga, et rien ne m'empêchera de rester deux ou trois mois à *M'Ruli* pour organiser la nouvelle station.

Je partirai après-demain pour l'*Uganda*; d'autant plus que cette station, trop longue dans ce pays, est nuisible à la santé de tous. Une nouvelle députation des *M'Gandu* est arrivée : c'est un grand cheikh qu'on décore du titre de qadi. Il est entré dans la station, précédé d'une vingtaine de tambours, d'autant de noggaras; il possède une garde d'une dizaine d'hommes armés de fusils. Ce cheikh est un bel homme; figure avenante, costume d'une blancheur irréprochable; turban blanc, pantalon et chemise arabes, en cotonnade; pour ceinture, une cartouchière en peau de panthère.

M'tesa m'attend avec impatience. M'tesa se croyait un grand sultan; mais maintenant il s'aperçoit qu'il n'y a qu'un seul sultan en Afrique, celui des musulmans. Il était païen; mais aujourd'hui ses yeux se sont ouverts à la lumière, et il regrette que la distance ne lui permette pas d'aller se jeter aux pieds de l'Islam. Il demande à ce qu'on lui donne tous les moyens de rendre ses sujets bons musulmans. Je lui ai répondu que le souverain, apprenant qu'un de ses enfants était égaré si loin, envoyait et enverrait tout ce qu'il faudrait pour son instruction.

J'ai fait ensuite plusieurs questions au sujet d'*Ugigi*, du lac *Tanganyika*, de M. Cameron; mais ils n'ont pu me donner aucun renseignement. Leur ayant demandé combien d'enfants avait

M'tesa. — Beaucoup, me fut-il répondu, mais quant au nombre exact, il est défendu de le prononcer sous peine de mort.

27 MARS. — Hier, à six heures, il y a eu un orage. La pluie a duré jusqu'à neuf heures du soir ; ce changement de temps m'a fait du bien ; aujourd'hui je suis mieux. Je fais mes préparatifs de départ pour demain. Les *M'ganda* sont venus s'entendre au sujet du départ. Ils sont plus de quatre cents, je ne manquerai pas de porteurs.

Rionga est arrivé ; il est désolé de me voir partir avant de l'avoir établi à *M'Ruli*. « Je n'aurai jamais le pays de mon père, » me dit-il. « Le pacha (Baker) est venu, et ne me l'a pas donné ; » Long-Bey est passé, et ne m'a laissé que de bonnes paroles. » Maintenant, toi, tu vas chez *Kabaka* ; tu reviendras fatigué du voyage, peut-être malade ; tu auras hâte de rentrer chez toi ; » tu m'abandonneras. Je le vois bien, ma destinée est de mourir » dans mon île, où je serai enterré à moitié dans l'eau. » La figure de Rionga avait un air de résignation tellement triste, que j'en fus peiné et lui promis qu'à mon retour, si Dieu veut, je viendrai à son aide.

Pauvre Rionga ! il pourrait bien avoir raison. Retournerai-je de chez M'tesa ? (*Kabaka* est le titre de M'tesa, et il n'est jamais désigné que sous ce nom par tous les *N'Yoro* et par ses sujets.) Dans quel état ? quelles seront mes dispositions ? Rionga veut battre le fer pendant qu'il est chaud ; mais réellement, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis compromettre la vie de plusieurs hommes et le résultat de mon expédition.

Rionga m'a demandé un fusil ; mais le malheureux ne sait pas s'en servir. J'ai voulu faire l'essai de son adresse : je lui ai remis mon rifle et lui ai assigné pour but un tronc d'arbre distant de 40 mètres environ. Il prend l'arme, met en joue, mais n'appuie pas la crosse sur l'épaule. Malgré mes instructions, je ne puis arriver à lui faire appuyer l'arme ; il vise en détournant la tête ; ajoutons qu'il est gaucher. Le coup part ; la balle frappe le sol

à dix pas de nous, et Rionga reçoit un soufflet qui le fait saigner. Sa figure était piteuse. Au même moment, un hippopotame renâclait à 150 mètres dans le fleuve. Je mets une cartouche explosive dans le rifle; la balle a frappé à l'oreille l'animal qui a immédiatement chaviré. Ses jambes et son ventre sont à la surface. Outre que ce coup de fusil me fait une réputation de grande adresse, il a fourni une ample provision de viande pour toute la station. Les nègres et les soldats se sont immédiatement précipités dans les canots, et l'ont remorqué et échoué sur la berge, où il n'a pas tardé à être dépecé et déchiqueté. La viande de l'hippopotame est fade, pleine d'eau, se réduit en filaments par la cuisson; en somme, c'est une mauvaise viande, mais qui est excellente quand on est privé de toute autre. Les indigènes lui attribuent la vertu de faire apparaître la syphilis sur toute personne qui aurait été précédemment atteinte de ce mal, et qui en mangerait.

J'ai tiré déjà nombre de balles sur les hippopotames. La chasse en canot est dangereuse, car l'animal saisit l'embarcation et la brise avec la plus grande facilité et il est fort désagréable de nager de concert avec les crocodiles, dont le fleuve est rempli. On entend constamment l'hippopotame, mais on l'aperçoit fort peu, sinon dans le fleuve, où il ne fait que montrer son muflle un instant pour disparaître immédiatement, et encore est-ce à une grande distance.

Une balle à pointe d'acier ou explosive ne produit aucun effet sur l'hippopotame, si elle ne le frappe à la tête. Plusieurs de ces animaux ont été atteints par dix et douze balles dans le corps, et ont pourtant échappé à nos poursuites. Les balles souvent, suivant la distance, s'arrêtent dans le cuir de l'animal. Un de ces animaux, tué dernièrement avec des fusils Remington, avait dans le cuir sept balles qui ne l'avaient pas pénétré, et cependant la distance à laquelle il a été tiré ne dépassait pas 120 mètres. L'épaisseur de la peau de celui que j'ai tué aujourd'hui est de 0m,12.

A sept heures du soir, nous avons orage et grande pluie jusqu'à dix heures.

28 MARS. — Ce matin, à six heures, je suis prêt; mais les M'ganda se disputent les charges : ils sont quatre cents hommes et il leur faut un discours du mtongali à chaque charge. C'est un tohu-bohu incroyable. Enfin, à huit heures et demie nous partons. J'espère que cette scène ne se représentera pas tous les jours. Je laisse à *Foweira* mes ânes qui ne sont qu'un embarras en toutes circonstances; mon second cheval étant mort, piqué par la mouche, j'emmène les trois mulets seulement.

Nous nous dirigeons immédiatement à l'ouest en abandonnant le fleuve. Le ciel est couvert; de temps en temps, le soleil apparaît et éclaire de quelques rayons un passage fort gai. Nous rentrons bientôt dans une forêt, de beaux arbres autour desquels des lianes sans nombre s'enlacent et leur forment un manteau de verdure, des fourrés impénétrables, véritables repaires des fauves, se succèdent; tout à coup une éclaircie se présente à nous : c'est là le rendez-vous des buffles, leur lieu de repos et d'épanchements. L'herbe est un véritable gazon; la roche arrivant à la surface du sol, la couche de terre n'est pas suffisante pour nourrir les arbustes et les joncs. En sortant de cette forêt, nous pénétrons dans une seconde d'un autre genre : ce sont des bananiers aux pieds d'arbres gigantesques, qui les protègent contre les orages. Les rayons du soleil ne peuvent traverser l'immense toit de verdure sous lequel nous marchons, et nous serions plongés dans l'obscurité si, de distance en distance, nous ne rencontrions des éclaircies formées de charmants bosquets d'acacias. La végétation est splendide, vigoureuse; l'herbe n'est pas encore assez haute pour gêner la vue. La nature, malgré soi, se fait admirer; elle vous émeut, vous saisit, et la pensée ne s'arrête qu'à l'immensité.

Nous avons marché ainsi pendant trois heures et demie, puis nous avons obliqué brusquement à l'est et nous avons atteint les bords du fleuve, en face de l'île où séjourne actuellement Rionga. Les nuages qui s'étaient de nouveau amoncelés se sont mis à fondre sur nos têtes, et j'ai dû marcher avec mon escorte pen-

dant une heure sous une pluie torrentielle, pour atteindre *Kissembo*, seul lieu où je pouvais trouver un abri. A une heure je me trouve sous une hutte ; j'étais trempé comme en sortant d'un bain. Mes bagages étant restés en arrière, je n'avais rien pris depuis la veille. Je fais faire du feu, et malgré la fumée qui m'asphyxie je me déshabille complètement et j'attends patiemment, assis sur le sol, que mes habits et mon linge soient secs. Au bout de trois heures je m'habille ; mes bagages arrivent et je puis prendre quelques aliments.

Kissembo est une zéribeh de Rionga, éloignée du fleuve d'environ 4 kilomètres. C'est en même temps une station pour les M'ganda qui sont ici plus de huit cents, y compris ceux qui m'accompagnent. Hier, un nouveau mtongali est venu de la part de M'tesa pour presser mon arrivée près de lui. Rionga est sorti de son île et est venu me rendre visite. Il a amené une vache pour les soldats et un mouton pour moi.

29 MARS. — A six heures, on m'informe qu'un soldat nommé Mersal est mort dans la nuit. Ce malheureux était déjà malade à *Foweira*, où il n'avait pas voulu rester malgré mes injonctions ; la route d'hier l'a tué. Ils sont ainsi, ces soldats soudaniens : ils vont jusqu'au dernier souffle. Il faut, avant de partir, enterrer ce malheureux, avec toutes les cérémonies musulmanes, et il est déjà huit heures, rien n'est encore fait. Partirons-nous aujourd'hui ? je le désire ; mais je dois me soumettre à la destinée.

Nous venons d'enterrer ce pauvre Mersal. La pensée de la mort, sa vue même, fait peu d'effet quand on y est résigné, et surtout quand on se trouve dans la position où je suis, seul, n'ayant à attendre de secours de personne. Le moindre accident, la moindre maladie peuvent entraîner les suites les plus graves, mais je suis résigné et la mort de Mersal ne me produit naturellement aucune tristesse. Mes Soudaniens ont fait une fosse large de 0,80 centimètres, longue de 2 mètres sur 1 mètre de profondeur, puis latéralement, ils ont creusé, comme l'exige le précepte du Prophète,

mais sans voûte, l'emplacement du corps qu'ils ont déposé dans cette espèce de caveau ; puis ils ont fermé l'ouverture avec des bûches en plan incliné, les ont recouvertes d'une peau de vache, et ont ensuite comblé la fosse. Le corps se trouve ainsi dans un véritable caveau. Cette pénible cérémonie terminée, nous sommes retournés au camp, pour presser le départ.

Quels ennuis avec ces M'ganda ! il leur est impossible de s'entendre pour les bagages. Pour arriver à mes fins j'ai dû menacer le mtongali Omar de renoncer à mon voyage. Cette menace produit son effet ; en un clin d'œil, les bagages sont enlevés et nous partons.

Nous nous dirigeons à l'ouest, à travers des taillis fort désagréables à traverser, les arbres tout couverts d'épines me déchirent la figure et les mains. Nous traversons deux magnifiques forêts de bananiers. Enfin, au bout de trois heures d'une bonne marche, nous arrivons à *Fagnatori* : c'est une ancienne zéribeh de Rionga. Aujourd'hui tout est détruit, sauf une centaine de petites huttes bâties par les M'ganda pour leurs stations. Il n'y a pas le moindre torrent, le moindre ruisseau à traverser depuis *Foweira*. A *Fagnatori*, se trouve une mare formée par les dernières pluies. L'eau est tout à fait mauvaise. C'est une macération d'herbes ; mais que faire ? La température est très élevée et je suis obligé de boire de cette eau qui va peut-être me rendre malade. Malech !

30 MARS. — Ce matin, nous avons pu partir plus tôt. Ma menace d'hier a produit un excellent effet : chaque porteur a pris sa charge sans observations. A six heures le camp est levé. Nous passons entre les collines de *Fagnatori* en nous dirigeant à l'ouest. Nous cheminons sur un immense plateau couvert d'une magnifique végétation. Le terrain, couvert de crevasses dont quelques-unes sont des mares remplies d'eau de pluie, s'incline fortement au sud-est, pour former le bassin du fleuve, l'herbe est courte, ne trouvant pas dans la terre une nourriture suffisante ; les arbres sont les mêmes, c'est un excellent pays de chasse pour les éléphants ; nous en apercevons un troupeau qui fuit, la trompe en

l'air. Plus loin, de nombreux vautours nous indiquent l'existence d'un cadavre; nous nous approchons, c'est la carcasse d'un éléphant, tué probablement par les gens de Kabareka. Toute cette région est en somme monotone et désagréable.

Après une marche de quatre heures, nous arrivons à *Mašudi*, anciennes zéribehs de Rionga; il n'en reste plus de vestiges; tout a été détruit. Là, le pays reprend un peu de végétation. A onze heures et demie nous atteignons *Titi*, campement des M'ganda; je suis très heureux de trouver une hutte pour m'y mettre à l'abri de la pluie qui commence à tomber. Mes bagages sont encore bien loin derrière et n'arriveront que dans une heure ou deux. Peu m'importe.

Mohammed-Kher, chef des Khotarias (*Khoḍarie*, lansquenets), a forcé la consigne et a pénétré dans ma hutte. Je lui ai fait administrer vingt coups de courbache. Ils sont tous comme ça, ces gens, si vous vous montrez bon, facile et indulgent, aussitôt ils empiètent sur vous et finissent par ne plus obéir. J'espère que cette correction servira de leçon et que je n'aurai plus à recourir à la bastonnade, elle était nécessaire car Mohammed-Kher était gâté par moi; je lui avais accordé certaines privautés dont les autres avaient été jaloux et dont il abusait.

Le temps est lourd, le camp est désagréable, nous n'avons pour nous désaltérer que l'eau d'une mare où tous les animaux ont pataugé et qui est un véritable purgatif.

31 MARS. — Nous quittons *Titi* en nous dirigeant au sud, à travers une plaine crevassée, couverte d'herbes; chemin désagréable, vue monotone. En quittant *Titi*, on aperçoit au loin, à deux jours de marche, à l'ouest, un mont isolé. A neuf heures du matin, après un parcours de 10 kilomètres, nous entrons dans le pays de *M'Ruli*.

M'Ruli est un district qui appartenait autrefois à Rionga; mais Kamrasi, aidé des Danaqla, s'en est emparé. Le pays est riche en bestiaux et en grains; il est bien peuplé.

A l'est de notre route, les zéribehs se succèdent sans interruption ; ils sont désignés sous le nom de *Hellal-Nyéka* et de *Hellal-Moga*. Derrière ces villages s'élève une haute montagne ; le fleuve coule au pied ; c'est l'endroit où le colonel Long a été attaqué et poursuivi. A l'ouest, à deux ou trois jours de marche, on rencontre une chaîne de montagnes ; mais la route que nous suivons n'offre aucun accident, aucune ondulation ; c'est toujours une plaine couverte d'herbes plus ou moins hautes avec des arbres rares et rabougris ; puis autour des villages, des jardins de bananiers, des arbustes vivaces, des patates douces (cayates).

Après une marche de quatre heures, nous arrivons à la rivière *Kafū*, que nous traversons. La rivière a actuellement une largeur de 10 mètres et 0,50 centimètres d'eau dans le point le plus profond. Elle coule de l'ouest à l'est avec un courant sensible ; les berges sont inclinées à raison de 4/1 et sont formées de gravier ; l'eau en est excellente, elle tombe dans le Nil. Nous campons à *Hellal-Kafū*, à environ 3 kilomètres de la rivière.

A notre approche, les habitants ont emporté ce qu'ils pouvaient en abandonnant leurs huttes, dans lesquelles nous nous installons sans vergogne ; il paraît que c'est la coutume des voyageurs de ce pays. Les *Hellal* (villages) sont fort nombreux et très rapprochés ; il me semble qu'il serait aisé aux habitants de se réunir et de repousser les M'ganda ; ils n'en font rien, ils se soumettent. Les M'ganda, en approchant d'un village, font entendre leurs tambours et leurs noggaras ; aussitôt les habitants abandonnent leurs huttes, emportant ce qu'ils peuvent et cachant leurs grains sous terre dans leurs jardins. Les M'ganda pénètrent dans le village, s'installent dans les huttes, font une inspection de tout ce qu'elles contiennent, s'emparent de ce qui n'a pu être emporté, mangent les poules et saccagent les champs de cayates. Leur flair pour trouver les cachettes des grains est étonnant ; ils se promènent dans les champs de cayates et dans les forêts de bananiers en sondant le sol avec leurs lances, et finissent par trouver des vases de terre pleins de grains, *lubia* (haricots), sésame. Cependant,

je dois dire, pour rendre justice aux M'ganda, qu'ils usent de tout, mais n'emportent rien.

Comme je faisais observer à cheikh Omar que ces procédés étaient contraires aux principes d'humanité, il me répondit : « Tout le pays appartient à Kabaka (M'tesa); Kabareka, Rionga, » Aufina, ne sont que des vizirs de Kabaka ; nous sommes des » envoyés de M'tesa ; ils nous doivent la nourriture et le logement sur toute la route. » Je ne sais ce que vaut cette assertion, mais certainement elle a quelque chose de fondé. J'ai vu Rionga et ses sujets montrer le plus grand respect et une grande obéissance aux paroles des envoyés de M'tesa. Un mtongali et une centaine de M'ganda sont en garnison à *Kissembo* pour empêcher les attaques de Kabareka.

En entrant dans le district de *M'Ruri*, cheik Omar a parcouru les *Hellals* (villages), précédé simplement de son tambour et de sa trompe, et tous les habitants se sont enfuis à son approche. Cependant ce district est administré par un mtongali de Kabareka ; il est certain qu'aujourd'hui M'tesa exerce une sorte de domination sur tout le *Nyoro*. Chaque mtongali, grand ou petit, possède un tambour qui le précède et un joueur de noggara. J'ai avec moi une trentaine de mtongalis ; qu'on juge du tapage à l'approche d'un village, chaque tambour battant sans aucune mesure, et les noggaras faisant entendre les sons les plus discordants.

J'avoue que cette coutume des M'ganda, de s'installer sans façon dans les huttes, est un peu indispensable dans ces pays. Il n'y a pas d'hôtel. L'herbe est trop courte pour servir à construire des abris en cette saison et j'ai dû faire comme les M'ganda. Mes soldats se sont livrés à la chasse aux poules, les cayates leur ont fourni un excellent repas. La cayate (patate douce) est dans ce pays un tubercule de couleur rouge, cylindrique, long d'environ 12 à 15 centimètres sur 5 à 6 de diamètre ; elle pousse à quelques centimètres dans le sol. La cayate se mange crue et cuite. Crue, elle a un goût qui rappelle le cœur de la laitue montée. Bouillie,

c'est une excellente pomme de terre sucrée. En somme, c'est un bon aliment.

1^{er} AVRIL. — Je me trouve très bien d'avoir usé du procédé m'ganda et d'avoir eu une hutte hier, après un orage qui a eu lieu à deux heures. Il a encore plu une grande partie de la nuit. Ce matin le terrain est glissant ; nous avons de la peine à marcher. C'est toujours la même plaine couverte d'herbes ; nous sommes encore dans le district de *M'Ruri*. Nous traversons constamment des villages entourés de jardins, de bananiers, de grands champs de loubias et de cayates ; et partout, à notre passage, les habitants fuient, abandonnant tout.

Ces M'ganda nous font faire mille détours ; tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, souvent nous retournons sur nos pas ; cependant je ne vois aucun obstacle devant nous qui nous oblige à de pareils circuits. Je crois que c'est dans le seul but de traverser les jardins pour montrer leur domination et pour continuer à maintenir le régime de terreur qui leur profite si bien. A neuf heures nous avons quitté le district de *M'Ruri*, et nous entrons dans le district de *Wakituku*, domaine de Kabareka. Il y a beaucoup de jardins. A dix heures et demie nous nous installons comme hier, dans les *Hellals Wakituku*, que les habitants s'étaient empressés d'abandonner. Je ne puis m'habituer à ce système de spoliation ; mais je suis obligé de faire comme les autres ; je rends justice à ma troupe, elle est pleine de réserve, rien n'est saccagé autour de ma hutte.

On vient me prévenir que deux de nos vaches, confiées à cheikh Omar, ont été volées. Un mtongali se présente immédiatement et avec force gestes et un simulacre de combat à la lance, jure qu'il les ramènera ou qu'il succombera, et il part immédiatement avec deux abids. Je suis certain qu'il reviendra avec les vaches ; car le seul nom de M'ganda est un objet d'effroi pour tous les sujets de Kabareka, le roi des rois. Les vaches ont été ramenées.

2 AVRIL. — La nuit dernière il a encore plu, mais ce n'est pas

la pluie qui m'a empêché de dormir. Ma hutte est habitée, et ses habitants se comptent par milliers. Les fourmis sont désagréables, mais généralement vous évitent; les moustiques, on s'en garantit; mais il est un insecte puant, repoussant, hantant les couches et dont il est difficile de se garantir, c'est la punaise, enfin; c'est ce vilain et insupportable insecte qui pullule dans ma hutte, et m'empêche de fermer l'œil de toute la nuit.

Nous partons ce matin à sept heures; toujours la plaine couverte d'herbes, champ de cayates, forêts de bananiers, habitations continues. Nous faisons des circuits sans nombre. Nous avons marché trois heures en parcourant 15 kilomètres; mais nous n'avons pas avancé de 5 kilomètres dans la direction de M'tesa. J'ai dû me fâcher contre le mtongali guide, et je l'ai menacé d'une bastonnade si demain il ne suivait pas la route directe. Nous campons aux *Hellal-Wargu*; je me garde bien de profiter de la hutte qui m'est destinée; je fais dresser ma tente; au moins je serai certain de ne pas être incommodé la nuit par des habitants importuns. A deux heures nous avons un orage, mais de courte durée, quoique la pluie soit abondante. Le terrain se sèche presque immédiatement.

La variété des fleurs est très grande dans ces prairies. J'ai ramassé une espèce de gueule-de-loup violette, poussant sur une tige élancée de 1 mètre environ, sans feuilles; cette fleur est fort jolie mais sans odeur. Les Khotarias que j'ai avec moi ne me sont d'aucune utilité. Au contraire, ils ne me procurent que des désagréments. Mohammed-Kher vient se plaindre de ce qu'ils refusent de lui obéir. Je suis obligé de les réunir et de les menacer de les traiter en rebelles si pareil fait se représente. Ils jurent d'obéir, et m'assurent que puisque je reconnais Mohammed-Kher pour mon wekil, ils le serviront comme moi-même.

3 AVRIL. — Ouf! je suis exténué, et j'ai, pour me reposer, le sol et un caoutchouc; nous venons de faire huit heures de marche sans nous arrêter, 40 kilomètres, et par quels chemins! Nous quittons

Wargu, à six heures et demie, et nous voilà traversant une plaine dont le sol détrempé rend la marche difficile et nous fait glisser à chaque pas. Le terrain va toujours en descendant du nord au sud. Nous finissons par tomber dans un marais qui s'étend sur plusieurs kilomètres de l'est à l'ouest et sur 3 à 4 kilomètres du nord au sud. Il faut le traverser. Nous y entrons hardiment; parfois nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Le fond est une vase gluante qui cède sous notre poids; l'eau est noire et puante. Cette traversée est des plus pénibles, personne ne souffle mot, chacun est occupé à assurer ses pas. Après une heure environ de plateauage, de chutes, entraînant nécessairement bain complet, dans un liquide infect, nous finissons par sortir de ce borborygme, et nous sommes heureux de trouver un brillant soleil pour nous sécher. Nos jambes sont couvertes jusqu'à la hauteur du genou d'une épaisse couche de boue luisante et fortement adhérente. Les *M'ganda* prétendent que ce marais est en communication avec le fleuve.

En sortant du marais nous entrons de nouveau dans une plaine. Nous avons à notre droite (ouest), une série de collines que l'on désigne sous le nom de *Bozindi*; à l'est, à deux jours de marche, une chaîne de montagnes. Ce sont les montagnes *Mogunu*. Il y a plus de six heures que nous marchons; nous n'avons rencontré sur notre route aucun village, aucune hutte. Heureusement que les pluies avaient rempli les mares, ce qui nous a permis de nous désaltérer avec une eau bourbeuse. Enfin, à neuf heures, nous arrivons aux *Hellals* de *Merimba*.

Je n'ai pris aucune nourriture depuis hier soir et je meurs de faim; mais rien, absolument rien à manger, mes bagages sont encore bien loin. A quatre heures, quelques caisses arrivent; je m'empresse de les ouvrir. Je puis prendre des biscuits que je devore avec quelques morceaux de sucre.

A six heures seulement, ma cuisine et ma caisse de provisions arrivent. Il est huit heures, ma valise contenant mon journal, mes

notes, mes instruments, mon lit, ne sont pas encore arrivés ; je suis fort inquiet. Hid envoie à la recherche, et à minuit mes bagages sont rendus.

Merimba est le nom d'un cheikh qui administre toute cette région, et qui n'est indépendant qu'en apparence. Au lieu de dépendre d'un seul cheikh, il doit obéir à deux : M'tesa et Kabareka. Cette situation est assez curieuse. Il doit fournir à l'un et à l'autre, sur leur demande, les hommes pour les razzias et pour la guerre. Il s'ensuit que si Kabareka et M'tesa en viennent à une guerre, *Merimba* partagera ses guerriers en deux parties qui combattront l'une contre l'autre. Ce district sépare les deux royaumes d'*Unyoro* et de *Ganda*. Comme d'habitude, les huttes étaient abandonnées et les M'ganda les ont occupées sans façon. Pour moi et mes Soudaniens, nous ne voulons plus de ces habitations. En dehors des insectes de toutes sortes, elles contiennent un myriapède dont la morsure est regardée comme mortelle. Mes soldats se construisent, avec les feuilles des bananiers et de la paille, des abris qui leur suffisent pour une nuit ; quant à moi, j'ai ma tente qui est excellente.

Mon angarèb (bois de lit du Soudan) et mon lit ne sont pas arrivés ; je passe la nuit enveloppé dans mon manteau de caoutchouc. Je suis tellement harassé de fatigue, que, malgré les moustiques, malgré ma couche qui laisse beaucoup à désirer, je ne tarde pas à tomber dans un profond sommeil.

L'arrivée des bagages au milieu de la nuit, les aboiements d'Abrak, la pluie qui bat le tambour sur ma tente, ne me réveillent qu'un instant, juste suffisant pour me rendre compte de la cause du bruit ; une fois édifié, je me retourne et me rendors à poings fermés.

4 AVRIL. — Nous sommes dans le royaume d'*Uganda*. *Kagangu* est le premier district du royaume ; le cheikh est le mtongali Moreko, qui fait partie de mon escorte. Quel beau pays ! le maïs, la patate, les courges, tout est en abondance. Nous sommes campés au milieu d'une forêt de bananiers qui a plusieurs hectares

d'étendue. Je n'ai jamais tant vu de bananes; les arbres en sont chargés, le sol en est jonché. La consommation pourtant en est considérable; mais telle est la quantité des fruits, qu'il n'y paraît guère. Bien que la plus grande partie des bananes se consume sous forme de boisson, — merissa, pombé, — ce fruit n'en est pas moins un des principaux aliments de ce pays. Cueillie verte encore, la banane est cuite sous la cendre et dévorée immédiatement; séchée, elle est réduite en farine, et forme une kisra (pain du Soudan). Il en existe une autre espèce ayant la forme d'un croissant, qui est spécialement affectée aux mtongalis.

J'ai remarqué ici une espèce d'arbre caoutchouc qui est très commun, puis des perruches nous étourdissant par leurs cris stridents et d'énormes scarabées d'un beau brun doré qui ramassent activement leur provision d'hiver. J'ai eu occasion d'examiner la construction des monticules de termites. Le monticule est percé d'une infinité de canaux, communiquant entre eux. Audessous de la butte se trouve un puits parfaitement cylindrique et ayant une profondeur de 3 à 4 mètres. C'est la fouille d'emprunt des terres pour former le monticule. Le travail est très curieux, et on a peine à croire qu'il est dû à de si faibles animaux.

Cheikh Omar souffre beaucoup d'un abcès qu'il a au pied, il m'a fait demander à rester à *Kagangu* la journée de demain pour se reposer, j'y ai consenti; rien ne me presse. Nous avons eu un peu de pluie par suite d'un orage de courte durée, à deux heures après midi.

9 AVRIL. — Il y a six jours que je souffre d'une violente névralgie qu'il m'est impossible de faire disparaître. Le moindre mouvement de la tête, même des yeux, me cause des douleurs insupportables. Aujourd'hui je vais un peu mieux; aussi j'en profite pour mettre mon journal à jour.

Le 5, sur la demande de cheikh Omar, nous avons passé la journée à *Kagangu*, district de *Karmûri*. Dans l'après-midi, Id, l'écrivain de M'tesa, est venu m'informer qu'un voyageur venant de

Zanzibar était arrivé auprès de M'tesa. C'est probablement M. Cameron pour qui je suis porteur d'une lettre que m'a remise le colonel Gordon. Certes on est toujours heureux de rencontrer un civilisé, un blanc, au milieu de ces noirs sauvages. Je ne connais nullement M. Cameron. Parte-t-il français? Je ne sais. J'ai l'ordre de l'aider et de le secourir.

Le 6, nous avons quitté *Kagangu*, à sept heures et demie. Le pays prend un aspect des plus attrayants; nous quittons ces plaines sans fin et ces forêts où la vue ne peut s'étendre. La contrée ici est une suite de collines gaies, boisées, couvertes de bananiers et de jolis vallons garnis de villages. Tantôt nous sommes dans la vallée, tantôt au sommet de quelque haute colline qui nous permet de promener allégrement nos regards sur de nombreux villages et sur une grande étendue de pays. En somme *Uganda* me rappelle les plus beaux sites de l'Italie. Nous traversons tout le district de *Karmūri*, et nous arrivons à *Lugabala*, où nous campons.

Je reçois une lettre de Sa Majesté M'tesa, qui, après les salaams, me dit qu'il m'attend avec impatience, que tout est prêt pour me recevoir, et que dans le cas où les porteurs ne seraient pas en nombre suffisant je dois m'adresser à Id. Que pense-t-il donc, ce bon Kabaka? j'ai avec moi plus de cinq cents porteurs, et c'est à peine si quatre-vingts sont nécessaires pour moi et mes soldats. Il s'imagine, ce bon roi, que je lui apporte le contenu de tous les magasins du Caire?

On m'a remis aujourd'hui une lettre de M. Chippendall, de retour d'une expédition dans le pays de *Kōši*. J'ai été très agréablement surpris à la réception de cette lettre, car j'étais persuadé que de longtemps je ne recevrais aucune nouvelle de qui que ce soit.

Le 7, mercredi, nous quittons *Lugabala* où nous nous sommes régalés de bananes. Dans la nuit les éléphants sont tombés au milieu du camp; l'alarme donnée, tout le monde est sur pied, mais il fait tellement noir qu'il est impossible de leur donner la chasse. Je défends de tirer un seul coup de feu. Le camp s'étend en tous sens dans les bananiers et une balle pourrait occasionner

un malheur. Les éléphants fuient en brisant tout sur leur passage. Ce matin nous pouvons nous rendre compte des dégâts que font ces animaux dans les jardins. Des milliers de bananiers jonchant le sol attestent leur fuite précipitée ; les champs de patates sont foulés ; ces passages sont quotidiens, et malgré l'immensité des dégâts on s'en aperçoit à peine, tellement la végétation est luxuriante et tellement est grande la production du sol.

Nous avons quitté le district de *Karmûri* et nous entrons dans le district *Beramese Kangaoni*. Le pays est toujours aussi gai. Des collines, de jolis vallons, des forêts de bananiers, de nombreux villages. D'ailleurs, c'est l'aspect du pays jusqu'à la résidence de M'tesa. A *Briaki*, nous rencontrons un ruisseau frais et limpide, coulant rapidement sur un lit de roche ; c'est la première eau potable que nous trouvons depuis notre départ de *Foweira*, à part la rivière *Kafû*. Cette eau m'engage à camper à *Briaki*, et à arrêter notre marche de la journée. Ce ruisseau porte le nom de *Xôr-Ergugu* et se jette dans le marais que nous avons dû traverser en quittant *Hellâl-Wargu* dans lequel il se perd. Il est loin d'être dans tout son parcours ce que je le trouve ici où son eau est claire et limpide, parce qu'elle coule avec un courant de torrent sur un lit de roche et de gravier, tandis que sur le reste de son parcours elle traverse différents bas-fonds de terre glaise, où elle forme de véritables marais, bourbiers infectés de végétation en décomposition.

Cheikh Omar veut faire mourir mes soldats de faim. Hier, ils n'ont pas eu de viande ; leur provision de farine est terminée, et les malheureux ne peuvent pas se contenter du régime de patates douces et de bananes qui suffit aux indigènes. Aujourd'hui on devait m'envoyer une vache à sept heures du soir, on amène un veau de quatre ou cinq mois, suffisant à peine pour quatre hommes, et ils sont soixante à avoir faim. Ils n'est pas en mon pouvoir de renouveler le miracle de la multiplication des pains et je renvoie à cheikh Omar son veau en me promettant de prendre une re-

anche pour le lendemain. Les soldats ont soupé comme ils ont pu ; le fait ne se renouvellera plus.

Nous quittons *Briaki* aujourd'hui 8. Nous sommes toujours dans le district de *Beramese-Kangaoni*. Nous traversons de magnifiques villages bâtis au milieu des bananiers. La route est large ici (plus de 30 mètres), parfaitement battue ; sur les côtés s'élève à hauteur de 2 mètres une haie de roseaux tressée solidement. Nous sommes au village de *Kalūdi*. A peine avons-nous fait halte que je fais saisir, au fur et à mesure qu'ils arrivent, les moutons et chèvres du cheikh Omar et des mtongalis. Cheikh Omar arrive. Après les salutations, je lui annonce que si dans trois heures je n'ai pas de viande pour mes soldats, je leur livrerai ces moutons et chèvres, dont je suis prêt à payer le prix. Cette menace produit son effet. Une heure après, on nous a amené trois vaches, et j'ai restitué les captifs.

Aujourd'hui vendredi, nous avons parcouru une grande partie du trajet sur une route vraiment royale. M'tesa fait exécuter actuellement une route traversant tout le royaume d'*Uganda*, elle a une largeur de 20 mètres ; malheureusement dans ce beau pays d'*Uganda*, les travaux de terrassement sont inconnus, et tout le système de voirie consiste à couper les herbes. C'est un grand progrès, et ce travail certainement est on ne peut plus utile pour ceux qui voyagent dans ces contrées ; on ne se figure pas les désagréments, les souffrances qu'on endure à travers ces joncs et ces herbes qui parfois vous couvrent complètement.

Mais une chose que M'tesa devrait faire exécuter, c'est un passage à travers certains boubiers qui se forment aux pieds de la ligne de séparation de deux versants. Aujourd'hui j'ai été victime de ces maudits passages. J'étais sur ma mule, au beau milieu du passage ; la plus belle crème liquide de boue infecte remplit la route, ma mule s'enfonce jusqu'au poitrail, culbute, ma selle est sur le cou de l'animal, et moi, je me trouve pateaugeant en plein milieu du boubier, je suis couvert de la tête aux pieds d'une boue gluante, ma figure a pris la teinte des habitants. Comme je

maudis ces affreux marais et comme je tremble à la traversée de chacun d'eux !

Nous descendons aux *Hellal-Safarga* ; le mtongali veut d'abord nous persuader de continuer notre route ; il m'avoue que ce n'est pas mon séjour et celui des soldats qui lui est désagréable, mais bien le passage de ses compatriotes M'ganda qui volent tout, poules, moutons, ruinent et saccagent tout ce qu'ils trouvent. La sœur de M'tesa est propriétaire des environs de *Safarga*. Elle est venue rôder autour de ma tente avec une faible escorte ; mais la vue de tout mon monde la fait rétrograder.

10 AVRIL. — Nous sommes sur les propriétés particulières du roi M'tesa. Encore deux heures de marche et nous atteindrons la limite de notre voyage, la résidence de M'tesa. Nous ne pouvons aller plus loin aujourd'hui, parce que nous nous trouverions sur les propriétés de la mère du roi, et nos M'ganda ne pourraient y camper. Leurs habitudes de vol sont trop connues pour que la reine-mère les autorise à séjourner sur ses terres. Il a plu pendant une grande partie de la nuit dernière ; ce matin il pleuvait encore, aussi n'avons-nous pu partir qu'à huit heures. Le terrain est détrempé, notre marche est pénible. C'est à peine si nous avons fait 2 kilomètres pendant la première heure de marche. Heureusement qu'un vent assez frais, aidé d'un soleil bien pâle, a un peu desséché le sol, et nous a facilité la marche. Le pays est toujours aussiriant, *vertes collines, sombres vallons, ruisseaux aux doux murmures*, tout cela se répète trop souvent pour attirer notre attention. Nous suivons la route du roi, qui, à part quelques passages, se trouve complètement terminée. On me dit que M'tesa est dans l'idée de se faire venir une voiture, et que c'est dans cette intention qu'il a fait construire une route. Mais ce n'est pas une voiture qu'il lui faut ; c'est un chariot, et encore faut-il qu'il s'attende à le voir verser tous les cent mètres.

A onze heures, nous campons à *Ketaûba*, mes gens se jettent sur les cannes à sucre qui viennent augmenter ici les productions

des jardins, pourpier, qoulqas (colocasia). Plusieurs soldats sont pris de fièvre, mais elle est faible ; quelques cas ont déjà disparu au moyen d'une forte transpiration amenée par du thé bouillant ; une ou deux doses de quinine m'a suffi jusqu'ici pour guérir la plupart des cas.

Ketaûba est dans le district de *Debatu* ; à l'ouest, distant environ de 8 kilomètres, se trouve une colline sur laquelle est construit le tombeau de *Sûna*, père de *M'tesa*. Ce lieu porte le nom de *Uamara*. Le tombeau consiste en une hutte que l'on répare et que l'on reconstruit à peu près tous les ans.

11 AVRIL. — Nous sommes campés chez *M'tesa* ; sa résidence est à peine à 1 kilomètre de distance du palais qui a été mis à ma disposition ; mais n'empiétons pas sur les événements.

Ce matin, une pluie constante qui a duré toute la nuit, nous empêche de partir ; à huit heures la pluie cesse, le vent s'élève, nous laissons les arbres secouer leurs feuilles, car sans cela nous serions trempés au bout d'une marche de dix minutes, surtout sous les bananiers dont les feuilles sont de véritables réservoirs qui se déversent d'un seul coup par l'effet du vent, et constituent d'abondantes douches pour les malheureux qui se trouvent dessous. Les Soudaniens craignent la pluie dont ils souffrent beaucoup.

A neuf heures, nous nous mettons en marche : nous avons à traverser plusieurs ravins où les eaux se sont accumulées et rendent le passage fort critique. Nous entrons dans l'eau bourbeuse qui nous dépasse les genoux ; au bout d'une heure de marche, nous atteignons les propriétés de la mère de *M'tesa*, la pluie nous force à chercher un abri, d'ailleurs nous devons faire toilette pour entrer dans la capitale d'*Uganda* ; nous prenons sans aucune gêne possession des huttes qui bordent la route.

Il est midi : la pluie a cessé, un émissaire de *M'tesa* vient me porter les salaams de la part du roi. Notre toilette est faite, mes soldats soudaniens produisent le plus bel effet avec leurs tuniques

rouges, leurs cartouchières en peau de léopard et leurs pantalons blancs.

Nous nous alignons sur la grande route, les trompettes et le tambour se mettent en mouvement ; devant nous les mtongalis font résonner leurs noggaras et agitent leurs drapeaux, une population de plus de dix mille personnes nous entoure, courant, chantant, gambadant. C'est un effet des plus extraordinaires qu'il soit donné de voir. Nous avançons en suivant une avenue large de 30 à 40 mètres. La population nous accompagne en traversant collines et jardins ; nous arrivons sur une immense place où une foule compacte, les uns assis, les autres debout, nous attend dans un religieux silence. A notre arrivée, des noggaras en nombre incalculable se mettent en branle. Nous sommes dans la résidence de la reine-mère, les mtongalis se succèdent toutes les cinq minutes pour me porter les salaams de la reine ; mes trompettes résonnent, c'est un vacarme, un charivari inconcevable, mais qui ne manque pas de charme et d'originalité. On sent que tout le pays est en fête.

La foule qui nous accompagne grossit de plus en plus, mais ne nous gêne en rien dans notre marche. Elle nous laisse la route libre, elle gambade, se bouscule en flots tumultueux, à travers les collines et les jardins. C'est un spectacle des plus gais et des plus réjouissants, de voir cette masse aux costumes les plus étranges et les plus variés, couvrir complètement de vastes collines pour se précipiter ensuite comme un torrent dans les ravins ; tout le long de la route, une multitude de femmes est alignée le long des maisons et se trouve dans l'admiration de notre cortège. Un médecin-sorcier, couvert de mille colifichets, vient me haranguer : tous les quarts d'heure, un courrier m'arrive essoufflé d'auprès de M'tesa. Il m'apporte le salaam, repart immédiatement comme une flèche pour ne s'arrêter qu'aux pieds du roi à qui il doit porter la réponse.

Enfin, la demeure de M'tesa apparaît, bâtie sur le versant nord

d'une colline ; de là elle domine une grande étendue de paysages. On me dit que M'tesa suit notre marche avec une lorgnette. Nous suivons pendant un quart d'heure l'avenue qui conduit à la résidence royale, et nous arrivons aux habitations qui nous sont destinées. Ces logements sont entourés d'une enceinte générale et renferment plusieurs cours intérieures. Mon habitation, bâtie spécialement pour moi, est des plus confortables.

M'tesa me fatigue avec ses salutations ; heureusement, il commence à les accompagner de quelques envois substantiels : il m'envoie des œufs, des bananes, du riz, de l'oignon, des cannes-à-sucre et deux chèvres, ce qui nous permet de faire un repas qui dépasse les meilleurs dîners d'Auric au Caire.

12 AVRIL.— RÉCEPTION CHEZ M'TESA. RENCONTRE DE STANLEY.— Ma réception chez le roi M'tesa était fixée pour ce matin, mais la pluie qui n'a cessé de tomber jusqu'à midi, a mis obstacle au projet.

A deux heures, le temps s'étant mis au beau, M'tesa m'a expédié un messenger pour m'informer qu'il était prêt à me recevoir. Avis est donné au camp, chacun endosse ses plus frais costumes. Nous sommes prêts ; mes braves Soudaniens sont superbes sous leur jaquette rouge et leur culotte blanche. Je me mets à leur tête, les trompettes et les tambours résonnent ; nous suivons une avenue large de 80 à 100 mètres, allant droit du nord au sud et aboutissant à la résidence de M'tesa. Le palais de M'tesa se présente devant nous, bâti sur une colline qui domine ses voisines ; le long de l'avenue, des jardins entourés d'enceintes en roseau forment les habitations des grands capitaines et hauts fonctionnaires. Au bout de vingt-cinq minutes de marche, nous atteignons la première porte du palais ; nous traversons ainsi cinq cours où grouille une population nombreuse de mtongalis, la dernière cour sert d'habitation aux exécuteurs dont l'indice consiste en une corde de fibres de bananier parfaitement tressée (instrument de supplice). — En pénétrant dans cette cour, un vacarme épouvan-

table m'accueille ; mille instruments, les uns plus étranges que les autres, font entendre les sons les plus discordants et les plus étourdissants. — La garde de M'tesa, armée de fusils, me présente les armes ; le roi est debout à l'entrée de la salle de réception. Je m'approche et le salue à la turque. Il me tend la main que je serre ; j'aperçois à l'instant à la gauche du roi une figure d'Européen, basanée. C'est un voyageur, je crois que c'est Cameron ! Nous nous observons sans nous adresser la parole.

M'tesa pénètre dans la salle de réception ; nous le suivons. C'est un couloir long de douze mètres et large de quatre mètres, dont le plafond incliné vers l'entrée est supporté par une série de colonnes en bois de dom, qui divisent la pièce en deux nefs. La pièce centrale principale est libre et conduit au trône du roi ; les deux nefs sont occupées par les grands dignitaires et les grands officiers. A chaque colonne est adossé un garde du roi, à grand manteau rouge, turban blanc, orné de poils de singe, culotte blanche, blouse noire avec bandes rouges ; tous sont armés de fusils.

M'tesa prend place sur son trône qui est une chaise en bois en forme de fauteuil de bureau ; ses pieds reposent sur un coussin tout placé sur une peau de léopard fixée elle-même sur un tapis de Smyrne. Devant le roi, une dent d'éléphant parfaitement polie sert de parade et à ses pieds se trouvent deux boîtes contenant des fétiches ; de chaque côté du trône on remarque une lance (l'une en cuivre, l'autre en fer), maintenue chacune par un garde ; ce sont les attributs d'*Uganda* ; le chien dont parle Speke a été supprimé. Aux pieds du roi sont accroupis le vizir et deux écrivains.

M'tesa a beaucoup de dignité et ne manque pas d'une certaine distinction naturelle ; son costume est élégant : un coustan blanc, terminé par une bande rouge, bas, babouches, veste en drap noir brodée d'or, tarbouche avec plaque d'argent au sommet. Il porte un sabre à poignée d'ivoire incrustée d'argent (arme de *Zanzibar*) et un bâton.

J'ai fait l'exhibition de mes présents que M'tesa a feint de regarder à peine, sa dignité ne lui permettant pas d'être curieux.

Je m'adresse à l'étranger qui est assis en face de moi, à la gauche du roi.

— C'est à M. Cameron que j'ai l'honneur de parler ?

Stanley. — Non, monsieur : M. Stanley.

Moi. — M. Linant de Bellefonds, membre de l'expédition de Gordon-Pacha.

Nous nous inclinons avec la plus grande profondeur, comme si nous nous trouvions dans un salon ; notre conversation est terminée pour le moment.

Cette rencontre de M. Stanley m'a profondément surpris. Stanley était loin de ma pensée ; j'ignorais complètement son projet d'expédition.

Je prends congé du roi qui s'est amusé tout le temps à faire faire l'exercice à mes malheureux soldats et à faire sonner du clairon. Je serre la main à M. Stanley et lui demande de me faire l'honneur de partager mon dîner.

Je me trouvais depuis quelques instants dans ma hutte quand arriva M. Stanley. Après nous être exprimé mutuellement le plaisir que nous cause notre rencontre, M. Stanley m'informe que Cameron a écrit d'*Ugigi* qu'il partait pour le *Kongo*. M. Cameron, me dit-il, aurait été très embarrassé par la question d'argent, ayant dépassé le crédit alloué par la Société de géographie. A *Ugigi*, il aurait perdu tous ses compagnons et serait seul actuellement. M. Stanley me fait un grand éloge de M. Cameron et espère le voir réussir dans son expédition.

Quant à M. Stanley, il voyage pour le compte du *New-York Herald* et du *Daily Telegraph* ; il est parti de *Zanzibar*, il y a environ quatre mois, pour explorer le lac. Il a pénétré dans le pays de *Masai* et reconnu l'existence d'un grand cours d'eau se jetant dans le lac et venant de l'est. Laissant à *Usuvuma* son expédition, il s'embarque avec dix hommes dans un petit bateau qu'il a emmené avec lui, sur le lac Victoria ; il relève et explore toute la

partie est du lac, pénétrant dans toutes les baies, golfes, criques, relevant les îles, les caps. J'ai vu le travail de M. Stanley, il est considérable ; il m'a montré des croquis fort curieux d'îles qu'il a aperçues ; l'île du Pont, de la Grotte et du Sphinx. La première est un pont naturel de granit, présentant l'aspect d'un pont sorti de la main des hommes ; la seconde est la grotte enchanteresse de Calypso ; la troisième offre l'aspect du Sphinx d'Égypte.

Nous avons causé jusqu'à onze heures du soir. Stanley est le voyageur par excellence : gai, gentleman, bon camarade, patient, s'accommodant de tout ; j'ai pris un véritable plaisir à sa conversation instructive et variée. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu le monde entier lui est connu.

Il y a quatre mois que je n'ai entendu prononcer un mot français. Quelle joie pour moi d'entendre parler Stanlèy qui, sans s'exprimer correctement, prononce le français suffisamment pour faire comprendre sa pensée. La rencontre de deux hommes blancs dans le centre de l'Afrique n'est pas moins agréable que de trouver un compatriote, et le plaisir est inexprimable quand la rencontre est celle d'un homme connu dont la société est charmante. D'après ce que me dit Stanley, M'tesa est tout fier du rendez-vous que les hommes blancs se sont donné dans son royaume ; il ne croit pas au hasard.

13 AVRIL. — Je suis allé déjeuner chez M. Stanley. Nous avons causé longtemps, couchés tous deux sur la paille, fumant et prenant notre thé. Moments heureux ! splendide météore dont la durée a été celle d'une étoile filante. Chacun de nous trouvait dans l'autre un frère, et s'épanchait en lui. M. Stanley m'a raconté ses fatigues, les difficultés qu'il a dû surmonter, l'hostilité qu'il a rencontrée chez certaines peuplades qu'il a fallu combattre. Il m'a donné des renseignements géographiques des plus intéressants. En dehors de l'existence du grand fleuve *Šimiyo* qui m'avait été affirmée par les Gandas, Stanley a constaté que le *Bahr N'go* de Speke n'existe pas. Il lui a été impossible d'avoir aucun

renseignement sur ce lac. *Uruma* est réellement une île, mais Stanley nie l'existence d'un grand cours d'eau sortant du lac et se dirigeant au nord en dehors de la prétendue branche du Nil.

Cependant, j'ai fait observer à Stanley qu'il m'a été assuré que ce cours d'eau existait. Long prétend avoir aperçu, au nord d'*Usoga*, un immense lac qui se confondait avec le fleuve ; pour ma part, je soupçonne un canal sortant du lac au nord d'*Uruma*, formant un immense marais, et il est probable que le *Sobat*, dont les eaux sont identiques à celles du fleuve Blanc, sort de ce marais. Le *Sobat* ne serait alors qu'un immense canal latéral au Nil, identique quant à sa nature au *Bakr-Saraf* ; et si Long a dit vrai, le Nil aurait deux prises d'eau dans le lac (*).

J'ai renseigné M. Stanley sur les informations données par Aufina, en ce qui concerne l'entrée du Somerset dans le lac Albert (*Mwutan*). Si cela est vrai, Baker a tort et Livingstone lui-même était dans l'erreur quand il cherchait les sources du Nil dans les lacs au-dessous du *Tanganyika*.

Nous avons ensuite fortement blâmé, en nous en plaignant amèrement, ces savants, membres plus ou moins utiles des sociétés, qui jugent les questions et les résolvent, assis dans leurs fauteuils. Leur hypothèse est-elle détruite par la découverte d'un voyageur ? Furieux, le béat savant traite de menteur le malheureux que la fièvre, les périls sans nombre, la faim ont épargné ; et les souffrances qu'il lui fait endurer sont bien au-dessus de tout ce qu'il a souffert dans le voyage.

Pour ma part, je voyage pour moi-même, et je trouve que les souffrances et les privations que je supporte ne sont rien relativement à tout ce que m'offre la nature : tableaux splendides, enchanteurs, où l'âme se met en extase et ne peut qu'admirer.

Dans ma solitude, au milieu de cette contrée immense, où tout pour moi est nouveau, où je rencontre la terre, l'homme et les animaux tels qu'ils étaient au premier âge, je me complais, je

(*) Cette assertion n'est point fondée, du reste. S.

grandis, et les villes et le monde civilisé me paraissent tellement petits, l'homme tellement égoïste, que je me demande comment les plantes trouvent leur nourriture et comment l'homme peut vivre en société ?

14 AVRIL. — M'étant rendu chez le roi, il m'a fait visiter aujourd'hui l'intérieur de son palais ; c'est une suite de cours, renfermant une ou plusieurs cases, habitée chacune par une vingtaine de femmes. Les cases sont bien construites, les cours fort propres, pas le moindre brin de paille. La résidence entière est fermée par une enceinte de roseaux, haute de trois mètres.

De la résidence de M'tesa, la vue est admirable. On domine toutes les collines d'alentour. Le terrain verdoyant ondule gracieusement dans tous les sens. Des villages sans nombre couronnent tantôt le sommet des collines, et tantôt se couchent mollement dans des vallées noyées au milieu de jardins de bananiers. Tout respire la vie, la nature luxuriante. Au sud, on aperçoit le sol couvert de lames d'argent : c'est le miroir du Victoria Kérové.

M'tesa qui, en langue ganda, veut dire : *Bienfaiteur, Législateur*, a su parfaitement choisir sa résidence : c'est un lieu enchanteur, sain, riche.

A peine avons-nous pénétré dans l'intérieur du palais qu'une multitude de femmes de tout âge, aux couleurs plus ou moins foncées, aux nez plus ou moins épatés, aux lèvres grosses, charnues ou minces, aux yeux horizontaux ou obliques, etc., se précipitent derrière le roi avec des « nyanzigé » sans fin. Evidemment la race est fort mêlée dans l'*Uganda* : nègres de l'Afrique, Abyssins, Gallas, Zanzibariens, race sémitique, tout est représenté dans le sérail du roi. Le noir foncé du Bari, le teint cuivré de l'Abyssin et le brun-jaune du Sémitique se mélangent plus ou moins harmonieusement.

Notre marche est contraire à celle de tous les pays civilisés. En avant, le vizir et quelques mtongalis en petit nombre (les intimes seulement) ouvrent la marche ; je précède le roi et le trou-

peau féminin ferme la marche. A chaque halte, les femmes, pour admirer la vue, s'accroupissent, formant une seule masse.

A une des ces haltes, le roi pour bien me faire voir à ses femmes, m'invite à ôter ma coufieh ; je me rends immédiatement à son désir, et au même instant je suis étourdi par des centaines de cris de : *Gromghi* ! Ce qui répond à : Bien beau. J'en suis fort flatté, mais n'en déplaît à M'tesa, à cette admiration générale de son harem, j'aurais préféré le plus petit mouvement de tête d'une de nos dames européennes.

Leur costume consiste en une pièce d'écorce d'arbre, ou en fines peaux de chèvres, serrées fortement au-dessus des seins. Il est probable que c'est à cet usage antipode du corset qu'il faut attribuer la forme défectueuse et hideuse, pour un blanc, des seins de la plupart des femmes d'*Uganda*.

Les seins d'une femme de vingt ans sont comme deux longues poches, à moitié vides et retombant jusqu'au ventre. Autour du cou se trouve un collier de verroterie qui ne manque pas d'originalité et qui même produit un effet agréable. Ce collier est une couronne parfaitement circulaire ; l'intérieur est en fibre de bananier et est entièrement recouvert par des perles de différentes nuances et enfilées en rangs serrés formant divers carrés. La tête est tout à fait rasée et dépourvue de toute espèce d'ornement ou de coiffure. Ces femmes ne portent ni bracelet ni boucles d'oreilles.

Dans l'*Uganda*, la multiplicité des femmes, chez le roi comme chez les particuliers, est une cause de revenus au lieu d'être une ruine comme dans d'autres pays. En effet, la femme seule ici est chargée de la culture ; l'homme se livre aux travaux de menuiserie, de forge, de la garde des bestiaux et, le plus souvent, au *far niente*. La femme laboure, sème, récolte ; le travail de la terre est fort léger, tellement le sol est productif.

La culture se résoud à peu de chose : la patate qui y pousse facilement, les bananiers qui forment des forêts sans fin, le maïs dans le seul but de faire le pombé. Dans les jardins du roi et de quelques rares principaux officiers, on cultive en très petits car-

rés : l'oignon, la canne à sucre et le riz ; tous les travaux pénibles sont réservés à la femme ; c'est elle qui, chaque jour, va chercher les bananes et l'eau, à des distances parfois fort considérables.

Les Gandas sont fort habiles dans les travaux d'aiguille. En dehors des coutures de peaux et de fourrures qui ne laissent rien à désirer, même auprès des premiers gantiers de Paris, ils exécutent sur les étoffes des broderies très fines. Le roi lui-même se livre volontiers à cette occupation, entouré de ses mignons qui tous l'imitent et mettent tous leurs soins à obtenir une marque d'approbation de leur souverain.

Speke raconte que pendant son séjour dans l'*Uganda*, le roi faisait exécuter journellement, de quatre-vingts à cent personnes. Cette coutume a complètement disparu ; depuis le passage de Speke, il y a eu une grande transformation dans la nature de M'tesa ainsi que dans le pays.

La manière dont un condamné est conduit au supplice et exécuté, est assez curieuse. Sur un signe du roi qui prononce la condamnation, le malheureux est saisi par un des officiers de police, porteurs de cordes, un nœud coulant est passé au cou, et l'extrémité de la corde vient attacher les deux poignets à la hauteur de la poitrine ; il est impossible au patient d'imprimer à ses mains un mouvement descendant sans risque de s'étrangler ; une autre corde formant nœud coulant autour du cou, suit la colonne vertébrale, passe ensuite entre les jambes et vient encore serrer les poignets auxquels tout mouvement ascendant est interdit, sans risque d'étranglement. Ainsi ficelé, le malheureux suit son conducteur ; personne ne s'en inquiète, personne ne s'en étonne, exécuteur et condamné s'en vont tous deux seuls, en causant. Arrivés près d'un ruisseau ou dans un endroit quelconque qui paraît propice, les deux cordes sont serrées simultanément par l'exécuteur et tout est dit.

M. Stanley est venu dîner chez moi ce soir, nous nous disposons tous deux à aller demain au lac.

15 AVRIL. — M. Stanley part pour relever la partie occidentale du lac, tout en se rendant dans l'*Usukuma* pour ramener le reste de sa troupe et ses bagages. Je me dispose à l'accompagner à *Usavara*, lieu d'embarquement dans la baie de Murchison. Nous partons ce matin ensemble ; je cède une de mes mules à M. Stanley et me fais accompagner par dix soldats.

Nous contournons la colline, demeure de Sa Majesté, et nous nous dirigeons droit au sud, en obliquant légèrement à l'est. Partout, sur notre route, on voit des jardins où le bananier et la patate abondent. Nous avons à traverser un canal collecteur où toute la vase de la contrée paraît s'être rendue. Ce canal est large de 40 mètres, au point où nous l'avons traversé ; on y a jeté un pont de branches brutes, et si le passage est ainsi facilité pour les piétons, il n'en reste pas moins fort défectueux pour nos mules qui perdent l'équilibre sur ces branches rondes et mobiles et vont plonger dans l'eau et la vase.

Enfin, nous nous en tirons ; au bout de deux heures de marche, nous faisons l'ascension d'une colline à pente fort raide ; la route est bordée de chaque côté par des fourrés impénétrables, refuges de léopards et d'hyènes, où certainement personne ne vient troubler la digestion de leur proie. Du haut de cette colline, la vue nous fait bientôt oublier les fatigues de l'ascension. Devant nous, le lac fait étinceler à nos yeux sa nappe d'argent ; des îles verdoyantes, aux harmonieux contours, forment une ceinture d'émeraude à la baie de Murchison ; sur la côte, des masses d'un vert sombre font tache : ce sont des arbres immenses qui viennent tremper leurs racines et leurs branches dans l'onde fraîche et limpide du lac. A l'est, un ruban argenté vient se perdre dans la masse du lac ; c'est le canal que nous venons de traverser. Le spectacle est enchanteur, saisissant : le cœur gonfle, on ne peut qu'admirer. On a hâte d'approcher, de saisir ces merveilles dans le milieu desquelles on se croit noyé ; nous hâtons notre marche et en moins d'une heure, les ondulations des flots du *Nyanza Kérué* viennent caresser nos pieds. Tous, nous buvons de l'eau du

lac. M. Stanley et moi nous portons des toasts à nos patries respectives.

Nous sommes à *Usavara* : c'est un rendez-vous de chasse du roi M'tesa qui y vient exercer son tir contre les crocodiles. Les huttes et les jardins sont nombreux ; le roi y possède une habitation qui couvre une étendue de plusieurs kilomètres. Une avenue, que M. Stanley a surnommée *Avenue des Champs-Élysées*, bordée de chaque côté par les habitations des gardes, conduit à la résidence royale. Cette avenue a plus d'un kilomètre de longueur ; la demeure du roi est composée d'une multitude de huttes, toutes entourées d'une enceinte ; partout se trouvent des habitations de gardes. Certainement, M'tesa ne dort jamais d'un profond sommeil, à en juger par les précautions qu'il prend pour sa sécurité. Nous avons visité sa demeure, dans ses moindres détails ; actuellement, il n'y a aucun garde, aucun surveillant.

M. Stanley et moi, nous avons occupé les huttes abandonnées qui servent à la suite du roi lors de son séjour à *Usavara*.

M. Stanley a obtenu de M'tesa trente bâtiments qui doivent l'accompagner dans l'*Usukuma* pour conduire sa troupe à *Usavara*. Le grand-amiral doit accompagner M. Stanley.

Il est quatre heures : M. Stanley ne voit ni bâtiments ni amiral ; on vient l'informer que ce retard est causé par des malheurs domestiques survenus subitement au commandant des forces navales. Arrivé avec tout son troupeau féminin à *Usavara* depuis la veille, il a vu aujourd'hui toutes ses femmes enlevées, par ordre du roi ; cet ordre a été donné, parce qu'il avait enfreint la discipline ; il allait à *Usavara* en service, il ne devait pas en faire une partie de plaisir. Demain, tout sera prêt. Nous faisons, M. Stanley et moi, une promenade autour du lac ; nous admirons des arbres gigantesques qui protégeraient de leur ombrage plus de cinq cents personnes à la fois. Des plantes parasites, de diverses qualités, vivent sur leurs branches et leurs troncs ; une incision pratiquée dans les racines ou les troncs de ces arbres fait écouler une résine qui n'est autre que le mastic que mâchent les femmes du Caire (?)

Le sol, au bord du lac, est une roche, minéral d'oxyde de fer couvert d'une mousse vert-jaunâtre, formant un tapis des plus agréables à la vue.

16 AVRIL. — Ma couche laissait bien à désirer ; un peu d'herbe sèche, un sac de patates pour oreiller, voilà mon lit. Comme je pensais retourner dans la journée d'hier, je n'ai pas pris avec moi la moindre couverture.

M. Stanley m'a offert très généreusement son engarèb et sa couverture, mais je n'ai pas cru devoir accepter. Malgré tout ce que mon lit pouvait avoir de défectueux, j'ai dormi d'un profond sommeil, en dépit des moustiques et des puces ; les premiers sont rares, mais les dernières pullulent.

Ce n'est qu'à quatre heures que l'escadre qui doit escorter M. Stanley a apparu. Ces bâtiments de M'tesa sont certainement curieux ; la longueur de chaque bateau varie entre 10 et 15 mètres, sur une largeur d'un mètre à un mètre et demi. Ils sont formés de plusieurs pièces de troncs d'arbres, reliées entre elles par de l'osier ; les interstices sont calfatés par des écorces d'arbres et de la boue.

C'est grâce à ce mode défectueux de construction navale que les Gandas n'ont pu encore se rendre maîtres de l'île d'*Uvuma*. Aussitôt qu'une barque ganda s'approche de l'île, les habitants de l'*Uvuma* se jettent dans le lac, armés de couteaux, nagent vers la barque, s'en approchent, plongent et coupent l'osier qui relie les différentes pièces. La barque ainsi détruite, les Gandas périssent, soit dans les flots, soit par la lance des Vumas. La forme de la barque est celle de la gondole vénitienne ; l'arrière se relève légèrement et forme siège ; c'est la place du timonier qui gouverne au moyen d'une pagaie qu'il porte tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant la direction qu'il veut imprimer à la marche du bâtiment. L'avant porte une pièce de bois arrondie qui se courbe gracieusement en col de cygne, et supporte deux cornes d'antilope. Ce col de cygne, ces cornes produisent un étrange effet, quand le

bateau s'avance directement, on dirait un animal antédiluvien glissant majestueusement sur le lac et relevant la tête pour épier une proie sur laquelle il pense s'élancer. Les bâtiments n'ont pas de voiles dont l'usage est inconnu dans l'*Uganda*. Ils sont mis en mouvement par les pagayeurs qui sont assis deux par deux et dont le nombre varie entre quatorze et vingt-quatre, suivant les dimensions du navire.

Une grande partie de la flotte étant arrivée, nous nous proposons de faire une promenade dans la baie. M. Stanley fait parer son bateau, construit en bois de cèdre, se démontant facilement et se divisant en plusieurs compartiments étanches. Ce bateau porte le nom de *Lady Alice*. Je monte avec M. Stanley et aussitôt toutes les pirogues se mettent en mouvement, luttant de vitesse. Elles nous ont bientôt distancés, nous contournant et jouant autour de nous comme une bande de tritons.

L'amiral est debout au milieu de l'une d'elles; le mouvement de la flotte au son du tambour les rassemble autour de lui, pour les lancer ensuite en toutes directions. Devant nous, l'immensité du lac, la côte que nous abandonnons, nous présentent alors le spectacle le plus gai et le plus agréable. Ces collines que couvre une végétation luxuriante, venant noyer leurs côtes dans les flots du lac, semblent autant de nymphes couchées mollement sur le gazon, trempant leurs pieds et jouant dans les eaux limpides. Stanley et moi, dans un profond silence, nous cherchions, sans pouvoir y réussir, à nous rassasier de ces beautés que la nature nous prodiguait.

Revenu au camp, je suis pris d'une affreuse névralgie et certainement j'ai dû être pour M. Stanley un compagnon bien désagréable, ce jour-là.

L'amiral et M. Stanley ont fixé le départ à demain matin. L'amiral est dans le désespoir : il n'a pas de nouvelles de ses femmes. Le roi les a décidément incorporées dans son régiment dont l'effectif dépasse l'ordonnance.

. 17 AVRIL. — *Dubaga*. — J'ai passé une affreuse nuit ; un mal de tête des plus violents m'a empêché de prendre le moindre repos. Je suis resté jusqu'à trois heures du matin couché sur le sol au bord du lac, respirant le frais. La nuit était splendide. La plupart des soldats causaient et plaisantaient au bord du lac, prenant des bains de temps en temps, en dépit des crocodiles. Ils attendaient la cuisson du mouton apporté hier et qui rôlissait tout entier, embroché dans une pièce de bois. A trois heures, le repas était prêt ; je me suis retiré alors dans ma hutte. M. Stanley dormait d'un profond sommeil ; chez moi la fatigue a été plus forte que la douleur, et j'ai pu dormir jusqu'à cinq heures. A cette heure les tambours se font entendre ; ce sont les bateaux qui vont accompagner M. Stanley qui se rassemblent.

M. Stanley et moi nous sommes bientôt prêts. *Lady Alice* est parée ; les bagages, moutons, chèvres, poulets, tout était à sa place. Il n'y a plus qu'à lever le drapeau américain et mettre le cap sur le sud. J'accompagne Stanley à son bateau : nous nous serrons la main et nous nous recommandons à la garde de Dieu. Stanley prend le gouvernail ; *Lady Alice* se dresse aussitôt comme un cheval fougueux, et s'élance en faisant écumer l'onde du Nyanza. Le drapeau étoilé s'élève et flotte fièrement ; je le salue immédiatement par une salve bruyante. Il n'a jamais, peut-être, été salué d'aussi bon cœur.

Lady Alice est loin. Nous agitions nos mouchoirs en signe de dernier adieu ; mon cœur est gros : je viens de perdre un frère ; je m'étais déjà habitué à voir Stanley, homme franc, simple camarade, admirable voyageur. Avec lui, j'avais oublié mes fatigues ; sa rencontre avait produit sur moi l'effet d'un retour dans mon pays. Sa conversation attrayante, instructive, faisait que les heures paraissaient des minutes. J'espère le revoir et avoir le bonheur de passer plusieurs jours avec lui.

Nous quittons le lac qui vient d'emporter un des nôtres, nous sommes tous tristes et nous suivons en silence la route d'*Ulagala*. J'arrive à *Dubaga* à onze heures pour apprendre que la plu-

plupart des soldats sont pris de fièvres, qu'aucune nourriture n'a été apportée en mon absence, et que quatre de nos vaches ont été perdues par les hommes de Rionga. Le mtongali Rionga reçoit cent coups de bâton (il est soupçonné d'avoir vendu les vaches), et j'écris à M'tesa que mes soldats souffrent de la faim. Je demande l'autorisation de retourner à *Foweira* ; l'envoi de douze vaches et d'œufs en quantité a été la réponse.

Mon mal de tête est revenu ; je me couche immédiatement.

18 AVRIL. — Ce matin je vais chez M'tesa. Réception en petit comité dans une hutte latérale à la cour intérieure. Je lui apporte une paire de chaussures qu'il m'a fait demander ; c'est la seule que j'aie en réserve et je la lui donne à regret.

Une grande députation arrive ; elle est formée des nègres qui ont été élevés avec le roi. Ils sont au nombre de deux cents environ. Ils s'alignent devant la hutte, armé chacun d'un paquet de roseaux qu'ils agitent en poussant des cris sauvages. Le chef, armé de deux lances et d'un bouclier, va d'une extrémité de la ligne à l'autre, s'agitant, courant et se livrant aux gambades les plus grotesques. Cet exercice dure un quart d'heure, après quoi tous se mettent à plat ventre et nyanziguent.

Le chef, se traînant sur le ventre comme un reptile, pénètre dans la hutte et vient baiser les pieds du roi, puis fait ses protestations de dévouement qui consistent à avancer et à reculer par bonds, en faisant le simulacre de combat : l'adversaire serait le roi. Ces protestations de dévouement font l'effet d'une menace ; toute la troupe imite le chef et puis se retire précipitamment.

Un homme pénètre dans la cour avec un magnifique léopard qu'il tient par une corde passée au cou de l'animal. Il s'arrête devant le roi et se livre aux exercices communs aux dompteurs d'animaux. Le léopard est parfaitement apprivoisé. J'informe le roi que nos dompteurs pénètrent dans les cages contenant les bêtes fauves, qui sont complètement libres dans leur loge où on

les soumet aux exercices les plus divers. Cela a paru fortement l'étonner, car il comptait me surprendre par l'apparition du léopard.

Dans l'assemblée, était présente la sœur de M'tesa, venue spécialement pour examiner l'homme blanc. Elle était couchée aux pieds du roi.

M'tesa m'a demandé si l'on pourrait bâtir une maison en pierres dans l'*Uganda*. Les pierres de ce pays ne sont pas propres à la construction. Je lui ai expliqué en quoi consiste la maçonnerie, chaux et mortier. On pourrait obtenir la chaux des nombreuses coquilles qui couvrent le sol, et l'on pourrait faire une construction en briques.

Le roi me demande en combien de temps on pourrait faire une maison.

Dix à douze mois, lui répondis-je.

— Mais, si je vous donne beaucoup de monde, ne pourriez-vous pas la faire en un mois ?

— Vous faites un bateau en un mois : si vous prenez beaucoup de monde, pourrez-vous le faire en une heure ?

— Non, certainement pas.

— Il en est de même pour une maison.

J'ai réclamé à M'tesa les Khotarias de Abou-Bekr qui se sont sauvés ; je ne pourrais laisser auprès de lui des rebelles, des gens qui le tromperaient demain comme ils veulent désertir leur général aujourd'hui.

M'tesa a promis de me les envoyer.

Dans l'après-midi, M'tesa m'a envoyé des bananes, des œufs et de la farine.

19 AVRIL. — Il a plu presque toute la journée, jusqu'à trois heures après midi. Il m'a été impossible de me rendre chez M'tesa. J'ai profité de ce repos pour mettre mes notes en ordre. M'tesa m'a envoyé son maître charpentier-forgeron pour construire une forme à briques.

Dans l'après-midi, son écrivain Ramadan est venu me sonder

pour savoir si, avec mes troupes, je m'unirai à M'tesa contre Kabareka et l'île d'*Uvuma*. J'ai signifié à Ramadan que j'étais employé du gouvernement, que les troupes n'étaient pas miennes, mais bien celles du Khédive d'Egypte et qu'il m'était impossible, par conséquent, d'en disposer pour une mission autre que celle dont j'étais chargé; que, quant à Kabareka, s'il était dans l'idée du souverain de le combattre et de le détruire complètement, la chose serait facile, car les troupes et les moyens de destruction ne manquaient pas. Notre Pacha (le général Gordon) n'a pas l'intention de soumettre les peuples sauvages par la force, ou de les détruire, mais il désire les amener à la civilisation par la persuasion, en leur faisant connaître les bienfaits de Dieu et le bien-être qui en résulte pour tout serviteur du Puissant. Les sauvages sont, pour nous, des enfants qu'il faut instruire, mais non pas détruire.

20 AVRIL. — A la demande de Kabaka, nous nous rendons tous ce matin au palais, avec tambours et trompettes. M'tesa se réjouit aussi fort qu'au premier jour de la vue des troupes qui paraissent être pour lui ce que sont des jouets pour un enfant. Il fait aligner, avancer, reculer, enfin manœuvrer de toutes les façons ces malheureux Soudaniens pendant plus d'une heure.

M'tesa me demande de lui dire ce qui peut m'être agréable, si je désire de l'ivoire ou des esclaves. L'ivoire, c'est pour le gouvernement; je suis prêt à lui acheter tout l'ivoire qu'il possède. Quant aux esclaves, nous n'en reconnaissons aucun. Tous les hommes sont frères. Aujourd'hui, l'abominable trafic des esclaves par les Danagala est aboli. Leur importation en Egypte est punie de mort. Notre principale mission dans ces pays n'est pas le commerce, mais bien la destruction des marchands d'hommes.

M'tesa me demande à récompenser les soldats. Je consens à ce qu'il donne à chacun une vache. Il rit et me répond qu'une vache n'est pas un présent; il veut gratifier chaque soldat de cinq à dix esclaves. Je m'y oppose formellement, car cet acte est contraire à

mes principes. M'tesa a paru fâché de mon refus ; il ne peut comprendre nos principes d'humanité et de morale.

Dans l'après-midi, il m'envoie faire dire de ne pas lui en vouloir si je ne suis pas traité convenablement, qu'il est encore un demi-sauvage et qu'il ignore mes besoins ; que tout ce qu'il a est à ma disposition. Ce bon roi s' imagine que j'ai refusé ses offres parce que je suis mécontent de sa réception.

Cet acte de M'tesa m'a fort touché. C'est une nature droite, bonne, à qui il ne manque que la culture.

21 , 22 , 23 AVRIL. — J'ai eu diverses conférences avec M'tesa , pendant ces trois jours. Nos conversations ont roulé successivement sur les diverses puissances du monde : Amérique, Angleterre, France, Allemagne, Russie, empire Ottoman, constitutions, gouvernement, force militaire, production, industrie, religion.

A ces séances était présente la sœur du roi. Les filles et sœurs du roi ne vont jamais à pied ; elles sont toujours portées par leurs esclaves.

24 AVRIL. — Aujourd'hui était le jour fixé pour ma réception chez la reine-mère ; mais à sept heures Chambarango, qui devait me présenter à la mère de M'tesa, est venu m'informer que le roi s'étant rendu à quatre heures du matin chez sa mère, ma réception était remise.

Le roi ne voyage jamais pendant le jour ; c'est toujours dans la nuit qu'il se rend d'une localité dans une autre. Il se fait porter par ses esclaves, et toute la cour le suit. Il s'est rendu chez sa mère pour opérer avec elle certains actes de sorcellerie. Ses frères sont tous en prison pour rébellion. M'tesa est allé consulter sa mère et les sorcières sur le destin de ses frères. C'est la quatrième rébellion depuis son avènement ; il leur a pardonné trois fois, mais ils commencent par le fatiguer en troublant sans cesse sa tranquillité. M'tesa ne désire pas les tuer publiquement, mais il serait fort aise de s'en débarrasser par le poison et c'est à ce sujet qu'il est allé consulter sa mère.

Le roi est revenu dans la nuit. Dans la journée, on m'a apporté de sa part un fruit que je n'avais pas encore rencontré jusqu'ici. Il a la forme d'une banane, avec l'extrémité plus pointue; il est, sur la tige, par régime de cinq à six fruits; sa grosseur est celle de la petite banane; sa couleur extérieure est d'un rouge vif. L'enveloppe, solide et épaisse, est composée de fibres longitudinales; elle présente la texture d'une datte. Par le choc, elle se fend suivant les fibres et se sépare aisément du fruit intérieur. L'odeur est faiblement alliagée. L'intérieur est un corps mou, blanc, couvert d'une pellicule comme un citron; cette pellicule forme quatre cloisons, dont chacune renferme une matière blanchâtre comme la chair d'un citron, avec cette différence que les pepins noirs, en grande quantité, sont disséminés dans la masse. L'écorce a un goût astringent. L'intérieur est acide comme un citron. J'en ai fait d'excellente limonade (*).

25 AVRIL. — M'tesa me fait appeler à onze heures, en même temps que le Faki des *Xoderia*. Il s'ensuit que la conversation a roulé exclusivement sur le Koran. Le malheureux Faki était fort embarrassé pour répondre à toutes les questions du roi; j'ai dû venir à son aide.

J'ai instruit le roi du système d'échanges au moyen de la monnaie. Toute valeur de marchandises est rapportée au tallari. Ce système facilite le commerce et les transactions.

Dans l'après-midi, je me suis rendu auprès d'un ruisseau, à une demi-heure du camp, pour l'installation d'une briqueterie. L'endroit est propice: l'argile ferrugineuse abonde, et j'espère réussir à faire d'excellentes briques.

M'tesa m'a fait présent d'un petit Ganda, âgé de dix ans environ, nommé Sikkasa. Ce petit gamin a la mine éveillée, n'est nullement timide, et ne manifeste aucune crainte de se trouver avec le mazungu. Je suis enchanté de ce présent. Sikkasa m'aura

(*) Il existe, dans cette partie de l'Afrique, cinq à six espèces d'*Amomum* dont les fruits correspondent exactement à la description donnée par le voyageur.

bientôt instruit du langage ganda, que je comprends déjà un peu. J'ai réellement une grande sympathie pour les Gandas, et j'ai la ferme intention de retourner dans ce pays.

26 AVRIL. — Nous avons été reçus en grande audience par la reine-mère. Chambarango, un des premiers officiers de M'tesa, a été chargé de me présenter. Arrivés à la résidence, la porte était close et le plus profond silence régnait autour de nous. Les préparatifs de la réception se réglaient. Au bout d'une demi-heure d'attente, la porte s'ouvre tout à coup, quinze ou vingt tambours et autant de noggaras nous étourdissent comme d'habitude et nous pénétrons dans une grande cour, à l'extrémité de laquelle se trouve une hutte. Des indigènes en masse sont alignés de chaque côté de la hutte, assis sur des nattes ou des peaux. La musique fait face à la hutte.

La hutte, salle de réception, est identique à toutes celles du pays : construite en jonc avec une multitude de montants, branches d'arbres brutes soutenant le dôme. Le sol est couvert d'herbes sèches, véritable parc d'insectes. La reine est assise à terre sur une pièce de cotonnade à l'entrée. Dans l'intérieur, d'un côté un groupe d'officiers, de l'autre, un troupeau de jeunes beautés de Gandas. Le costume de la reine se compose d'une pièce de calicot enroulant le corps et fortement serrée au-dessus des seins ; une pièce de calicot autour de la tête et un collier de verroteries complètent le costume.

La reine a une grande influence sur le roi, qui lui fait part de toutes les affaires du royaume et ne prend aucune détermination sans la consulter préalablement. D'ailleurs, il paraît que la reine jouit d'un excellent bon sens et d'un bon cœur, et que ses conseils sont efficaces. La principale occupation de la reine est d'élever les filles qui doivent approvisionner le sérail du roi. De tous côtés, des enfants de huit à dix ans sont dirigés constamment vers la demeure de la reine, et, dès l'âge de douze ans, elles vont rejoindre le grand troupeau de *Dubaga*. En dehors de ce parc,

M'tesa en possède deux autres. On n'estime pas à moins de deux mille le nombre des femmes de M'tesa.

Après les salutations et l'inspection des présents offerts à la reine, je lui dis que sa renommée était immense depuis la bonne réception qu'elle fit à Speke et à Grant. Elle parut fort flattée. Notre conversation ne pouvait durer longtemps, car elle était fatigante. Je parlais à Selim, qui traduisait à Chambarango, lequel transmettait la parole au vizir de la reine, qui enfin portait la parole à sa maîtresse. La réponse de la reine arrivait par la même voie en sens inverse. Le vizir était complètement inutile, mais la dignité royale ne permet pas d'entendre directement. L'oreille de ces majestés, trop délicate pour se faire à toutes les voix, ne peut en entendre qu'une seule. Qu'a donc à faire pourtant la dignité dans de pareils tympanes ?

A l'aller, comme au retour, nous avons eu à traverser un ruisseau qui avait été considérablement augmenté par les dernières pluies. Comme nous avions endossé des habits propres et que nous ne tenions nullement à nous salir, nous fîmes jeter deux fascines de roseaux, et nous traversâmes tant bien que mal, heureux de n'avoir que les chaussures mouillées. Mais au retour, ne retrouvant plus nos fascines, deux nègres me prêtent leurs épaules et me passent ; l'un d'eux portait sur son dos une fourrure de taupe ; c'était un des fils de M'tesa. Les enfants de M'tesa sont nombreux. Fort mal traités, ils vivent avec le commun du peuple, plus misérablement que les derniers des mtongalis. La seule faveur qui leur soit accordée, c'est de porter des fourrures et des peaux de léopard. Amour filial représenté par la peau du tigre.

27 AVRIL. — A diverses questions de M'tesa concernant la terre, le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, j'ai dû, pour lui faire comprendre les mouvements des corps célestes, construire des figures sur une planchette, les corps célestes étant représentés par des billes de verre. Aujourd'hui a eu lieu la conférence. L'assemblée était peu nombreuse. Les deux vizirs Katikiro et Chambarango,

quatre principaux officiers, les deux écrivains et quelques mignons favoris. Les quatre points cardinaux, le mouvement de rotation de la terre, son mouvement autour du soleil, nuit et jour, saisons, mouvement de la lune autour de la terre, phases (au moyen d'un miroir), mouvement général du système dans l'espace.

M'tesa a parfaitement tout saisi. Nous étions assis à terre, tous en rond, et une grande intimité régnait parmi nous. Je n'ai jamais vu M'tesa si joyeux. C'est la première fois que nous nous adressions l'un à l'autre directement, ne faisant aucun usage des interprètes ; ce qui est contraire à toutes les lois de l'étiquette ; M'tesa expliquait lui-même ensuite à l'assemblée émerveillée. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que M'tesa a su inspirer à son entourage et à une grande partie de son peuple cette activité de connaître, de s'instruire et de savoir. Il y a chez eux une grande émulation et une grande hâte de se transformer ; curieux, observateurs, intelligents, l'esprit constamment porté sur le savoir des blancs, dont ils reconnaissent la supériorité, les Ganda, aidés par une mission renfermant dans son sein agriculteurs, menuisiers, forgerons, etc., deviendront en peu de temps un peuple industriel. Le Ganda, dans ces conditions, serait le foyer de la civilisation pour toute cette partie de l'Afrique.

La mission, à l'égard de la morale et de la religion, devra être tolérante. Il faudra, pendant longtemps, fermer les yeux et passer sur bien des préjugés et bien des habitudes vicieuses. On ne peut changer un peuple en un jour ; il est nécessaire pour réussir de se taire sur la multiplicité des femmes et sur beaucoup d'autres choses fort communes ici.

J'ai quitté le roi à deux heures après midi, après nous être donné rendez-vous pour quatre heures. Même assemblée que celle du matin. Conversation sur la Genèse. M'tesa a fait écrire sur une tablette l'histoire de la Genèse depuis la création jusqu'au déluge. Nous nous sommes quittés à la nuit. M'tesa est dans l'enchantement et je pourrai tout obtenir de lui.

28 AVRIL. — La reine-mère m'a envoyé aujourd'hui dix vaches, dix chèvres et quatre-vingts charges de bananes.

Avec M'tesa, journée très fatigante. M'tesa se plaint de fortes douleurs dans les reins ; il a des éblouissements, du vertige, parfois de la surdité. J'ai dit à M'tesa que cela provenait d'une grande faiblesse due à de grands excès. Il faut s'abstenir, suivre un régime fortifiant et se livrer de temps en temps à des exercices corporels, marches, chasse, etc.

29 AVRIL. — *Uganda, Kittara, Généalogie de M'tesa.* — M'tesa m'a fait aujourd'hui l'histoire du royaume d'*Uganda*. « Il y a longtemps, « longtemps, l'*Uganda*, l'*Usoga*, *Uvuma*, *Unyoro*, *Kōki*, formaient « un seul royaume, le royaume de *Kittara*. Le fondateur d'*Uganda*, « mon aïeul très éloigné par le temps, était frère du roi de *Kittara*. « Craignant la cruauté de son frère, il s'enfuit seul avec sa femme, « son chien de chasse blanc, portant deux lances et une dent « d'éléphant. La dent d'éléphant est le signe distinctif des princes « de *Kittara*. Aussi avons-nous conservé dans l'*Uganda*, comme « marque de souveraineté, le bouclier, les deux lances, la femme « et la dent d'éléphant ; j'ai supprimé le chien depuis que j'ai « embrassé l'islam.

« L'*Uganda*, à l'époque où mon aïeul y a pénétré, était peuplé « de gens misérables, ne connaissant aucune culture, vivant d'her- « bes et du lait de leurs troupeaux. Leurs armes consistaient dans « des bâtons de bois. Mon aïeul acquit bientôt une grande puis- « sance dans le pays en apprenant aux naturels à cultiver la ba- « nane et la cayate, à fabriquer et à se servir des lances et bou- « cliers. Ayant établi sa domination sur l'*Uganda*, il porta la guerre « dans le *Kittara* et força son frère à le reconnaître comme roi. « Ceci se passait il y a longtemps, longtemps.

« Comme nous n'avons ni livres, ni écrivains, l'histoire d'*Uganda* « depuis cette époque est resté inconnue. Je sais seulement que « mon père s'appelait *Sana* (ou *Šuna*).

« Vous voyez, je suis le véritable héritier de l'ancien royaume

« de *Kittara*. Aujourd'hui, le *Kittara* entier, l'*Uganda*, l'*Usoga*,
« l'*Uvuma* m'appartiennent. Rionga, Aufina, Kabareka reconnais-
« sent ma suzeraineté, mais ce dernier est un païen, un homme
« de mauvaise foi ; je l'ai ménagé jusqu'ici parce que, quoique
« n'ayant aucun droit au trône qu'il possède, il est pourtant de
« la même famille que moi. Aujourd'hui, je veux le combattre au
« nom de l'islam et créer deux gouvernements, dont la direction
« sera confiée à Rionga et à Aufina, qui seront mes vizirs. »

30 AVRIL. — M'tesa s'est livré aujourd'hui à la chasse. On at-
tache à une certaine distance tantôt une vache, tantôt une chèvre,
puis le roi, assis dans une hutte, s'exerce au tir : c'est la chasse
royale !

On vient me raconter deux actes de M'tesa qui ont eu lieu au-
jourd'hui et qui laisseraient à supposer que le roi ne s'est pas
encore complètement dépouillé de son enveloppe sauvage et bar-
bare. M'tesa aperçoit pendant sa chasse, une de ses femmes por-
tant un vase de terre sur sa tête. Aussitôt, s'adressant à un de ses
mignons : « Je vais enlever ce vase de dessus la tête de..... » Il
vise, mais la balle vient fracasser la tête de la malheureuse, qui
tombe sur le chemin sans que personne s'en inquiète davantage.

Ce matin, un malheureux officier pénètre dans la salle d'au-
dience et s'adresse au roi qui causait familièrement avec son se-
crétaire Ramadan. « Que viens-tu me déranger ? » Ces mots ont
suffi. Le malheureux est saisi, ficellé et exécuté.

5 MAI. — Voilà quatre jours que je suis dans des ennuis et
des soucis de toute sorte. Dans le camp, beaucoup de malades qui
tous réclament à chaque instant mes soins ; fièvres, coliques, indi-
gestions, gales, toutes les maladies semblent s'être donné rendez-
vous chez nous ; je ne sais où donner la tête. Les malheureux
souffrent beaucoup de la nourriture. Ils ne sont pas habitués à ce
régime de bananes et de patates qui ne font que gonfler l'estomac ;
il y a plus d'un mois qu'ils n'ont mangé du pain de maïs. Aux plus

souffrants, je fais une distribution de mes propres provisions ; j'ai ainsi distribué mon riz, mon café, mon beurre.

L'officier, Hamam-Aga, est fort malade et je doute même qu'il revienne jamais à la santé. Voilà dix jours qu'il est couché. Il est atteint de typhus ; je viens de voir sa langue, elle est presque complètement noire.

Mes bestiaux dépérissaient tous à vue d'œil ici ; sans cesse inquiétés par les mouches, ils ne pouvaient prendre aucune nourriture, c'est ainsi que j'ai perdu une dizaine de vaches et une mule. J'ai alors envoyé tous les animaux, mules, vaches, chèvres, à la ferme de Id, placée à cinq heures d'ici, avec quatre soldats et six hommes de Rionga pour les garder.

Samedi dernier, le roi m'a fait l'exhibition de toute sa musique. L'examen a d'abord commencé par les instruments de musique de chambre :

1° Une sorte de clavecin (*) composé de pièces de bois, longues de 40 à 45 centimètres sur 10 de large, et épaisses de 6 à 7. Ces bois reposent sur deux troncs de bananiers et sont séparés les uns des autres par des roseaux qui s'élèvent d'un mètre perpendiculairement au plan des bois. Chaque pièce est creusée à son centre de manière à ce que le bois, frappé, fasse entendre une note de la gamme.

La gamme est ainsi parfaitement formée. En frappant les bois avec deux baguettes qu'on manie rapidement, on fait rendre à cet instrument des sons comparables à ceux d'une harpe. Ayant quelques notions de piano, j'ai pu jouer sur cet instrument des airs arabes ; ce qui a fort émerveillé le roi.

2° Lyre à huit cordes.

3° Guitare à huit cordes, comme celle décrite chez Rionga.

Le roi me fait ensuite l'exhibition de sa musique militaire. Une vingtaine de musiciens, armés tous d'une immense flûte de roseau, longue d'un mètre, avancent en se balançant ; ils imitent parfaitement le mouvement lourd et grotesque de l'ours, et font entendre

(*) Correspondant à la marimba de l'Afrique centrale.

un vacarme étourdissant dans lequel il est impossible de reconnaître un rythme quelconque. Le chef de musique, couvert d'une peau de chèvre à longs poils, se livre à mille contorsions qui impriment au poil de la peau des mouvements désordonnés et rappellent assez une hyène en fuite hérissant sa hideuse crinière. Pour comble, cette musique est accompagnée par des tambours et des cymbales.

Les cymbales sont formées de courges, remplis de coquillages que l'on agite en cadence.

M'tesa prend beaucoup de goût à cette musique, et ne trouvant pas suffisante cette exubérance de notes discordantes, il fait ajouter deux tambours de sa maison. Ceux-ci ont encore une spécialité : c'est qu'ils accompagnent leurs instruments de la voix, en faisant entendre des sons fort désagréables qui rappellent assez le bruit pénible produit par toute personne peu habituée au voyage en mer.

J'ai dû subir pendant plus d'une heure cette affreuse musique, car il y a eu concours entre les anciens musiciens de Souna (ou Chuna) et ceux de M'tesa. Pour ma part, j'ai été fortement distrait par les contorsions des joueurs de flûte que les dimensions de leurs instruments forçaient à prendre les poses les plus comiques.

M'tesa se plaint d'une odeur de tabac. Aussitôt dix mtongalis sont à la recherche du malheureux fumeur. On vient informer le roi qu'un garde fume, à plus de 200 mètres de distance, dans la première cour. M'tesa fait un geste : les tambours battent, les m'tongalis poussent de grands cris et se précipitent vers le malheureux dont la condamnation a été prononcée.

L'exécution ne consiste pas seulement à trancher la tête ou à étrangler; on torture d'abord le malheureux : on lui coupe les poignets, l'avant-bras, puis les bras, et enfin la tête. Et M'tesa se dit civilisé!

M'tesa est intelligent, mais il est toujours bien cruel, et il sera difficile de lui empêcher de commettre ces actes de cruauté despotique, car il prétend qu'ils sont nécessaires pour sa sécurité.

6 et 7 MAI. — Dans la nuit de mercredi à jeudi, à une heure après minuit, des messagers de M'tesa arrivent au camp et demandent à me parler. La sentinelle répond que je dors et que nul ne peut pénétrer chez moi sans risque d'être sévèrement puni, à moins que cela ne soit pour une question urgente. Les messagers s'expliquent :

Le roi doit aller examiner une nouvelle route qu'il vient de faire exécuter, et il désire que je l'accompagne pour lui donner mon avis. Il m'invite, en conséquence, à me tenir prêt avec tout mon monde, surtout à ne pas oublier clairons et tambours. La sentinelle, sachant que je suis très matinal, ne juge à propos de m'informer de cette invitation qu'au point du jour ; je lui en sais fort gré, car le roi n'est sorti qu'à huit heures de son palais. Prétextant une indisposition, je me suis fait excuser auprès de Sa Majesté que j'ai fait accompagner par les clairons et quelques soldats.

Je suis fort aise de ne pas m'être rendu à l'invitation de M'tesa, car, d'après ce que m'ont dit nos soldats, la promenade a été très fatigante. Le roi se fait bien porter ; mais moi, j'aurai dû me joindre au cortège qui m'a paru suffisamment nombreux. Toutes les musiques royales auxquelles se sont jointes les musiques particulières des mtongalis vacarmisaient à qui mieux mieux ; toute la cour, toutes les corporations, la garde, précédaient le roi que suivait ensuite la cour féminine, chaque femme portant soit une calebasse de boisson, soit quelques objets que le roi pouvait désirer en route.

Malgré toute ma résistance à une première intention de M'tesa de faire à chaque soldat don d'une esclave, le roi a cru devoir récompenser les clairons et le sous-officier commandant la petite troupe, en leur envoyant à chacun une affreuse négresse. Ma première pensée a été de renvoyer ces femmes au roi ; mais craignant de le froisser j'ai préféré fermer les yeux. Cinq soldats ont reçu chacun une vache. La femme est estimée ici comme valant à peine une vache.

Ce matin, un mtongali m'amène deux des hommes de Rionga

ficellés comme des coupables qu'ils mènent au supplice et les malheureux y allaient tout droit s'ils n'avaient allégué leurs qualités d'abids attachés à ma personne. Voici leurs crimes : ces hommes de Rionga ont été détachés pour garder avec les soldats les bestiaux que j'ai envoyé chez Id, sur la route de *Rodongām*. Hier, envoyés au camp pour prendre des vivres, au lieu de prendre la route qui leur a été d'abord désignée, ils trouvent un chemin dégagé de tout obstacle et le suivent. Ils sont immédiatement saisis, garottés et conduits au supplice, lorsque sur leurs déclarations qu'ils font partie de ma suite, ils me sont amenés. J'ai jugé que vingt coups de fouet étaient bien suffisants pour les punir. Je les ai fait relâcher ensuite après avoir récompensé avec des verroteries le policier de l'*Uganda*, pour sa tolérance envers ces malheureux.

Katikiro, le grand-vizir, est venu me voir à cinq heures, de la part du roi, pour s'informer si j'étais malade ou si j'étais fâché contre le roi, et me dire que quant à mes deux déserteurs, le roi me les remettrait, seraient-ils dans l'*Unyoro* ; pour les dix Danaqla qui s'étaient réfugiés auprès de lui, M'tesa était prêt à me les remettre, préférant mon amitié à toute autre chose. J'ai prié Katikiro de remercier le roi de sa bienveillance ; j'étais malade par suite des contrariétés que m'ont procuré les Danaqla et du peu de cas que faisait M'tesa de mes réclamations. Maintenant, plein de confiance dans la parole du roi, j'étais guéri, et demain je me rendrais au palais. J'ai fait présent à Katikiro d'un revolver ; il en est émerveillé. A huit heures du soir, le roi m'a envoyé vaches, chèvres, poules et bananes.

8 MAI. — La pluie, qui a duré toute la matinée, m'a empêché de faire une visite au roi. L'après-midi, M'tesa étant allé à la chasse j'en ai profité pour faire une visite au grand-vizir Katikiro.

La demeure de Katikiro est attenante au palais situé sur le versant occidental de la colline ; elle comprend une superficie de plusieurs kilomètres. J'ai dû traverser une dizaine de cours, dans

chacune d'elle se trouve une hutte. Les cours sont séparées les unes des autres par une enceinte en roseau qui n'a pas moins de trois mètres de haut. Les deux premières cours sont réservées aux gardes ; les autres sont habitées par une multitude de négrillons et négrillones de tout âge. La maison du vizir compte au moins un nombre de personnes égal à celui de la maison du roi.

Enfin j'arrive à une cour plus spacieuse que toutes celles que je viens de traverser et sur laquelle donne une hutte immense. C'est le gynécée, c'est le lieu de rendez-vous de toutes les femmes, quand Katikiro, fatigué du travail politique, éprouve le besoin de se délasser au sein de sa nombreuse famille.

J'ai trouvé le vizir couché sur un angareb (bois de lit du Soudan) au milieu de la cour, et caquetant avec quatre ou cinq cents femmes accroupies à l'entrée de la hutte dont l'aspect rappelait assez une ruche gigantesque ; m'étant assis à côté de Katikiro sur l'angareb, notre conversation devint bientôt intime et gaie. Le vizir m'a fait présent de deux lances de cuivre, un bouclier, deux peaux de léopard et deux chèvres.

Katikiro est marié avec quatre sœurs de M'tesa et en outre, avec la propre fille du roi, jolie négresse aux yeux splendides, pouvant avoir douze à treize ans.

Le grand train de maison de Katikiro s'explique facilement : en dehors de son personnel particulier, le vizir a chez lui quantité d'esclaves appartenant au roi. Katikiro m'avoue avoir plus de deux mille femmes, constituant sa propriété ; mais il en a de plus chez lui un nombre égal appartenant au roi, lesquelles, pour le moment, sont à sa disposition. Quand le roi veut récompenser un de ses sujets ou un étranger par la gratification de quelques femmes, c'est dans cette réserve qu'elles sont prises.

9 MAI. — J'ai vu M'tesa ce matin, il s'est beaucoup informé de l'embaumement du corps, de la durée de conservation ; il désirerait fort avoir chez lui des personnes connaissant cet art.

Le roi m'a parlé longuement de ses exploits de chasse ; il me cite

comme grande adresse d'avoir abattu un épervier au vol, avec plomb bien entendu, et paraît fort étonné d'apprendre que cela constitue l'adresse la plus élémentaire du chasseur. Nous devons nous exercer au tir ces jours-ci.

10 MAI. — M'tesa me fait appeler à quatre heures de l'après-midi ; nous avons eu une longue conférence qui a duré jusqu'à la nuit. J'ai manifesté au roi mon désir de retourner à *Foweira* ; il m'a prié de prolonger mon séjour chez lui d'un mois encore.

Notre conversation a roulé principalement sur la femme.

Ce malheureux M'tesa est imbu d'une quantité de fables dont les trafiquants de *Zanzibar* lui ont farci la tête. Auprès de M'tesa se trouvent environ mille cinq cents Zanzibariens, tous gens de sac et de corde, ayant tous crimes ou vols pour le moins sur la conscience. Voici l'origine de cette colonie qui a envahi l'*Uganda*.

Un agent est envoyé par un commerçant de *Zanzibar*, dans l'intérieur, pour rapporter des esclaves et de l'ivoire. Ce chef se compose une troupe formée spécialement de gens ayant maille à partir avec la juridiction criminelle et qui ont hâte de quitter leur pays. Le chef part de *Zanzibar* et dépense en folles orgies la marchandise du traitant. La ville est fermée pour lui, il se réfugie auprès de M'tesa qui lui donne des terres et des femmes. Ces misérables se disent alors marchands au service de M'tesa. Et voici ce qui arrive : M'tesa désire envoyer son ivoire à *Zanzibar* : il en charge un de ces coquins qui lui avoue alors qu'il ne peut entrer à *Zanzibar* sans être arrêté s'il n'a remboursé au préalable la valeur de la marchandise perdue par lui. Le roi lui donne cette valeur en ivoire. Le wekil se rend à *Zanzibar* avec l'ivoire, et surtout avec des milliers d'esclaves.

Aujourd'hui le Khédive empêchant le trafic d'esclaves par le fleuve Blanc, il s'ensuit que la traite produit de grands bénéfices pour les marchands zanzibariens.

Ces misérables trafiquants, dont tout le bénéfice est dans la vente de la chair humaine, donnent à l'ivoire une valeur plus

grande qu'elle n'est en réalité, et ceci dans le seul but d'empêcher les relations commerciales d'*Uganda* avec le fleuve Blanc.

M'tesa vend son ivoire à *Zanzibar* dix-huit à vingt livres sterling ; ce prix paraît invraisemblable, mais il est réel pour M'tesa, qui reçoit pour un kantar d'ivoire une valeur en marchandise bien supérieure à tout ce qu'on pourrait lui en donner à *Gondokoro*. Il faut considérer, en outre, qu'à *Zanzibar* la majeure partie des porteurs étant vendue comme esclaves, tout est bénéfice.

11 MAI. — Le 11, il a plu toute la journée, je n'ai pu voir le roi ; dans l'après-midi j'ai fait une visite à Katikiro, qui m'a reçu au milieu d'un groupe de femmes de choix. J'avais apporté avec moi quelques verroteries et rien n'était plus comique que les mouvements précipités de ces beautés se disputant ces grains de verre, dont elles s'empressaient de s'orner le cou, les doigts, etc. Katikiro m'a fait présent d'une fourrure de peau de rat et d'un vêtement d'écorce d'arbre.

12 MAI. — Le roi et son vizir ont passé toute la journée à la chasse. Aujourd'hui j'ai vu M'tesa, et je me suis plaint amèrement de ce qu'il laissait mes soldats sans vivres. Tantôt pluie, tantôt chasse étaient autant de causes d'abstention de bananes. Le roi s'est engagé à y mettre bon ordre.

Une des choses les plus désagréables dans la cour de M'tesa, c'est que toute conférence est généralement accompagnée par le bruit étourdissant d'une musique. Aujourd'hui c'était le tour des musiciens Sogas. Au nombre de six, armés chacun d'une guitare en forme de lyre, ils ne cessaient de faire résonner leurs instruments en les accompagnant de leurs chants.

J'avoue que pour quelques instants, ces chants ne sont pas désagréables, ces nègres ont le sentiment du rythme ; mais se répétant à satiété, ils étourdissent bientôt et rendent la conversation pénible. Le suprême de ces musiciens, c'est de danser et de se livrer à mille contorsions tout en jouant de leurs instruments ; ils rappellent nos clowns dansant la gigue et jouant du violon.

La cour de M'tesa possède ses bouffons à l'instar de nos anciens souverains ; ce rôle revient généralement aux Koghiours (sorciers du fleuve Blanc). La tête, coiffée d'une peau de singe rouge, à laquelle est adapté un bec de héron, est surmontée de deux cornes d'antilope, les yeux sont simulés par deux pièces de peaux blanches. Ils portent autour de la ceinture un tambour, une vingtaine de calebasses de toutes dimensions, avec des peaux de singes, rats, lézards, etc. Ainsi accoutré, le Koghiour n'a plus rien d'humain, il se livre impunément aux facéties les plus grossières et à mille libertés dont l'une d'elles entraînerait la mort pour tout autre.

14 et 15 MAI. — *Constitution d'Uganda.* — Le régime de gouvernement de ce pays peut être considéré comme un système de hiérarchie féodale. Le roi accorde à tel ou tel magungo (grand-officier) une terre et tous les habitants deviennent serfs de ce magungo, lequel nomme à son tour des officiers subalternes (mtongalis) dont la nomination du plus grand nombre est ratifiée par le roi. Les habitants sont tenus de fournir, à la réquisition du mtongali, vaches, chèvres, bananes ; de procéder à la construction des huttes, des enclos, et dans le cas d'une levée d'hommes, de venir se ranger sous le tambour du mtongali. Les mtongalis se rendent à la réquisition des magungos, lesquels se rendent à la réquisition du roi. Le roi est tout puissant. Il donne et prend suivant son seul caprice. Il n'y a aucune loi ; l'ordre, le désir du roi suffit pour l'exécution de tout acte. Les magungos sont tenus de passer un certain temps à la cour ; une absence prolongée dans les terres est considérée comme acte de rébellion. Aussitôt, le roi ordonne la mort de l'absent, ses terres sont confisquées et données à un autre, plus zélé. Ce dernier va de suite pour prendre possession de son nouveau fief et s'empare des femmes, enfants et serfs du condamné dont il prend la place totalement.

Une des coutumes les plus nuisibles dans le pays d'*Uganda*, est celle qui consiste à abandonner sa hutte et son foyer à tout messager du roi. Ce dernier profite de cet usage pour se livrer aux dépra-

dations les plus révoltantes. Ainsi, Id, écrivain du roi, qui avait été envoyé à ma rencontre, m'a avoué que ce voyage lui avait rapporté quatre-vingt-dix femmes, vingt-cinq hommes, deux cents vaches, et un nombre considérable de chèvres dont il avait dépouillé les villages sur notre route. Un des actes les plus curieux, c'est que parmi notre escorte se trouvait un certain Moreko, qui voyageait parfaitement d'accord avec Id, jusqu'à l'arrivée de son village, que nous avons traversé. Là, Id ne tenant aucun compte de la camaraderie qui les avait unis le long de la route, s'est mis en train de fouiller l'habitation de Moreko, procédant avec lui comme avec tout autre. Moreko a voulu s'y opposer ; on en est venu aux coups. Id tua plusieurs des hommes de Moreko et s'empara de toutes les femmes, qui ont été expédiées dans ses terres. Moreko s'est estimé très heureux de s'en tirer à ce prix ; la moindre plainte de Id aurait entraîné la peine capitale pour ce malheureux qui avait osé résister aux rapines d'un envoyé royal.

17 MAI. — Hier et aujourd'hui nous avons eu avec M'tesa de longues conférences concernant les devoirs de l'homme envers lui-même et envers son prochain. Je lui ai donné divers préceptes, mélanges de la philosophie de Socrate et de la morale chrétienne. Ce qui inquiète surtout le roi, c'est de savoir en quoi consistent le paradis, l'enfer et les anges. Où sont-ils placés et quelles sortes de jouissances et de punitions sont réservées après la mort ? Est-il vrai que le corps ressuscite ? Dans ce cas, le corps étant matière, Dieu aurait donc un corps ?

Hier, au milieu d'une conférence toute spirituelle, un incident comique qui donne une idée des mœurs des Gandas est venu troubler notre spiritualisme. Un oncle du roi, frère de sa mère, s'est présenté au roi, parlant avec véhémence et mêlant son discours de farces nyanziges. La chose est grave. C'est un cas d'infidélité de femme. Le malheureux a surpris en flagrant délit son voisin avec une de ses femmes. La chose m'ayant été expliquée, je n'ai pu m'empêcher de partir d'un grand éclat de rire à l'aspect

de la mine piteuse de l'homme. Le roi d'abord et toute la cour et le plaignant lui-même ensuite ont joint leurs rires bruyants à mon hilarité. L'incident devenait de plus en plus comique, attendu que le roi demandait tous les moindres détails de la circonstance.

On fait venir le coupable. Sa seule excuse est qu'il n'a fait que se rendre à la prière de la femme qui se plaignait de l'impuissance de son mari. Cette excuse n'a pas paru valable, car il est probable que plusieurs des assistants se trouvaient dans le même cas que le plaignant, et certes la peine capitale allait être prononcée contre le coupable si mon intervention, en soulevant l'hilarité dans le conseil, n'avait appelé l'indulgence royale.

Le plaignant a-t-il beaucoup de femmes? Oh! beaucoup, me répond le roi. Le coupable les a-t-il toutes approchées? La chose était impossible. La punition alors doit être bien légère, n'ayant avarié qu'une très faible partie de la propriété conjugale! Tous de rire. Le coupable a la vie sauve, mais étant voisin du plaignant, sa maison est confisquée et immédiatement donnée à un autre. Fait étrange, le plaignant était le père du coupable!

Ceci nous paraît monstrueux; mais dans le bon pays d'*Uganda* la chose n'est point considérée sous le même point de vue, attendu qu'à la mort du père, toutes ses femmes deviennent la propriété des fils, qui alors jouissent à l'égard des femmes comme à l'égard d'une propriété de toutes les progressions du défunt. D'ailleurs, ici les hommes prennent pour femmes, leurs sœurs, leurs propres filles, ou les filles de leurs fils, c'est à peine si quelques-uns respectent leur propre mère.

Le roi était aujourd'hui dans un de ses bons et rares jours de générosité. Il a distribué nombre de vaches, chargées de bananes, à ses grands-officiers; aussi les nyanziges se succédaient sans interruption, accompagnés des contorsions les plus comiques. Ils manifestent leur reconnaissance en se baissant sur le ventre, les jambes en l'air, frappant le sol avec leurs joues et accentuant les nyanziges par un ton pleureur et suppliant.

Cette distribution de récompenses a été motivée par le retour de

Chambarango qui avait été envoyé il y a quelques jours pour rétablir et tenir en parfait état de conservation l'ancienne demeure de Souna. M'tesa manifeste une véritable vénération pour la mémoire de son père, dont la sépulture et l'anniversaire sont l'objet de sa constante sollicitude. Cette vénération pour son père est toute particulière à M'tesa et ne rentre nullement dans les mœurs et les idées des M'ganda.

18 et 20 MAI. — J'ai été occupé tous ces jours à faire réparer nos huttes qui, construites à la hâte, laissaient passer la pluie; à relever notre haie et à faire couper les herbes dans nos cours. Les herbes avaient atteint une telle dimension que nos cours ressemblaient à une véritable forêt. Les pluies abondantes rendent actuellement le passage des rivières et torrents fort pénible; d'autre part, M'tesa me prie de prolonger mon séjour chez lui; aussi, en vue d'un séjour plus long que je ne pensais, j'ai fait assainir et approprier notre résidence. Un magungo a été chargé par le roi de ce soin, et j'avoue que considérant l'activité qu'il y met, il y a à présumer que nous serons rendus à *Fatiko* qu'il en sera encore à réparer l'enclos. Les nègres viennent cependant en grand nombre, mais c'est à peine si un sur dix met la main à l'œuvre; les autres discutent, conseillent et surveillent.

S'agit-il de porter des bananes ou autres provisions, ce sont des enfants qui ont cette corvée, quelques-uns à peine âgés de cinq ans sont écrasés sous le poids de leur charge, et souvent tombent épuisés sur la route. J'a vu une de ces malheureuses victimes de la sauvagerie la plus brutale avoir le crâne fendu par un coup de bâton pour être tombée sous le poids d'une charge de trente kilog.

Les M'ganda possèdent de nombreuses armes à feu; mais à part le roi, qui possède quelques bonnes armes, présents de Speke, Grant, Long, généralement tout l'arsenal m'ganda est composé d'afreux fusils à pierre importés par les Zanzibariens.

Le magungo chargé de réparer mes huttes a voulu examiner mes armes, lui et sa suite, une douzaine de M'ganda, grands et petits,

étaient occupés autour de moi. Je leur en montre le mécanisme et je tire une cartouche ; l'effet a été semblable à celui qu'aurait pu produire le choc en retour sur cette réunion, tous roulent à terre, les jambes en l'air, en poussant des cris de terreur. Un d'eux a été lancé à plus de cinq mètres. Le magungo s'est enfui en toute vitesse.

Ce spectacle m'a fort réjoui, et il m'a fallu au moins dix minutes pour les rassurer et les persuader qu'aucun d'eux n'était blessé.

Katekiro est venu me voir hier ; il a voulu emporter une boîte de conserve de bœuf. Chambarango et Ambousi ont été régalez d'une danse et d'un simulacre de guerre par les hommes de Rionga.

Les Huma. — Un roi, dont j'ignorais totalement le nom, est venu me rendre visite ; c'est un prétendant au trône de *Kittara*, actuellement roi dans le *Koki*, enfant de treize à quatorze ans. Il se nomme Buamburo. D'un joli ovale, beaux yeux, teint cuivré, traits fins, il offre le type parfait de la race abyssine.

Depuis des siècles, les M'Huma (en langage m'ganda) venus du nord avaient fondé le royaume *Kittara*, comprenant l'*Uganda*, l'*Unyoro*, l'*Usoga*, etc. Ce royaume s'est démembré par suite de rébellions successives et a donné naissance aux roitelets existant dans le pays.

Cette version me paraît exacte, car tous, tant dans l'*Unyoro* que dans l'*Uganda*, s'accordent à ce sujet. Seulement Kabareka, M'tesa, Aufina, Rionga, se prétendent tour à tour seuls descendants des princes de *Kittara*.

Comme je faisais cette remarque à Buamburo : Certainement, me dit-il, M'tesa, Kabareka, Aufina et Rionga sont mes parents, par suite d'alliances successives ; mais le sang qui coule dans leurs veines n'est pas pur Huma. Examinez-les. Sont-ils comme moi ? Ont-ils la même couleur ? les mêmes yeux ? les mêmes mains ? Buamburo a des mains très belles et fort bien soignées d'ailleurs.

J'ai trouvé, chez ce jeune prince, un jugement et un raisonnement que l'on est étonné de rencontrer dans ces parages.

Buamburo porte le costume de *Zanzibar*, dont le langage lui est familier. A la mort de son père, Saga, les Ganda ont envahi ses

Etats et lui ont fait voler quatre milles vaches et un grand nombre de femmes et d'enfants. Il est venu auprès de M'tesa faire acte de soumission et reconnaître la suzeraineté du puissant monarque de l'*Uganda*, le priant de ne plus dorénavant envahir ses Etats.

On reconnaît dans l'*Uganda* trois types : le type nègre, aux lèvres épaisses, au nez épaté, aux yeux dont le blanc possède une légère teinte jaune. C'est le type du nègre que l'on rencontre de ce côté du Nil ; il se rapproche beaucoup du Madi, mais diffère essentiellement du Bari.

Le type abyssin parfait, conservé dans toute sa pureté, ce sont des pasteurs : les Huma. Ces peuplades ont une grande vénération pour les vaches qu'ils possèdent en grand nombre.

Il se trouve un troisième type, mixte, provenant d'un mélange de nègres et de Huma. Le type nègre domine dans ces méti. Ce type mixte est celui de M'tesa et de la plupart des membres de sa famille ; il se rencontre dans les descendants des magungos.

Le sang abyssin (*galla*) a été introduit dans la race nègre par les femmes. Les femmes Huma sont très recherchées par les Ganda ; leur prix varie entre cinq et cinquante vaches, tandis qu'une fille Ganda ne dépasse jamais le montant d'une vache. Le roi et les magungos (grands-officiers) ont toujours dans le nombre de leurs femmes quelques favorites Huma. De là, cette race mixte, de nègres aux reflets bronzés qui compose une partie de la population d'*Uganda*, et qui se rencontre dans la classe aristocratique.

La race nègre pure compose la majeure partie de la population.

Il n'existe pas de Ganda et de Huma purs parmi les hommes. Les femmes Huma sont assez communes. Elles proviennent soit de razzias, soit de dons, soit par achat ou alliance, ce qui est identique dans ces pays primitifs.

Les Humas peuplent le *Koki*, le *Kittara* à l'ouest d'*Uganda*, et sont généralement répandus partout où ils trouvent de bons pâturages pour leurs bestiaux. Ils s'allient entre eux et se conservent purs. Jamais Huma n'a pris femme qui ne soit de sa race.

Les Humas conservent une dignité et une sorte d'indépendance dont le nègre est incapable.

Albinos. — Ayant rencontré plusieurs individus Albinos dans l'*Uganda* et ayant eu l'occasion de voir deux enfants de cette race chez le roi, je demandais à M'tesa d'où ils provenaient. Il me répondit qu'à l'ouest, chez les Humas, un certain nombre naissent dans ses États, de père et mère Gandas, nègres. « Mais généralement, me dit-il, ces individus proviennent de rapprochement entre frère et sœur. »

L'Albinos d'ici est affreux. Sa peau semble écorchée; ses membres sont grêles, osseux et d'un jaune pâle, ses traits hideux semblent porter le stigmate de crimes incestueux.

24 MAI. — Hier, j'ai obtenu de M'tesa un grand succès. Il a résolu de défendre dans ses États la vente et l'achat d'esclaves. J'ai fait remarquer au roi que lui, qui aujourd'hui désirait se mettre en rapport avec les puissances étrangères civilisées, devait avant tout adopter les principes primitifs de la société, la liberté de l'individu. La séance ayant rapport à l'esclavage n'a pas été unique, depuis que j'ai pénétré dans l'*Uganda*. J'ai toujours eu à cœur de profiter de toutes les occasions pour montrer toute l'horreur que m'inspire la vente de nos semblables; mais je n'espérais certes pas un résultat aussi prompt.

M'tesa, avec tout l'orgueil et la fanfaronnade de son caractère, m'assure que depuis longtemps, comprenant l'influence de l'esclavage, il avait pensé l'abolir dans ses États. On ne pourrait jamais soupçonner l'excuse que donne M'tesa pour avoir retardé jusqu'ici l'exécution de son projet. Il prétend que les femmes et les hommes esclaves représentant la fortune de chacun sont des objets d'échange pour les ventes et achats, et que n'ayant pas de monnaie il n'a pu, par conséquent, supprimer l'esclavage. Aujourd'hui cette excuse de M'tesa est tombée; son pays est fort riche, il possède le fer, l'ivoire, les bestiaux, le café, le beurre. Il n'a qu'à

envoyer vendre ces marchandises à *Foweira*, à *Fatiko*, à *Lado*, et l'argent remplira l'*Uganda*.

Le roi a décidé d'envoyer toutes ces marchandises pour être vendues aux diverses stations. Je suis heureux d'avoir si pleinement réussi. Voilà le commerce avec l'*Uganda* parfaitement établi, et les autres peuplades suivront cet exemple, entraînées par les avantages qu'il offrira.

J'ai obtenu de M'tesa de me faire voir l'*Usoga*. Je dois partir demain. Je remonterai le Nil jusqu'à sa sortie du Nyanza-Victoria et mon désir serait de pousser jusqu'au *Bahr N'go* de Speke; mais les limites assignées par les ordres du pacha ne me permettront probablement pas de me satisfaire.

25 MAI. — Le 25 était le jour fixé par M'tesa pour mon voyage à *Rondogani* et dans l'*Usoga*. Je quitte le roi le 24, à six heures du soir, je rentre chez moi, donne des ordres et fais mes préparatifs de départ. Le 26, jusqu'à huit heures du matin, personne ne paraît. Enfin je commence à perdre tout espoir de départ quand Id arrive. Il amène avec lui deux magungos qui doivent m'accompagner et me fournir l'escorte nécessaire. Quelques instants après, Korkoro, chef d'escorte, vient m'annoncer qu'il n'a pas de porteurs, mais il m'engage à partir quand même, car il craint le courroux du roi; d'ailleurs mes bagages me rejoindront dans l'après-midi. Je fais observer au bon Korkoro qu'il m'est impossible de me séparer de mes bagages et qu'il me faut tout au plus dix porteurs.

Korkoro part de nouveau pour ramasser le monde nécessaire. Il revient à midi me dire qu'il n'a pas encore trouvé de porteur, et cherche à me persuader de partir sans bagages. Fatigué des mensonges de ce vaurien, je lui intime l'ordre de quitter ma hutte; et comme il ne mettait pas toute la promptitude désirable dans l'exécution de cet ordre, et impatienté, je lui allonge un coup de poing qui le renverse. L'effet a été foudroyant. Korkoro et sa suite se sauvent à toutes jambes.

J'apprends que Korkoro est allé porter plainte au roi, déclarant qu'il ne pouvait partir avec moi, que j'étais terrible, capable de tuer un homme avec mon seul poing. Toute la journée du 25 se passe sans aucune nouvelle relative à mon départ.

26 MAI. — Le matin, j'apprends que Id, qui doit m'accompagner dans mon voyage, est parti pour ses terres. J'écris une lettre à M'tesa, lui disant que ma mission étant terminée auprès de lui, il est nécessaire que je retourne auprès de Gordon-Pacha. Je lui exprime en même temps les motifs qui me forcent à abréger mon séjour chez lui.

Dans l'après-midi, le roi me prie d'aller le voir ; je refuse et envoie Selim m'excuser auprès de Sa Majesté ; je suis en train de faire mes préparatifs de départ. M'tesa ne veut pas que je le quitte mécontent ; demain je partirai pour *Rondogani* ; il m'envoie des vaches et des provisions pour les troupes ; du reste je n'ai agi avec vivacité et manifesté ainsi mon mécontentement que parce que j'étais certain du résultat de ma missive.

La situation de M'tesa est actuellement fort critique. La route de *Zanzibar* se trouve fermée par Roumanika, roi de *Karagué*, et quoi qu'en dise M'tesa que Roumanika n'est qu'un magungo qui ne règne que parce que le puissant monarque d'*Uganda* le désire, la conduite de Roumanika, qui interdit toute communication entre *Zanzibar* et l'*Uganda*, vient donner le démenti le plus formel à la forfanterie de M'tesa.

D'autre part, l'*Uganda*, se trouve en très grande délicatesse avec l'*Unyoro*. Un magungo d'*Uganda* avait épousé une des sœurs du roi, et au bout de quelque temps le magungo, mécontent probablement de la conduite trop relâchée de son épouse royale, ne trouva qu'un seul remède, celui de mettre à mort sa femme et de s'enfuir avec tout son monde auprès de Kabareka. M'tesa réclame le coupable au roi d'*Unyoro* qui refuse de le livrer. M'tesa lui a pris, ou plutôt volé Ramadan ; quant à lui, Kabareka, il n'a fait que donner l'hospitalité au magungo qui est venu de son plein gré.

Si M'tesa se sent capable de prendre par la violence le magungo, qu'il essaie !

M'tesa doit beaucoup souffrir, lui qui dans son orgueilleuse fierté appelle Roumanika et Kabareka ses esclaves. Prévenu de ces circonstances, je me suis montré exigeant envers le despote d'*Uganda* qui certainement ne désire nullement rompre ses bonnes relations avec le gouvernement de Gordon-Pacha.

M'tesa est né avec une excellente nature, qui a été gâtée par l'exercice d'un despotisme absolu. Cette adoration continuelle de tout un peuple qui tremble au moindre mouvement du monarque exerce une bien funeste influence sur la nature la plus parfaite.

Aussi M'tesa se croit-il d'une essence divine, aussi son orgueil et sa vanité lui font-ils commettre mille forfanteries qui le rendent ridicule et indisposent contre lui. Malgré ces défauts, M'tesa est certainement le nègre le plus intelligent de tous ceux qui existent depuis le *Sobat* jusqu'au lac d'*Ukereve*. Il s'informe des mœurs, des coutumes, du gouvernement de chaque pays, et cela non dans un but de simple curiosité, mais bien avec l'idée de s'instruire et d'apporter quelques réformes utiles dans son pays.

Grâce à lui, aujourd'hui les habitants d'*Uganda* sont autant au-dessus des peuplades que j'ai visitées que l'Europe civilisée est au-dessus des arabes bédouins, sauvages nomades du désert.

L'amour-propre de M'tesa est extrême ; il s'inquiète beaucoup de ce que le monde civilisé pense de lui, et sa plus grande ambition, fort louable d'ailleurs, est de laisser son nom à la postérité. Il veut que l'histoire parle de lui comme du générateur de sa race nègre.

« Je m'appelle M'tesa, » dit-il un jour, « ce qui signifie en langage ganda, réformateur, bienfaiteur. Je veux que l'histoire dise un jour que si ce nom ne m'avait pas été donné à ma naissance, la postérité devait me le donner à ma mort. » La réforme qu'il rêve marcherait à grands pas, si ce prince était bien conseillé et soutenu.

27 MAI. — Le matin, à dix heures, le frère du roi en personne vient chez moi. Il m'amène plusieurs m'tongalis, et un grand-officier du palais, qui doivent m'accompagner dans l'*Usoga*. Ce dernier a un aspect effrayant. C'est un grand-officier de justice, sa tête disparaît sous un amas de peaux de tigres et de chèvres aux longs poils. Le corps, couvert de koghiour, n'a rien d'humain. Son visage, examiné de près, porte tout le caractère de la bête sauvage.

C'est bien le tigre qui doit veiller à ma sécurité. Il a ordre d'exécuter immédiatement tout magungo, tout m'tongali, et à plus forte raison, tout habitant qui m'occasionnerait le moindre mécontentement. Je ne suis nullement satisfait de l'honneur que me fait M'tesa en m'adjoignant cet officier, dont la présence permanente va m'obliger pendant toute la durée du voyage à étudier tous mes gestes, de peur que le moindre signe d'impatience n'entraîne la mort de quelque malheureux.

Je n'en remercie pas moins le frère du roi de la sollicitude de Sa Majesté à mon égard.

Nous partons immédiatement, et à peine avons-nous contourné *Rusaga*, laissant à notre gauche la résidence de la reine-mère, qu'une pluie torrentielle nous saisit et nous force à chercher un refuge. Nous pénétrons dans les premières huttes qui se présentent à nous ; des femmes nous reçoivent avec le sacramental salam-alikoum ; mais là se bornent toute leur connaissance de la langue arabe. (Dans tout l'*Uganda*, les habitants vous abordent avec le salam-alikoum qu'ils prononcent d'une manière tellement correcte que vous croyez avoir affaire à un véritable enfant du Caire, mais vous êtes bientôt détrompé : le malheureux ne sait rien de plus.)

On nous apporte des bananes, et j'apprends que nous sommes dans un parc de femmes appartenant à Id, écrivain de M'tesa. La pluie ayant diminué, nous nous mettons de nouveau en route, mais elle nous reprend bientôt et nous force à chercher de nouveaux refuges. Partout nous sommes reçus fort cordialement.

Ce n'est que vers trois heures que nous arrivons à *Kisigula* pour passer la nuit.

Nous sommes trempés et n'avons point de vivres. Malgré toutes nos recherches, il nous est impossible de rien trouver pour assouvir notre faim, si ce n'est des bananes non mûres que nous faisons cuire simplement dans l'eau pour en faire notre repas.

Nous venons de parcourir une route affreuse, constamment au milieu des jungles qui nous coupaient les mains et la figure sur un sol détrempé comme une pâte savonneuse qui rendait notre marche lente, pénible et fatigante en traversant des nombreux bourniers, sortes de bas-fonds où les eaux des pluies viennent s'accumuler et former une vase gluante, dans laquelle nous enfonçons jusqu'à mi-cuisse, et, malgré la pluie, pas la moindre goutte d'eau bonne à boire.

28 MAI. — Nous quittons *Kisigula* au matin ; nous avons hâte de nous rendre auprès de Id, où nos chèvres et nos vaches nous fourniront de quoi assouvir notre faim.

Nous traversons divers cours d'eau, dont le passage est toujours fatigant et pénible. Le dernier que nous traversons est le *Luağari*, et quelques instants après nous atteignons la propriété de Id.

De tous les cours d'eau que nous avons traversé depuis *Dubaga*, le dernier seul, le *Luağari*, mérite d'être mentionné. Ce ne sont que des bas-fonds formés par les versants opposés de deux collines où l'eau des pluies vient séjourner et former un bournier. Le courant est nul, sauf après quelques fortes averses ; alors le trop plein se déverse dans un torrent tributaire presque toujours de la rivière *Kafa*.

L'eau de ces marais a une teinte noirâtre provenant des détritiques des plantes en décomposition. Elle exhale une odeur d'eau croupie. Dans la saison sèche, l'eau disparaît presque complètement et le bas-fonds ne contient qu'une boue glissante.

Le *Luağari* est réellement un cours d'eau ; son eau a un courant ; elle est excellente, malgré sa teinte rouge qui provient des

terres des collines entraînées par les pluies. La profondeur de l'eau est faible à *Nyengyé*, elle atteint à peine 60 à 70 centimètres sur plus de 100 mètres de largeur. Ce cours d'eau, appelé ici *Lua-gari*, porte plus loin le nom de *Ergügu* et va tomber dans le *Kafu*. En somme, l'*Uganda* est traversé du sud au nord, avec mille sinuosités, par un cours d'eau de bien faible importance, le *Lua-gari-Ergügu* (*).

Tous les autres torrents ou sources sont tributaires du *Lua-gari*. Les indigènes m'informent qu'il prend sa source à quelques kilomètres au sud du *Nyengyé*.

Il est très facile de reconnaître à première vue les canaux et branches qui prennent naissance dans le lac ou dans le fleuve des cours d'eau qui proviennent de sources particulières. Les premiers ont un niveau presque constant, leur courant est nul; l'eau, chargée de matières herbacées, est désagréable à boire et rappelle celle du fleuve Blanc au 9^e degré. Il n'en est pas de même des seconds, alimentés seulement par les pluies et dont l'eau, chargée de limon, a un niveau et un courant très variables, suivant les saisons. Le niveau du lac et du fleuve Blanc dans ces contrées est presque constant, ce qui explique le peu d'influence des eaux des pluies sur le niveau de leurs embranchements, simples filets dont le lit se trouve plus bas que le niveau de leurs eaux et dans lesquels celles-ci se précipitent en les remplissant et en formant des marais qui n'ont aucun écoulement.

31 MAI. — Le 28, dans la nuit, les hyènes (*Marfain*) et les léopards n'ont cessé de rôder autour de notre camp. A *Nyenyué* (ou *Mogungo*), nos chèvres ont été attaquées dans leur hutte par un de ces derniers qui a pu y pénétrer et en emporter une. Informé de ce fait, je fais suivre le fauve, en observant les traces qu'il a laissées sur un terrain détrempe où la piste est très facile à reconnaître.

Le 29, dans l'après-midi, on m'informe qu'il a été possible

(*) Voir l'annotation à la carte. S.

de suivre cette piste jusqu'à environ 7 kilomètres de distance ; que là les débris de la chèvre indiquaient parfaitement que l'animal avait fait son repas. Les chasseurs ont pu suivre encore sa trace jusqu'à un bois situé dans la propriété de Sikibobo (*), où ils n'ont pas osé s'aventurer, certains que là se trouvait le repaire de l'animal.

A quelques kilomètres du village de *Sikibobo* se trouve la source du *Luagari*. Désirant me renseigner sur ce fait et voulant me mesurer avec le roi des fauves de l'Afrique, je donne l'ordre de faire les préparatifs pour une excursion de chasse. Huit soldats doivent me servir d'escorte. Dans la nuit, les hyènes sont venues hurler de la manière la plus affreuse. L'une d'elles a eu l'audace de venir flairer jusqu'aux piquets de ma tente. La nuit était fort noire et il est défendu de la manière la plus formelle aux sentinelles de tirer un seul coup de feu à moins d'attaque évidente de la part des nègres ; aussi la sentinelle ayant aperçu la hyène s'est élancée sur elle avec sa baïonnette et la bête s'est sauvée en jetant un hurlement terrible qui m'a réveillé en sursaut.

Hier, 30 mars, nous partons joyeusement à la chasse au léopard. Le terrain est fort détrempé et nous permet d'examiner partout des traces nombreuses de hyènes, les traces des léopards sont rares. Nous traversons de nombreux jardins parfaitement entretenus et plantés de bananes, cannes à sucre, patates, maïs, roseaux et ludins. Les habitations sont nombreuses, les hameaux se touchent. Nous quittons bientôt cette région où l'abondance existe et nous pénétrons dans les jungles qui sont sillonnées par les fauves. Au bout d'une heure et demie de marche, nous arrivons à la résidence de Sikibobo que nous laissons à notre gauche pour descendre par une pente fort raide dans un vallon formant une forêt sombre. C'est là seulement et pour la première fois, que j'ai pu remarquer, examiner, étudier l'aspect d'une forêt vierge, existant depuis le commencement des siècles. L'entrée est une véritable voûte, partout les arbres sont enchevê-

(*) Voir Speke's journal, page 433.

trés de lianes qui les unit, il est impossible de se frayer une route au milieu de ces buissons gigantesques. Des arbres séculaires s'élancent du milieu de cet amas de verdure et dominant orgueilleusement la masse ; c'est un fouillis impénétrable. Nous suivons un sentier large de quelques centimètres, l'obscurité est presque complète, l'eau coule à nos pieds, nous descendons toujours la pente, je me retourne et j'aperçois mes hommes dans la hauteur, se perdant au milieu des feuillages ; on dirait une bande de brigands se rendant à leurs repaires. Un profond silence règne. On est saisi par divers sentiments qu'inspirent l'admiration, la crainte et la solitude.

Arrivé au fond du vallon, notre guide nous montre quelques trous dans le fourré ; c'est le chemin du tigre, me dit-il, et il me fait signe de pénétrer. Je suis saisi d'un certain malaise indescriptible ; ce chemin dans lequel il faut pénétrer à quatre pattes, et où mon rifle me devient inutile ne me sourit guère. J'hésite quelques instants, mais l'amour-propre l'emporte ; ils sont là plusieurs à me narguer. Pour rien au monde je ne veux qu'on puisse douter de mon courage. Je m'assure que mon sabre-baïonnette joue facilement dans son fourreau et je m'élance dans le chemin du tigre. Il y a un quart d'heure que je marche courbé en deux, mes mains et ma figure sont déchirées par les épines, le terrain humide me fait glisser et trébucher, je suis exténué. Une sueur froide m'enveloppe. Je suis attentif au moindre frôlement de feuilles, le moindre bruit m'arrête et me saisit. Je cherche en vain à pénétrer cette muraille de verdure, ma vue ne peut s'étendre.

Un cri terrible d'effroi m'arrête et me glace ; je retourne sur mes pas, un de mes hommes est certainement aux prises avec le léopard. Je suis bientôt au courant du fait en rencontrant les tronçons d'un énorme pithon jonchant le sol. Voici ce qui s'est passé : le reptile était suspendu à une branche et surplombait sur le sentier, j'étais passé au-dessous sans l'apercevoir, mais la tête du soldat ayant frappé contre le reptile, celui-ci s'était redressé furieux, prêt à l'attaque. Le malheureux en apercevant

cette tête enflammée avait poussé ce cri d'effroi qui m'avait tant impressionné, et ses compagnons accourus à son secours eurent bientôt taillé en pièces le monstre.

Cet incident refroidit un peu notre courage; mais j'étais trop avancé pour reculer. J'arrive à un carrefour où plusieurs sentiers de fauves débouchaient. Je partage ma troupe en trois parties, chacune choisit un sentier; pour moi, je me poste dans ce carrefour, avec un indigène de quatorze ans environ. Au bout d'une demi-heure d'attente, j'entends un craquement dans le fourré, je me blottis immédiatement au pied d'un grand arbre dont le tronc disparaît complètement dans un manteau de lianes; les craquements se rapprochent, indiquant que l'animal approche avec précaution. Je suis dans l'anxiété, mes jambes tremblent sous moi, et je sens un picotement curieux sur toute la surface de mon corps; j'arme mon rifle, je mets genou à terre et m'adosse contre l'arbre. Au bout de quelques secondes d'attente qui me paraissent des siècles, le fourré s'entr'ouvre devant moi et un magnifique léopard s'avance dans la clairière; il compte ses pas, sa queue bat lentement ses flancs, il flaire l'ennemi, mais l'instinct de sa puissance fait qu'il n'en a aucune crainte.

Mon émotion est extrême; l'animal avance vers ma cachette sur laquelle ses yeux sont braqués, il flaire la position, rejetant ses oreilles en arrière; il m'a aperçu, d'un bond il peut m'atteindre. Je n'hésite plus, le coup part, une masse énorme vient tomber au milieu des lianes qui me couvrent, je traverse les flancs de l'animal avec ma baïonnette, mais c'était inutile; la balle explosible avait fracassé le crâne du léopard. Je suis rejoint par ma troupe accourue au coup de feu; tous admirent la bête et me félicitent. Je suis longtemps à revenir de mon émotion; je meurs de soif, mon gosier est en feu, je prends des feuilles humides encore de pluie et les passe sur ma langue.

Je me rends de là au mont *Mugala* où je trouve la source du *Luagari*, véritable sanctuaire de druides. La source est un mince filet qui sort des roches au milieu de la forêt, la même qui a été

le théâtre du drame léopardien. Sur mon observation que le débit de cette source ne suffisait pas à l'alimentation du *Luagari*, les naturels m'ont informé que sur tout son parcours la rivière était alimentée par de nombreuses sources de ce genre.

Aujourd'hui on vient m'informer que le feu a pris au palais de M'tesa et qu'un officier égyptien, accompagné de dix soldats, arrive à ma rencontre avec de grands bagages; qu'il est actuellement dans le district de *Moreko*. Ces circonstances me décident à retourner à *Dubaga*.



ANNEXES

L'itinéraire qu'on vient de lire a été obligeamment mis à la disposition du Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie par le chef de l'état-major général égyptien, S. E. le général Stone-Pacha, qui a pris la peine de l'extraire lui-même de l'unique cahier de notes qui lui soit parvenu depuis la fin si tragique du malheureux E. Linant de Bellefonds. Quant à la partie du journal de son voyage qui concerne les derniers moments de son séjour chez M'tesa et son retour à *Laboré*, elle n'a pu être encore retrouvée. Tout ce que nous savons actuellement sur les incidents postérieurs de son exploration se trouve contenu dans deux lettres dont nous donnons ici les extraits.

Extrait d'une lettre d'Ernest Linant de Bellefonds écrite à son père, le 23 août, trois jours avant sa mort.

J'ai quitté M'tesa le 15 juin, non sans beaucoup de peine, car ce tyran ne voulait ni plus ni moins que me garder à son service avec toute mon escorte. Il ne comprenait pas que tout son royaume ne pouvait me rétribuer pour une semaine passée chez lui. Ne pouvant arriver à son but par la persuasion, il a résolu de recourir à la violence et au meurtre; à cet effet, il s'est entendu avec Kabareka, souverain d'*Unyoro*, le même qui a combattu Baker, et le 5 juillet à sept heures du matin, en arrivant au bord de la rivière *Kafa* qui débordait et qui me coupait la route, je suis attaqué par environ huit à dix mille hommes. Mon escorte se composait de quarante-six personnes. Nous nous sommes battus depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Je me suis emparé des huttes de nos agresseurs vers dix heures du matin. Construites en roseaux, ces huttes ont été facilement détruites; je fabriquai vite un radeau et je passai mon monde, et à trois heures, il n'y avait plus avec moi que dix soldats, tous nageurs. Nous fîmes une dernière décharge sur nos ennemis, puis nous nous lançâmes

tous à la nage, en mettant nos armes sur le radeau. Je n'eus aucun accident à déplorer dans ce passage.

En quelques jours j'arrive à *Fatiko*, où nous prenons un peu de repos. Je quitte ce lieu et j'atteins à la rivière *Aša* (*Assua*) (*) en suivant les montagnes de *Šša*, car la route par *Fabo* est impraticable dans cette saison. Je trouve la rivière complètement débordée et formant un torrent impétueux. Me voilà arrêté. Il n'y a pas à songer à construire un radeau; aucune embarcation, aucun nageur ne peut traverser l'*Aša* dans la saison des pluies. Je désespérais d'atteindre *Lado* avant la fin des pluies, quand j'ai reçu la nouvelle que le général Gordon avait remonté en barque le fleuve jusqu'à *Laboré*. Immédiatement, je passe le fleuve à *Ibrahimiéh* et suivant la rive gauche je descends à *Laboré*, où je rencontre le général. J'apprends de lui que la station de *Gondokoro* a été détruite et remplacée par celle de *Bor*, où est le quartier général avec des stations à *Eliab*, *Latūka*, *Makraka*; on a aussi établi des stations sur *Baħr-Sobat*.

Lado et *Regaf*, deux nouvelles stations, ont été créées; ceci fait, le général Gordon a monté le fleuve de *Regaf* à *Laboré*, route que tout le monde, jusqu'à ce jour, avait dit être impraticable. Il est vrai qu'il existe de nombreux rapides que le général Gordon a pu franchir avec peine, non seulement à cause des difficultés matérielles qu'ils présentent, mais encore à cause des hostilités des tribus riveraines; cependant il a trouvé le chenal et aujourd'hui un bateau à vapeur et trois grandes barques sont dans le fleuve à *Laboré*; ainsi l'année a été fructueuse. D'autre part, les communications avec Khartoum se faisant par le fleuve sont journalières. Les nouvelles stations de *Bedden* et de *Kerri* établies entre *Regaf* et *Laboré* rendent la route parfaitement sûre.

Actuellement, une nouvelle mission m'est confiée; je partirai dans quelques jours pour aller installer des stations entre *Foweira*

(*) Le voyageur a écrit sur sa carte *Ašba*, que d'autres voyageurs écrivent ainsi : *Aša*, *Atšioa*, *Asua*.

et le lac *Micutan* sur la branche *Somerset*, je pénétrerai sur le lac et en sortirai dans le fleuve que je descendrai en barque jusqu'aux chutes de *Makedo*, où je rencontrerai de nouveau le général Gordon qui aura atteint ce point, devenu pour nous un centre d'opérations. J'espère avoir terminé en quelques mois, trois ou quatre au plus. Nous mettrons ensuite le vapeur dans le lac et nous espérons qu'avec l'aide de Dieu dans quinze mois ou deux ans nous aurons un vapeur sur le lac d'*Ukerewe*.

Extrait d'une lettre adressée à S. E. Linant-Pacha de Bellefonds, par S. E. Gordon-Pacha, gouverneur des provinces équatoriales.

Sur le Nil, près de *Laboré*, 27 août 1875.

..... J'avais résolu d'envoyer de ma station, située sur la rive gauche du Nil, quelques soldats à l'autre rive afin d'attirer un peu l'attention des indigènes, et aussi pour couvrir la marche de mon bateau qui devait remonter de ce côté en suivant la rive droite. Votre fils me demanda la permission de les accompagner; je satisfis à son désir, en lui recommandant de ne s'aventurer en aucune façon et d'éviter tout risque, et, le 26 août, à huit heures du matin, il partait avec deux officiers et trente-six soldats.

J'entendis quelques coups de fusil entre huit heures et midi, et à une heure de l'après-midi, je pus, à l'aide de ma longue-vue, l'apercevoir sur une colline rocheuse, à 2 kilomètres environ de moi; il était tranquillement assis sous un arbre avec ses soldats.

Un peu plus tard, vers quatre heures, j'étais à la chasse près de ma station, lorsqu'on vint me prévenir que les indigènes de la rive droite faisaient des démonstrations hostiles sur le fleuve; je revins à la station et fis tirer sur eux, à 1,200 mètres à peu près, deux coups de canon qui les firent se retirer. Quelques minutes

après, j'aperçus, en face de ma station, un soldat équipé, mais sans son fusil. L'ayant envoyé chercher, je lui demandai pourquoi il se trouvait ainsi seul et sans armes. Il me répondit alors que les indigènes avaient tué ses camarades et lui avaient enlevé son fusil. Son récit se trouva bientôt confirmé à l'arrivée de trois autres soldats qui étaient aussi parvenus à s'échapper et qui m'apprirent, en outre, que les munitions leur ayant manqué, les indigènes, en grand nombre, s'étaient précipités sur eux et les avaient enveloppés, de façon à ce qu'ils ne pussent parvenir à s'échapper en gagnant le fleuve; que votre fils l'avait presque atteint lorsqu'ils le virent tomber dans un champ de doura, tué par deux coups de lance; cinq de ses soldats l'entouraient et furent également massacrés.

Chaque soldat était muni de trente cartouches en partant; en outre, deux boîtes de munitions accompagnaient l'expédition, mais à quelque distance on les renvoya. Pourquoi? Je n'ai encore pu le savoir.

Cette malheureuse affaire me plaça dans une situation très dangereuse, à cause des craintes nouvelles qu'elle inspira à ma troupe qui se trouvait de ce fait réduite à trente hommes. J'employai la nuit suivante à effectuer ma retraite à deux kilomètres au nord, vers une autre petite station, dans laquelle se trouvaient encore trente soldats; je n'ai pu atteindre qu'aujourd'hui à onze heures cette station, et vous qui connaissez le pays, vous devez vous rendre compte des difficultés que j'ai dû surmonter pendant cette retraite.

Malgré le petit nombre d'hommes qui me restaient, j'ai pu faire chercher le corps de votre fils et le faire ensevelir en lui rendant les derniers honneurs.

Je vous envoie un croquis des lieux, afin que vous puissiez bien comprendre tout ce qui s'est passé dans cette malheureuse journée.

*Observations sur la carte de l'itinéraire de M. E. Linant
de Bellefonds.*

Les matériaux qui m'ont servi à dresser cette carte sont les suivants :

1. *Notes tirées du journal du voyageur.* — Ces notes ont été utilisées dans l'établissement de l'itinéraire et suivent ci-dessous. Elles donnent, outre le croquis élémentaire de la route, les distances évaluées approximativement par la durée de la marche et les directions de la route obtenues au moyen de la boussole. Comme feu M. Linant de Bellefonds a fait ce voyage monté sur une mule et comme les gens du Soudan qui l'accompagnaient marchent en général très vite, j'ai évalué, d'accord avec l'auteur du voyage, à cinq milles géographiques chaque heure de marche.

2. *Croquis d'une reconnaissance faite entre Régaf et le lac d'Ukerewe.* Ce croquis a été exécuté par M. Linant à l'échelle de 1:1,000,000 pour l'usage de S. E. Gordon-Pacha, et indique provisoirement entre ces deux points la route suivie pour l'aller et pour le retour, en même temps que le terrain qui l'avoisine. Quant à la route suivie pour le retour, il est l'unique document que nous ayions.

3. *Croquis du relevé de la route entre Régaf et Fatiko,* exécuté d'après les ordres de S. E. Gordon-Pacha, avec plus de détails encore que le croquis précédent.

4. *Relevé du Haut-Nil entre Régaf et Duffele,* à l'échelle de 1:125,000, fait par M. le lieutenant du génie W. H. Chippindall, en trois feuilles. Cette grande carte donne tous les détails du cours du fleuve et du terrain qui le longe, de Régaf jusqu'à moitié chemin entre la station de Laboré et Duffele. A partir de ce point, le relevé contient la route suivie jusqu'à la station Duffele, en s'éloignant un peu de la rive gauche, qu'il laisse inexplorée.

5. *Carte de la route suivie par le colonel Long-Bey, de Regaf à la résidence de Mtesa.*

Ces cinq pièces ont été copiées et photographiées dans la troisième section de l'état-major général égyptien, et nous ont été transmises par l'obligeance de son chef, S. E. Stone-Pacha.

6. *Croquis d'une reconnaissance entre Duffele et Fašora*, exécuté par M. le lieutenant du génie Chippindall, à l'échelle de 1 : 333,333. Cette feuille a été mise à ma disposition par l'auteur de la carte même. Les détails précieux qu'elle donne complètent une lacune des plus sensibles sur nos cartes, lacune qui s'étend sur un degré de latitude entre le lac *Moutan* et le Haut-Nil aussi loin qu'il était connu.

7. *Croquis du Victoria-Nyanza*, pris au mois de mai 1875 par M. Stanley et publié dans le *New York Herald*. J'ai consulté, pour établir les rives nord de ce lac, les interprétations données sur ce croquis par MM. Ravenstein et Petermann, le premier dans le *Geographical Magazine*, décembre 1875, le second dans ses *Mittheilungen*, 1875, tafel 23.

8. Pour le reste de la partie de l'Afrique qu'embrasse le cadre de cette carte, j'ai consulté les cartes de Baker, dans son *Albert-Nyanza et Ismailia*, et celle de Speke qui accompagne son *Journal*.

Comme points de repère certains, j'ai accepté les suivants : 1^o la station de *Regaf*, point de départ de notre regretté voyageur Linant de Bellefonds (lat. N. 4° 44' 25", long. E. de gr. 31° 42' 0"); 2^o les stations de *Faloro* et *Fārīle* (ou *Apuddo*) précisées par Speke et coïncidant d'une manière très satisfaisante avec le reste des positions sur la partie nord de la carte, et reliées ailleurs par la route du lieutenant Chippindall avec *Duffele*, point extrême sud du relevé du Haut-Nil par ce dernier voyageur ; 3^o la station de *Fatiko* où le lieutenant de vaisseau J.-A. Baker a fait une série d'observations dont le résultat est en parfait accord avec les autres points déjà mentionnés.

Quant aux autres lieux dont des voyageurs précédents (Baker 1864 et 1872, Speke et Grant 1862, Stanley 1875) ont déterminé

la position astronomique, je n'ai pu en tenir compte dans la construction de l'itinéraire de feu M. Linant de Bellefonds : 1^o parce que l'identité des lieux est difficile à constater par suite des changements constants de résidence qui ont lieu dans cette partie de l'Afrique comme dans presque toutes les autres ; 2^o pour ne pas influencer le libre développement de la route de M. Linant qui a été dressée avec tant de soin dans ses notes de voyage, et qui ont tout au moins la valeur des longitudes accidentellement prises.

Je commençai par faire l'esquisse de cette carte à l'échelle de 1 : 200,000. Le résultat obtenu à l'extrême point sud pour la latitude de *Dubaga*, résidence de M'tesa, est 0° 38' lat. N. Elle diffère sensiblement soit de la position trouvée par Speke en 1862 (0°21'19" lat. N.), soit de celle donnée par Stanley (0°44' lat. N.). M. Duveyrier, dont tout le monde connaît la compétence en pareille matière, a déjà fait observer (*Explorateur*, 1875, décembre) que ces dernières observations ne peuvent pas réclamer un entier crédit, parce qu'il y a une contradiction évidente; car, tandis que les longitudes de M. Stanley coïncident avec celles de Speke, ses latitudes, qui ont été dans ce cas essentiellement connexes avec elles, en diffèrent d'à peu près 13 minutes. La longitude obtenue sur ma carte pour *Dubaga* (32°32' long. E. de gr.) s'accorde mieux avec la position de Speke (32°44'30" long. E. de gr.) La variation que j'ai acceptée pour l'itinéraire est 8° Ouest, moyenne des variations de *Faloro* et de la résidence de M'tesa, d'après Speke. J'ai déjà dit que le voyageur n'a assurément pas forcé ses distances en les estimant à 5 milles par heure de marche. Les nombreuses courbes du chemin résultant de la nature du terrain se trouvent réellement dans les sentiers de l'Afrique équatoriale.

Deux affluents importants du Haut-Nil ont été signalés par M. Linant de Bellefonds, le *Ergügu* et le *Kabûli* ; aussi ses indications augmentent beaucoup le développement du système du grand ruisseau *Unyama*. En outre, il a exécuté le relevé exact d'une partie considérable du fleuve *Somerseset*, au-dessous de *Foweira*. Il a, pour conclusion, dressé sur sa carte un canal sortant du lac d'*Ukerewe*,

près d'*Usavara*, d'une façon qui rend très probable que cette branche est seulement l'extrémité du canal dont Stanley a trouvé l'embouchure à quelques milles de distance plus vers l'est.

Quant à l'*Ergūgu* dont le voyageur a vu la partie supérieure et dont il indique la source sous le nom de *Luağari*, il ne faut pas confondre le cours d'eau de ce nom — qui, en langue du pays, signifie « marais » en général — avec le *Luağari* de Speke que ce voyageur a traversé près du village de *Kari*. Le *Luağari* de Linant correspondrait plutôt au ruisseau *Katawana* de Speke. Il n'est pas du reste improbable que le *Luağari* de Speke qui en tous cas ne peut pas être une seconde sortie du lac et qui se jette d'après mon opinion dans le lac d'Ibrahim-Pacha, découvert en 1874 par Long-Bey, a sa source sur la même colline que l'affluent lacustre visité par Linant de Bellefonds.

Les découvertes de M. Chippindall sont au dernier moment venues apporter une contribution essentielle aux développements de nos connaissances sur le Nil. Les informations et les résultats obtenus par ce voyageur coïncident assez bien avec les assertions de M. Linant (*). Il paraît que le fleuve principal tourne au-delà de la série des cataractes, que M. Linant a poursuivies vers le nord ou le nord-ouest. Cette bifurcation a pu échapper à Baker, qui n'a pas suivi toute cette partie du fleuve et était dans l'impossibilité d'examiner toutes les branches placées derrière les îles et cachées par elle.

D'après les informations obtenues des gens de *Kōši* par M. Chippindall (**) le fleuve au-delà de *Fasōra* se divise en deux branches : l'occidentale qui conduit au pays de *M'Karōli* et au lac, tandis que la branche orientale sort du fleuve de *Kabareka*. Le fleuve à *Fasōra* a 450 yards de largeur, à peu près comme à *Duffele*.

La branche du fleuve au-delà des chutes de *Murchison* ne serait donc que le trop plein du *Somerset* dont le cours principal se diri-

(*) Voir son itinéraire.

(**) Voir *Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, Vol. XX, page 67.

gerait vers le nord pour gagner directement le fleuve de *Duffele* et *Gondokoro*.

Le lac *Mwutan*, l'*Albert-Nyanza*, ne serait plus alors le grand réservoir du Nil qu'a voulu faire celui qui l'a découvert, mais bien seulement un bassin annexé par une branche secondaire au système du Nil, dont l'importance pour le régime du fleuve divin serait difficile à entrevoir, espèce de *processus vermiformis* dans les entrailles de la terre.

Le fait de connexité directe entre le *Somerset* et le Haut-Nil ayant seulement une branche secondaire de communication avec le lac, explique assez bien l'étonnement de Baker quand, lors de son premier voyage, il ne trouva près de *Magungo*, à l'embouchure prétendue d'un grand fleuve, presque aucun courant.

Quant au point extrême sud (*Fašora*) atteint par M. Chippindall et calculé sur la carte à 2° 31' lat. nord, il ne saurait être accusé d'exagération dans l'évaluation des distances, puisqu'il n'a compté que 2 milles 1/2 anglais par heure de marche. En outre, sa route passe par deux points dont Speke a pris les latitudes et une longitude (*Faloro* et *Apuddo*) et dont la distance de l'une à l'autre embrasse déjà presque la moitié de l'extension de la route de M. Chippindall. Il me reste en terminant à réclamer l'indulgence du public pour le manque de fini de cette carte qui a dû, avec des moyens d'exécution très restreints, être établie et terminée en trois jours.



Documents qui ont servi à construire l'itinéraire de feu E. Linant de Bellefonds, tirés des notes de son journal.

I. ITINÉRAIRE DE *Fatiko* AU LAC D'*Ukerewe*.

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
27 Fév.	Parti de <i>Fatiko</i> .			
»	»	15	Sud 50° Ouest	
»	»	15	» 30° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	25	» 15° »	
»	»	5	» 25° Ouest	
»	»	15	» 45° »	
»	»	15	» 25° »	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» 80° Ouest	
»	A <i>Šaka</i> .	20	» 75° »	2 h. 50 min.
28 Fév.	Aux palmiers.	90	Sud 75° Ouest	
»	»	15	» 60° »	
»	Au <i>Ĥor-el-Zalat</i> .	30	» 35° »	
»	»	10	» —	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	30	» 60° Ouest	
»	»	15	» 70° »	
»	Au <i>Ĥor-Tuze</i> .	30	» 50° »	
»	A l'ancien camp de Baker.	20	» —	4 h. 45 min.
1 ^{er} Mars.	Parti de l'ancien camp de Baker.	60	Sud 50° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» 20° Ouest	
»	»	30	» —	
»	A <i>Sagga</i> .	45	» 45° Ouest	
»	»	5	» 70° »	
»	»	25	» 60° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
1 ^{er} Mars.	A <i>Sagga</i> .	45	Sud 40° Ouest	5 h. 15 min.
»	»	15	» 40° Est.	
»	»	30	» 50° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	Au <i>Xôr-Korva</i> .	15	» —	
2 Mars.	»	15	Sud 30° Ouest	2 h. 15 min.
»	»	15	» 75° Est.	
»	»	15	» 50° »	
»	»	60	» 50° »	
»	»	15	» 30° »	
»	Au campement	15	» 50° Ouest	7 h. 45 min.
3 Mars.	Parti du campnt			
»	»	60	Sud 30° Est.	
»	»	15	» 40° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 75° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 50° Est.	
»	»	15	» 70° »	
»	»	15	» 70° »	
»	»	15	» 45° »	
»	»	15	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 50° Est.	
»	»	30	» 20° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	30	» 30° »	
»	»	15	» —	
»	Au puits <i>Elabar</i> .	30	Sud 30° Est	
»	»	15	» —	
»	Au <i>Xôr-Kabuli</i> .	60	Sud; en zigzag.	
»	»	15	» 45° Ouest	
»	»	15	» 75° »	
»	Au fleuve, près de <i>Foweira</i> .	15	» 50° »	
28 Mars.	Parti de <i>Foweira</i> .			
»	»	10	Sud 30° Ouest	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
28 Mars.	Parti de <i>Foweira</i> .	35	Sud 60° Ouest	4 h. 30 min.
»	»	15	» — »	
»	»	15	Sud 45° Est.	
»	»	15	» 30° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	30	Sud 30° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	30	Sud 30° Est.	
»	Au fleuve, près de l'île de <i>Rionga</i> .	15	» 75° »	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 50° »	
»	A <i>Kissembo</i> .	15	» 20° Est.	
29 Mars.	»	45	Sud 75° Ouest	3 h. 5 min.
»	»	30	» 110° »	
»	»	30	» 80° »	
»	»	30	» 70° »	
»	»	30	» 45° »	
»	A <i>Fagnatori</i> .	20	» 40° »	
30 Mars.	»	60	Sud 75° Ouest	5 h.
»	»	30	» 80° »	
»	»	30	» 20° »	
»	»	30	» 80° »	
»	»	60	» 80° »	
»	A <i>Mašudi</i> .	30	» 45° »	
»	»	15	» 45° »	
»	»	15	» 40° Est.	
»	A <i>Titi</i> .	30	» —	
31 Mars.	Parti de <i>Titi</i> .	45	Sud —	
»	»	15	Sud 40° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 45° Ouest	
»	»	30	» 30° Est.	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	30	» 30° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
31 Mars.	Parti de <i>Titi</i> .	30	Sud —	4 h. 30 min.
»	Au <i>Kafū</i> .	30	» 40° Ouest	
»	Aux villages <i>Kafū</i> .	30	» 30° »	
1 ^{er} Avril.	Aux <i>Zeribehs</i> .	60	Sud —	3 h. 30 min.
»	»	15	Sud 40° Ouest	
»	»	15	» 110° Est.	
»	»	15	» 60 »	
»	»	15	» 50° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	A <i>Wakituku</i> .	60	» 60° »	
2 Avril.	»	30	Sud 50° Est.	
»	»	15	Sud —	3 h.
»	»	15	Sud 50° Est.	
»	»	15	» 20° Est.	
»	»	10	» 70° Ouest	
»	»	20	» 80° Est.	
»	»	15	» 50° »	
»	»	15	» 20° »	
»	»	15	» 75° »	
»	A <i>Wargu</i> .	30	» 50° »	
3 Avril.	Parti de <i>Wargu</i> .			
»	»	15	Sud 45° Ouest	
»	»	15	» 50° »	
»	»	15	» 30° »	
»	»	30	» 80° »	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	Au marais.	15	» 30° Ouest	
»	»	30	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 60° Est.	
»	»	15	» 30° »	
»	»	60	» 60° »	
»	»	15	» 75° »	
»	»	15	» 60° »	
»	»	15	» 80° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
3 Avril.	Au marais.	15	» 60° Est.	7 h. 45 min.
»	»	45	» 45° »	
»	»	30	» 60° »	
»	»	30	» —	
»	»	15	Sud 30° Ouest	
»	A Merimba.	15	» 50° Est.	
»	Parti de Merimba.			
4 Avril.	»	15	Sud 45° Ouest	4 h. 45 min.
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	30	» 45° Ouest	
»	»	30	» —	
»	»	45	Sud 50° Ouest	
»	Aux villages	15	» —	
»	»	15	Sud 20° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 45° Est.	
»	»	15	» 30° »	
»	»	15	» 60° »	
»	A Kagangu.	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	3 h.
6 Avril.	»	15	» 20° Ouest	
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» 30° Ouest	
»	»	30	» 40° Est.	
»	A Warenudu.	30	» 30° Ouest	
»	»	30	» —	
»	A Lugabula.	30	Sud 45° Est.	
»	»	30	Sud 80° Est.	
»	»	30	» 60° »	
»	»	30	» 40° »	2 h. 30 min.
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 20° Est.	
»	A Briaki.	30	» 20° »	

DATE	LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Somme de la journée.
8 Avril.	Parti de <i>Briaki</i> .	15	Sud 20° Ouest	2 h. 30 min.
»	»	75	» 60° Est.	
»	»	30	» 10° Ouest	
»	»	15	» —	
»	A <i>Kalūdi</i> .	15	Sud 20° Ouest	
9 Avril.	»	30	Sud 50° Est.	2 h. 45 min.
»	Au marais.	15	» —	
»	»	15	Sud 20° Ouest	
»	»	15	» 40° Est.	
»	»	30	» —	
»	»	15	Sud 80° Ouest	
»	»	30	» 50° Est.	
»	A <i>Safarga</i> .	15	» 40° Ouest	
10 Avril.	»	15	Sud —	3 h.
»	»	15	» 30° Est.	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	A <i>Debatu</i> .	15	» 45° Ouest	
»	»	15	» —	
»	»	15	Sud 40° Ouest	
»	»	45	» 20° »	
»	A <i>Ketaūba</i> .	30	» —	5 h. 45 min.
11 Avril.	Parti de <i>Ketaūba</i> .	60	Sud 20° Ouest	
»	»	30	» —	
»	»	30	Sud 20° Ouest	
»	A <i>Dubaga</i> .	60	» —	
»	»	15	Sud 40° Est.	
»	Au Canal.	60	» —	
»	»	30	Sud 45° Est.	
»	»	45	» —	
»	A <i>Usavara</i> .	15	Sud 30° Est.	

II. ITINÉRAIRE DE *Dubaga* A LA SOURCE DU *Luaḡari*, 27-28 MAI 1875

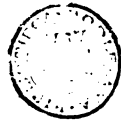
LOCALITÉ	Durée de la marche en minutes.	Direction en degrés.	Distance en kilomètres.
Parti de <i>Dubaga</i> , résidence de M'tesa.			
»	30	Nord.	»
A <i>Idi</i> .	30	Nord 20° Est.	»
A <i>Kissigūla</i> .	90	» 60° »	»
»	60	» 60° »	»
»	50	» 60° »	»
»	10	» 120° »	»
A <i>Nyingue</i> .	30	» 60° »	»
A <i>Mugala</i> , source du <i>Luaḡari</i> .		Sud 45° »	7
Parti de <i>Foweira</i> .			
»	15	Nord 70° Ouest	»
»	15	» 60° »	»
»	15	» 45° »	»
»	15	» 60° »	»
»	15	N. E. et N. O.	»
Aux chutes de <i>Bedmōte</i> .	15	Nord 50° Ouest	»
Au <i>Ḳōr</i> .	35	» 50° »	»
Aux chutes de <i>Šuanšondi</i> .	15	» 30° »	»
Aux chutes de <i>Nakoni</i> .	35	» 80° »	»
»	15	» 130° »	»
»	25	» 30° »	»
»	30	» 60° »	»
»	»	» 55° »	1
»	»	Sud —	1
»	»	N. 130° Ouest	1
Aux chutes de <i>Kadia</i> .	»	» 100° »	2
»	»	» 130° »	2
»	»	» 45° »	1
»	»	» 100° »	3
»	»	» 50° »	2
Aux chutes de <i>Ketutu</i> , en face de l'île d'Aufina.	»	Nord.	3

LE TERRITOIRE DES BENI-AMER ET DES HABAB

PAR

THÉODORE DE HEUGLIN

(AVEC CARTE)



Le voyage qui a donné matière à ce travail géographique a été effectué par M. Fr. Vieweg, de Brunswick, et moi, au commencement de cette année (1875). Mon compagnon désirait faire quelque séjour dans l'Afrique orientale, tout uniment pour s'y appliquer à l'exercice de la chasse; moi, pour ma part, je me proposais d'étudier la nature des terres entre le *Barkah* et la mer Rouge.

Monsieur le Président de la Société khédiviale de Géographie au Caire, m'a fait l'honneur de permettre que l'itinéraire de ce voyage fût inséré au Bulletin de la Société.

Je dois mentionner ici, en premier lieu, que partis de *Suès* le 12 janvier, nous abordâmes *Sauakin* le 17, avec les recommandations dont S. A. le Khédive avait bien voulu nous munir au Caire pour les autorités de ce chef-lieu, ainsi que pour celles des provinces de *Takah* et de *Maçauza*.

Les penchants septentrionaux des chaînes volcaniques du plateau abyssin, donnent, par quinze degrés de latitude environ, naissance à plusieurs torrents, « ou lits de rivière, par où s'écoulent avec impétuosité les pluies des montagnes, et dont quelques-

» *unes se dessèchent après avoir coulé quelque temps.* » C'est d'abord le *Mareb*, qui, sous le nom de *Ḫör-el-Qaš*, coule au nord-ouest dans l'*Atbarah*, et qui, au dire des indigènes, alimente aussi d'une portion de ses eaux le *Barkah*; puis le *Barkah* ou *Baraka*, qui creuse son lit un peu plus vers le nord, et atteint la mer près de *Tō-kar*; enfin, l'*Anseba*, qui est un confluent de ce dernier.

Toute la portion de terre circonscrite comme une île, d'un côté, par la mer Rouge, et l'autre par le *Barkah*, est presque exclusivement habitée par les *Beni-;Amer* et les *Ḥabab*, peuples pasteurs, dont les premiers pénètrent dans la province de *Takah*, et jusqu'au-delà de l'*Atbarah*. Ces deux grandes familles parlent un dialecte éthiopien ou *geez*, tandis que les habitants de *Tō-kar*, ainsi que ceux des régions nord-ouest du *Barkah*, parlent l'idiome *Beġah*, *tō-bedaui* ou le *bedjawieh*. Par leur type physique, de même que par leurs mœurs et usages, ils approchent plutôt de leurs voisins du côté nord, les *Beġah*. Il existe aussi dans le pays quelques descendants des anciennes tribus aborigènes, puis des *Arabes* immigrés de la rive orientale de la mer Rouge. Les *Beni-;Amer* professent depuis longtemps l'islam. Les *Ḥabab* étaient chrétiens-Abyssins, il y a quelques douzaines d'années, du moins l'étaient-ils de nom, et l'on peut affirmer la même chose de leurs voisins du côté du midi, les *Mensa* et les *Taqué*.

Depuis que *Maŋauza* et *Sauakin* sont incorporés à l'Égypte, le Khédive a par des voies pacifiques réussi à soumettre ces tribus, qui, au reste, ne sont pas fort belliqueuses.

Le territoire des *Beni-;Amer* et des *Ḥabab* est longtemps demeuré pays inconnu. Le peu d'informations que l'on a eu ne concerne que les cantons du midi, le *Naro*, le *Mensa* et le *Bogos*, une mince bande du littoral, qui furent çà et là relevés par quelques missionnaires, chasseurs ou naturalistes.

C'est *Munzinger-Bek* surtout qui a considérablement accru notre connaissance de ce territoire. En sa qualité de gouverneur général du *Sudan oriental*, parcourant à plusieurs reprises le pays des *Ḥabab*, sud et nord, jusqu'au dix-huitième degré environ,

il s'est donné beaucoup de peine pour en débrouiller, entre autres les conditions topographiques. Mais le pays qui se déroule du *Ėor-Falkat* et d'*Aqīq* à *Tō-kar*, du dix-septième 30' au dix-neuvième latitude nord, ne fut exploré ni par rapport à la géographie, ni par rapport à l'histoire naturelle.

Nous avons décidé que nous entrerions par le nord. Le gouverneur de *Sauakin*, *Ali-Adin-Bek*, Circassien d'origine, nous procura galamment les guides et les chameaux de selle et de charge dont nous avons besoin. Pendant les premiers jours, nous suivîmes, dans la direction du sud-sud-est, une plage sablonneuse qui, large de six à huit milles de soixante au degré, va peu à peu s'élevant vers le pied des montagnes du littoral. Ces terrains arides et imprégnés de substances marines, ne produisent guère que des salsolées, qui viennent par touffes d'un vert sombre, et nommément la *Suæda moneca* (*Atlib*), arbuste grêle aux feuilles succulentes, que les chameaux de la plaine broutent volontiers et que dédaignent les chameaux des montagnes. Plus loin, sur un sol moins pauvre, mélangé de cailloux, des acacias en parasol (*Acacia spirocarpa* H.) montrent leur rameaux entortillés de sarments, et forment de loin en loin de clairs bosquets. Les pâtis ne sont pas encore fort herbeux; il faut cependant qu'avec l'aide des buissons et des arbustes, ils suffisent à la nourriture des troupeaux d'antilopes, chameaux, moutons et chèvres, du moins en hiver, où des ondées baignent le littoral de temps à autre. Quelques puits pratiqués de distance en distance dans le lit des ravines, renferment de l'eau saumâtre en petite quantité.

Un large intervalle dans la chaîne des montagnes, dont les terrasses courent parallèlement à la côte, indique l'embouchure de la vallée d'*O-sir*. Les sommets hauts et lointains du *Šab;a* s'interposent entre cette ouverture et la vallée du *Barkah*.

C'est à l'endroit où le *Barkah* se jette dans la mer qu'il faut rapporter le passage suivant de Strabon : « Ici un bras détaché de l'*Astaboras* vient se rendre à la mer. Ce fleuve sort d'un

« lac; il porte une portion de ses eaux dans le golfe, mais la plus grande partie va au Nil. »

N'est-il pas étrange que ce passage ait échappé aux commentateurs du géographe grec ?

On entend dire assez souvent aux habitants du *Takah* que le *Qaš* ou l'*Atbarah*, enfin l'Astaboras des anciens, arrivé au milieu de son cours, se divise en deux bras, dont il dirige l'un vers la mer Rouge et l'autre vers le Nil.

Certes, le passage que je viens de citer pourrait bien aider à déterminer en définitive l'emplacement de *Ptolemais-epitheras*, l'ancienne station de chasse et de commerce fondée par *Ptolémée Philadelphie* sur la rive occidentale de la mer Rouge. C'est un peu plus au nord, en avant de la position que lui indiquent nos cartes, qu'il faut chercher cet emplacement.

Ici, la vallée du *Barkah* revêt l'apparence d'une plaine basse tout environnée de dunes de couleur jaune, et peut avoir la largeur de douze à quinze milles de soixante au degré. Le sol de ce vaste delta est formé de limon et de terre franche, et bien qu'il n'ait gardé que peu de traces du torrent qui, aux pluies d'été, coulant par plusieurs canaux, le sillonnent de toutes parts, la végétation exubérante des buissons d'atlib et d'oucher (calotrope) indique assez que l'humidité n'y manque pas, même en temps de sécheresse.

Les riverains du *Barkah* inférieur appartiennent à diverses tribus bedja, dont l'une, celle des *Artēya*, était jadis seule établie dans le pays. Tous s'adonnent à l'élevage des bestiaux; il n'y a que quelques familles venues d'Égypte et de la Nubie, et les soldats de la petite garnison de *Tā-kar*, qui s'occupent de l'agriculture. Le rendement des terres dépend de l'abondance des crues du *Barkah*, lesquelles commencent en juin et juillet, par afflux souterrain, c'est-à-dire par infiltration. Ce n'est que lorsque le sol est entièrement imprégné et saturé que les eaux viennent à stationner quelque temps sur divers points des terres basses. Mais comme les canaux par lesquels l'inondation s'écoule vers la mer

ou va se perdre dans le sable des dunes, changent souvent de cours, il arrive que des endroits jadis submergés ne le sont plus, et que le torrent se porte à l'improviste sur d'autres endroits qui étaient jusque-là restés à sec. A partir de cette époque, toute la vallée devient marécageuse pour trois ou quatre mois. Et d'ailleurs l'hiver amène aussi de la pluie dans le delta du *Barkah* inférieur. Plusieurs colonies s'y sont établies. Celle de *Tō-kar*, c'est-à-dire le Puits, peut compter de trois cents à quatre cents habitants, y compris la garnison. Quelques tentes de nattes et des huttes de terre pisée, à la manière des huttes des fellahs, les unes et les autres disséminées sur plusieurs éminences, composent avec le divan du district, édifice bien aéré qui les surmonte, ce qu'on appelle la bourgade de *Tō-kar*.

Le district du même nom ainsi que le district limitrophe d'*Aqīq* dépendent du gouverneur de *Sauakin*.

On pourrait cependant faire rapporter de riches moissons à cette vaste plaine de plus de vingt-quatre milles carrés d'étendue, en y établissant des digues, des réservoirs et quelques machines hydrauliques. A l'heure qu'il est, l'arrosage s'y fait durant les sécheresses moyennant des seaux de cuir ou de peau, procédé qui demande beaucoup de temps et de bras. La vallée ne possède maintenant tout au plus que deux cents puits, de dix à trente pieds de profondeur, et dont quelques-uns à peine sont revêtus de pierre à leur surface intérieure. Ce nombre pourrait facilement être augmenté, car, en quelque endroit que l'on fouille, on trouve partout de l'eau de bonne qualité et en quantité suffisante. Les indigènes n'en usent que pour abreuver leurs nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de moutons. Il résulte cependant de divers essais que l'on a fait récemment, que le doura, le coton, les pastèques, les citrouilles, le dôhn, le tabac, enfin des légumes de toutes sortes y viennent très bien. Le gouvernement égyptien, adoptant en cela les mesures proposées par *Munzinger-Bék*, favorise et encourage surtout la culture du coton aux environs de *Tō-kar*.

Le climat, tout au contraire de celui de la province de *Takah*, est réputé fort salubre. Des caravanes entretiennent les communications entre *Kasalah* et *Sauakin*, et d'ailleurs le delta de *Barkah* possède à six heures de *Tō-kar* un excellent ancrage près d'un point de la côte nommé *Mirsah-Trinkatat*.

La distance de *Sauakin* à *Tō-kar* est de quarante-trois milles. J'en ai compté trente-trois depuis *Tō-kar* jusqu'à *ʿAqīq*, et il faut bien en mettre deux cents jusqu'à *Kasalah*, chef-lieu du *Takah*.

Notre route de *Tō-kar* à *ʿAqīq-el-Soḫēier* nous fait de nouveau longer la côte. Nous cheminons par une plaine déserte coupée deçà et delà par les *auuadi*, lits de torrents ou ravines où vont s'engouffrer les eaux des pluies périodiques, mais qui maintenant sont à sec. Il y en a deux qui, à leur embouchure, forment les grandes lagunes de *Ḥardūt* et de *Bāšeri*, lesquelles parfois retiennent une flaque d'eau saumâtre six mois de l'année durant.

C'est près d'*ʿAqīq* que l'on entre dans le pays des *Beni-ʿAmer*. Les habitants, à l'exception de ceux de la place frontière, campent dans l'intérieur et ne se rapprochent de la côte qu'aux pluies d'hiver, étendant, pendant les pluies d'été, les migrations lointaines, à l'ouest, jusqu'à l'*Anseba* inférieur et jusqu'au *Barkah* même. Ils ne sont donc pas plus sédentaires que les *Ḥabāb*, dont ils avoisinent le territoire au midi. C'est plutôt dans les Arabes de la grande tribu des *Tibetieh*, les *Hetēm*, immigrés depuis peu d'années de la contrée de *Moīlakī*, qu'il faut chercher la partie stable de la population. On évalue à mille têtes le nombre de ces nouveaux venus. Ils semblent l'emporter sur les indigènes par l'intelligence et l'activité. Leurs occupations sont la pêche, la chasse, l'élevage des bestiaux, et quelque peu l'agriculture.

Le golfe d'*ʿAqīq*, entre dix-huit degrés 11' et dix-huit degrés 26' latitude nord, est séparé en deux baies assez spacieuses par une pointe ou presque île étroite qui s'avance à trois lieues dans la mer. La baie du nord s'appelle *Ḥubet-ʿAqīq-el-Soḫēier*, ou *Ḥubet-Bakīā*, celle du midi s'appelle *Bahdur*, nom que porte aussi l'île située au milieu. Dans cette île, près de quelques belles citernes et

de divers tombeaux du temps des Sassanides, il y avait peu de temps encore, une petite colonie qui, par son commerce, mettait l'intérieur du pays en relation avec les ports voisins en deçà de la mer Rouge. En face de *Bahdur* il y avait jadis, non loin de l'embouchure d'un *Ḫōr*, un hameau du nom d'*Adōmanah*. Les habitants de ces deux endroits se sont retirés à *Aqīq-el-Soḫēier*, sur le bord sud-ouest de la baie du même nom. Le rivage est plat et entièrement dépouillé de verdure. Environ cent soixante huttes en roseaux s'y serrent les unes contre les autres sous les murs resplendissants de la douane, édifice bâti en blancs calcaires à madrépores, ce qui, vu de loin, lui donne un faux air de forteresse. Un môle, se détachant de la douane, court dans la mer. Mais il n'y a guère que les barques à faible tirant qui peuvent jeter l'ancre auprès. Les grands navires du commerce mouillent à une lieue d'ici, non loin de l'île d'*Aqīq*, où ils trouvent de l'abri contre le vent et la mer. Un autre ancrage non moins bon existe à cinq milles au nord, près des îles *Amarāt*. Une chose qui pourrait nuire cependant au développement de la petite colonie, c'est le manque d'eau potable. Il faut qu'on fasse venir de l'eau du *Ḫōr-Adōmanah*, distant de deux à trois lieues. Tous les habitants d'*Aqīq* font le commerce. Il y a parmi eux quelques négociants de *Maṣauṣa* et de l'*Hegāz*. Ils se livrent surtout à l'exploitation des productions du pays : beurre fondu, bétail, peaux, outres, miel, cire, couvertures de laine, nattes, charbon de bois, chaux vive. Les récifs du voisinage leur fournissent des perles, de la nacre, d'excellente écaille, ainsi que des peaux et des dents d'un cétacé, le dugong. L'an dernier (1874) le chiffre des droits perçus par la douane d'*Aqīq* s'est élevé à 32,000 piastres, et l'on assure que les relations commerciales avec *Maṣauṣa*, *Sauakin* et la côte de l'Arabie, à l'opposite, allaient toujours augmentant.

C'est en cet endroit que l'on a cherché l'emplacement du sanctuaire dédié à Isis et de la station de chasse et de commerce mentionnés par *Strabon*. Je viens de dire mon opinion à cet égard. On trouve dans l'île d'*Eṭro* ou d'*Eri* quelques restes de citernes et

de monuments funéraires qui font supposer que cette île a été le siège d'une colonie florissante dans un temps moins éloigné.

A *Aqīq*, nous dûmes changer nos bêtes de charge. Le superflu de nos bagages fut commis à la garde d'un soldat et expédié vers le sud. Je fis un traité avec le *Šēχ* d'*Aqīq*, qui devait nous servir de guide, traité par lequel il s'engageait à nous accompagner dans toutes nos excursions du côté des montagnes, tout le long du chemin jusqu'à *Wold-Gan*, où nous devons rejoindre la caravane. Ici, les montagnes approchent de la côte, et avec leurs contre-forts accidentés, elles descendent parfois jusqu'à la mer. Elles sont toutes de formation primitive. Quelques-uns de leurs sommets escarpés ont au moins quinze cents mètres de haut.

Après avoir passé une lagune du nom de *Makrō*, qui, sur les cartes marines de *Moresby*, porte le nom de *Core Nowaret*, nous avançâmes rapidement du côté des montagnes, sous lesquelles, et surtout dans les ravines qui débouchent des hauteurs, se manifestait déjà une active végétation. Là, sur l'émail des gazons frais, de magnifiques bouquets de *tundub* et d'acacias à parasol nous présentent leurs ombrages, et, dans les fissures des rochers, nous apercevons des euphorbes gigantesques, des façons d'arbres bizarres et insolites. Le plus souvent, nous marchons dans des vallées qui s'élèvent doucement; nous cotoyons des tentes de nattes éparpillées par groupes, et voyons quantité de chèvres bondir tout autour sur le penchant des collines. Des tamalies, des pie-grièches et un grand nombre d'autres chanteurs faisaient retentir l'air de leur ramage, et des milliers de pintades caquetaient dans des halliers touffus au bord des ruisseaux. Quant au gros gibier, il était moins abondant que nous ne l'avions d'abord espéré. Nous venions bien à découvrir par-ci par-là quelques hordes de *phacochères*, ou quelques compagnies de gazelles, ou quelques antilopes plus hautes de taille qu'à l'ordinaire, et même un rhinocéros solitaire, mais la plupart du gibier s'était réfugié de la plaine dans le haut du pays, que les pâtres fréquentent rarement ou ne fréquentent point du tout. Après avoir employé cinq jours à erre-

ainsi de côté et d'autre, nous rejoignîmes la caravane, et, continuant notre route, nous franchîmes la belle vallée de *Qarōra* entre les hautes montagnes qui la bordent, et arrivâmes au grand *Ḫōr-Falkat* par dix-sept degrés 13' latitude nord. A cette époque, il n'y avait pas d'eau dans la ravine. Le lit du torrent, large d'une lieue et demie, est tout rempli de tamaris au feuillage vert tendre, sur le fond duquel se détachent les cimes des sombres gommiers. Ce beau paysage est encadré, du côté du midi, par les pics et les sommets du pays des *Ḥābāb*, qui a pour limite septentrionale le *Falkat*. Une marche de deux heures nous rendit, par une montée facile, dans la vallée de *Wold-Gān*, résidence d'hiver du *Kantebai*, ou grand cheikh des *Ḥābāb*, qui nous fit l'accueil le plus obligeant. Les *Ḥābāb* (ou *Ḥābāb*) *Ḥābāb*, comme s'appelle la tribu *Ḥābāb* qui occupe ce canton, se retirent pendant les pluies d'été, et immédiatement après, avec leurs troupeaux de bêtes à cornes et de chameaux, dans les vallées de l'*Aqra*; et du *Nāro*; il y en a même qui vont jusqu'à l'*Anseba* inférieur et qui gravissent le haut *Naqfa*.

Le hameau de *Wold-Gān* est situé dans une plaine assez spacieuse, mais faible en herbe, qui s'étend à l'abri de plusieurs tertres rangés par files. Des échaliers d'épines séparent en plusieurs groupes les tentes en nattes dont le hameau se compose.

La principale richesse des *Ḥābāb* consiste en bétail. Le *Kantebai* (*) paye au gouvernement de *Mazauza* une redevance annuelle de dix mille talaris à l'effigie de Marie-Thérèse, seule monnaie ayant cours dans le pays. Nous expédiâmes encore une fois la majeure partie de nos bagages en avant sur la grande route de *Kérén*, chef-lieu des *Bogos*, et nous étant pourvus des provisions de bouche les plus nécessaires, nous nous acheminâmes vers la montagne, et suivant, dans la direction du sud-ouest, la vallée du *Falkat*, qui renfermait encore çà et là un filet d'eau douce, au

(*) Les gouverneurs de la province de Dembeja se servaient aussi autrefois du titre *Kanteba*. (Conf. Ludolf, Hist. éthiop. L. II. C. 47. 8.)

bord de laquelle s'abattaient des troupes de cynocéphales et volaient quantité de gangas, nous atteignîmes, après douze heures de marche, la pittoresque vallée d'*Aqṛṣa*, qui s'ouvre par le sud-sud-est. Les montagnes, aux alentours de ces deux vallées, et jusqu'au *Lebka*, offrent les mêmes formations primitives que nous avons déjà observées sur notre route d'*Aqīq* à *Wold-Gān*. Ce n'est guère qu'au fond et sur le talus des ravines que l'on découvre des bancs alluviaux formés de conglomérats, où les fragments de granit et de schiste sont liés par un ciment de sable siliceux. Il y a dans les anfractuosités du *Falkat* supérieur des bancs semblables, hauts de trente mètres, et qui parfois n'offrent presque point de couches alternantes. Aux bifurcations des vallées, on rencontre des masses qui, par les vives arêtes et les angles aigus des fragments de granit qu'elles contiennent, ont beaucoup de rapport avec nos moraines. Dans les grands intervalles entre les schistes argileux des versants on voit quelquefois d'énormes blocs de granit détachés qui semblent n'y être parvenu que par l'action des glaciers.

Les environs de l'*Aqṛṣa* étaient en ce moment inhabités. Il ne vint au-devant de nous que des bandes d'antilopes de l'espèce dite « *arab* », et le long des ruisseaux, des troupes d'éléphants nous frayaient la route à travers les fourrés d'acacias, vers les montagnes du *Naqfa*, notre but prochain. D'ailleurs, l'éléphant n'est pas sédentaire dans le pays des *Ḥabab*. Tant que durent les pluies d'hiver, il fréquente par troupes les pentes orientales des montagnes du littoral; en été, il habite de préférence le plateau, qu'ensuite il abandonne, à la fin de cette saison, pour gagner la vallée du *Barkah* et les versants occidentaux de l'Abyssinie. Dans les basses terres, ces pachydermes se nourrissent des feuilles, des pousses et des panicules du doura et du dôhn, d'herbages, ainsi que des écorces et des feuilles du *taleh* (acacia ferruginea), et ils sont très friands des fruits du *Nabaq*, de ceux du balanite égyptien (balanites); enfin, à ce que je crois, de bambou. Dans les montagnes, au contraire, ils préfèrent à toute autre pâture une espèce d'acacia à feuilles

minces (acacia *etbaica*, Schweinf.) Epiant leurs relevés, j'ai souvent remarqué qu'ils fouillaient la terre au pied des buissons d'aloès, je suppose pour en découvrir les racines amères.

Après avoir mis huit heures à longer les sinuosités de la grande vallée d'*Aqrza*, au milieu des suites de rochers dont elle est bordée, nous nous enfonçâmes dans une gorge étroite, qui s'ouvre au sud-sud-ouest, et par laquelle on atteint, après une heure et demie d'ascension pénible, le point culminant du *Naqfa*, sorte de plate-forme encaissée dans les montagnes, et qui peut avoir huit milles de large sur neuf à dix milles de long, et six mille pieds de haut à peu près. A partir d'ici le terrain est en pente vers le midi. Les montagnes du *Naqfa* sont formées de granit, de gneiss, d'amphibole (hornblende) et de schistes argileux. Il y a en divers endroits des puits et de l'eau courante même en temps de sécheresse. Les talus sont encombrés d'arbres et de buissons ; l'olivier abyssinien, et surtout l'euphorbe à candélabre prêtent au site un charme particulier. L'euphorbe y apparaît toujours par groupes, et le plus souvent des lianes odorantes s'enlacent autour de ses branches. Quantité d'autres plantes et plusieurs espèces d'animaux indiquent par leurs caractère subalpin que nous approchons du pays d'*Habeš*. C'est ici que plusieurs ravines se réunissent en une vallée de fleuve le torrent du *Mao*, qui par les hautes eaux atteint la mer Rouge, sous dix-sept degrés 34' de latitude nord, près de *Mirsah Mobarek*, où il prend le nom de *Motsabet*. Il y a dans la vallée supérieure du *Mao* et ses affluents de grands dépôts de limon qui rendent ces terrains extrêmement fertiles. Les *Ats-Hibtes* ont ici leurs quartiers d'été, qui s'annoncent au loin par d'épais fourrés de ricins, haut de vingt à vingt-cinq pieds, et tout bardés de calebasses. Le climat du *Naqfa* est excellent. La température moyenne du plateau semble ne point s'élever au-dessus de + 10° réaumur. Si les froides nuits de l'hiver n'y sont pas privées de givre, en revanche les hautes montagnes qui environnent le pays le garantissent de la violence des vents. Il y tombe beaucoup de pluie en été, et une abondante rosée humecte le sol dans les autres saisons.

Munzinger-Bék a essayé, il a quelques années, de faire des plantations dans la partie méridionale du *Naqfa*, et les *Habab* lui ont prêté la main, malgré la répugnance qu'ils ont pour toute espèce d'agriculture. Malheureusement, le succès n'a pas répondu aux prévisions ; les cultures ont dépéri et sont maintenant complètement abandonnées. On peut attribuer la cause de cette non-réussite d'une part, au manque d'eau pendant les sécheresses, d'autre part, sans doute, au choix qu'on aura fait des plantes à cultiver. Je me suis laissé dire que *Munzinger* s'est attaché de préférence à l'introduction du coton et des dattiers, tandis que certainement l'orge, le froment, l'éleusine, quelques légumineuses, la quizzotia olifera, la patate et même la vigne devraient venir très bien dans ce pays. A l'égard du manque d'eau, il ne serait pas malaisé d'y remédier sans trop de fatigue et de frais, au moyen de quelques réservoirs, digues et machines. Enfin le pays pourrait bien convenir à la culture de l'arbre à quinquina.

Ainsi qu'il a été mentionné plus haut, le *Naqfa* n'est habité que pendant l'été, c'est-à-dire de juin jusqu'en octobre et en novembre, époque où les *Habab* y vont avec leurs troupeaux de bêtes à cornes et de moutons. Le reste de l'année, les éléphants, les antilopes, les singes, les léopards, les sangliers, les hyènes, les cynohyènes, et plusieurs espèces de renards demeurent les maîtres absolus. Il y a abondance d'antilopes, dites *Koudou*, et de phacochères, sans parler des pintades, des francolins et d'une infinité de tourterelles d'une espèce particulière. Enfin, j'ai vu dans ces quartiers des essaims d'abeilles sauvages qui doivent y trouver l'hiver comme l'été, et peut-être même durant la saison des pluies, tout ce qu'il leur faut de nourriture.

Jadis, il doit y avoir eu des habitants sédentaires dans ce pays, comme il y en a eu sans doute sur quelques autres points plus élevés dans le voisinage, tels que *Baqla*, *Enjelâl* et le haut *Aqrza*. On voit encore des ruines d'édifices de pierre à l'extrémité sud-ouest du *Naqfa*, entre autres une construction de forme carrée à doubles parois de pierre, et fermée par un mur de clôture d'en-

viron soixante pieds de diamètre ; et un peu plus loin, il y a des carreaux de pierre en grand nombre, groupés en guise de sièges autour d'un carreau pareil. Chaque pierre est posée contre une autre, qui figure une manière de dossier. Outre cela, sur toute l'étendue du territoire des *Beni-Amer* et des *Ĥabba*, on rencontre fréquemment des monuments funéraires à deux ou à quatre étages, construits d'une façon assez originale, à pierres sèches, quelques-uns recouverts d'un crépi en plâtre, et la plupart fermés d'un enclos. On attribue ces monuments aux *Bet-Malek* (ou *Malié*), autochthones dont il existe encore dans le pays une tribu peu nombreuse.

Baqla est déjà cité par Ludolf dans son histoire de l'Ethiopie. C'est, dit-il, un district du gouvernement de *Bakar-Nagaš*. « Armentarii sunt *Beklenses*, haud procul Suaquenà, qui æstate montes incolunt, hyeme vero in plana descendunt, et pabulum sequendo, sedes cum tempestatibus anni mutant ». *Ludolfi Historia æthiopica*, lib. I, c. 3, 29 et c. 40, 6.

Après nous être arrêtés deux jours dans le *Naqfa*, nous descendîmes par le passage de *Diqdiq* dans les vallées de l'*Ĥedaï* et du *Māo*. Nous primes d'abord la direction du sud-sud-est, après avoir franchi le col d'*Ašōrim*, et la grande plaine d'*Af-Abed*, où viennent en été les *Ats-Témariam* ; ensuite nous nous tournâmes au sud-ouest pour aller à *Qalāmet*, dans la vallée supérieure du *Lebka*, où passe la route qui conduit de *Maṣauza* au pays des *Bogos* et à *Kasalah*. La caravane qui transportait nos bagages de *Wold-Gān* à *Kérén* avait mis si peu de diligence dans sa marche, que, l'ayant devancée, nous résolûmes de l'attendre aux environs de *Qalāmet*, ce qui nous décida à nous arrêter quelques jours dans le *Lebka*. Le site prend ici l'aspect des régions tropicales. Des gorges étroites, revêtues d'une profusion de buissons d'euphorbes (*euphorbia Schimperii*?) et d'aloès, conduisent dans les contrées montueuses des environs. D'énormes *adansonia*s lèvent sur les pentes leurs cônes et leurs rameaux gros et noueux, maintenant dépouillés de verdure. Quelques terrains bas et humides sont om-

bragés de tamarindes aux minces feuilles et de magnifiques kigélies, dont les fruits bizarres tiennent à de longs faisceaux de fibres. Différentes espèces d'acacias composent les fourrés, et les bauxmiers, les sterculiers, les dragonniers (*dracœna ombet*, Heugl.) se font remarquer sur les hauteurs. Ici aussi, le gibier était en abondance, notamment les antilopes, les pintades et les francolins.

A l'égard des formations géologiques de la vallée de *Lebka*, ce sont toujours les schistes qui prédominent. Il n'y a que les terrains contigus à la côte (le *Saïel*) qui possèdent des couches alluviales entremêlées de couches calcaires ; mais les schistes y percent en divers endroits. Les volcaniques au midi de la colline *Gezenab* et jusqu'au-delà du *Desit* rappellent ces laves fusées qui selon *Blanford* constituent la formation d'*Aden*. Ces laves percent à travers les calcaires marins en masses efflorescentes couleur de brique, notamment du côté du *Χôr-Amba* et du *Šakat-qaiġ*.

Il entra dans le plan de notre voyage de pousser jusqu'à *Kérén*, et de là aux montagnes de *Tembelen*. Mais mon compagnon de voyage étant pressé de retourner dans ses foyers, nous prîmes le chemin de *Maṣauṣa*, le plus court, par la vallée d'*Ain*. Le 4 mars, nous étions arrivés, et le lendemain du même jour le bateau de la poste khédiviale nous emmenait à *Sauakin* et de *Sauakin* à *Suēs*.

Mon dessein de faire quelque séjour au pays de *Sanġar*, pour y continuer mes recherches sur l'histoire naturelle, ne put être réalisé par suite d'un accident : mes munitions de chasse, confiées à la garde d'un domestique européen, avaient été égarées.

La ville de *Maṣauṣa*, ainsi que toute la côte jusqu'à *Sauakin*, était autrefois soumise à l'autorité immédiate de la Sublime-Porte, qui céda ce territoire au Khédive, il y a huit ans. Vers la même époque, le souverain de l'Égypte acquit le pays de *Bogos* et quelques autres districts limitrophes, toute la plaine de *Danakil* jusqu'au sud du golfe de *Tegurah*, enfin *Zelṣa*, *Bulkār* et l'excellent port de *Berberah* sur la côte des *Šomal*. Des réformes notables furent aussitôt préparées pour l'administration des nouvelles provinces, en vue du bien-être des populations et de la prospérité du commerce. Un

service de télégraphes et une route commode pour les caravanes relie maintenant la ville de *Maṣauṣa* avec la province de *Takah*, la plus riche du *Sudān oriental*. Des établissements militaires sur différents points, appropriés dans l'intérieur comme dans les places maritimes, entretiennent le bon ordre et la sécurité à l'égard des personnes et des biens.

Un navire de guerre égyptien stationne dans le port de *Berberah*. Un aqueduc pourvoit d'une eau excellente l'île de *Dualāt*, entre l'île de *Maṣauṣa* et la terre ferme, et ces deux îles communiquent entre elles et la côte par des jetées.

Cependant, le tour qu'ont pris les affaires en *Abyssinie* se présente sous un jour moins heureux. A l'exception du *Šōwa*, qui se trouve à l'écart par sa position géographique et politique, cet empire, que les discordes civiles désolent depuis la mort du Négus Theodoros, voit son commerce et son agriculture ruinés; et ce serait un bienfait pour ce pays populeux et capable de développement sous un meilleur régime s'il était soumis à l'autorité du Khédive. Il n'y a que la force des influences étrangères qui pourrait y donner aux affaires une impulsion favorable. D'ailleurs, l'*Abyssinie* est déjà tout enclavée dans les possessions égyptiennes. Les places maritimes de *Sauakin*, de *Maṣauṣa* et de *Teḡurah* ne lui appartiennent plus depuis le seizième siècle; *Qalabāt*, dépôt de commerce, jadis neutre dans le *Senār oriental*, ne l'est plus aujourd'hui. Il ne peut donc plus, dans les conjectures présentes, être question pour l'*Abyssinie* d'un développement commercial au dehors, et tout aussi peu d'une réforme religieuse et sociale dans l'intérieur, et nuls bons éléments ne sauraient s'y faire jour. Ainsi, une des plus fertiles provinces de l'Afrique, un empire jadis heureux et florissant, s'achemine de plus en plus vers la décadence politique et sociale.

A l'égard des résultats de ce voyage, la hâte avec laquelle le pays fut parcouru, m'empêcha de faire des recherches plus actives sur l'histoire naturelle; il n'a pu être non plus question de réunir des matériaux dans l'intérêt de la science. Quoi qu'il en

soit, je crois avoir constaté que beaucoup de produits particuliers aux tropiques, tant pour le règne animal que pour le règne végétal, surtout des formes qui appartiennent spécialement aux montagnes d'*Habeš*, sont beaucoup plus répandues vers le nord qu'on ne l'a supposé jusqu'aujourd'hui. Le plan de notre route par *Sauakin*, *Aqiq*, *Wold-Gän*, le *Naqfa* et la vallée du *Lebka*, a été levé avec toute l'exactitude que permettaient les circonstances. Plusieurs séries d'altitudes ont été déterminées.

Stuttgard (Wurtemberg), 1^{er} juin 1875.



WERNER MUNZINGER-PACHA

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

DOR-BEY

Werner Munzinger est né à Olten en Suisse, le 21 avril 1832. Bien jeune encore, il suivit à Soleure son père appelé à faire partie du Conseil d'Etat du canton, et fit ses premières études au collège et au gymnase du chef-lieu. Déjà à cette époque, il est facile de découvrir chez lui le trait principal qui fera le fond de son caractère, l'indépendance d'esprit dominée par le sentiment du devoir. Le besoin de savoir se trahit en lui par le besoin de tout lire, mais de tout lire sans règle ni méthode. Les notes prises par l'enfant et que l'homme a fait soigneusement conservées, prouvent des excursions assez étendues dans presque toutes les branches des littératures allemande, anglaise et française, sans qu'on puisse préjuger encore quelle direction spéciale prendra cette jeune intelligence.

Député par son canton à la Diète, appelé à siéger au Conseil fédéral, puis à présider la Confédération, le landamman Munzinger vécut désormais davantage à Berne qu'à Soleure. Cette élévation rapide de son père à la plus haute charge de la Confédération exerça sur l'enfant une espèce de fascination : son père, qu'il adorait tout en tremblant devant lui, lui apparut comme un être supérieur, et ce n'était pas sans étonnement qu'il voyait son frère aîné Walther, d'un caractère moins réservé, entrer en communication familière avec l'idole. J'insiste sur ce fait parce qu'il donne à plusieurs d'entre ceux qui ont connu Munzinger-Pacha la clef d'un des côtés de son caractère, qui étonne chez un homme aussi énergique, sa timidité envers ceux qu'il considérait comme ses supérieurs soit par leur position sociale, soit par leur intelligence. Dès lors il s'habitua à regarder son frère comme un intermédiaire entre

son père et lui et à lui obéir en tout. Ce n'est pas que cette obéissance n'eût ses moments de révolte. La nature de Werner était au fond très indisciplinée et indépendante. Peu d'hommes ont travaillé comme lui, et il se disait lui-même essentiellement paresseux, et l'était de fait à ses heures ; peu d'hommes ont su comme lui être l'esclave du devoir, et il se cabrait à tout instant contre toute espèce de contrainte ; peu d'hommes ont été doués d'une aussi vaste et aussi poétique imagination, et il sut concentrer toutes ses facultés vers le but à atteindre et se plier aux détails les plus prosaïques de la vie pratique.

Les deux frères, après avoir terminé leurs classes à Soleure et à Berne, se rendirent à Paris pour y continuer leurs études. Munzinger s'était d'abord voué à la théologie, mais cette étude ne donna pas à son cœur la satisfaction qu'il en attendait. En science, comme dans sa carrière subséquente, il appartenait à la race des pionniers : il lui fallait les pays vierges et les grands horizons. Il ne tarda pas à consacrer tout son temps à la philologie comparée ; l'Orient l'attirait comme tant d'autres, et il entra à l'Ecole des langues orientales, dont il fut un des meilleurs élèves.

Désormais, sa carrière était toute tracée. Justement à cause de l'attraction que l'Orient exerçait sur lui, il ne se sentait apte ni au travail assidu de cabinet qui fait le savant, ni à la régularité d'occupations et d'allures qui est le propre du professeur de langues. Sa petite patrie ne pouvait lui offrir un champ d'action dans la carrière consulaire. Un peu malgré le vœu de sa famille, mais encouragé par son frère qui sentait bien qu'il y avait là pour lui une nécessité morale, il affronta bravement la situation et vint en Egypte sans but ni position bien déterminés. Ses commencements furent difficiles. Munzinger était trop fier, une fois une décision prise, pour en faire supporter les conséquences aux autres : il n'accepta de sa famille aucun secours pécuniaire et commença ses voyages avec des ressources extrêmement restreintes. Il parcourut ainsi, en modeste touriste, presque toute l'Abyssinie et ses confins vers le Kordofan, le Gallabat et le Taka, se procurant l'argent nécessaire en faisant le commerce des gommes et autres articles du

Soudan. Sa remarquable aptitude pour les études philologiques lui permit d'apprendre en peu d'années non seulement la langue de l'Amhara, mais encore la plupart des dialectes des Bogos et des Gallas. En 1859, il publia sa monographie sur le droit des Bogos. Il prit bientôt son quartier général à Massawa, et épousa une Abyssinienne de famille noble qui fut l'énergique et fidèle compagne de presque toutes ses expéditions et qui a succombé presque en même temps que lui sous les coups des Gallas. Lorsqu'en 1861 l'expédition allemande, commandée par de Heuglin, se mit à la recherche du malheureux Vogel, et reprit à nouveaux frais les explorations de la Haute-Nubie, elle fut trop heureuse de s'adjoindre Munzinger, qui y joua un rôle prédominant. Les résultats de ses recherches furent publiés à part par Petermann en 1862. Rentré à Massawa, où il accepta les fonctions de consul de France, Munzinger réunit toutes ses observations dans un ouvrage qui a autant de valeur ethnographique et philologique que de charme pittoresque et poétique, ses études sur l'Afrique orientale qui parurent en 1864.

L'hiver de 1867 à 1868 fut une des époques les plus laborieuse, mais aussi les plus importantes de sa trop courte carrière. Lord Napier se l'était attaché comme interprète général du corps expéditionnaire anglais. La tâche était difficile. Ce n'était pas seulement un guide connaissant à fond la nature, la langue et les coutumes du pays que demandait lord Napier, c'était aussi un négociateur capable d'entrer en relations avec ceux des chefs abyssins que l'on pouvait espérer de détacher de la cause de Théodoros. Munzinger était de taille à répondre à toutes les exigences. C'est lui qui conseilla aux Anglais le mouillage de la baie de Zoula, et qui leur montra la passe de Kumoylé, qui permettait à l'armée d'éviter de longues marches ou un séjour malsain sur le littoral et de gravir d'emblée le haut plateau par un défilé si dangereux que les Anglais l'ont nommé l'escalier du diable. C'est lui qui négocia avec ce même Kassa, notre adversaire actuel du Tigré, pour le décider, non seulement à laisser passer l'armée, mais à lui fournir des vivres et à prendre les armes

contre Théodoros. Toujours à l'avant-garde avec lord Napier, Munzinger partagea toutes les fatigues et toutes les privations de cette campagne, plus pénible et aventureuse que réellement dangereuse. Après la mort de Théodoros, il revint à Massawa, d'où il recommença ses explorations sur les confins du massif de l'Abysinie. Ces excursions étaient bien loin d'être sans périls. Un jour, frappé de trois balles, dont l'une lui brisa le bras et dont une autre lui traversa l'abdomen, il fut laissé pour mort dans un défilé, et ne dut son salut qu'au dévouement de sa femme. Une des balles ne put être extraite que plusieurs mois après par un chirurgien anglais d'Aden.

En 1870, Munzinger fut appelé par S.A. le Khédive à prendre le gouvernement de Massawa qu'il habitait depuis si longtemps. Les talents dont il fit preuve dans ces nouvelles fonctions décidèrent Son Altesse à lui confier le gouvernorat général du Soudan oriental, comprenant, outre Massawa et Souakin, le Bogos, le Barka, le Taka, le Gédarif et le Gallabat. Arakel-Bey, dont tant d'ami pleurent ici la perte, fut chargé sous ses ordres de le remplacer à Massawa. La vie de Munzinger devint nomade. Tantôt à Keren, tantôt à Massawa, à Souakin, au Caire, le plus souvent à Kassala, partout il portait avec lui son infatigable activité. Munzinger était de ces hommes qui agissent par eux-mêmes et qui trouvent rarement des instruments parmi ceux qui les entourent. Partout où sa présence était nécessaire, il y courait. Son administration était du reste toute pacifique; il croyait obtenir davantage par la patience et la droiture que par la force, quoiqu'il ne reculât jamais devant les moyens violents lorsqu'il les croyait nécessaires.

La passion dominante de Munzinger, c'était la géographie; son rêve, de pouvoir un jour reprendre ses voyages. Il se sentait propre à cette vie aventureuse davantage encore qu'à l'administration régulière des provinces qui lui avaient été confiées. En attendant, il aurait voulu arriver à un relevé topographique exact de Massawa au Nil. La plus grande partie du cours du Gash dans le Taka, tous les environs de Kassala sont déjà terminés et ont été déposés au Ministère de la guerre. Ne pouvant prendre lui-même le bâton de

voyageur, il envoya en 1872 son secrétaire européen, Haggenmacher de Brugg explorer le Hérier avec mission d'atteindre le Joub, et d'en suivre si possible le cours jusqu'à Jouba. L'expédition ne réussit qu'en partie. A mi-chemin, Haggenmacher, qui avait été attaqué toutes les nuits par les Gallas, se vit forcé de revenir en arrière. Ses notes sont pleines de détails intéressants. Haggenmacher est tombé avec Munzinger.

Dans le courant de cette même année, Munzinger perdit son frère bien-aimé, Walther, professeur de droit à l'Université de Berne. Nous avons déjà vu quelle influence la personnalité puissante de ce frère exerçait sur lui. Munzinger, grâce surtout à son attachement pour Walther, était resté Suisse malgré les années et la distance; il suivait avec un ardent intérêt toutes les péripéties des luttes intérieures dans lesquelles Walther, qui s'était mis à la tête du mouvement vieux-catholique, jouait le premier rôle. Cette mort fut pour Munzinger un coup terrible : son frère personnifiait pour lui la famille, la patrie, tout un passé, qui sait ? peut-être même l'avenir. Tous ces liens se rompirent à la fois. Trop fort pour se laisser abattre par la douleur, Munzinger avait le cœur trop sensible pour oublier. De ce moment-là, un voile de tristesse couvre toute son existence.

La fin de cette carrière, messieurs, vous la connaissez :

Pendant l'été, les frontières du Bogos et du Taka furent inquiétées par les partis abyssins. Kassa concentrait son armée vers Adoua. Ménélék, le roi du Shoa, depuis longtemps en lutte avec son redoutable rival du Tigré, sentant que le moment décisif approchait, envoya au Caire le Ras Bourou pour négocier un traité de commerce qui ouvrit au Shoa les communications avec la côte de la mer Rouge et lui permit de se ravitailler de ce côté. Zeila et Tadjura avaient été cédés par la Porte. Il devenait donc de la plus haute importance d'entrer en relations avec Ménélék pour le cas où les opérations commenceraient du côté du Hamasên et du Bogos. Munzinger fut envoyé, dans ce but, à Tadjura et à Aoussa, tandis que le regretté Arendrup-Bey se rendait à Massawa pour prendre le commandement du corps d'observation et des quelques

compagnies concentrées dans le gouvernement d'Arakel-Bey. Munzinger arriva à Tadjura le 4 octobre et en repartit dans la nuit du 26 au 27. Ras Bourou, dont la tête avait été mise à prix dans le Tigré, l'accompagnait.

« Nous voilà enfin en route, m'écrivait Munzinger. Pour épargner à gens et chameaux une marche dans le sable le long de la côte, nous nous sommes réembarqués cette nuit sur le *Zagazig*, et nous voguons vers Gela Heffô, à 15 milles à l'ouest de Tadjura; ce soir commencera notre voyage par terre.

» Nous avons eu à Tadjura un assez long retard amené par la difficulté de réunir les chameaux. Nous n'avons avec nous que des objets de première nécessité, du biscuit et des fromages qui se transportent facilement; pas de tentes. Je n'ai pris que 350 hommes, 2 canons et 2 fusées. Le reste attend à Tadjura. Il y a trente-six heures de marche d'ici à Aoussa, en partie sur un mauvais cailloutis volcanique. Notre route touche le lac Assal, où se trouve une grande saline, puis elle débouche dans un beau pays bien irrigué. Notre tâche devient plus difficile à mesure que nous la voyons de plus près, pas autant matériellement toutefois que moralement parlant, parce que nous avons affaire à une population étrange et inconnue, et que nous ne savons pas encore le moyen propre à gagner sa confiance. Encore ici, l'honnêteté et la droiture nous viendront en aide, je l'espère, pour nous gagner, sinon les cerveaux, du moins les cœurs.

» Nous nous portons tous bien; ma femme est avec moi et sera mon recours dans les heures d'abattement, car j'aurai besoin d'encouragement; mais le but est bon. L'Abyssinie postérieure trouvera un débouché vers la mer et prendra certainement un rapide développement. La géographie peut être tranquille : nous travaillerons. »

Munzinger se fiait trop à sa droiture. Aux frontières de Aoussa, le fils du cheikh Mohamed-el-Héda, qui règne dans la capitale, vint le saluer au nom de son père et lui offrir de le conduire. Munzinger lui fit don d'un vêtement d'honneur et de 40 talaris, outre l'argent qu'il lui confia pour acheter des vivres, et renvoya comme

inutiles les six guides qu'il avait amenés avec lui de Tadjura. Le 14 novembre au soir, on arriva au bord du lac à quelques heures de Aoussa, et on campa sur un terrain bas couvert d'arbustes à hauteur d'homme. Rien n'indiquait des intentions hostiles de la part des populations. Le cheikh Mohamed avait demandé à s'éloigner pendant quelques heures pour chercher des vivres. Il ne revint pas à l'heure indiquée. Munzinger était inquiet; il errait dans le camp pour s'assurer de la vigilance des sentinelles. Vers deux heures du matin, deux hommes conduisant un bœuf et une vache s'approchèrent du camp pour vendre leur bétail. Ne voulant ni les laisser repartir ni donner l'alarme pour si peu, on les attacha à un canon. A un cri qu'ils poussèrent et qui devait être un signal, les Gallas pénétrèrent en foule et de tous côtés dans le bivouac. Le fils du cheikh Mohamed, qui connaissait le camp, se précipite sur Munzinger et le perce de quatre coups de couteau de chasse, puis tombe lui-même tué par le tchawich du pacha. Les femmes sont massacrées. Dans la mêlée, Munzinger reçut six autres blessures. Il respirait encore; ses domestiques le transportèrent à un millier de pas du combat. La nuit était profondément sombre. Après avoir perdu un grand nombre des leurs, les soldats parvinrent à se réunir et à prendre position sur une colline voisine sous le commandement du capitaine d'état-major Izzat-Effendi et d'un agha des troupes soudaniennes. La lutte dura jusqu'au matin, puis l'ennemi se retira. Les troupes étaient épuisées. Ne se voyant plus attaqué, Izzat-Effendi réunit les plus valides et descendit dans le camp. Ils enclouèrent les deux canons, brisèrent les fusils épars, détruisirent les munitions inutilisées. Munzinger mourut vers midi. Outre l'expression de son dévouement inaltérable envers Son Altesse, sa dernière pensée fut de demander qu'on dressât une carte de la marche de l'expédition. La retraite commença le lendemain, périlleuse et pénible. Râs Bourou et Haggemacher succombèrent pendant la route à leurs blessures et à l'épuisement.

Ce fut tout.

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 12 Novembre 1875.

La séance est ouverte à deux heures de l'après-midi.

L'ordre du jour portait :

1^o Rapport du Président sur la situation actuelle de la Société khédiviale de Géographie, sur ses relations avec les autres Sociétés savantes et sur les dons qui lui ont été offerts.

2^o Election au scrutin de liste des membres du bureau dont les fonctions sont gratuites et de la commission centrale, conformément aux articles 17, 18 et 20 des Statuts.

3^o Compte rendu sommaire par le Secrétaire général des travaux du congrès géographique de Paris, en tant qu'ils concernent l'Afrique.

M. le Président explique à la Société pourquoi la séance de rentrée a été différée jusqu'aujourd'hui. Au double titre de délégué du Khédive et d'invité de la Société géographique de Paris, il s'est rendu au congrès international des sciences géographiques, qui aura sa place marquée d'une manière indélébile dans l'histoire des progrès de la science.

M. le Président s'applaudit de la magnifique part qu'a prise au congrès la France, qui jusque-là passait pour être restée étrangère aux sciences géographiques, et loue pleinement la gracieuse hospitalité qui a été accordée à lui comme à tous les savants étrangers ; les honneurs rendus aux Présidents des anciennes Sociétés de géographie de Londres, Berlin, Vienne, etc., ont été aussi accordés au Président de la Société naissante d'Egypte.

M. le Président a dit ensuite qu'un de ses principaux objets, en se rendant au congrès, avait été de trouver, parmi tant de voyageurs et de savants, un secrétaire général pour la Société khédiviale. Il croit avoir trouvé toutes les conditions désirables réunies dans le marquis de Compiègne, le célèbre explorateur de l'Ogooué et de la côte occidentale d'Afrique sous l'équateur, où ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique inconnue ont dépassé ceux de tous ses prédécesseurs, y compris Dutchaillu. Il énumère ensuite les états de service de M. de Compiègne, comme ancien auditeur du Conseil d'Etat,

voyageur dans la Floride et dans l'Amérique centrale, membre du jury de l'exposition du congrès, secrétaire du groupe des explorations et voyages au congrès, etc., etc.

L'orateur arrive ensuite aux relations de la Société Khédiviale avec les autres Sociétés, sœurs de la nôtre, ou autres Sociétés savantes. Vingt Sociétés ont répondu favorablement à la circulaire adressée par M. le Président le 1^{er} juillet, et lui ont promis l'échange de leurs publications. Vingt-cinq autres, en promettant de même leur concours, ont accompagné leurs promesses d'un premier envoi de leurs publications périodiques.

« Il faut, dit M. le Président, attribuer à la saison des vacances pendant laquelle nos circulaires ont été envoyées, le défaut de réponse de beaucoup d'entre elles; l'adhésion et les encouragements des Sociétés de géographie d'Europe sont pour nous une question vitale; mais nous pouvons espérer que l'Égypte, qui a tant de fois donné à de si nombreux voyageurs hospitalité, *aide et protection*, trouvera en retour sa part des productions de la science, à laquelle elle a toujours participé à certains égards.

» Des séries complètes nous ont été promises par les Sociétés de géographie de Paris, de Vienne et de Saint-Petersbourg. L'Académie de Metz nous a offert toute la série de ses publications depuis 1819; mais le don de la plus grande valeur nous a été gracieusement concédé par Sa Majesté l'Empereur Guillaume : ce sont les monuments de l'Égypte par Lepsius, dont le prix est de cinq mille francs.

» Plusieurs auteurs nous ont fait hommage de tout ou partie de leurs œuvres; ce sont :

MM. KELLER.

LEUTZINGER.

GUBERNATIS.

ROGER.

MEULEMANS.

CORRENTI.

ANTOINE D'ABBADIE.

LEPSIUS.

CAMPERIO.

GIRARD (voyage en Abyssinie).

CONDERRO (ouvrage très savant sur le découverts de l'Amérique).

MM. LE M^{re} DE COMPIÈGNE (les deux volumes de son voyage à l'Ogooué).

SOLEILLET.

SCHLAGINTIVEIT.

ROSSI-BEY.

LAMBERT. (de Nantes).

LE COMTE DE CROIZIERS.

DE VILLEMEREUIL.

DE MARCHI.

NEROUTZOS.

» Notre bibliothèque se compose de 1,111 ouvrages, environ trois mille volumes.

» L'état de notre Société se présente ainsi qu'il suit : elle compte 144 membres du Caire, 139 d'Alexandrie; 8 résident ailleurs en Egypte et 7 en Europe ; en tout environ 300, nombre sur lequel je basai mon calcul approximatif de recettes et de dépenses lors de mon premier projet que j'avais l'honneur de soumettre à S. A. le Khédive. Si favorables que soient les conditions extérieures dans lesquelles notre Société est constituée et si véritable que soit l'intérêt que lui portent tous ses membres, il lui manque encore un élément vital de réussite, dont l'absence ne nous permet pas d'envisager l'avenir sans quelques appréhensions, et je veux, à ce sujet, faire appel à votre concours tout dévoué.

» Vous savez, messieurs, que dans une Société savante les discussions verbales ne suffisent pas pour témoigner de son activité et de sa vitalité. Pour que les autres Sociétés, sœurs de la nôtre, nous regardent comme leur égale, il faut que nous donnions de la publicité à nos travaux, et que nous élaborions les matières qu'en raison de la position même de notre Société et des conditions favorables dans lesquelles elle est placée, on est en droit d'attendre de nous. C'est seulement par la publication d'un Bulletin que nous pouvons nous faire valoir ; sans cela notre jeune Société sera impitoyablement regardée comme un mirage trompeur. »

M. le Président énumère les différents manuscrits qui formeront la base du Bulletin de la Société ; il dit que ces travaux suffiront à peine, en les choisissant bien, pour remplir deux numéros du futur Bulletin de la Société.

M. le Président exprime ensuite le regret que diverses communications géographiques du plus haut intérêt aient échappé à notre Société ; il cite, parmi celles-ci, un fort intéressant travail de M. Kemp, ingénieur au service du général Gordon ; un autre de M. Chippendal, et un troisième on ne peut plus remarquable du colonel Long-Bey ; puis, parlant du mémoire si intéressant et si habilement écrit d'Ernest Linant, dont une partie a été donnée dans le *Moniteur égyptien*, il rend un dernier hommage à la mémoire de cet explorateur, dont la perte sera un deuil éternel pour notre jeune création, et qui avait fait de nouveau briller dans les annales de l'Egypte le nom déjà si fameux de son père.

« Tout le monde sait en Europe, continue M. le président, que l'Egypte s'étend à pas de géant vers l'intérieur de l'Afrique dans toutes les directions. De nombreuses expéditions parcourent en tous sens les contrées les plus intéressantes et même les plus mystérieuses de l'Afrique ; c'est donc à nous qu'appartient la tâche de les mettre au grand jour, sans cela les reproches du monde scientifique s'accumuleront sur nous. On nous en voudra de ne pas avoir su profiter des résultats récents, et on nous accusera de négligence et d'inertie. »

M. le Président explique ensuite qu'on ne saurait attendre des expéditions militaires tous les résultats nécessaires pour la science, et que nous avons besoin de savants, d'explorateurs de profession et de spécialistes. Il termine en faisant appel au concours de tous les membres de la Société, où chacun dans leur sphère peuvent rendre de grands services en envoyant des communications intéressantes, en faisant des dons à la bibliothèque et en obtenant l'adhésion de nouveaux collègues.

A la suite du discours de M. le Président, M. Colfavru a demandé la parole pour une motion d'ordre, et, après avoir fait un tableau dramatique de la mort de M. Ernest Linant, venant, quelques mois après celle de son frère Auguste, désoler le cœur de S. E. Linant-Pacha, il demande à la Société Khédiviale de Géographie de nommer Linant-Pacha président honoraire de la Société, et MM. Ernest et Auguste Linant membres honoraires.

Après M. Colfavru, S. E. le général Stone a présenté quelques observations au sujet du discours de M. le Président ; il croit que, dans son discours, M. Schweinfurth a fait trop bon marché des services que peuvent rendre à la science les officiers en général et ses officiers en particulier. Il cite plusieurs rapports faits par les officiers de son état-major, et très remarquables au point de vue scientifique. Il explique ensuite pourquoi il a dû envoyer à la Société de Londres ou à celle de Paris plusieurs documents dont M. Schweinfurth a regretté la perte pour notre Société ; et enfin annonce qu'il tient à notre disposition plusieurs pièces intéressantes, spécialement des notes prises par le très regretté Ernest Linant.

Conformément à l'ordre du jour, MM. les membres fondateurs de la Société procèdent ensuite à l'élection de deux vice-présidents, de deux vice-secretsaires, d'un trésorier et de la commission centrale.

Cette élection donne les résultats suivants :

Ont obtenu la majorité de voix :

Comme vice-présidents : S. E. LINANT-PACHA.

S. E. MAHMOUD-BEY, astronome de Son Altesse.

Comme vice-secretsaires : MM. T. FIGARI.

F. BONOLA.

Comme trésorier : M. BEYERLÉ.

Comme membres de la commission centrale :

MM. GASTINEL-BEY.

Dr ABBATE-BEY.

Dr REIL.

TRAVERS, consul d'Allemagne.

ISMAÏL-BEY.

MM. le Dr ROSSI-BEY.

R. BORG, chancelier du Consulat britannique.

HUGIN, ingénieur.

DUTILH, consul des Pays-Bas.

MM. FRANZ-BEY, ingénieur.

DELCHEVALERIE.

VIDAL, professeur.

DOR-BEY, inspecteur des écoles.

Dr GAILLARDOT, directeur de
l'Ecole de médecine.

MM. DAUPHIN, secrétaire au minis-
tère de l'instruction pu-
blique.

COLUCCI-PACHA.

HAIMANN, chef de division au
ministère de la justice.

S. E. Linant-Pacha s'étant excusé de ne pouvoir accepter la vice-Présidence, en raison de son grand âge et des douloureux événements qui l'ont récemment éprouvé, elle est déferée au général Stone, qui avait obtenu, après lui, le plus grand nombre de voix.

A défaut d'acceptation de M. Beyerlé, M. E. Hess est nommé trésorier de la Société, et, à défaut d'acceptation de MM. Borg et Colucci-Pacha empêchés, MM. Rousseau-Bey et Baudry sont, dans les mêmes conditions, élus membres de la commission centrale.

M. le Dr Schweinfurth présente à la Société son nouveau Secrétaire général, M. le marquis de Compiègne, qui prend la parole en ces termes :

Messieurs, si je n'ai pas toutes les capacités que vient de me prêter notre Président, j'ai du moins une extrême bonne volonté que je mets tout entière à la disposition de la Société Khédiviale de Géographie : elle me vaudra, je l'espère, son indulgence et je vais en avoir grand besoin, car c'est vraiment une tâche difficile qui m'incombe de faire un compte rendu même partiel des travaux du congrès international des sciences géographiques : dans cette grande solennité scientifique, toutes les nations avaient répondu à l'appel qui leur était fait par la France avec un grand empressement et une franche cordialité : toutes les défiances, toutes les haines avaient été mises de côté et les rivalités s'étaient changées en une noble émulation ; de tous les points de l'Europe, les ministères, les bibliothèques, les musées, les sociétés savantes, les grands éditeurs avaient envoyé à qui mieux mieux à notre exposition de véritables trésors artistiques, historiques et scientifiques. De toutes les parties de la terre les explorateurs les plus connus, ceux qui revenaient et ceux qui allaient partir, ceux qui avaient affronté les mers de glace ou souffert sous le soleil torride de l'équateur étaient accourus à ce grand rendez-vous ; — si courtes qu'aient été les journées consacrées aux séances du congrès, les travaux accomplis par la réunion de tant d'hommes d'élite ne pouvant manquer d'être très multiples et très complexes, je ne saurais les aborder tous et ce n'est qu'un très petit coin de ce tableau que je veux dérouler sous vos yeux : je me propose de parler presque exclusivement d'explorations africaines, mais avant d'entrer en matière, je demande la permission d'insister sur ce grand réveil des études géographiques en France qu'a déjà signalé M. le Président.

M. le Secrétaire général démontre ensuite que depuis cinq années la France, mettant à profit ses revers sur ce point comme sur tous les autres, a plus fait pour les études géographiques par ses travaux cartographiques, ses publications didactiques et de voyages qu'aucun autre pays du monde, et il s'applaudit d'avoir vu dans ce palais même des Tuileries dont une partie encore en ruines attestait les discordes et les malheurs de son pays, s'élever cette magnifique exposition pour témoigner hautement que la France était entrée dans une ère nouvelle et toute glorieuse.

Arrivant ensuite à son sujet, M. le Secrétaire général a expliqué que chacune des sections qui composaient le congrès travaillait isolément et que les actes du congrès n'étant pas encore publiés, c'est à peu près seulement du 7^e groupe (explorations et voyages), dont il était Secrétaire général, qu'il pourra raconter les travaux : au reste, c'est ce septième groupe qui s'est principalement occupé de l'Afrique, et c'est celui dont les réunions étaient les plus nombreuses et les plus assidûment fréquentées ; c'est que le public se passionne toujours pour ces hommes atteints d'une folie glorieuse qu'on nomme les explorateurs, quittant tout, patrie, famille, amis, pour aller arracher à l'inconnu la solution de quelqu'un de ses problèmes ; c'est qu'on suit avec émotion la route de leur misère, de leurs angoisses et de leurs dangers ; c'est que c'est un noble spectacle que celui de leur lutte incessante contre la barbarie et l'inclémence de la nature ; pour tous ces hardis pionniers de la civilisation, le congrès géographique de Paris a été une étape dans leur vie errante, un temp d'arrêt avant de marcher vers de nouvelles découvertes. Ces soldats d'une même cause habituellement dispersés aux quatre coins de l'univers ont voulu se connaître, se raconter leurs aventures, se communiquer les enseignements de leur expérience et combiner leurs attaques vers les régions les plus inaccessibles du globe.

Dans ces conditions, les séances du 7^e groupe ont été divisées en deux parties : l'une a été consacrée à l'étude de la meilleure solution à donner à un grand nombre de questions d'un intérêt général pour les explorateurs et pour les explorations qu'ils se proposent d'entreprendre ; la seconde a consisté dans le récit fait par eux de leurs explorations dans les contrées encore inconnues.

M. le Secrétaire général passe en suite en revue la partie intéressant l'Afrique des séances du 7^e groupe : le voyage du Dr Nachtigal, de Tripoli à Khartoum, par le lac Tchad, le pays des Baghirmi, le Ouadaï et le Darfour ; le récit fait par G. Rohlf de deux de ses voyages ; le premier, du lac Tchad au golfe de Guinée, le second au grand désert Lybique ; une très intéressante communication de M. Schweinfurth sur les arts et l'industrie dans l'Afrique centrale ; une discussion entre le Dr Nachtigal et le Dr Schwein-

furth sur l'origine et la direction du grand fleuve Ouëillé ; la question des moyens de transport et spécialement l'emploi des éléphants comme porteurs pour pénétrer au cœur de l'Afrique, la question de savoir s'il vaut mieux envoyer, pour explorer l'Afrique centrale, des expéditions nombreuses de blancs bien armés et bien organisés ou des voyageurs isolés ; le congrès s'est unanimement prononcé pour les voyageurs isolés dans les contrées encore inconnues.

M. le Secrétaire général a ensuite énuméré différents projets de voyage qui vont s'entreprendre ou qui ont été recommandés comme d'un haut intérêt. M. G. Rohf conseille un voyage de Bengasi au Oudai ; M. H. Duveyrier, l'exploration des massifs montagneux du Djeb-el-Hoggar ; M. Paul Soleillet annonce qu'il va entreprendre un voyage qui a pour but d'aller d'In-Çalah à Timbouctou et de Timbouctou à Saint-Louis de Sénégal ; ce projet a été combattu par M. Rohlf. M. Largeau, qui va partir pour une exploration dont Ghadamès sera le point de départ, a donné de très intéressants détails sur les Touaregs.

M. le Secrétaire général a ensuite parlé de l'expédition de MM. de Brazza et A. Marche, ancien compagnon de voyage de M. de Compiègne sur l'Ogooué, il a rendu compte des travaux des Aaka, ces Pygmées découverts par M. Schweinfurth à l'Orient et par M. Duchailu à l'Occident, et dernièrement observés par M. Marno pendant le voyage du colonel Long ; des travaux du congrès sur les meilleurs instruments à employer par les voyageurs pour observer les latitudes et les longitudes, sur les podomètres, etc. ; et enfin sur une question d'un grand intérêt, celle d'une mer intérieure à créer en Algérie et en Tunisie ; il résulte des renseignements donnés par M. le Secrétaire général qu'une mission, sous les ordres du capitaine Roudaire, vient de faire un nivellement du Sahara de Constantine, et que sur le territoire algérien cette mer intérieure ne rencontrerait aucune difficulté, mais qu'il n'en sera pas de même sur le territoire de la Tunisie. Le congrès a émis les vœux qu'il soit fait un nivellement des Chotts tunisiens analogue à celui que le capitaine Roudaire a fait sur le territoire algérien.

M. le Secrétaire général dit que dans cette réunion de soldats de la science on n'a pas oublié ceux qui manquaient à l'appel, parce qu'ils avaient trouvé une mort glorieuse au champ de leurs travaux : suivant l'expression de Duveyrier, les explorateurs africains ont jalonné de leurs cadavres les routes qu'ils ont tracées en Afrique ; un dernier hommage a été rendu à la mémoire de J. Miani, de Dourneau Duperré, de Joubert, etc., etc. A ce sujet, M. le Secrétaire général demande la permission de s'associer aux paroles qui ont été dites au sujet de l'infortuné Ernest Linant, et d'exprimer, au nom de la So-

ciété de Géographie, à son malheureux et illustre père, Linant-Pacha, l'expression de sa profonde douleur.

M. le Secrétaire général termine en disant qu'au congrès géographique l'Auguste Souverain de l'Egypte qui a fait plus que tout autre pour étendre en Afrique le domaine de la civilisation et de la science, ne pouvait échapper à la reconnaissance du monde savant. Dans une séance du 7^e groupe, dont la présidence d'honneur avait été confiée à Mahmoud-Bey, le 7^e groupe, sur la proposition de M. de Beauvoir, a voté à l'unanimité les plus vifs et les plus chaleureux remerciements à S. A. le Khédive pour les encouragements incessants qu'il a donnés à la géographie, aux géographes et aux explorateurs, et il a ajouté que lorsqu'en sa qualité de Secrétaire général du 7^e groupe il a rendu compte de ce vote à l'Assemblée générale du congrès, un véritable tonnerre d'applaudissements est venu témoigner de l'admiration du monde savant pour l'Auguste fondateur de la Société Khédiviale.

Séance du 17 Décembre 1875.

La séance est ouverte à deux heures.

M. le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la dernière séance.

Un membre demande à ce sujet une rectification qui est accordée ; le même membre ayant voulu prendre la parole sur des questions d'administration intérieure de la Société, le Secrétaire général fait observer qu'aux termes du règlement intérieur qu'élabore en ce moment la commission centrale, aucune question autre que des questions scientifiques ne saurait être traitée dans l'assemblée mensuelle de la Société ; c'est à la commission centrale que les intéressés doivent porter leur réclamation.

M. le Président prend ensuite la parole sur l'état actuel de la Société : il constate que le nombre de ses membres s'est augmenté dans une proportion très satisfaisante (de près de cinquante) depuis la dernière séance ; il annonce que S. A. le Khédive a bien voulu ajouter une nouvelle faveur à tant d'autres en accordant la franchise postale dans l'intérieur de l'Afrique à toutes les lettres revêtues du cachet de la Société et que notre bibliothèque s'est enrichie de dons nombreux et importants faits par des particuliers ou par des Sociétés savantes ; parmi les dons des particuliers, il convient de citer en première ligne ceux de S. E. Linant-Pacha, Dr Reil, M^{me} V^e de Gottberg, etc., etc. ; parmi ceux des Sociétés savantes, le plus important est celui qui a été fait à la Société par l'Institut égyptien.

La parole est ensuite à M. le Secrétaire général : il dit que l'un des objets principaux que s'est proposé la Société Khédiviale de Géographie est d'étudier la grande marche en avant des explorateurs dans l'Afrique, de faire con-

naitre aux autres mais aussi de connaître elle-même chacune des conquêtes faites par la science sur ce grand cercle de l'inconnu qui va chaque jour se restreignant davantage devant les efforts combinés des voyageurs de toute nationalité, sur cette terre immense de l'Afrique, les efforts des pionniers de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de l'Amérique, de l'Italie convergent presque tous sur deux régions très éloignées l'une de l'autre, mais qui sont dans des conditions toutes différentes, les routes les plus favorables pour pénétrer au cœur de l'Afrique : la première est à l'Orient, c'est celle du Haut-Nil et des grands lacs découverts par Burton, Speke, Livingstone, etc., etc. ; la seconde est à l'Occident, c'est l'Afrique équatoriale avec ses deux grands fleuves, l'Ogooué et le Congo, c'est de cette partie de l'Afrique et spécialement de l'Ogooué sur lequel se porte en ce moment au plus haut degré l'intérêt du monde savant que M. le Secrétaire veut entretenir la Société Khédiviale ; il trace un rapide exposé des travaux des explorateurs sur ce point depuis que les Français ont fondé un comptoir au Gabon en 1844 jusqu'à l'époque où M. Ducaillu a commencé ses voyages, dont M. le Secrétaire général passe en revue les principaux ; M. le Secrétaire général parle ensuite de la découverte du fleuve Ogooué et de l'importance de cette découverte au point de vue géographique, il raconte ensuite les principales phases du voyage qu'il a entrepris lui-même en compagnie de M. A. Marche de 1872 à 1875, les résultats qu'il a donnés et comment il a été brusquement interrompu par l'attaque des Oséba cannibales, au moment où, après cent lieues faites en pays inconnu, MM. Marche et de Compiègne touchaient sans doute à des découvertes d'une extrême importance. Enfin, M. le Secrétaire général donne à la Société Khédiviale de longs détails sur l'expédition de MM. Savorgnan de Brazza et Marche qui, en ce moment même, sont engagés sur l'Ogooué et s'efforcent de gagner par cette voie les régions de l'Afrique centrale.

Après M. le Secrétaire général, M. Dor-Bey prend la parole et dans une notice nécrologique d'une grande élévation de style et de pensées retrace la vie et les travaux scientifiques du vaillant explorateur Munzinger-Pacha dont la perte a été si cruellement sentie par toute notre Société (voir au bulletin). En terminant, M. Dor-Bey demande à tous les membres de la Société Khédiviale de se lever en silence pour honorer la mémoire de Munzinger-Pacha ; la Société tout entière s'empresse de rendre cet hommage à la mémoire de son très estimé et très regretté collègue.

M. le Secrétaire général lit ensuite sur les documents fournis par S. E. le général Stone-Pacha une notice nécrologique sur un autre membre de la Société Khédiviale, mort sur le champ d'honneur, le colonel Arendrup ; sur la demande de M. le Secrétaire général la Société Khédiviale rend à la mé-

moire du colonel Arendrup les mêmes honneurs qu'à celle de Munzinger-Pacha.

Sur l'invitation de M. le Président, M. Yunker lit à la Société un *Mémoire sur une excursion dans le désert Lybique et spécialement au lac et à la vallée de Natron*.

La séance est levée à cinq heures.

Séance du 26 Janvier.

Après avoir donné lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. le marquis de Compiègne, secrétaire général, demande à MM. les membres fondateurs de vouloir bien ratifier par un vote de confiance l'élection du bureau et de la commission centrale telle qu'elle a été faite dans la première assemblée générale de la Société Khédiviale, bien qu'en raison de certaines circonstances le règlement n'ait pas été suivi à la lettre.

Ce vote est accordé à une très grande majorité.

M. le marquis de Compiègne donne ensuite lecture des art. 26 et 29 du règlement intérieur nouvellement élaboré par la commission centrale, aux termes desquels il est interdit de prendre la parole dans la séance mensuelle de la Société sur des sujets autres que les sujets scientifiques.

Cet incident terminé, M. le Président donne la parole à M. F. de Lesseps, qui, sous la forme d'une causerie pleine d'esprit et de verve, fait à la Société une communication sur l'intérêt historique qui se rattache à l'isthme de Suez et à l'importance qu'il y aurait à rétablir l'ancienne géographie de cette région.

M. de Lesseps croit que M. Brugsh-Bey a été induit en erreur en soutenant la théorie que les Hébreux ont longé les lagunes voisines de Péluse ; dans ce cas, ils auraient justement rencontré la forteresse de Migdal, qu'ils avaient tout intérêt à éviter, ainsi que les tribus des Philistins campés tout près de là, et en outre M. Brugsh, qui n'a pas été sur les lieux, ne s'est pas rendu compte qu'un pareil chemin est impraticable à cause des obstacles sans nombre dont il est semé ; un homme à pied et même à cheval pouvait, à chaque pas, se trouver englouti.

M. de Lesseps cite plusieurs textes bibliques et de nombreux faits historiques à l'appui de son opinion : il pense que les Hébreux, ainsi que l'a soutenu Linant-Pacha, ont dû partir de la ville de Rhamsès, mais de celle située au centre de la terre de Gessen, c'est-à-dire de la terre des pâturages où se trouvent les campements de M. Paponot, qui travaille à l'achèvement du canal ; la terre de Gessen est bien encore aujourd'hui la terre des pâturages, car M. de Lesseps sait que plus de 50,000 moutons viennent y pâture. M. de Lesseps n'a pas, dit-il, la compétence spéciale nécessaire

pour prouver scientifiquement sa théorie, mais il est convaincu qu'une commission d'hommes compétents en démontrera d'une manière irréfragable l'exactitude. Il propose donc qu'une commission *ad hoc* soit choisie dans le sein de la Société de Géographie, et lui offre, lorsqu'elle viendra dans l'isthme, toutes les ressources dont il dispose et une entière et courtoise hospitalité.

Après ce discours vivement applaudi, M. le général Stone-Pacha prend la parole ; il énumère les diverses expéditions scientifiques et littéraires faites par l'état-major égyptien depuis 1871 jusqu'en 1875, en désignant, au moyen d'une carte gigantesque, les principaux points de leur parcours.

Ces expéditions sont au nombre de 18 ; elles ont été faites par les colonels Pardy, Mâson, Colston, Ab-del-Kader-Bey, Chaillé-Long-Bey, Durholz, Prout, Mitchell, et enfin Munzinger-Pacha, sur divers points du Darfour, du Cordofan, etc., etc. On sait aussi que le colonel Long a fait une magnifique reconnaissance de Gondokoro au pays des Uganda et de Lada à Makevaka. En terminant, le général Stone remet à la Société une carte du lac Victoria d'après Stanley et une photographie du croquis de la route suivie par Munzinger-Pacha dans l'expédition qui devait lui coûter la vie. Les dernières paroles de Munzinger mourant furent pour recommander à l'officier qui l'accompagnait de dresser ce croquis.

Après S. E. le général Stone-Pacha, le marquis de Compiègne, secrétaire général de la Société, prend la parole. Il rappelle qu'il s'est proposé de faire connaître à la Société, dans une série de conférences, la marche des explorateurs sur la terre africaine, en exposant les principaux points par lesquels les pionniers attaquent de tous côtés à la fois ce vaste continent, les principales voies par lesquelles ils cherchent à pénétrer au cœur de l'Afrique. La dernière fois, il s'est occupé de l'Afrique équatoriale ; cette fois, il va parler de l'Afrique du Nord, et surtout du Sahara. Mais avant d'entrer dans son sujet, il fait deux courtes digressions : la première pour rendre hommage au lieutenant Caméron, qui vient de traverser l'Afrique, et, après dix-huit mois de voyage, arrive d'Ujiji à Benguèle ; la deuxième, pour lire une très intéressante lettre qui lui a été personnellement adressée du Gabon par son compagnon de voyage, M. Marche, aujourd'hui engagé dans une nouvelle exploration de l'Afrique équatoriale. Il résulte de cette lettre que les Osyéba, ces tribus cannibales, dont l'attaque avait déjà, en 1874, arrêté l'expédition de MM. de Compiègne et Marche, sont de nouveau disposées à fermer le passage de l'Ogooué, et qu'il faudra le leur disputer à main armée.

M. le Secrétaire général fait ensuite un court résumé historique des explorations qui ont été faites dans le Sahara depuis le voyage de Caillé à Timbouctou jusqu'à celui de Duveyrier chez les Touareg, puis il arrive à l'examen

des projets qui ont été formés ou sont en cours d'exécution pour conquérir le Sahara à la science et à la civilisation : projet de mer intérieure dans le Sahara occidental, projet de chemin de fer d'Alger à Timbouctou, projet de mer intérieure dans les Chotts tunisiens. M. le Secrétaire général croit que, de tous ces projets, le dernier, le seul qui ait des chances de succès, présente encore de très graves difficultés, et demande, en tout cas, un temps considérable. En ce moment, dit-il, il ne faut compter dans le Sahara que sur l'exploration individuelle. De ce côté, deux grands projets sont en présence : celui de M. Soleillet et celui de M. Largeau.

M. le Secrétaire général donne ensuite de nombreux détails sur l'expédition de M. Largeau, qui lui paraît de beaucoup la plus sérieuse, et qui, en ce moment déjà, est arrivée à Ghadamès, point important du Sahara. Il termine en formulant, au nom de la Société Khédiviale de Géographie, les vœux le plus chaleureux pour la réussite de l'œuvre courageuse entreprise par M. Largeau et par ses compagnons.

M. le docteur Schweinfurth, Président de la Société, prend ensuite la parole pour donner sur une très belle et très grande carte murale au 500.000^e de la région des sources du Nil, carte que vient de faire M. le Président, quelques explications à la Société Khédiviale. M. le Dr Schweinfurth dit à ce sujet qu'il est vraisemblable que le lac Albert appartient au régime du Nil, mais que cependant la question n'est pas matériellement tranchée et que l'on ne peut pas dire qu'il y ait un fait acquis à la science, car il reste entre la région du Nil et le lac Albert, soixante-dix milles du prétendu cours du Nil absolument inexplorés. On n'est donc nullement autorisé à faire partir de l'Albert les sources du Nil. La question est très douteuse. En premier lieu, on objecte la différence qui existe entre les proportions du fleuve qui vient s'y jeter et le prétendu fleuve qui doit en sortir ; ensuite des négociants ont informé Marno et Gondokoro que le Nil ne vient pas du lac, mais des montagnes qui le longent du nord à l'ouest. Gordon croit que le fleuve ne sort pas du lac, mais seulement communique avec lui par des branches d'une importance secondaire ; enfin les nouvelles découvertes des voyageurs tendent chaque jour à diminuer l'importance du lac Baker. Chippendall arrivé à l'endroit sur lequel Baker avait placé l'Albert a appris des indigènes que ce lac était encore à trois jours de distance ; Caméron, bien que ne se trouvant qu'à une petite distance du lieu où ce lac aurait dû se trouver, a vainement interrogé les habitants du pays et les traitants arabes sur son existence. D'ailleurs, Baker prétend avoir vu, au moyen de son télescope, deux cataractes sur l'autre rive, à 50 ou 60 kilomètres d'éloignement. Il y a là un fait matériellement impossible : à pareille distance, c'est à peine si on distingue de Nice les plus hautes montagnes de la Corse ; à plus forte raison ne

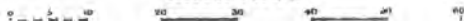
verrait-on pas une cataracte, fût-ce celle du Niagara. — M. le docteur Schweinfurth cite encore plusieurs faits pour justifier ses doutes, qu'il produit du reste sous toute réserve. Cette question, dit-il en terminant, est le plus important problème de la cartographie actuelle; sous les latitudes de l'Egypte, on pourrait croire qu'il se vide par l'évaporation; mais sous la latitude à laquelle l'Albert se trouve situé, il faut qu'il ait un débouché peu effectif : il est donc vraisemblable que ce débouché est au sud du lac, et qu'il donne naissance à quelque grand fleuve, vraisemblablement l'Ogooué ou le Congo.

La séance est levée à cinq heures.

Le Secrétaire général,

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

Échelle de 1:1,000,000
Kilomètres

*Heuglin - Vieuey 1875.*

verrait-on pas une cataracte, fût-ce celle du Niagara. — M. le docteur Schweinfurth cite encore plusieurs faits pour justifier ses doutes, qu'il a conduit du reste sous toute réserve. Cette question, dit-il en terminant, est le plus important problème de la cartographie actuelle; sous les latitudes de l'Egypte, on pourrait croire qu'il se vide par l'évaporation; mais sous la latitude à laquelle l'Albert se trouve situé, il faut qu'il ait un débouché effectif : il est donc vraisemblable que ce débouché est au sud du lac, qu'il donne naissance à quelque grand fleuve, vraisemblablement l'Ogooué ou le Congo.

La séance est levée à cinq heures.

Le Secrétaire général,

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

Carte originale
du pays
ENI-AMER et H'ABĀB

indiquant
l'itinéraire de l'expédition Heuglin-Vieweg
1875
dressée par Th. de Heuglin.

Échelle de 1:1,000,000
Kilomètres



Heuglin 1857, 1861 u. 1864.

Heuglin-Vieweg 1875.

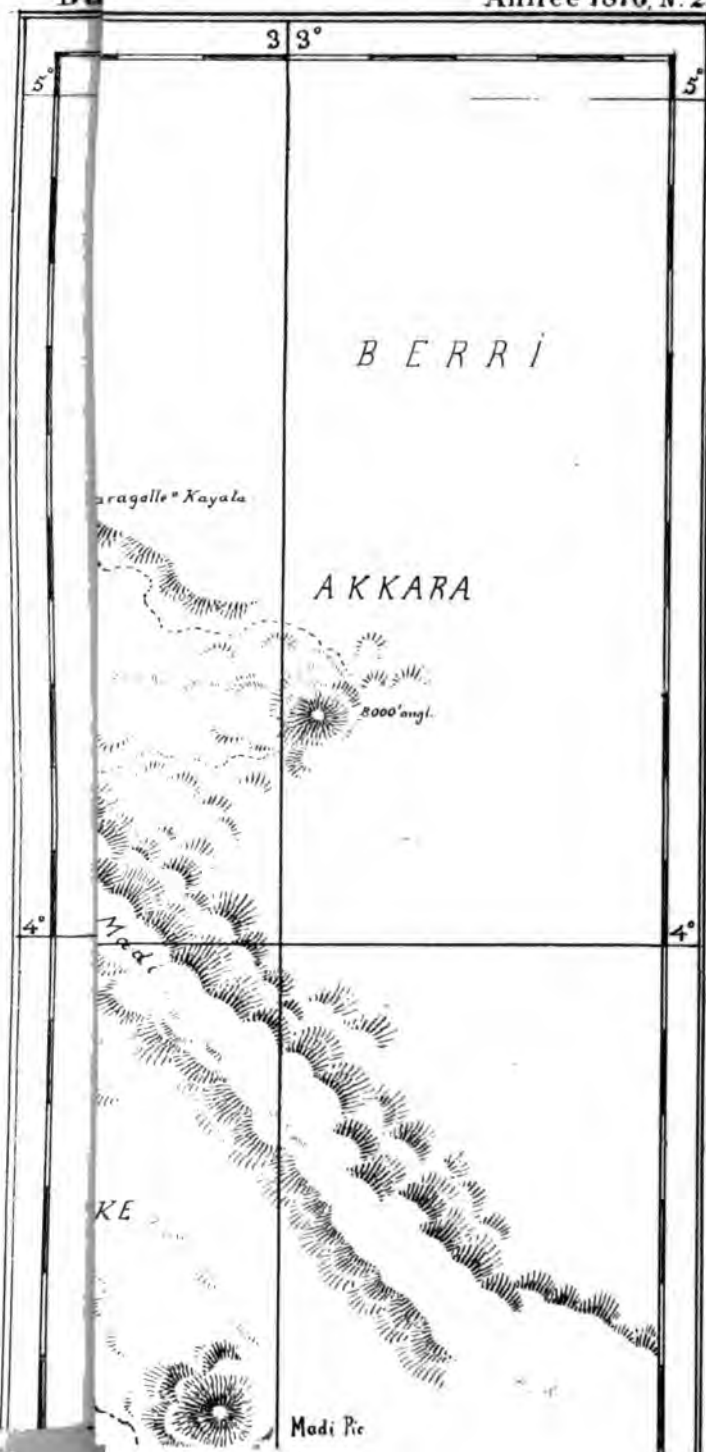
Système de transcription

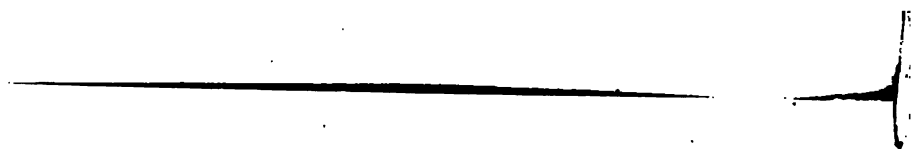




Bu

Année 1876, N° 2.





LES PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE

EN ALGÉRIE

DEPUIS L'ANNÉE 1868 JUSQU'A LA FIN DE 1871

Ce travail a été extrait de l'ouvrage encore inédit de M. H. Duveyrier : *les Progrès de nos connaissances sur l'Afrique depuis l'année 1868 jusqu'à la fin de l'année 1871.*

M. Henri Duveyrier, le brillant explorateur du Sahara, l'un des deux secrétaires de la Société géographique de Paris, qui lui a décerné une grande médaille d'or, l'auteur d'une remarquable publication sur les Touareg, est connu de tout le monde savant comme le voyageur le plus compétent en ce qui concerne l'Afrique du Nord. Nous sommes heureux qu'il ait bien voulu concourir, par cette étude éminemment scientifique, à l'intérêt de notre Bulletin.

(Note du Secrétaire général.)

Les amis de la géographie exacte et ceux de l'Algérie attendaient toujours une bonne carte de la plus importante des colonies françaises.

Dans la période que nous embrassons a commencé la publication de grands travaux hors ligne donnant les résultats des premières mensurations géodésiques qui aient été faites dans le nord du continent africain, avec toutes les précautions requises par les exigences actuelles de la science, et qui offriront là des bases géographiques aussi solides que celles sur lesquelles reposent les cartes les plus vantées des états-majors de l'Europe. Ces travaux ont été faits en Algérie. Nous examinerons en son lieu la géodésie

du cap de Bonne-Espérance qui leur est antérieure et qui, seule en Afrique, peut leur être comparée.

Nous nous occuperons tout à l'heure des bases géodésiques mesurées en Algérie, au sujet desquelles M. le capitaine d'état-major Perrier donne tous les éclaircissements désirables dans un Mémoire détaillé formant, sous le titre *Mesure des bases*, la première des quatre parties du tome X du *Mémorial du Dépôt de la Guerre affecté à la description géométrique de l'Algérie*.

Mais avant d'aborder le sujet de ces mensurations nouvelles, il est utile de dire quelque chose des opérations géodésiques qui, dans ce même pays, ont précédé la mesure définitive des angles de la chaîne algérienne, et sur lesquelles reposent les cartes actuelles de l'Algérie. Quelques mots feront connaître quelle était leur valeur scientifique.

Une nation européenne s'établissant dans un pays aussi imparfaitement connu qu'était l'Algérie avant 1830, obligée d'y faire la guerre et de lutter contre des insurrections se renouvelant sans cesse, voulant enfin procéder à des travaux de colonisation, demandait d'abord une carte, et tenait beaucoup plus à la rapidité de son exécution qu'à une exactitude minutieuse jusque dans les détails. Pour répondre à ces différents besoins, aussitôt après l'occupation française, on exécuta en Algérie des opérations géodésiques.

Au moyen d'observations astronomiques, on avait obtenu la longitude, la latitude et l'azimut du phare d'Alger, de la qaçba de Bône (province de Constantine) et du phare de Mers-el-Kébir (province d'Oran). On avait mesuré avec des règles en bois suffisamment bien étalonnées trois bases longues de 4,000 mètres ou de 5,000 mètres : dans la province d'Alger, à l'embouchure du Harrâch ; dans la province de Constantine, dans la plaine de la Seyboûs ; et dans la province d'Oran, à la Senia. Chacune de ces bases servit de point de départ à une triangulation, plus ou moins hâtée, suivant les circonstances de la province où elle se trouvait, et faite de manière à recouper un nombre suffisant de points re-

marquables dans le territoire occupé. Les triangulations des trois provinces, d'abord indépendantes l'une de l'autre, furent ensuite plus ou moins bien reliées entre elles.

A l'aide des coordonnées astronomiques des trois points de départ que nous avons nommés, on put calculer les coordonnées des points, recouper et placer ces points sur les canevas de projection d'une manière assez exacte pour suffire aux besoins de l'époque. Les positions de ces points étant alors regardées comme bonnes, elles servirent à intercaler et à orienter les levées provisoires, les itinéraires, etc., exécutés à la suite des colonnes expéditionnaires par les officiers de l'état-major, ou même par les officiers de troupe.

Telles sont les données qui permirent d'établir la première carte détaillée des provinces de l'Algérie à l'échelle de $\frac{1}{400.000}$ et en six feuilles (*). Ces données étaient toutes antérieures à l'année 1850, et la première base de la nouvelle géodésie de l'Algérie a été mesurée en 1873.

La carte au $\frac{1}{400.000}$ a rendu, pendant une vingtaine d'années, d'immenses services à l'armée et aux colons. Mais, étant essentiellement provisoire, elle devint bientôt et de plus en plus insuffisante. Cette carte ne constituait qu'une première approximation, et il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner.

A l'époque où on procéda aux travaux de détails de l'ancienne carte, lesquels, dans certains cas, se bornaient à des levés à la boussole dont la valeur dépendait entièrement de l'attention qu'y apportait chacun des nombreux observateurs, les positions des extrémités des itinéraires, lorsqu'elles touchaient au Sahara, n'avaient été fixées ni par un réseau de triangles géométriques, ni par des observations astronomiques.

Voici quelques exemples qui nous semblent être des preuves de ce qu'on vient de lire :

(*) Province d'Alger en deux feuilles, 1852 ; Province de Constantine en deux feuilles, 1854 ; Province d'Oran en deux feuilles, 1856. La deuxième édition de la Province d'Alger, donnée en 1837, n'a pas été changée quant au fond.

Le fort Saint-Germain, à Biskra, chef-lieu de cercle au commencement du Sahara de la province de Constantine, alors déjà relié à la côte par une route nationale, est placé sur la carte du Dépôt de la guerre (1854) sous $34^{\circ} 58' 56''$ de latitude nord et $3^{\circ} 21' 38''$ de longitude est de Paris, tandis que les observations astronomiques de M. Emilien Renou, publiées par l'Académie des sciences (*) ont donné $34^{\circ} 51' 9'' 2$ de latitude nord et $3^{\circ} 20' 19'' 5$ de longitude est. Il est difficile d'admettre qu'un observateur aussi scrupuleux que M. Renou ait pu commettre une erreur de $7' 46'' 8$ sur la latitude d'un point. Nous faisons nos réserves pour la différence, plus faible, de $1' 18'' 5$ en longitude.

Laghouât, au commencement du Sahara de la province d'Alger, et relié à la capitale de la colonie par une route nationale, est placé sur la carte du Dépôt de la guerre (1852) par $33^{\circ} 57' 10''$ de latitude nord et $0^{\circ} 28' 56''$ de longitude est. Les observations astronomiques de M. Renou ont donné pour Laghouât $33^{\circ} 48' 20 8$ de latitude nord et $0^{\circ} 30' 45''$ de longitude est, soit une différence de $8' 49'' 2$ en latitude et $1' 49''$ en longitude.

Quant à Géryville et à El-Abiodh-Sidi-ech-Cheikh, situés au sud du Tell et au commencement du Sahara de la province d'Oran, l'observateur exercé qui aurait fixé leurs positions aurait fourni un point d'appui très précieux à la géographie algérienne, et, par contre, à celle du Maroc et du Sahara occidental.

On voit par ces faits toute l'importance scientifique et pratique des travaux de la triangulation de l'état-major, dont les premiers résultats commencent à voir le jour, donnant son assiette définitive à la géodésie de l'Algérie.

Le Dépôt de la guerre voudra sans doute mettre la lettre de la nouvelle carte de l'Algérie à la hauteur de sa perfection mathématique, et réaliser ainsi un autre progrès très réalisable sur la carte au $\frac{1}{400.000}$. L'expérience a appris que la mauvaise audition, la

(*) Comptes rendus de l'Académie des Sciences, tome XLII, N^{os} 8 et 9.

mauvaise transcription et l'orthographe arbitraire auxquelles y furent soumis les noms arabes et berbères, entraînent dans la pratique des hésitations ou des confusions regrettables. Or, nous insistons sur ce point, parce qu'il ne faut pas aggraver les difficultés, déjà grandes, résultant de l'étrangeté des noms propres arabes et berbères, et que, dans un travail entrepris par le gouvernement en Algérie, il est facile de décider qu'on soumettra les noms de ces deux langues à une orthographe définitive et uniforme, basée sur une transcription à la fois rationnelle et pratique des noms particuliers à la langue arabe et aux idiomes berbères. Il ne faut pas exiger trop si l'on veut obtenir ce que l'on demande. Le meilleur géodète n'est pas tenu de savoir assez d'arabe et de berbère pour être bon juge de la parfaite exactitude des noms qu'il inscrit, mais on peut faire dresser en caractères arabes la liste des noms de chaque canton, en s'adressant à un indigène lettré natif du canton, et par ce moyen exercer un contrôle utile, non-seulement pour l'orthographe, mais même pour la *validité* des noms recueillis pendant le travail.

C'est, nous l'avons dit, en 1853 seulement qu'on mesura, sous la direction de M. le colonel Hossard, la première base de la nouvelle géodésie de l'Algérie. MM. les capitaines Marel et Foerster firent les mensurations sur la route provinciale qui va de Belida à Qoléa'a, dans la Metidja. M. le colonel Hossard, assisté par M. le colonel Servier, vérifia avec un soin scrupuleux tous les calculs qui donnèrent à cette ligne de base, réduite au niveau de la mer, une longueur de 10,000 mètres 286 millimètres.

Au nord-est de cette première base, M. le commandant Versigny détermina, en 1854, la position astronomique de Douéra et les coordonnées géographiques du signal de la Bouzerriâ'a (Bouzaréah). C'est près de ce signal que sera installé l'observatoire dont M. Bulard a été nommé directeur.

De 1854 à 1859, les travaux de la géodésie de l'Algérie furent interrompus par les événements de guerre.

Sur cette base de Belida, à partir de 1859, on appuya une

chaîne de triangles de premier ordre qui s'étend, à peu près parallèlement à la côte, le long de la région moyenne du Tell depuis les frontières de la Tunisie jusqu'à celles du Maroc. Les commandant Versigny échurent les mesures de la partie orientale et au capitaine Perrier celles de la partie occidentale.

C'est précisément pour contrôler cette longue chaîne de triangles que M. le capitaine Perrier mesura, vers les deux extrémités, deux nouvelles bases. La base de Bône, orientée du nord au sud, est située sur la rive droite de la Seybous. Elle fut mesurée en 1866 par MM. les capitaines Perrier et Bondivenne, assistés de M. le lieutenant Derrien. Réduite au niveau de la mer, elle a 10,325 mètres 167 millimètres de longueur.

La base d'Oran, située dans la plaine de Senia, et dirigée du nord-est au sud-ouest, entre la ferme dite de l'Etoile et la qoubba ou chapelle funéraire de Sidi-bel-Azerey. Elle a été mesurée en 1867 par les deux mêmes officiers que la précédente. Sa longueur, réduite au niveau de la mer, est de 9,364 mètres 178 millimètres. Au nord de cette base, et à l'est en inclinant au sud d'Oran, M. le capitaine Perrier a déterminé, en 1869, la position astronomique de Dâr-Beïdha (*la Maison-Blanche*). Ces positions astronomiques et beaucoup d'autres aussi du corps de l'état-major seront publiées dans la troisième partie de ce volume.

Pour reconnaître jusqu'à quelle précision on était arrivé dans la mensuration des bases algériennes, on a recommencé les opérations sur un segment de la base d'Oran, et, en tenant compte des erreurs provenant tant de l'étalonnage et de la détermination des coefficients de dilatation des verges, que du mensurage proprement dit, M. le capitaine Perrier a trouvé que la base d'Oran peut être entachée d'une erreur de $0^m\ 00922$, soit $\frac{1}{4.015.638}$ de sa longueur totale. Il évalue l'erreur possible de la base de Belida à $0^m\ 010250$, soit $\frac{1}{975.638}$ de sa longueur totale; et celle de la base de Bône à $0^m\ 010200$, soit $\frac{1}{4.012.271}$.

Il en résulte que l'erreur relative probable des bases algé-

Riennes est d'un millionième environ de la longueur de chacune d'elles, et que, des trois bases, celle d'Oran est la plus exacte.

La grande ligne de triangles de premier ordre, parallèle à la côte, et appuyée sur trois bases, étant connue, on a procédé aux mesures d'une chaîne méridienne centrale de triangles de premier ordre, coupant la première, et destinée à relier Cherchell avec Laghouât, c'est-à-dire la zone de l'Algérie située sous le méridien de Paris. M. le commandant Versigny en était arrivé à la station de Bou-Guizzoûl, sur les hauts plateaux, lorsqu'il fut interrompu. Les mesures furent reprises ensuite, et elles étaient portées jusqu'à Djelfa en 1872.

Deux autres chaînes de triangles, allant aussi du nord au sud, seront établies dans les provinces de Constantine et d'Oran, et toutes les trois seront reliées plus tard par une cinquième chaîne de triangles, parallèle à la côte, courant le long des hauts plateaux.

Enfin, le réseau de la triangulation de deuxième ordre, complet pour le Tell des provinces de Constantine et d'Alger, couvrait déjà la moitié de la province d'Oran au commencement de l'année 1872.

Lorsqu'en 1868 M. le capitaine Perrier reprenait les opérations de la triangulation de la partie de l'Algérie comprise entre Oran et la frontière marocaine, il put, en profitant d'une atmosphère très pure, viser deux montagnes de l'Espagne : le célèbre Mulahacen dans les Alpujarras et le Cerro Alcatini dans la sierra de la Sagra, aussi bien des Seba'a-Chioûkh que des sommets du Ben-Saabia, du Tessala, du Nador et du Filhaousen. Dans la séance du 18 novembre 1872, l'habile et savant géodésiste a exposé les résultats de ces observations devant l'Académie des sciences, et attiré son attention sur l'utilité qu'il y aurait à faire des observations définitives joignant la triangulation de l'Algérie à celle de l'Espagne. Une fois cela fait, et un étalon de longueur unique étant adopté par l'Angleterre, l'Espagne et la France, la

méridienne de France s'étendra du nord au sud, depuis les îles Shetland jusqu'au Sahara.

Le Mémoire de M. le capitaine Perrier sur la mesure des bases algériennes est divisé en trois parties. Dans la première, il consacre des chapitres : à la description de l'appareil géodésique du Dépôt de la guerre, à l'emploi de cet appareil et aux formules sur lesquelles repose l'emploi des verges géodésiques. Dans la deuxième, il rend compte de l'étalonnage des verges en plusieurs chapitres, traitant : de la comparaison des verges, cuivre et acier, de l'étalon bimétallique de l'appareil des bases avec le mètre prototype en platine du Conservatoire des arts et métiers ; de la détermination des coefficients de dilatation linéaire des verges cuivre et acier de l'étalon bimétallique du Dépôt de la guerre ; de l'étalonnage des verges géodésiques ; des thermomètres qui ont servi à constater la température des verges pendant les opérations d'étalonnage ; de la comparaison des verges géodésiques avec le mètre étalon bimétallique et des coefficients de la dilatation linéaire des verges cuivre et acier. Dans la troisième et dernière partie du Mémoire, M. Perrier expose dans tous ses détails les mesures des bases géométriques de l'Algérie.

La lecture de ce travail met en mesure de se convaincre que rien, absolument rien n'a été négligé de tout ce qui pouvait donner aux opérations délicates qu'il expose le maximum d'exactitude auquel il peut prétendre dans l'état actuel de la science.

Tous ces chapitres, traitant de matières arides et aussi délicates, ne pouvaient être plus condensés. Presque toujours M. le capitaine Perrier s'y exprime dans le langage des chiffres.

Pendant le cours des pénibles travaux de l'état-major en Algérie, M. le capitaine Perrier vit deux de ses collaborateurs succomber victimes de leur dévouement à la science. C'est un devoir pour nous que d'honorer la mémoire de ces méritants travailleurs qui donnaient les meilleures espérances. M. le capitaine d'état-major Violla mourut, en 1865, des suites d'une insolation contractée entre Tlemsân et Sidi-bel-Abbas, et M. le capitaine

major Bondivenne mourut, en 1858, des suites d'une fièvre gagnée au mois de juillet dans la plaine de Seyboûs.

Le levé topographique de l'Algérie marche de front avec les opérations militaires. C'est ainsi que la brigade Béraud a achevé la côte sur huit kilomètres de profondeur, depuis la limite jusqu'à celle d'Oran. Le levé topographique continue donc les travaux de M. le capitaine de vaisseau

Les deux brigades topographiques, envoyées par le Dépôt de guerre, ont travaillé dans les environs d'Alger, de Cherchâ et de Mediya. De 1869 à 1870, elles avaient levé 800 kilomètres carrés environ, soit un dix-huitième de la superficie du Tell proprement dit, ou un quarante-troisième de la superficie du Tell et des steppes.

Tels sont les éléments qui ont servi à la confection de la nouvelle carte de l'Algérie au $\frac{1}{80,000}$ dont les premières feuilles paraîtront prochainement. Cette carte est un chef-d'œuvre de gravure. Le relief du sol y est indiqué au moyen de courbes, et l'emploi de teintes conventionnelles a permis d'y marquer les cours d'eau, les espaces couverts de forêts, les cultures et les lieux habités, sans que cette variété d'indications fatigue aucunement les yeux de celui qui en fera l'étude la plus assidue.

MOUVEMENT DES SOCIÉTÉS SAVANTES ALGÉRIENNES

Nous croyons être utile aux hommes qui ont choisi l'Afrique pour objet de leurs études en ne nous bornant pas toujours ici à signaler les travaux publiés par les Sociétés savantes de l'Algérie, seulement depuis 1868. Les recueils qui renferment ces travaux ne sont pas tous également connus de ce côté-ci de la Méditerranée, et dans tous, le géographe, l'historien, le naturaliste, aussi bien que le colon, peuvent puiser de bons renseignements. Si, pour la *Revue africaine* et pour l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, par exemple, nous nous mainten-

drons strictement dans le cadre du tableau, nous passerons en revue d'autres recueils, en remontant à leur origine, pour y chercher tout ce qui entre dans le cadre de notre science.

En 1855, M. le docteur A. Bertherand, médecin principal de l'armée, créait la *Gazette médicale de l'Algérie*, revue qui a paru sans interruption (*) depuis le mois de janvier 1856 jusqu'à présent. Ce fait constitue déjà une gloire pour le savant fondateur de cette revue scientifique, et ce n'est pas la seule. Le plus grand mérite de M. le docteur Bertherand c'est peut-être d'avoir donné à l'Algérie un recueil scientifique rédigé dans un esprit large et sérieux, où chaque intelligence pût trouver une nourriture appropriée à ses besoins et à la direction de ses propres recherches. Les collaborateurs du fondateur de la *Gazette médicale de l'Algérie* sont, pour la plupart, des membres du corps médical de la colonie, et naturellement aussi la médecine est la science la plus libéralement pourvue dans la masse des travaux publiés par cette revue. Cependant, à côté du médecin, le philosophe, le valétudinaire, le botaniste, le zoologiste, le géologue, le géographe, le météorologue, l'arabisant et enfin le voyageur trouvent tour à tour quelque chose à leur adresse, et chacun d'eux a une belle part. Nous voudrions que les Français qui, à l'avenir, formeront des projets de voyage d'exploration en Afrique, ne considérassent leurs études préparatoires comme terminées que lorsqu'ils auront lu et étudié nombre de travaux de longue haleine ou de notices scientifiques contenus dans cette belle collection et qui, rédigés par des hommes compétents, leur enseigneront les moyens de lutter contre la maladie, dans les pays chauds, à miasmes paludéens, en même temps qu'ils leur apprendront à connaître les qualités, les défauts et les besoins des populations musulmanes de l'Algérie et des contrées voisines. C'est surtout dans les écrits du docteur A. Bertherand qu'il faut chercher le résultat de l'expérience d'un médecin aussi savant que philanthrope.

Sous le titre d'*Etudes de climatologie algérienne*, il a donné,

(*) Cahiers mensuels in-4°, imprimés à Alger. Se trouve à Paris à la librairie Baillière.

en 1856, un travail qui s'adresse à tous les Européens de l'Algérie, et qui leur donne des idées justes sur le climat du milieu dans lequel ils vivent. La topographie y a son chapitre spécial. C'est une description animée de l'Algérie, conçue dans un esprit scientifique, et écrite de manière à pouvoir être lue avec intérêt par le lecteur du grand public.

Le docteur A. Bertherand est un des Français qui connaissent le mieux la Kabylie. Il faisait partie des corps expéditionnaires qui ont parcouru ce pays en 1854, en 1856, et qui, en 1857, couronnèrent l'œuvre de sa conquête définitive. Nous remercions M. le docteur A. Bertherand d'avoir publié ses précieuses observations, fruits de ces trois campagnes. Le premier de ces travaux, *Histoire médico-chirurgicale de l'expédition de la grande Kabylie en 1854* (*Gazette médicale* 1856), est une œuvre de longue haleine et très instructive. Le savant auteur y décrit le pays parcouru, donnant de ces indications topographiques que nous ne sommes habitués à rencontrer que sous la plume des explorateurs de profession. Il conduit le lecteur d'Alger à Tizi-Ouzou, sur le territoire des Benî-Djennâd, chez les Gherîb, les Flisset-el-Bahar, dans le haut Sebaou, à Taourirt-el-Kelba et chez les Benî-Hidger, complétant ses propres observations au moyen du journal manuscrit de marche et d'opérations militaires rédigé par le général Rivet, chef d'état-major de l'armée. Il fait, en philosophe, la peinture des mœurs kabyles, et, observateur clairvoyant, il ne manque pas de s'arrêter quand il rencontre un de ces centres religieux où trop souvent s'ourdissent les révoltes des musulmans de l'Algérie. Cette première campagne est bientôt suivie d'une autre que M. le docteur Bertherand, médecin en chef du corps expéditionnaire, raconte dans son *Histoire médico-chirurgicale de l'expédition de Guechtoûla (grande Kabylie) en 1856* (*Gazette médicale* 1860). On entre en Kabylie par la Maison-Carrée, et on marche sur Tizi-Ouzou. La colonne par la zaouïga de Sidi-'Abd-er-Rahmân Boû-Qobareïn, l'ouâd Bou-Addou, l'ouâd Assem, le territoire des Benî-Mendès, le pic de

Lella-Kedidja haut de 2,308 mètres, et revient à Tizi-Ouzou par les Benî-Douela. On avait reconnu la nécessité de posséder, en Kabylie, une forteresse qui rappelât aux habitants notre puissance, et on créa le fort Napoléon sur le plateau de Souq-el-Arba'a et sur les ruines du village d'Icherâouya, la place Randon étant juste à l'endroit où se tenait le marché qui a donné son nom au plateau. Malgré cette sage précaution, l'année suivante une nouvelle expédition dut être dirigée sur la Kabylie. Nous en avons le récit dans l'*Histoire médico-chirurgicale de l'expédition de la grande Kabylie en 1857* (*Gazette médicale* 1861). Les forces françaises passèrent, cette fois, par le pays des Benî-Irâten, le pays des Irdjen, la crête des Akerma, les versants de Belias, Ighil-Guefri, les Benî-Feraousen, le pays des Menguellet et celui des Ililtén. A la fin de ce dernier travail vient une description ethnologique détaillée de la Kabylie, où l'auteur traite tour à tour les questions du type, de la vie intérieure, de l'habitation et des centres, de l'état moral et politique des Kabyles, et qui restera un des meilleurs guides pour l'étude de ce peuple intéressant (*), ainsi que pour celle du pays qu'il habite, et qui fut longtemps sa forteresse naturelle inexpugnable.

Ce que M. le docteur A. Bertherand n'avait pu faire au milieu des occupations constantes que lui créait son ministère en pays ennemi, d'autres membres du corps médical algérien le firent. Leurs travaux sont venu combler certaines lacunes de nos connaissances sur la Kabylie.

Ainsi la *Gazette médicale* (année 1862-1863) a publié le travail d'un médecin major au 3^e spahis, M. le docteur Leclerc, auquel sa connaissance de la langue et de la littérature arabes servirent peut-être autant que la médecine pour gagner la confiance des Kabyles, et pénétrer ainsi plus intimement dans leur milieu intellectuel et moral. Admirablement préparé à accomplir la tâche qu'on voulait lui confier, il fut choisi par le maréchal Randon

(*) M. le docteur Bertherand a eu l'excellente idée de réunir ces trois études en un volume qui a paru à Paris en 1862. In-8°, 6 f.

pour remplir une mission médicale au milieu des indigènes de la Kabylie. Le résultat de ses observations pendant quinze mois consécutifs, depuis septembre 1857 jusqu'à novembre 1858, consignées dans son travail *une Mission en Kabylie*, forme une véritable enquête scientifique embrassant à la fois tous les ordres de faits. A ce titre, il se recommande à ceux qui voudraient étudier la Kabylie et ses habitants. Au géographe, spécialement, s'adresse la première partie de ce travail : topographie médicale, traitant de la géographie physique, et faisant connaître la forme particulière des montagnes de la Kabylie, en arêtes allongées, étroites, à crêtes saillantes, leurs altitudes, le régime hydrographique, le climat et les productions du pays. Puis viennent la population, l'énumération des tribus, leur statistique, leurs cultures et leurs pratiques médicales. De toutes les Kabyles, les Irâten vivant autour du fort Napoléon sont la tribu que le docteur Leclerc a pu étudier le plus à loisir. La population de la Kabylie, presque aussi dense que celle de la France, et quatre fois autant que celle du reste du Tell algérien, s'élève à 229,570 âmes. M. le docteur Leclerc en donne une très bonne caractéristique, aussi bien pour ce qui concerne la société que pour ce qui regarde l'individu. Il traite séparément le côté religieux, s'étendant sur la zâouiya de Chellâta dont le chef actuel, Si-Ali-Cherif, homme éclairé, qui parle et écrit le français, a été choisi pour représenter le département de Constantine au conseil général. L'auteur passe en revue l'instruction, la langue, la jurisprudence ainsi que les lois coutumières qui régissent la propriété, l'industrie, le commerce, la vie intérieure, les superstitions et enfin les maladies et la médecine des Kabyles. En un mot, il fait toucher du doigt les mœurs et les intérêts de cette singulière population, deux choses fort utiles à connaître pour nous Français.

Un autre travail relatif à la Kabylie est celui qu'a publié en 1869 la même revue sous le titre : *une Excursion botanique dans le Djurjura en 1858*. C'est le récit fait par M. O. Debeaux, pharmacien à Fort-Napoléon, d'un voyage où l'auteur avait pour

compagnons de route MM. P. Marès qui s'était chargé de la partie géologique de l'exploration, et le capitaine Devaux, déjà connu par son livre *les Kebaïles du Djerdjera*, qui cumulait l'étude de la vie des indigènes avec la photographie. Nous avons là un exemple intéressant d'une exploration scientifique faite par l'initiative privée. Les voyageurs se dirigèrent du fort Napoléon, par le col de Tirourda, chez les Aït-Ililen, s'engagèrent ensuite dans le Djerdjera, où ils visitèrent les sommets rocheux de Thabourt-Guifry, la vallée des Aït-Ouabben, et où ils firent l'ascension des deux pics de Lella-Khedidja et du Tamgoût. Le travail botanique de M. Debeaux sert de complément à celui fait en 1854 par MM. le docteur Cosson et H. de la Perraudière dans la partie occidentale des mêmes montagnes (*).

Ces différents écrits sur la Kabylie que nous venons de passer en revue font vivre la *Carte spéciale de la Kabylie comprenant le territoire soumis à la France par le maréchal Randon dans la campagne de 1857*, échelle $\frac{1}{50,000}$ Dépôt de la guerre, 1858, en six feuilles, et la *Carte de la grande Kabylie et d'une partie de la Medjâna*, d'après les reconnaissances des officiers d'état-major, échelle $\frac{1}{200,000}$ Dépôt de la guerre, revue en 1867, une feuille.

En 1863, M. le docteur Didiot, dans une *Notice topographique sur La Calle*, faisait connaître la géographie, le climat et l'histoire de la colonisation de cette petite ville rapprochée de la frontière tunisienne, qui ne comptait que cinquante habitants lors de son occupation par la France, et qui en comptait 855 en l'année 1853.

M. Debeaux, pharmacien, décrivait en 1859, dans *Boghar et sa végétation*, un des points les plus intéressants de l'Algérie, perché sur les montagnes du versant sud du Tell, et d'où la vue plonge sur les vastes steppes qui forment la transition entre cette partie de l'Algérie et le Sahara proprement dit. M. Debeaux avait

(*) Bulletin de la Société botanique de France, tome I.

publié antérieurement le *Catalogue des Mollusques vivants des environs de Boghar*, in-8°, Agen, 1858.

Sans sortir du Tell, mais vers la frontière du Maroc, sont les mines de Ghar-Roubbân. M. le docteur Piazza, médecin de l'établissement métallurgique, a donné en 1869 des notes topographiques sur les environs de ce point intéressant.

La *Gazette médicale de l'Algérie* a réuni, en outre, une série de monographies destinées à faire connaître une richesse d'avenir, les eaux minérales de la colonie, qui sont fort nombreuses, comme l'apprend la liste de ces monographies.

PROVINCE DE CONSTANTINE

Hammâm-Meskhoutin, thermes près de Guelma, par le docteur Hamel, avec un aperçu sur la géologie du site, 1856 ;

Eaux minérales de Çalah-Bey et du Hamma, près de Constantine, par le docteur A. Bertherand, avec description topographique, 1857 ;

Sources thermes de Hammâmbou-Sellâm, à 22 kilomètres sud-ouest de Sétif, avec topographie et géologie, par le docteur Roucher, pharmacien major de 1^{re} classe, 1859 ;

Sources thermes de Hammâm-Boû-Tâleb, près de Sétif, et topographie des environs, par le docteur Roucher, 1860 ;

Source thermale du Hammâm-Çâlahîn, près Biskra, avec topographie et géologie, par le docteur A. Paris, 1861.

PROVINCE D'ALGER

Hammân-Melouâm, près Rovigo, par le docteur Payn, 1856 ;

Oïoûn Sekhâkhna, au Frais-Vallon, dans la Boû-Zerriâ'a, par le docteur Bertherand, 1856 ;

Hammâm-Righa, près Miliâna, par le docteur Lelorrain, 1856 ;

Eaux minérales de Ben-Haroûn, près Dra'-el-Mizân, par le docteur Lasmer, 1858 ;

Eaux minérales de Mouzaïa, les mines, par le docteur Bertherand, 1858 ;

Eaux minérales de Thenîyet-el-Hâd, dans la forêt de cèdres,

avec considérations topographiques et géologiques, par le docteur Bertherand, 1858;

Sources thermales de Hammâm-Sian, en Kabylie, par M. Gilet, pharmacien aide-major à Aumale, 1859;

Eaux thermales de Hammâm-Righa, avec la topographie, la géologie, la climatologie et l'histoire du pays, par le docteur Besançon, 1865.

PROVINCE D'ORAN

Eaux minérales d'Aïn-Nouïsi, entre Mostaganem et la Maqta', et à 6 kilomètres de la mer, par M. Péhéaa, 1866;

Sources minérales de Hammâm-Boû-Hadjar, par le docteur Gaucher, 1866.

Enfin, nous devons encore signaler ici une étude très courte, mais d'une netteté et d'une science parfaites, sur le *Système hydrographique de l'Algérie*, par M. Letourneux (*).

Nous quittons maintenant le Tell pour aborder la région saharienne, où les médecins de l'armée attachés aux colonnes expéditionnaires ont recueilli et sur laquelle ils ont publié des observations fort intéressantes. Pour le Sahara constantinien, nous trouvons dans la *Gazette médicale* (1859) un *Essai topographique sur Biskra*, où l'auteur, M. le docteur Masnou, médecin-major, a étudié aussi le climat, les maladies et l'hygiène de cette oasis. Les *Fragments d'un voyage dans l'Ouâd-Righ et le Souf, notes recueillies pendant l'expédition de Tougourt en 1854*, par le docteur Baelen, publiés en 1856, conduisent le lecteur de Sétif, par Bordj-Bou-'Areridj, lui montrant l'aspect de la contrée et ses productions, à Boû-Ça'âda, où l'auteur décrit les mœurs des Nayliyât. De là, la colonne passe par El-'Atrech, l'Ouâd-Djedi, l'Ouâd-Itel et El-Mengoûb, pour entrer dans les oasis de l'Ouâd-Righ à Meggarîn. A Tougourt, on trouve dans la qaçba l'appartement du cheïkh Ben-Djellâb encore garni de tous ses meubles abandonnés par le souverain dans sa retraite précipitée sur

(*) *Gazette médicale de l'Algérie*; 1871 1.

Tunis. M. le docteur Baelen raconte ici la vie des Rouâgha ou habitants de l'Ouâd-Rîgh sous le despotisme des Ben-Djellâb. Il part pour l'Ouâd-Soûf, où s'arrête sa narration avec la marche de la colonne.

La colonne de 1864-1865 a aussi son historien, M. le docteur Seriziat, médecin aide-major, qui donne dans la *Gazette médicale* de 1870, l'*Histoire médico-chirurgicale de la colonne du sud : août 1864 à avril 1865*. Cette fois, les troupes françaises passèrent huit mois dans le Sahara de la province de Constantine. Partant de Biskra, elles touchèrent à El-Ba'adj, à Moûl-el-'Adâm (le maître des ossements), près de l'Ouâd-Reteur, où M. Baelen voit des tumulus anciens où les cadavres ont été ensevelis ployés en deux, aux villages de Dzioua et d'El-Hadjira ; ce dernier surtout est l'objet d'une description détaillée. De là, la colonne entre dans l'Ouâd-Rîgh et gagne Ouargla. L'auteur publie de bonnes recommandations sur l'hygiène des soldats en marche dans le Sahara.

Pour le Sahara algérien proprement dit, les matériaux sont moins abondants. Ils se bornent presque au *Coup d'œil sur le Sahara de la province d'Alger*, par le docteur Rebou, médecin de l'armée à Djelfa (année 1856). Notre ami, M. le docteur Rebou, a donné une attention particulière aux faits de l'ordre géographique pur. Il décrit fort bien les caractères hydrographiques des ouâdis du Sahara algérien, de leur ghedir, et de la perte de ces cours d'eau presque toujours à sec dans les cuvettes naturelles appelées dhâya. Ainsi qu'on devait s'y attendre d'un médecin qui est aussi un naturaliste passionné, les détails vrais et précieux sur l'homme, sur la nature, et surtout sur la végétation, abondent sous la plume du docteur Rebou. L'Ouâd-Mezâb, que j'ai fait connaître à la Société de géographie, est une partie fort instructive de ce travail, qui embrasse aussi les oasis d'El-Hadjira de l'Ouâd-Rîgh et du Soûf, quoique ces dernières appartiennent à la province de Constantine.

M. Vatonne a publié en 1870 une note sur le *Lignite d'El-*

Glûcha et d'*Aïn-Mâdhi*, deux points du Djebel-'Amour à l'ouest de Laghouât.

Sur la partie oranaise du Sahara algérien, la *Gazette médicale* est plus riche. En 1857, le docteur Leclerc y publiait ses observations sur les *Oasis de la province d'Oran, ou les Oulâd Sidi-ech-Cheïkh*, recueillies pendant la marche de la colonne de 1855. Le docteur Leclerc a noté beaucoup de faits géographiques et a étudié les productions naturelles des pays qu'il traversait. Le tout est écrit d'une manière vivante, vraie, intéressante et utile. Il part de Maskara, en passant par Sa'ïda ; il décrit les bassins intérieurs des hauts plateaux appelés chotts, touche à Çefîçifa, à Kheïder et arrive à Géryville qui lui sert de centre pour étudier le pays des Oulâd Sidi-ech-Cheïkh. Un tableau géologique, météorologique et botanique de la contrée précède l'histoire de la famille des Oulâd Sidi-ech-Cheïkh, et l'exposé de leurs idées à cette époque. A El-Abiodh Sidi-ech-Cheïkh, le docteur Leclerc décrit le qeçar, ses rues, ses maisons et ses plantations. Il nous fait voir ensuite les qobba ou chapelles funéraires et le sanctuaire de cette famille de noblesse religieuse qui, depuis, trahit la France, et les écoles où, fait trop rare dans l'islâm, quelques filles sont admises comme élèves. Les autres villages, tels que les deux Arba'a, les deux Chellâla, ont aussi leurs pages, et à Boû-Semghoûm les détails que l'auteur publie sont encore plus complets : le village, puis les maisons, les plantations et l'industrie des habitants passent tour à tour sous les yeux du lecteur, et lui laissent une idée vraie de la vie des musulmans sédentaires de cette partie de l'Algérie.

Quelques années plus tard (1864-1865), un médecin des hôpitaux militaires, M. le docteur Armieux, donnait dans la *Gazette médicale* sa *Topographie du Sahara de la province d'Oran*, travail méthodique et honnête où une large part est faite à la géographie, et où l'auteur s'est aidé non seulement de ses observations personnelles, mais aussi de celle des autres explorateurs, y analyse les différents aspects du Sahara oranien, la constitution du

sol, ses productions minérales, végétales et animales; l'homme, ses mœurs et ses maladies, et le climat, avec preuves observées à l'appui des généralités. Le chapitre hygiène est un des traités que nous voudrions voir lu et étudié par les Européens qui se proposent de parcourir une partie quelconque du Sahara. M. Armieux parle des dessins grossiers, où figure l'éléphant, gravé sur les rochers à Tyout et à Moghâr, et il en reconnaît la haute antiquité. Le seul reproche que je ferai à M. Armieux, c'est de généraliser peut-être trop les constatations des faits relatifs aux sables du désert qu'il a pu observer autour des oasis des Oulâd Sidi-ech-Cheïkh, c'est-à-dire beaucoup trop loin de la grande région des dunes et de la zone climatérique qui lui est propre.

Nous rappellerons ici un livre très attachant et instructif : *les Français dans le désert* (*), où le capitaine Trumelet a publié son journal pendant une expédition aux limites du Sahara algérien, c'est-à-dire jusqu'à Ouarglâ, qui a duré trois mois. Ce livre a donné lieu à quelques observations de détails fournies par M. B. dans la *Gazette médicale*.

On sait qu'il existe à Alger une Société historique qui publie depuis 1856 la *Revue africaine*, recueil consacré aux travaux principalement historiques et épigraphiques de ses membres. Le cadre de l'activité de la Société historique d'Alger n'est pas tellement spécial qu'il exclue les études géographiques. Celles-ci, au contraire, sont les bienvenues lorsqu'elles ont pour objet une partie quelconque de l'Algérie ou des États africains voisins.

Depuis 1868, au milieu de tant de notices archéologiques intéressantes la géographie ancienne de l'Algérie qui remplissent la *Revue africaine*, nous avons à signaler ici : la *Description géographique du Hodna*, par le capitaine d'état-major Mourland, pour laquelle l'auteur a dressé une carte à l'échelle du $\frac{1}{200,000}$, destinée à faire connaître les travaux hydrauliques des Romains et des Arabes dans ce bassin de l'intérieur de l'Algérie. Le même sujet avait été traité, en 1864, par le commandant supé-

(*) Blidah, librairie Arnavon, 1863, in-8°, 130 pages.

rieur du cercle de Bordj-Boù-'Arêridj, M. Payen, dans un travail accompagné de la carte d'une partie du Hodna, qui a paru dans les notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine.

On remarque encore, dans la *Revue africaine*, les traductions de deux ouvrages espagnols, dont l'un, fort ancien et très estimé, est la *Topographie et histoire générale d'Alger*, par Haedo, et l'autre, les *Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir*, par le général Sandoval.

M. Frédéric Lacroix y a publié un savant tableau de l'Afrique ancienne, qui restera parmi les ouvrages classiques de l'Algérie. Choissant une partie de ce vaste cadre, MM. B. de Verneuil et Bugnot se sont appliqués à étudier la Mauritanie Césarienne et ont joint à leurs esquisses historiques un plan topographique levé par eux à l'échelle de $\frac{1}{10.000}$ des environs des Cherchel.

A propos de ce plan, nous ferons ici une observation qui s'applique à nombre d'autres. Celui qui dresse soit un plan, soit une carte géographique, devrait toujours prendre le soin de tracer lui-même sur son dessin une échelle kilométrique linéaire. Il évite ainsi la perte de temps que représente ce même travail qu'aura à faire ensuite chacun de ceux qui voudront s'en servir; et quelquefois, cela s'est vu, l'auteur peut reconnaître, en comparant une dernière fois l'échelle chiffrée avec l'échelle dessinée, qu'il s'est trompé dans son calcul. Cette dernière observation ne s'adresse pas à MM. B. de Verneuil et Bugnot.

Nous sommes heureux de voir que les géomètres attachés au service topographique de l'Algérie ne négligent aucune occasion d'étudier les faits scientifiques qui s'offrent à eux pendant les opérations de leur triangulation. C'est ainsi que M. Chabassière, géomètre, a pu décrire les ruines existantes dans la montagne du Titeri, le Kâf-el-Akhdar des Arabes, et notamment les ruines de Soûr-Djôûab (*Rapidi*) sur la route d'Aumale à Mediya qui passe par Berouâguîya (*).

(*) *Revue Africaine*, numéros de mars et de juillet 1869, avec un plan de la voie romaine et des ruines.

M. Chabassière a encore publié, en 1869, sous les auspices de la Société historique algérienne, une carte de l'occupation romaine en Algérie, pour l'établissement de laquelle il profita de toutes les découvertes postérieures au travail du même genre de notre confrère M. le baron de Champlouis.

Un autre centre scientifique, la Société archéologique de Constantine, sœur aînée de la Société historique algérienne, a inséré en 1869 et 1870, dans le volume de ses *Notices et Mémoires*, un travail très étendu, les *Etudes algériennes* du capitaine Villot, qui se recommandent à l'attention non seulement des savants, mais peut-être plus encore à celle des colons et des militaires. L'auteur y étudie la vie de l'indigène algérien et y passe en revue ses mœurs et ses coutumes. De son côté, M. Féraud donne dans le même recueil deux notices fort complètes sur les villes de Bougie et de Djidjelli. Un travail plus spécialement archéologique est celui où M. le commandant Clarinval expose les résultats de ses fouilles dans la basilique de Tebessa.

Nous parlerons tout à l'heure d'autres articles publiés dans ces deux recueils, lorsque nous aborderons le sujet des monuments mégalithiques et des inscriptions tefinagh.

Un fait important, auquel la Société de géographie ne saurait rester indifférente, c'est la fondation à Bône, en 1863, d'une Société savante, l'Académie d'Hippone, dont les travaux, embrassant avec les questions pratiques d'acclimatation les différentes branches de la science, témoignent en faveur de l'activité intellectuelle de nos frères d'Algérie. L'Académie d'Hippone est une sœur cadette de la Société historique algérienne et de la Société archéologique de la province de Constantine. Son programme, sans rejeter aucune des études d'érudition qui forment le fond de la *Revue Africaine* et de l'Annuaire de la Société archéologique de Constantine, fait encore appel à toutes les contributions conçues dans un esprit à la fois scientifique et militaire, et destinées à éclairer les colons algériens sur les questions pratiques qu'ils ont le plus intérêt à connaître.

Parmi ces travaux, nous choisissons, pour en parler, dans les dix petits volumes de l'Académie d'Hippone, ceux qui entrent dans le cadre de nos études favorites.

M. Gandolphe y a consacré des articles à l'examen des inscriptions romaines de la ville de Bône ; d'autres auteurs s'y sont occupés de celles provenant des emplacements d'autres vieilles villes de la province, telles que Taoura, Souq-Ahraq et Khenchela.

Le docteur Bourgeot a donné, en 1867 (*), un commentaire géographique sur l'ouvrage de Hirtius Pansa, traitant de la guerre de Jules César en Afrique, dans lequel il a cherché à retrouver les noms modernes des lieux correspondant à ceux du texte de l'auteur latin. Le docteur Bourgeot procédant par l'étude des livres classiques, sans connaître l'ouvrage de notre confrère M. Victor Guérin, a exposé les résultats de son voyage archéologique, de ses fouilles et de ses découvertes épigraphiques en Tunisie, est arrivé aux mêmes résultats que lui, ce qui fait l'éloge de sa méthode et du soin qu'il a apporté dans son travail.

Une autre étude du même genre est celle de M. Henri Tauxier (**), sous-lieutenant au 74^e régiment de ligne, qui, sous le titre d'*Itinéraire de Rusicada à Hippone*, a discuté à nouveau les éléments de la géographie ancienne de la partie nord de la province de Constantine.

L'essor qu'a pris la colonisation dans le pays de Bône a donné lieu à un travail de M. le comte de Gantès (***), ayant pour objet la création d'un département de la Seybouse, dont Bône serait le chef-lieu, et où le géographe peut puiser des détails de statistique fort intéressants.

En 1864, se formait une *Société algérienne de climatologie, sciences physiques et naturelles*, qui, depuis cette date, a publié un Bulletin, recueil précieux pour tous les membres intelligents

(*) Bulletin de l'Académie d'Hippone, N° 3.

(**) Bulletin de l'Académie d'Hippone, N° 8 et 9 (1869-1871).

(***) Bulletin de l'Académie d'Hippone, N° 8 (1869).

de la colonie et très intéressant pour ceux qui veulent suivre les progrès de nos connaissances sur l'Afrique. M. le docteur Bertherand, secrétaire général de la Société de climatologie de l'Algérie, est l'âme de l'association, et il la dirige avec son savoir et son expérience connus. Nous devons nous borner ici à signaler ceux des travaux de cette Société qui ont un caractère plus spécialement géographique, passant sous silence ceux traitant des questions d'acclimatation et de colonisation proprement dites.

Nous recommandons, parmi les études géographiques inédites, la *Notice géognosique sur le massif d'Alger*, par M. le docteur Bourjot, qui, depuis de longues années, vit sur le sol, objet de son travail, et la *Note sur la géologie du massif jurassique de l'Ouarsenis*, par M. Nicaise.

M. le docteur Bourdeillette, de Périgueux, a donné dans ce même recueil un travail sur les rapports qu'il a observés entre les phases de la lune et les oscillations du baromètre, et il l'a complété par un tableau de courbes barométriques. Quoique cette question appartienne au domaine de la météorologie, elle n'est pas indifférente aux géographes. En effet, nous ne saurions trop remercier les savants qui découvrent de nouvelles lois grâce auxquelles, étant données des observations barométriques faites par un voyageur dans l'intérieur des continents et bien loin des stations d'observations météorologiques établies généralement près des côtes, il deviendra possible de calculer les altitudes des points par lesquels le voyageur a passé, en éliminant le plus grand nombre des causes d'erreur.

Notre ami, M. Paul Marès, a fourni deux articles intéressants, l'un sur la *Constitution géologique du sud de la province d'Alger, envisageant les hauts plateaux*, l'autre sur les *Dunes, leur orientation et la marche des courants d'air à leur surface*. M. Marès avait à sa disposition, sur ce dernier sujet, ses propres observations et ses croquis faits tant sur les hauts plateaux que dans l'Ouâd-Soûf et dans la partie plus occidentale de l'Erg jusqu'à moitié entre Géryville et le Touât. Il arriva à

conclure que les dunes du Sahara ne se sont pas formées sur place (*), mais qu'elles sont le résultat de l'action des vents amenant sur des points déterminés par la nature du relief du sol les éléments désagrégés de roches souvent fort éloignées de ces points. M. Marès ayant rencontré des objections chez ses collègues de la Société météorologique de France, auxquels il avait lu sa note, a reconnu la nécessité de la compléter en y consignant les observations sur lesquelles il base sa théorie, et qui ôtent toute possibilité à l'autre théorie de la formation sur place des dunes.

Les Études sur l'Oasis de Biskra, du docteur Seriziat, aide-major au 3^e spahis, publiées de 1865 à 1867, forment une belle monographie détaillée d'un canton du Sahara de la province de Constantine, un digne pendant au travail du docteur Armieux qui a trait à la région parallèle de l'Algérie à son côté opposé. Le docteur Seriziat aborde son sujet par l'histoire résumant les faits historiques connus dont Biskra a été le théâtre depuis l'antiquité. Il passe ensuite à la géographie physique du pays situé entre les monts Auràs et le Chott-Melghigh, à la minéralogie, à l'hydrographie et à l'hydrologie, au climat, à l'hygiène, à l'histoire naturelle, aux cultures, enfin aux différentes classes de la population de Biskra et autres oasis voisines, et à leurs maladies. Chaque chose, depuis les grands traits du climat, jusqu'aux mœurs des insectes, y est l'objet d'observations précises et détaillées, qui souvent nous rappellent celles que nous avons eu occasion de faire nous-même dans l'oasis de Biskra. On saura gré au docteur Seriziat d'avoir publié ensuite en un volume cette substantielle monographie, car elle le méritait à tous égards.

Un confrère du docteur Seriziat, M. le docteur Besaçon, à propos des eaux thermales de Hammâm-Rîghâ, situées dans les environs de Miliâna (province d'Alger), donne de bons renseignements sur cette partie du Tell algérien. D'autres sources miné-

(*) Telle est mon opinion basée sur des observations et que j'ai développée dans le chapitre 4 du livre I des Touâreg du Nord.

rales ont été pareillement étudiées en 1868 par le docteur Bertherand ; ce sont celles d'Aïn-el-Hamza, près de Takitount, et de l'Auâd-Amimin, situées à six kilomètres de Jemmapes.

Dans cette même année 1868, M. le docteur Bazille a publié une *Topographie médicale du fort Napoléon* (Kabylie) ; le docteur Challan, un travail sur *l'Hygiène chez les Kabyles du fort Napoléon* ; et M. le lieutenant-colonel Béraud y a étudié la *Formation des orages dans le Djebel-Qesel*. De ces trois travaux, les deux premiers auront pu trouver leur emploi dans l'ouvrage en deux volumes actuellement sous presse à l'imprimerie nationale où M. Letourneux donne une description complète de la Kabylie.

En 1869, M. le docteur Gaucher a fourni au Bulletin de la Société de climatologie deux notices, l'une sur la colonie de Saint-Cloud (province d'Oran), et l'autre sur les sources minérales de Bou-Hadjâr, situées à 157 kilomètres d'Oran.

Enfin le Bulletin de 1871 renferme un long Mémoire sur le Sahara, dans lequel M. Pomel étudie successivement les phénomènes géologiques, géographiques et biologiques du désert, en se basant sur les observations que les voyages, notamment les miens et ceux du docteur Barth, ont fait connaître.

Nous n'aurions pas à parler ici du travail sur *les Poissons des eaux douces et saumâtres de l'Algérie* (*), dû à la collaboration de M. Letourneux avec le consul général d'Angleterre à Alger, M. le colonel d'artillerie Playfair, si cette étude ne contenait pas deux chapitres très intéressants pour les géographes : le système hydrographique de l'Algérie et la distribution géographique des espèces de poissons. De ces deux chapitres il résulte que la faune ichtyologique du Sahara algérien, comme sa flore et son entomologie, rattachent cette région au système purement africain, tandis que les espèces habitant le Tell algérien ont beaucoup de rapports avec la faune et la flore de l'Espagne et des îles de la Méditerranée.

Pour ce qui concerne le Sahara, on devait s'attendre à cette

(*) Bulletin de la Société de climatologie algérienne, année 1871.

conclusion, surtout après les résultats de mon exploration dans le pays des Touâreg et dans le Fezzân. Quant à ce qui a trait au Tell, MM. Letourneux et Playfair apportent de nouvelles preuves à l'appui des découvertes qui nous obligent à admettre que cette partie du nord de l'Afrique était reliée jadis à l'Europe occidentale.

Voilà, certes, un nombre déjà considérable de travaux importants qui font le plus grand honneur aux Français algériens, et qui prouvent en faveur de la louable activité intellectuelle régnant au milieu d'hommes qui défrichent, qui plantent et qui construisent, ayant tout à créer dans un pays qu'on peut appeler neuf pour la civilisation. N'oublions pas que tel savant algérien n'a d'autre temps à consacrer à l'étude de faits nouveaux ou à l'exploration d'un canton peu ou pas connu, que celui qu'il peut distraire de ses travaux comme cultivateur ou fermier; que tel autre, médecin ou officier de l'armée, doit trouver les loisirs de l'étude au milieu des rudes labeurs de la vie du militaire en Algérie.

En dehors de la colonie, parmi les grands travaux publiés dans les *Mémoires* de la Société géologique de France, nous en enregistrons ici deux qui, quoique antérieurs à la période que nous avons choisie, seront consultés avec profit par les géographes. Le premier a paru en 1854 (1^{re} partie du tome V des *Mémoires*); c'est une *Description géologique de la province de Constantine*, par M. Coquand. L'autre, datant de 1866, est l'*Essai* de M. Brossard sur la constitution physique et géologique des régions méridionales de la subdivision de Sétif (2^e partie du tome VIII). Ces deux travaux sont accompagnés de cartes. Réunis aux études récentes de MM. Bourjot, Nicaise et Marès, ils augmentent singulièrement la somme de nos connaissances sur le sol algérien.

Aux belles recherches de M. le colonel Dastugue sur le Tafilelt, déjà publiées par le *Bulletin de la Société de géographie*, sont venues s'ajouter celles du capitaine Bourdon, lui aussi

Un Algérien, qui s'est appliqué avec succès à faire la monographie géologique autant que géographique du massif du Dahra, partie de l'Algérie qui, pour sa position au bord de la mer, semblait avoir dû être l'une des premières explorées, et qui, en réalité, était une des moins connues.

M. le capitaine Bourdon a heureusement rempli cette lacune regrettable dans notre connaissance de l'Algérie.

Au mois de mai 1868, M. Joseph Chavanne, employé de l'observatoire météorologique et magnétique de Vienne (Autriche), abordait à Tanger, venant de la Havane. Il quitta bientôt Tanger, dans l'intention d'atteindre Fès, mais ce projet fut contrarié et il se vit obligé de gagner d'abord Tetouân. De cette ville, il suivit le rivage de la mer dans la direction de l'est, touchant à Fagâsa, à Badis, et avant d'avoir atteint le presidio de Penon de Velez, il s'enfonça dans les montagnes du Rif par Raçbat et Tafersit dans le pays de Gâret, jusqu'à Medouhar. Là il fut contraint de séjourner longtemps par des difficultés provenant du mauvais vouloir des habitants.

Une fois ces obstacles surmontés, il continua son voyage vers l'est, traversant le pays d'Angâd que les colonnes algériennes ont été forcées de fouiller plus d'une fois. Il passa par Sedja et Ouâchda, et arriva à Tlemsen, dans la province d'Oran.

Cette partie de son voyage sur le territoire marocain a trait à un pays où toutes les observations topographiques d'un voyageur européen instruit portent sur un terrain qu'on ne connaissait avant lui que grâce aux renseignements fournis par les indigènes, si nous exceptons toutefois la ville d'Ouâchda et quelques itinéraires sillonnant l'Angâd.

A Tlemsen encore, M. Chavanne dû renoncer à l'espérance qu'il avait conservée de gagner le Taflelt par le Chott-el-Gharbi et le Chott-Tigrî, parce qu'il ne put trouver personne voulant bien l'y accompagner en qualité de guide. Il fut donc obligé de passer par Maskara et Frenda, à travers le haut plateau sur lequel se dessine la dépression salée du Chott-el-Chergui, pour arriver à

Géryville. Il mesura l'altitude de ce fort, comme beaucoup d'autres sur ses routes, au moyen du point d'ébullition de l'eau, et obtint ainsi le chiffre de 1223 mètres pour Géryville. Si, pour un point comme celui-ci, où les excellentes observations de M. Marrès, faites avec un bon baromètre Fortin, ont fourni le chiffre de 1307 mètres, on donne la préférence à cette dernière cote, au moins saura-t-on, pour les points où les altitudes de M. Chavanne sont les seules jusqu'à présent, quel degré de précision elles peuvent avoir.

De Géryville M. Chavanne prit la direction du Taflelt, mais bientôt, à Qeçar-Benoût, il tomba gravement malade, ce qui le força de renoncer à son projet. Qeçar-Benoût a été placé sur la carte d'une manière très satisfaisante par M. de la Ferronays pendant qu'il accompagnait M. de Colomb dans le sud jusqu'à Metilfa. D'après les observations de M. Chavanne, déjà à une demi-journée de marche au sud d'El-Abiodh Sidi-ech-Cheikh, la hamâda est couverte d'une couche de sable dont la profondeur varie entre deux et trois pieds, et immédiatement à l'est de Qeçar-el-Benoût, on voit des dunes de sable hautes de cinquante à soixante pieds. Pendant un séjour de plus de trois mois dans les qeçour, autrefois administrés par les Oulâd Sidi-ech-Cheikh, il fit de nombreuses observations météorologiques, et il put rayonner sur les plaines arrosées par l'Ouâdi-el-Benoût, appelé plus bas Ouâdi-el-Khebir, par l'Ouâdi-el-Moghâr, appelé plus bas Ouâdi-Zoubiya, enfin par l'Ouâdi-Djereifât. Il explora ensuite tout le pays qui s'étend entre le Djebel-Tismert, le Djebel-Ksan, dont il mesura l'altitude maximum à Aïn-Tefolia, 1700 mètres, et le Djebel-Guettâr.

Rentré à Géryville par El-Abiodh-Sidi-ech-Cheikh, il gagna Laghouât par Tedmena et Tadjmout, et de là Alger par la route française.

M. Chavanne, pendant les onze mois qu'il a consacrés au Maroc et à l'Algérie, a étudié la géologie des pays qu'il a visités. Les résultats de ses recherches viendront compléter celles de

E. Renou, celles de Desor et d'Escher von der Lynth faites dans le sud du Tell de la province de Constantine jusqu'à Biskra, et celles de M. P. Marès faites dans tout le Sahara algérien.

D'après ses propres observations, M. Chavanne se croit autorisé à dire que les preuves de l'existence d'un océan Saharien à l'époque quaternaire sont bien plus faciles à trouver dans l'ouest, et en particulier dans les chaînes de montagnes qui s'étendent à l'ouest du Djebel-'Amour, que dans l'est, du côté de la Tunisie. La plus frappante de ces preuves, ce sont les traces d'érosion qu'il observa dans le Djebel-Ksoun, dans Djebel-Qsel, dans la chaîne des montagnes de Sa'ïda, à l'extrémité nord du plateau de la région de Chott, et d'une manière plus prononcée encore sur le plateau d'Ain-Sefra et près de Frenda. En considérant le versant sud du Djebel-Qsel et du Djebel-Tismert, le géologue éprouve, dit M. Chavanne, une impression grandiose, lorsqu'il y remarque des couches parallèles de calcaire coquillier, se prolongeant en ligne parfaitement horizontale, sur une étendue de plus de 200 kilomètres du sud-ouest au nord-est.

Sur la route de Qeçar-el-Benoût, vers El-Abiodh, et soixante-dix kilomètres nord-40° est du Djebel-Tismert (au Djebel-Hamed), à deux cents pieds au-dessus du niveau de la plaine, M. Chavanne a découvert une cavité formée par de petits blocs de calcaire coquillier, renfermant une source assez abondante et dont l'eau a une température élevée. Cette source disparaît bientôt pour reparaître plus bas en plaine. Elle est si chaude qu'il s'en dégage toujours de la vapeur. L'eau claire, mais saine et amère, agit comme un purgatif rafraîchissant sur les organes digestifs. M. Chavanne dit qu'elle contient des sels de magnésie et de calcaire avec un peu de natron sulfurique. Cette source est facile à trouver, parce que la montagne, généralement nue, produit tout à l'entour une végétation fraîche et verdoyante de halfâ (*Stipa tenacissima* Linné) et de chîh (*Artemisia Herba Alba*). Les Oulâd-Temenîn, fraction de la tribu des Oulâd-Sidi-ech-Cheïkh,

la connaissent bien et y viennent pour s'y laver de trente à quarante kilomètres de distance.

Le voyage de M. Chavanne nous fournit l'occasion d'exprimer un vœu, celui de voir prochainement publier une carte du Sahara algérien et des hauts plateaux donnant le résultat soigneusement pesé de toutes les reconnaissances géographiques faites par les officiers de l'armée française et par les voyageurs postérieurement à la date de la publication des cartes de cette région déjà sorties du Dépôt de la guerre, et où on prendra soin, après les avoir discutées, d'appuyer toutes les reconnaissances sur les positions déterminées astronomiquement par MM. Prax, E. Renou, le capitaine Vuillemot, H. Duveyrier, Bulard, etc., lesquelles déterminations ont apporté des changements notables à l'ancien tracé de cette partie de l'Algérie, établi à une époque où des levés à la boussole, partant d'une base à peu près connue, s'en allant sans plus trouver aucun point d'appui dans un blanc de la carte, étaient les meilleurs éléments qu'on eût, et où les lacunes laissées par ces lignes entre elles étaient remplies, lorsqu'elles l'étaient, au moyen des renseignements plus ou moins bien contrôlés fournis par les indigènes. Actuellement, c'est précisément le sud de la province d'Oran qui laisse le plus à désirer sur les cartes du Dépôt de la guerre, à ce point qu'on peut dire sans exagération que son tracé doit être considéré comme nul et non avenu.

Le temps qui s'écoulera encore avant l'achèvement de la géodésie et de la topographie définitives de l'Algérie en cours d'exécution, et l'imperfection des cartes actuelles sont deux considérations qui devraient engager le gouvernement à répondre de suite à ce besoin pressant.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que M. Chavanne espère avoir achevé à Vienne (Autriche), dans un délai de quelques mois, la publication des résultats de son voyage dans le Maroc et le sud de l'Algérie.

TRAVAUX SUR LES ORIGINES DE LA RACE BERBÈRE

Depuis l'année 1867, plusieurs auteurs se sont donné pour tâche de brouiller une question délicate, comme celles de toutes les origines, la question des origines de la race berbère. Parmi eux, le docteur Kaltbrunner, cachant modestement son nom sous les initiales D. K., a publié dans l'organe de la Société de géographie de Genève, *le Globe*, une compilation qu'il a jugée lui-même, lorsqu'aux dernières lignes de son travail il dit : « C'est à peine si tout ce travail jette quelque lumière nouvelle sur cette question déjà traitée par nombre d'auteurs bien plus compétents. » L'auteur, en effet, n'était pas suffisamment préparé. Il a dit de bon ce que le hasard a fait tomber sous ses yeux dans les travaux antérieurs, et souvent on regrette de ne pas lui voir reproduire d'autres bonnes choses qui, elles aussi, avaient été publiées.

La tâche qui représente la discussion de son article sur l'origine des Kabyles, équivaldrait, pour être bien remplie, à celle d'un traité scientifique de la question. Je me bornerai donc à indiquer rapidement les points principaux sur lesquels je ne saurais me mettre d'accord avec l'auteur, et à dire pourquoi je m'en tiens à un système différent.

M. Kaltbrunner se défend d'avoir apporté, dans ses investigations, aucune idée préconçue. Il se dément lorsqu'il cherche à expliquer la variante du nom Amazigh, Amâchegh, que se donnent les Berbères par les habitudes de vie différentes des différentes fractions de cette grande famille : le premier, suivant lui, désignant les cultivateurs, et le second les pasteurs. Or, les noms Amâzigh, Amajirh, Amâchegh et Amôhagh, celui-ci le plus pur, sont identiquement le même mot berbère, dérivé de la même racine, d'après la même règle grammaticale, mais avec les mêmes formes particulières aux Cheloûh et aux Kabyles, aux Touâreg de l'Aïr, aux Aouelimiden, et enfin aux Touâreg du nord. Les quatre formes ont la même signification d'homme libre et de

guerrier pillard, puisque là, comme ailleurs du reste, partout où la civilisation n'a pas adouci les mœurs, ces deux termes sont synonymes.

Copiant l'*Histoire naturelle de la création*, par le docteur T. Hackel (Berlin, 1870), M. Kaltbrunner admet une race méditerranéenne qui comprendrait : les Sémites, les Pélagés, les Berbères et les Ibères. C'est là une grave erreur, car sans entamer la discussion très délicate sur la parenté des Berbères avec les premiers, on nous permettra de rappeler que les Ibères sont autant et même, s'il était possible, beaucoup plus étrangers à la race sémitique que ne le sont les Français. Ils appartiennent à la source dravidienne comprenant : les habitants de l'Inde méridionale, ceux des montagnes du reste de l'Hindoustan, une partie de ceux du Caucase, sans compter des peuplades disséminées dans d'autres contrées de l'Asie.

Enfin, ce que M. Kaltbrunner a dit relativement aux types berbères représentés dans les dessins hiéroglyphiques de l'ancienne Egypte est juste, mais ici il n'a fait que répéter ce que Barth avait publié et ce que Mariette-Bey et Brugsh avaient découvert.

Le fait capital de toute la question lui a échappé : c'est la parenté, l'unité de famille entre la race berbère et l'ancienne race égyptienne, formant ensemble la race blanche africaine, sorte de trait-d'union effacé entre les Sémites, d'une part, et les Haoussa soudaniens au teint olivâtre, de l'autre. C'est ce que j'espère pouvoir démontrer dans un travail spécial.

M. G. Olivier, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Hippone, a donné, dans les n^{os} 3, 4 et 5 de son Bulletin (années 1867 et 1868), ses *Recherches sur l'origine des Berbères*, dont les Kabyles sont une fraction. M. Olivier, avec une modestie qu'on ne retrouve que chez les véritables savants, « abandonne ce travail à l'appréciation de la science, heureux s'il sert au développement de la vérité, fût-ce même en éveillant contre sa théorie l'antagonisme de la critique. »

Il consacre la première partie de son travail aux mœurs et aux usages qui sont communs aux Berbères et aux anciennes nations établies sur le bassin oriental de la Méditerranée. Le parallèle qu'il trace ainsi contient des faits intéressants, peu ou point connus, touchant les usages des Kabyles ou Berbères des environs de Bône, à côté d'autres faits qui, tout en conservant leur valeur historique, ne sauraient entrer en ligne de compte pour élucider la question des origines d'un peuple.

De même que si, par exemple, ce rapprochement était le seul qu'il y eût, la ressemblance du costume des anciens Égyptiens, tel qu'Hérodote l'a dépeint, avec celui des Kabyles, n'aurait pas une valeur décisive pour établir entre les deux peuples une parenté qui existe cependant, nous en sommes persuadé, de même certaines coïncidences entre la vie publique et religieuse dans la Grèce classique et chez les Berbères doivent-elles être rejetées comme raisons déterminantes du classement des deux peuples dans la même famille. Il ne faut pas oublier, dans des recherches de cette nature, de faire la part de l'influence qu'un milieu analogue, la même manière de vivre et le même degré de civilisation peuvent et doivent exercer sur des hommes, même issus de races différentes. Enfin, lorsqu'on creuse cette question spéciale des origines berbères, il faut nécessairement tenir compte du contact qu'ont eu, dans l'antiquité et pendant une longue suite de siècles, les différentes tribus berbères, d'abord avec les Grecs, dans la Cyrénaïque, puis ensuite avec les Latins, dans presque toutes les parties de la Berbérie, afin d'éviter de conclure prématurément à une classification qui rangerait, à tort, les trois peuples dans une même famille, la famille indo-germanique. Cette opinion est cependant celle de M. Olivier.

Abordant la seconde partie de son travail, l'auteur cherche dans l'histoire et la tradition, dans la position géographique, le caractère, et même dans la langue des Berbères, des arguments pour consolider sa théorie. Malheureusement, dans la langue berbère, il ne voit que les mots, laissant la grammaire de côté. On sait à

quelles erreurs on s'expose en procédant ainsi, c'est-à-dire en faisant bon marché du système grammatical des langues qui est précisément la partie de ces édifices où se retrouve l'esprit des peuples qui les ont construits.

Les conclusions de M. Olivier sont que le Berbère doit être séparé des Semites, des Egyptiens et des Chananéens, et rangé au nombre des Aryens. Or, les Berbères ne sont certainement pas des Aryens.

M. E. Mercier n'a pas été plus heureux, de son côté, dans son *Ethnologie de l'Afrique septentrionale : Notes sur l'origine des Berbères* (*Revue africaine*, novembre 1874), où il s'est aidé surtout des auteurs classiques, des ouvrages des talmudistes et de ceux des musulmans. Tout en rendant hommage à ses efforts et à la variété des recherches qu'il a entreprises, nous ne pouvons le suivre lorsque, trompé, après tant d'autres, par l'identité des noms, il veut identifier les Berbères avec les Barâbra de la Nubie. C'est là une autre grave erreur. Les Barâbra sont des noirs et, en outre, ils parlent une langue particulière qui n'a aucun rapport avec celle des Berbères blancs de l'ouest. M. Mercier a encore avancé d'autres propositions tout aussi inexactes. Ainsi, loin qu'on puisse confondre une inscription libyque avec une inscription punique, il suffit d'en avoir examiné une seule fois pour ne jamais s'y tromper, lors même qu'on ne saurait lire ni les caractères puniques ni les caractères tefinagh. Dans un autre ordre d'idées, ce ne sont pas exclusivement les Berbères romanisés des plaines de la Numidie qui adoptèrent le christianisme. Ceux qui, à l'époque romaine, habitaient la Cyrénaïque et qui, depuis, ont émigré dans le Sahara central, furent convertis à cette religion par les évêques grecs contemporains du Bas-Empire.

C'est avec satisfaction que nous trouvons dans les *Recherches anthropologiques* du général Faidherbe, soutenue par ce savant éminent, l'idée vraie de l'unité de la race berbère, habitant le nord de l'Afrique dès les commencements des temps historiques, et nous regrettons de ne pouvoir citer, que par autrui, un travail de M. le

commandant du Housset, qui aboutit à la même conclusion. Nous ferons ici une seule réserve aux opinions émises par le général Faidherbe, c'est que, contrairement à son idée de l'indo-germanisme des Berbères (*), nous croyons avec M. le docteur Pruner-Bey qui, lui, l'a reconnue en procédant par l'anatomie, à la parenté des Berbères avec les anciens Egyptiens tout à fait étrangers aux Indo-Germains.

Telle est aussi, au fond, l'idée de M. le docteur L. Faure, que nous trouvons dans son travail *Sur les origines des peuples du nord de l'Afrique, particulièrement des Berbères* (*Gazette médicale de l'Algérie*, 1871), encore inachevé à la fin de l'année dernière, et qui par conséquent reste en dehors du cadre que nous nous sommes tracé.

LES MONUMENTS PRÉHISTORIQUES DE L'ALGÉRIE

Tant que les monuments mégalithiques n'avaient été rencontrés que dans la partie occidentale de l'Europe, on pouvait leur appliquer la qualification de celtiques. Leur présence sur plusieurs points de l'Inde, notamment dans les Nilgherries, connue en Circassie et dans le sud de la Russie, n'infirmait pas encore radicalement cette présomption, parce que les Celtes étant d'origine indienne, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'ils eussent laissé des monuments élevés à leurs idées religieuses dans les pays qui sont leur berceau, et dans ceux qu'ils traversèrent pendant leurs migrations jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe. Mais aujourd'hui cette idée, l'origine celtique des monuments mégalithiques, n'explique plus comment des constructions semblables existent aussi dans le sud de l'Arabie, même chez les Somâl sur la côte orientale de l'Afrique, au nord de l'Equateur, dans le Djebel-Nefou-sa (*Tripolitanie*), où le docteur Barth, en 1850, a trouvé, dessiné et décrit deux cromlechs (**), et enfin sur plusieurs points de l'Algérie.

(*) *Revue Africaine*, Alger. Septembre 1870, p. 449.

(**) L'un dans l'Ouâdi-Elkel, canton de Tarnona; l'autre choisi au milieu d'un groupe près de l'Ouâdi-Kesaya, dans la partie du même canton limitrophe de celui de Mesellâta (Reisen, T. I., 1857, p. 63 et 78).

Au commencement de l'année 1857, pendant un petit voyage que je fis en compagnie de M. O. Mac Carthy jusqu'à Laghouât, une fois engagés dans la région des steppes, nous arrivâmes à quatre kilomètres nord de Djelfa, au moulin de M. Mein, près duquel, le 20 mars, nous visitâmes, avec M. le docteur Rebou, des dolmens formés de cinq grandes pierres, dont quatre plantées en terre, et la cinquième, beaucoup plus large que les autres, recouvrant les premières. Les Arabes de la contrée, interrogés par nous, nous racontèrent cette fable que ces tombeaux étaient les habitations d'un peuple ancien qui, attaqué par une nation plus puissante, préféra s'ensevelir sous les ruines de ses maisons en les faisant s'écrouler plutôt que de se soumettre à ses ennemis. La plupart de ces constructions primitives étaient renversées, mais sans doute par suite des fouilles faites par les Arabes, dans l'espoir d'y découvrir des trésors. M. Mac Carthy fut d'avis que c'étaient là des tombes romaines grossières, malgré quoi, je conservai la pensée que nous étions en présence des sépultures d'une race autochtone.

Six ans plus tard, M. L. Féraud, interprète de l'armée d'Afrique, publiait dans le *Recueil des notes et mémoires de la Société archéologique de Constantine* (tome de 1863) un travail sur les monuments dits celtiques de Râs-el-Ouâd-Boû-Merzoug, situé à 35 kilomètres sud-est de Constantine, dans une localité appelée Mordjet-el-Gourzi, qui sont des cromlechs, des menhirs et des dolmens où le cadavre était déposé replié sur lui-même, les genoux étant ramenés sous le menton et les bras croisés sur la poitrine, comme le fœtus dans la matrice. Cette attitude repliée des cadavres, dit M. Troyon, dans son histoire des peuplades lacustres, est le mode caractéristique de l'inhumation des cadavres pendant l'âge de pierre, en Europe, et il devient rare dans l'âge de bronze. En 1864, M. Féraud donnait dans le même recueil, avec un plan topographique au $\frac{1}{10,000}$ et des planches, ses observations sur d'autres monuments appartenant à la même civilisation, des cromlechs et d'immenses murailles de fortification qu'il avait explorées entre

Constantine et Sétif, sur le territoire de la tribu des Oulâd-'Ald-en-Hoûr, et il saisissait l'occasion pour énumérer les lieux où on en avait signalé dans toute la province et dans une partie de la Tunisie. M. Cherbonneau avait vu des cromlechs, des dolmens et des menhirs sur le plateau rocheux qui domine la nécropole de l'ancienne Siquis; M. Féraud, lui-même, des dolmens et des tumulus sur le Djebel-Bardo et dans la vallée de l'Ouâd-Meskiâna (cercle d'Aïn-Beïdha), dans les cercles de Tebessa et de Collo, où on voit aussi un beau menhir, dans ceux de Bône, de La Calle, de Soûq-Ahraç et de Guelma, sur les Djebel-Mahmel, à environ 75 kilomètres sud-ouest de Tebessa, enfin, dans la subdivision de Batna, jusque près de Biskra, cent quatre-vingt-treize monuments de ce genre. En outre, M. le commandant Payen indiquait dans la Medjâna (subdivision de Sétif) le chiffre énorme de dix mille menhirs, et dans d'autres parties de la province des monuments funéraires de forme circulaire, recouverts d'une dalle en pierre ou d'un monolithe. D'autre part, les renseignements des indigènes faisaient connaître plusieurs localités du beylik de Tunis où il existe aussi des menhirs. Ces derniers renseignements se trouvent pleinement confirmés par des constatations faites sur les lieux en 1846 par le docteur Barth, et en 1868 par H. de Maltzan dans les environs de Maghrâoua, c'est-à-dire au nord-ouest de Dougga. Ce canton, et en particulier les points de Lahis et de Ma'adher, renferment de nombreux dolmens et même des menhirs qu'aucun voyageur jusqu'ici n'a pris la peine d'explorer et de décrire selon les exigences de la science.

Tout récemment, M. Oppetit a publié dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* (année 1870) un article sur ces monuments, sous le titre de *Simple hypothèse sur les tombeaux dits celtiques*, dans lequel il exprime sa croyance à leur origine celtique.

M. le conseiller Letourneux, un des hommes qui, en Algérie, se sont livrés avec le plus de succès aux études scientifiques, dans le but d'y découvrir ce que le sol africain nous cache encore, a

publié en 1868, dans le tome II in 4° (fascicule 3) de l'*Archiv für Anthropologie* de Brunswick, un travail français *Sur les monuments funéraires de l'Algérie Orientale*. Cette étude remarquable par la méthode qui y règne est d'autant plus précieuse qu'on y trouve trente-six figures, intercalées dans le texte, représentant les différents monuments dont parle l'auteur. Nous ne ferons que mentionner, en passant, la première catégorie, celle des monuments qu'on ne peut attribuer qu'à la race berbère, à cause des inscriptions tefinagh qu'ils portent. M. Letourneux examine ensuite les dolmens de Gastal, dans le Dîr, pays sur notre frontière tunisienne, à la latitude de Batna, les dolmens entourés d'un cromlech ou cercle de pierres, ceux qui ont pour double ceinture un cromlech et un dallage en pierre, et les pierres plantées en carré ou en avenue dans le cercle de Bordj-Bot-'Arêridj, et dans le nord et dans l'est des montagnes de Hodna. Tous ces monuments, M. Letourneux les appelle prudemment « dits celtiques ».

Une autre catégorie est celle des monuments qui n'ont pas encore été classés. Parmi ceux-ci, on distingue, en adoptant à défaut d'autre, la nomenclature arabe : les *bazîna*, les *choûcha* et les *hânoût*. Le premier type (*bazîna*) se rencontre dans la plaine qui entoure l'Aoûras et au pied des montagnes de Hodna. Il consiste en « assises concentriques ou ellipsoïdales de pierres formant degré » d'un diamètre de neuf à dix mètres ; le milieu du dernier cercle est rempli de pierrailles et au centre s'élèvent, le plus souvent, trois pierres longues et minces. Ce genre de monuments a été étudié par M. Payen. Quelquefois, au lieu des assises ellepsoïdales, le *bazîna* n'est qu'un carré de grosses pierres dont le centre est rempli de pierraille, et à l'un des angles de l'enceinte il arrive qu'on trouve une pierre plus élevée, percée de trous plus ou moins profonds.

Le choûcha accuse un travail plus perfectionné. On rencontre dans l'Aurès et le Hodna, sur le bord des ravins, dominant les pentes ou la cime des collines, ces monuments cylindriques, sem—

blables à une tour peu élevée, mais bâtie en assises de pierres régulières recouvertes par une grosse pierre. Le nombre des *choûcha* est très considérable. M. le commandant Payen en a fouillé, et il y a découvert des squelettes et divers ustensiles renfermés dans une sorte de caveau au centre du monument. Il est à remarquer que les *chouchâ* se rencontrent dans le voisinage des *bazîna* et des enceintes carrées dont nous venons de parler.

Les *hânoût* (mot arabe qui veut dire boutique) ont demandé à leurs constructeurs des moyens d'action encore plus puissants. Ce sont des chambres sépulcrales régulières et bien taillées dans le roc vif, dont on voit des échantillons à Rokniya, à Gastal, à Medaoûrouch et près de Bou-Hadjar, tous points situés dans le nord-est de la province de Constantine, le dernier, près de la frontière tunisienne. Autrefois, dit M. Letourneux, le *hanôût* devait être fermé soit au moyen d'une dalle, soit au moyen d'une porte en bois. La porte est plus petite que la hauteur du plafond de la chambre. Dans la paroi du fond, côté droit, et dans celle latérale de gauche, on remarque deux auges surmontées d'une arcade ayant dû avoir la destination des sarcophages. Un de ces *hanôût* a son ouverture au sommet; les Arabes l'ont surnommé *Habs-el-Keldâb*, ou la prison des chiens.

Nous appelons l'attention des hommes d'étude sur les monuments de ce genre qu'on trouvera certainement en Algérie pour peu qu'on les cherche. Ainsi, sur le versant saharien de l'Aurâs, j'ai visité à un kilomètre sud-est de Négrin une grotte, taillée dans le roc, formant deux chambres peu profondes, que les indigènes nomment Dâr-en-Nesâ, *la maison des femmes*, et qu'ils montrent comme une curiosité.

Une autre découverte non moins intéressante est celle qui a été faite dans le cercle de La Calle, au Tarf, près du bordj, de deux roches évidées en forme de sarcophages, et dont les cavités sembleraient préparées pour recevoir des momies.

Les nombreux voyages d'exploration de M. Letourneux en Algérie l'avaient heureusement préparé à la recherche de l'âge et

de l'origine probables de ces divers monuments. Aussi, repousse-t-il, avec raison, l'idée qui les attribuerait à la race gauloise. Il s'appuie, au contraire, pour les classer parmi les monuments berbères, sur plusieurs faits dont l'un a une grande valeur, c'est qu'en fouillant un des dolmens de Boû-Merzouâg, MM. Christy et Féraud trouvèrent dans le caveau pratiqué sous le dolmen une médaille de Faustín avec les ossements.

De même, dans des bazîna de l'Ouâd-'Abdi (Aourâs) on a trouvé des pierres romaines taillées, des fûts de colonne qui avaient servi de matériaux de construction.

La présence d'une inscription en caractères tefinagh sur une pierre trouvée dans les mêmes conditions n'a donc rien de surprenant.

Je sais, pour avoir vu et exploré des ruines romaines dans l'Ouâd-'Abdi où j'ai copié onze inscriptions latines(*) que jusque-là le Tell algérien était trop bien connu des Romains pour que l'existence, à cette époque et dans cette partie de l'Algérie, d'une autre race que la race berbère eût pu leur échapper. M. Letourneux rapporte d'ailleurs un fait presque décisif. Lorsqu'il y a environ quatre-vingts ans, la confédération berbère des Aît-Iraten de la Kabylie, cédant ainsi malheureusement à l'influence de l'islâm, abolit l'ancien droit national d'héritage en faveur des femmes, on planta des pierres sur le mamelon de Tizi-ouguem-mou, pour perpétuer le souvenir de cette grande décision.

M. Letourneux a cru pouvoir classer, à côté des menhirs, les monuments de la nécropole garamaïque de Qeqîrât-er-Roûm, que j'ai découverts dans le Fezzân du nord. Or les trois tombes pyramidales en question, choisies parmi trente-cinq environ du même genre, au fond d'une baie de l'Ouâdi-el-Gharbî, entre les villages de Garâgarâ et d'El-Kharâïg, ne peuvent être assimilées aux menhirs, par la raison que ces monuments, très intéressants, sont construits, à l'intérieur, en pierres brutes unies par un ciment

(*) Voir ma lettre à M. Cherbonneau : Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine, 1860-1861, pages 106 à 111.

assez solide, recouvertes à l'extérieur par un revêtement en briques de terre crue unies avec des couches de mortier. Si M. Letourneux avait eu sous les yeux le détail de mes observations, encore inédites, sur les ruines nombreuses de l'Ouâdi-el-Garbî, il aurait lui-même été de l'avis que j'exprime ici.

C'est encore M. Letourneux qui signala à M. Bourguignat l'immense cimetière préhistorique de Rokniya.

Telle était la situation, lorsqu'en 1867, le savant naturaliste, M. Bourguignat, inaugura une série de recherches qui devaient ouvrir des horizons nouveaux, et qui aboutirent à de magnifiques découvertes, recherches que continua avec égal succès M. le général Faidherbe.

Au mois d'avril, M. Bourguignat allait visiter une partie du plateau de Seressou, dans le sud du Tell de la province d'Alger (*). Entre la ville de Theniyet-el-Hâd et le Nahr-Ouâçel, le long de cette rivière et vis-à-vis du confluent de l'Ouâd-Issa, il trouva le sol couvert, par endroits, d'une quantité de tumulus. Il en fit ouvrir un et découvrit à l'intérieur une chambre sépulcrale bâtie dans le genre dolménique : les parois construites en pierres frustes, placées les unes sur les autres, sauf un des côtés qui était formé d'une pierre unique plus volumineuse ; le tout recouvert par une dalle en roche. En examinant la terre extraite de cette chambre où les vents et les pluies l'avaient apportée, M. Bourguignat y trouva des coquilles qu'il recueillit appartenant les unes à des espèces de mollusques terrestres vivant actuellement dans la contrée, les autres à des espèces éteintes. Ces dernières sont un témoignage irréfragable en faveur de la haute antiquité des monuments. Nous verrons, tout à l'heure, quel parti M. Bourguignat a su tirer de la découverte et de l'examen de ces coquilles. Des ossements humains, brisés et décomposés, se trouvaient à côté des coquilles et d'après l'empreinte laissée dans une terre jadis boueuse par le crâne de l'individu, il reconnut qu'on avait dû inhumer le cadavre ac-

(*) Voir les *Monuments symboliques de l'Algérie*, par M. J. R. Bourguignat, in-8°, avec planches, Paris, 1868.

croupi, le dos appuyé contre une paroi, les jambes repliées et les bras croisés sur les genoux. C'est là une constatation fort intéressante.

Sur le même plateau il découvrit, s'étendant sur une longueur de cent soixante-quatorze mètres, un ensemble de cercles et de tumulus reliés, en partie, par un sillon et formant ensemble, suivant M. Bourguignat, le dessin d'un homme, puis, sur un développement de soixante-quinze mètres, un autre monument du même genre qui, à son avis, représente un scorpion.

En décrivant ces créations humaines gigantesques et si extraordinaires qui remontent à une époque que l'esprit est d'abord effrayé de sonder, M. Bourguignat expose les points de concordance qu'il a trouvés entre les monuments de Nahr-Ouâçel et ceux qu'on a découverts dans l'Amérique du nord, notamment avec le monument de l'alligator de l'Ohio, et avec les monuments symboliques de l'homme du Wisconsin.

Malgré tout ce que cette idée paraît avoir d'extraordinaire, nous réservons notre opinion jusqu'à ce que M. Bourguignat ait achevé et publié son livre sur les races américaines préhistoriques en Europe.

Une des lacunes les plus absolues et les plus regrettables des cartes de l'Algérie publiées par le Dépôt de la guerre, c'est celle qu'on trouve autour du point géodésique du Djebel-Tâya, sur la carte topographique des environs de Bône, à l'échelle du $\frac{1}{200.000}$, portant la date de 1851. En 1854, il est vrai, on voit cette lacune remplie sur la feuille nord de la carte de la province de Constantine publiée par le Dépôt de la guerre à l'échelle du $\frac{1}{400.000}$, mais les études plus récentes de M. Bourguignat et du sous-lieutenant Husson n'ont pas perdu pour cela leur valeur.

Le Djebel-Tâya est une montagne située à 51 kilomètres sud du golfe de Stora, la distance étant mesurée à partir du rivage de la mer au pied du Djebel-Filfila. Or, la carte des environs de Bône est blanche autour du point géodésique du Djebel-Tâya,

sur une largeur variant entre 6 et 13 kilomètres à l'est, 4 à l'ouest, 15 au sud-est et 24 au sud-ouest.

Désormais, aux matériaux réunis par les officiers de l'armée de l'Algérie, depuis 1851, il faut ajouter les levés à vue de M. Bourguignat (*), et les travaux topographiques exécutés sous la direction du général Faïdherbe par le sous-lieutenant Husson, qui ont complété et rectifié le tracé de l'Ouâd-Meziet, et comblé d'une manière plus satisfaisante encore, près de Rokniya, une portion moins considérable de la grande lacune dont nous parlons sur la carte des environs de Bône.

La carte de Rokniya et du Djebel-Tâya dressée par M. Bourguignat est à l'échelle d'environ $\frac{1}{106.383}$, à en juger par la comparaison que j'ai faite entre la distance qui sépare les bords de Hammâm-Meskoûtîn du Djebel-Tâya, mesurée sur cette carte, et sur celle du Dépôt de la guerre. Elle représente une superficie de 221 kilomètres carrés.

Le plan topographique de Rokniya, par le sous-lieutenant Husson, a été levé, sur la demande du général Faïdherbe, du 16 au 26 octobre 1867, et dessiné au $\frac{1}{45.000}$. Il donne, dans tous ses détails, un pays qui occupe un aréal de 12 kilomètres carrés.

Ce double et bienvenu progrès dans nos connaissances géographiques sur l'Algérie, on le doit à l'intérêt hors ligne que présentent le Djebel-Tâya et le bassin de la Rokniya au point de vue de l'étude de la géologie, de la zoologie et des races humaines préhistoriques du nord de l'Afrique.

Voici, en peu de mots, la description de la contrée où M. Bourguignat et le général Faïdherbe ont fait leurs découvertes :

Le Djebel-Tâya, montagne aujourd'hui complètement dénudée, forme, ainsi que le montrent très clairement le dessin de M. Bourguignat et la carte de la province de Constantine du Dépôt de la guerre, un immense croissant dont les extrémités

(*) *Souvenirs d'une exploration dans le nord de l'Afrique*, par M. J.-R. Bourguignat. — Quatrième partie : Histoire des monuments mégalithiques, in-4°. Paris, 1868. Cinquième partie : Histoire du Djebel-Tâya, in-4°. Paris, 1870.

s'étendent : l'une à 3,500 mètres vers le nord-nord-est, l'autre à 6,000 mètres vers le sud-est du point géodésique central qui a la plus grande élévation du massif, 1,200 mètres. Au nord-est du Djebel-Tâya s'élève le Djebel-Ghâra, séparé du premier par des collines. A l'est du Djebel-Ghâra coule, vers le nord, l'Ouâd-Meziet qui, un peu plus haut, entre les altitudes de 430 et 410 mètres, prend le nom d'Ouâd-Rokniya, et qui est formé par la réunion de deux ruisseaux : l'Ouâd-Boû-Choûk venant de l'est, et l'Ouâd-Ghâra venant de l'ouest.

Le canton de Rokniya, le général Faidherbe nous l'apprend, est une vallée tantôt boisée, tantôt rocheuse. Quelques petites clairières y sont cultivées par des familles habitant des *gourbi*, ou huttes en branchages ou en chaume. Sur la rive droite, escarpée et rocheuse, est la nécropole mégalithique comprenant environ trois mille tombes et trois cents ou quatre cents grottes.

Enfin, la vallée de l'Ouâd-Meziet est bordée, dans l'est, par les contre-forts du Djebel-Debagh, qui s'élève jusqu'à l'altitude de 1,030 mètres. L'Ouâd-Meziet lui-même va affluer à l'Ouâd-el-Kébîr qui se jette dans la mer, au sud-est du cap de Far, dans le golfe de Stora.

Le chemin reliant Guelma à Jemmapes traverse le canton de Rokniya.

C'est sur le versant d'une colline, sorte de plateau rocailleux, commençant à la rive droite de l'Ouâd-Rokniya, que M. Bourguignat trouva les sépultures préhistoriques dont il évalue le nombre à mille ou quinze cents, un chiffre que M. le général Faidherbe a doublé, comme on le constate dans ses *Recherches anthropologiques sur les tombeaux mégalithiques de Rokniya* (*). Ces tombeaux sont des monuments dolméniques, chacun formé de cinq pierres ou dalles brutes, quatre placés sur champ, et la cinquième couvrant les premières. Dans la suite des siècles, les tumulus sous lesquels étaient cachés les dolmens ont disparu, lavés.

(*) Long et intéressant travail, accompagné de 13 planches ; Bulletin de l'Académie d'Alger, N° 4 et 5, 1868.

par les pluies, mais leur enceinte existe encore. La chambre sépulcrale a généralement un mètre ou un mètre 25 centimètres de large, et 60 ou 80 centimètres de haut. Elle contient de la terre, des ossements et des coquilles de mollusques qui sont venus, dès le début, se réfugier dans les dolmens au moment de la sécheresse.

Sur le versant sud-ouest, le plus abrupt de la colline, on voit des excavations ou grottes qui ont servi d'abord comme tombeaux, puis, plusieurs siècles après, comme habitations. On comprendra tout à l'heure comment M. Bourguignat a pu arriver à cette donnée chronologique.

Il fit fouiller vingt-huit dolmens, et constata que les cadavres avaient été inhumés couchés sur le dos, les jambes repliées et les bras croisés, la tête tournée tantôt vers le sud-ouest, tantôt vers le nord-est. Les plus grands parmi ces tombeaux ne renfermaient qu'un ou deux squelettes, les plus petits, trois.

Les nombreux crânes extraits de ces tombes ont été soumis à l'examen du docteur M. Prunner-Bey qui a reconnu que les deux tiers appartenaient à la race berbère. Quant au troisième tiers, il comprenait, en majorité, des crânes dolichocéphales dont le classement dans telle ou telle branche de la famille aryenne présente des difficultés. Un de ces derniers appartiendrait au type des populations aryennes qui ont habité l'Italie méridionale à l'époque préhistorique. Il est à remarquer que les crânes aryens se trouvent dans les plus grandes chambres sépulcrales où les cadavres, nous l'avons vu, sont toujours moins nombreux que dans les plus petites. Ces crânes représenteraient probablement les membres d'une immigration venue par la Sicile, l'île de Panthellaria et la Tunisie, et qui constituèrent en Afrique une caste prépondérante. Il serait intéressant de rechercher si, pour arriver en Afrique, les populations aryennes de l'Italie méridionale ou de l'Espagne ne trouvèrent pas, à l'époque préhistorique, une succession presque non interrompue de terres, ce que les études d'ichtyologie algérienne de MM. Letourneux et Playfair semblent autoriser à admettre. M. Prunner-Bey a reconnu, en outre, un crâne de nègre, deux

crânes de mulâtres berbères et nègres, et un crâne d'ancien Égyptien. Une longue expérience de la craniologie égyptienne a permis à M. Prunner-Bey d'affirmer que l'individu (une femme) auquel avait appartenu ce dernier était un contemporain de la XVII^e ou de la XVIII^e dynastie. Donc, à une date qui prend place entre l'an 1591 et l'an 2135 avant Jésus-Christ, les Berbères de l'Algérie étaient en relation avec l'Égypte. Des faits comme celui-ci, comme la sculpture égyptienne que j'ai trouvée à Ghadâmès, serviront beaucoup pour guider l'historien des origines berbères. Quant aux crânes de nègres et de mulâtres, ils témoignent qu'à la même époque, ou à peu près, les Berbères du littoral algérien avaient déjà des rapports, non pas avec le Soudan, mais avec les populations noires du Sahara, que j'ai décrites sous le nom de subéthiopiennes, alors beaucoup plus nombreuses, ou tout au moins plus répandues qu'aujourd'hui.

Les savants qui voudraient étudier les crânes de Rokniya trouveront dans le travail du général Faidherbe des tableaux très utiles donnant les éléments cranimétriques pour vingt têtes extraites de ces dolmens, et ceux de quinze têtes de Berbères des différentes parties de la province de Constantine. Le général Faidherbe est d'avis que les constructeurs des monuments mégalithiques algériens étaient des Berbères (*).

Auprès des têtes d'hommes étaient placés des vases, tandis qu'il n'y en avait pas auprès des têtes de femmes. Préférence qui dénote chez ce peuple préhistorique des idées sur la femme beaucoup moins élevées que celles qui caractérisent si heureusement aujourd'hui la race berbère pure. Ces vases sont d'une fabrication toute primitive, faits à la main, et simplement flambés au feu, absolument comme ceux des dolmens de la France. Les bijoux, des bracelets et des bagues, déposés dans les tombeaux de Rokniya sont composés d'un bronze contenant du fer, ce qui les différencie des autres bronzes antiques, et leurs formes rappellent

(*) Sur l'ethnographie du nord de l'Afrique, et sur les monuments mégalithiques de cette contrée, par le général Faidherbe, *Bulletin de la Société algérienne de climatologie*, 1869. N^o 1.

Celles des bijoux qu'on trouve dans les tumulus de l'Etrurie de l'Angleterre et du Danemark.

M. Bourguignat déclare, et nous sommes du même avis, que les tombes ne sont pas celtiques, et que les bijoux et les poteries n'appartiennent ni à l'art celtique, ni à l'art romain, ni à l'art carthaginois, ni à l'art numide.

Deux ans après la publication de son premier travail sur la matière qui nous occupe, M. le général Faidherbe développait, dans une lettre adressée à M. Renou (*Revue africaine*, janvier 1870), l'idée que les dolmens ne sont pas les tombeaux des vrais indigènes du nord de l'Afrique, des Berbères, mais ceux des Tamchou, peuple blond du nord de l'Europe, étranger à la race celtique, qui s'établirent en Libye et firent invasion dans la Basse-Egypte.

Nous arrivons à l'une des découvertes qui feront le plus d'honneur à M. Bourguignat, à une véritable révélation que d'autres, après lui, pourront utiliser ailleurs, et qui vient donner le plus grand poids à la date que M. Prunner-Bey a affirmée en se basant sur l'examen d'un crâne.

Les dolmens de Rokniya, primitivement cachés sous un tumulus, n'ont pu donner asile à des mollusques que lorsque après une suite de siècles, les agents atmosphériques eurent, partiellement au moins, débarrassé ces dolmens des terres qui les recouvraient. Or, on trouve des coquilles de mollusques dans toutes les couches de l'humus que le vent a apporté dans l'intérieur des dolmens, et jusque dans la cavité cérébrale des crânes, de telle sorte que ces coquilles forment dans les dolmens des collections complètes de toutes les espèces de mollusques qui ont habité la contrée depuis l'édification de ces monuments phéhistoriques jusqu'à nos jours. Chaque couche d'humus a des hôtes particuliers. Les premières couches, celles d'en bas, où reposent les crânes et les lampes, sont caractérisées par des coquilles terrestres d'espèces éteintes; celles qui leur succèdent, par des coquilles dont les analogues sont

aujourd'hui fort rares dans la contrée ; les dernières enfin offrent des spécimens des coquilles qui vivent encore aux environs.

Si, maintenant, on prend, dans la même espèce, un échantillon provenant de la première couche où elle fait son apparition et qu'on la compare à son représentant contemporain, on remarque que l'échantillon le plus ancien présente une forme déprimée, un enroulement rapide et un développement insolite du dernier tour de spire, tandis que les échantillons des couches plus récentes ou les échantillons contemporains offrent des formes turriculées et une bouche moins ouverte.

D'après la loi naturelle qui veut que sous l'influence d'un climat à la fois chaud et humide la coquille des mollusques se comprime et se dilate, que par contre, sous l'influence soit d'un climat froid, soit d'un climat sec, elle se turricule et se contracte, afin d'offrir moins de prise aux agents climatiques contraires à la vie de l'animal, M. Bourguignat a pu affirmer que, depuis la construction des monuments de Rokniya, le climat de cette vallée s'était considérablement modifié en devenant *plus sec et plus brûlant*. Nous généraliserons cette conclusion en disant que le dessèchement de Rokniya est une période de dessèchement lent des deux extrémités du continent africain à partir des deux tropiques. J'ai montré, dans le Sahara, de grands systèmes de fleuves et de rivières dont les lits, parfaitement creusés, ne charrient plus d'eau qu'une fois tous les dix ans environ, et qui renferment, notamment le Tikhâm mâlt et le Tedjoûdjelt, dans la partie supérieure de leur cours, des lacs, ceux de Mihero et de Tadjeradjere, où les poissons et les crocodiles des rivières taries se sont réfugiés. De même, le docteur Livingstone avait trouvé, dans le désert de Kalahari, au nord de la colonie du cap de Bonne-Espérance, d'autres systèmes de lacs et de rivières aujourd'hui complètement desséchés.

Plus récemment, un autre voyageur, M. James Wilson, après avoir visité le bassin du fleuve Oranje, exposait devant la Société de géographie de Londres comment il attribuait sa dessiccation

surtout au déboisement de ces contrées et non pas à une cause géologique comme l'a fait Livingstone. Sans nier l'influence de ces deux causes lorsqu'il s'agit de faits locaux, comme sont par exemple ceux qu'on a observés à la Trinidad et dans la présidence de Madras, nous croyons que pour expliquer une loi vraie en Afrique, au nord comme au sud de l'Equateur, M. Bourguignat a été plus heureux que les deux savants voyageurs anglais.

M. Bourguignat a reconnu que les plus anciennes coquilles des dolmens de Roknîya ont leurs analogues vivant dans le nord de la France, où la température moyenne annuelle est de 10° , et où il y a 150 jours pluvieux par an. La position géographique de Roknîya et son altitude, 430 mètres, étant connues, il estime à $17^{\circ} 5'$ sa température moyenne annuelle et 49 le nombre des jours de pluie, par la comparaison avec les différents points d'observations météorologiques dans le Tell algérien, dont le climat est connu, et en tenant compte de la différence des positions et des altitudes.

M. Bourguignat n'a pas craint de demander à l'astronomie la confirmation de ce phénomène d'après lequel le climat de l'Algérie se serait desséché et échauffé. De longs calculs faits avec le concours de M. Leducq, du bureau des longitudes, ont donné pour cause à ce changement radical du climat la variation de l'excentricité de l'orbite de la terre et de l'obliquité de l'écliptique, et la précession des équinoxes combinée avec le mouvement de la ligne des apsides. Ils ont fourni l'an 2200 avant Jésus-Christ comme étant la date à laquelle la température moyenne de Roknîya était de 10° . Cette date, on le voit, s'accorde bien avec les déductions craniologiques du docte M. Prunner-Bey.

L'examen de la substance des coquilles et des ossements a conduit M. Bourguignat à une autre découverte. Ces substances sont comme calcinées. M. Bourguignat en conclut, avec raison, qu'il y a dû avoir à Roknîya, dans ces temps reculés, un foyer d'irruption d'eaux bouillantes, et que les sources thermales de Hammâm-Moskhoûtîn, à 12 kilomètres de Roknîya, aujourd'hui

déjà en voie de décroissance, n'ont jailli qu'après l'extinction des mêmes phénomènes à Rokniya. C'est sans doute ce phénomène naturel, si inexplicable pour l'homme primitif, qui a déterminé les anciens habitants de Rokniya à confier la dépouille de leurs morts à ce sol enchanté.

A cause aussi de cet état de choses, des gaz qui se dégageaient du sol et des fumeroles, on n'a pas dû habiter les grottes à l'époque préhistorique dont nous parlons, mais seulement beaucoup plus tard. C'est ce que vient confirmer dans les grottes l'emploi visible d'instruments propres à tailler la pierre.

L'absence d'inscriptions, tant romaines que puniques et libyques, autorise à croire que le foyer d'eau bouillante de Rokniya n'existait déjà plus aux époques contemporaines des trois civilisations que nous venons de nommer. S'il est permis d'en juger par l'orientation des dolmens de Rokniya, l'usage de ces monuments funéraires aurait été emprunté à une race dominante étrangère. Enfin, la forme érystomique des poteries trouvées dans les dolmens indique un peuple pasteur, et les vases placés à la tête des cadavres d'hommes prouvent que ce peuple croyait à la vie future, pour l'homme au moins, et peut-être à l'exclusion de la femme.

Tels sont les principaux résultats obtenus par M. Bourguignat dans son exploration de Rokniya. Avant de parler de celle qu'il a faite du Djebel-Tàya, nous exposerons immédiatement ce que M. le général Faidherbe a ajouté aux découvertes dans le cimetière préhistorique de Rokniya, et les idées que le général a émises à son sujet.

Sa description d'une des tombes mégalithiques concorde assez bien avec celle de M. Bourguignat. C'est, dit le général Faidherbe, un carré allongé, mesurant d'un mètre 10 centimètres à un mètre 30 centimètres de longueur sur 60 ou 80 centimètres de largeur, bâti en pierres brutes, espèces de dalles dressées sur champ, et recouvertes par une pierre plate au moins en dessous, quelquefois très grande, et dépassant sou-

vent les quatre faces de la partie inférieure du monument. Tantôt, ajoute-t-il, ces tombes sont disséminées sans ordre, tantôt elles forment des lignes continues qui en comptent jusqu'à une centaine. Quelques-unes d'entre elles sont entourées d'un cercle de pierres levées qui a 8 ou 10 mètres de diamètres; d'autres enfin sont, en grand nombre, pêle-mêle avec les grottes.

Autant il est certain que l'usage des tombes mégalithiques fut antérieur à celui des tombes à stèles munies d'inscriptions numidiques, autant on doit admettre que ces derniers monuments ne firent pas disparaître celui des premiers. L'usage des dolmens s'est conservé longtemps après, on en a la preuve dans ce fait qu'une stèle avec inscription numidique a été trouvée formant un des côtés d'un dolmen.

M. le général Faidherbe a étudié les crânes des habitants magalithiques de Rokniya. Il les a comparés à ceux des Berbères actuels, et les a trouvés plus beaux et plus purs que ceux-ci. Il attribue la différence aux croisements répétés avec la race nègre et avec la race arabe qui auraient modifié le type primitif dans la population actuelle. Et, d'après un squelette intact qu'il a eu le bonheur de trouver, il a pu s'assurer que les cadavres avaient été placés les genoux ramenés sous le menton et les talons touchant le bassin.

M. le général Faidherbe a traité, dans un deuxième article (*), de la découverte qu'il a faite d'une autre nécropole mégalithique sur l'Ouâd-el-Bâreda, à 38,500 mètres sud-ouest du Djebel-Tâya, et à 10 kilomètres de Kheroûb, sur la route de Constantine à Guelma. Là, sur la colline rocheuse de Mazela, qui est un contre-fort du Djebel-Setas, se trouvent environ dix mille dolmens ou tombes mégalithiques parfaitement semblables à celles de Rokniya, si ce n'est que, grâce à la forme naturelle des pierres qui ont servi de matériaux à Mazela, au lieu des blocs généralement très irréguliers de Rokniya, les tombeaux sont ici bâtis avec de véritables dalles plates et régulières. Les autres

(*) Nécropole mégalithique de Mazela (Bulletin de l'Académie d'Alger, n° 6, Bône 1868.)

particularités des monuments funéraires de Mazela sont que quelques-uns des plus grands ont leurs côtés formés d'assises de pierres superposées remplaçant les pierres posées sur champ et enfoncées en terre qu'on voit à Rokniya, et que la présence d'un cercle de pierres ou cromlech autour des tombeaux est plus fréquente à Mazela, seulement les pierres de ces cromlechs, au lieu d'être dallées, sont ici posées à plat.

L'alignement des tombes mégalithiques de Mazela forme une variété de figures, ainsi qu'on peut le voir sur le plan de ce canton levé à vue par le sergent du génie Vayer et dessiné à l'échelle du $\frac{1}{45.000}$. Ce plan embrasse une superficie de douze kilomètres carrés.

Quoique les tombes fussent intactes, pour la plupart, les fouilles de M. le général Faidherbe à Mazela n'ont amené la trouvaille ni d'un vase, ni d'un squelette. La seule esquille d'os qu'il pût trouver tomba en poussière étant pressée entre les doigts. Il en conclut que les poteries, s'il y en avait, n'ont pu, vu leur mauvaise cuisson, résister à la décomposition qui a détruit les ossements.

On voit, par ce qui précède, toute la grandeur des travaux de M. Bourguignat et du général Faidherbe. C'est, comme je le disais en commençant, la révélation d'un long passé sur lequel l'histoire est muette. Honneur à ces deux savants qui ont consacré leur temps et leur érudition à des recherches d'un si haut intérêt.

Un autre savant, M. le docteur Bertherand, a fait sur un plateau des Benî-Messouls, c'est-à-dire à moins de 7 kilomètres ouest des remparts d'Alger, des fouilles dans les dolmens qui s'y trouvent; M. le docteur Bourjot en a rendu compte, au 1868, dans le Bulletin de la Société de climatologie algérienne, ainsi que de ses découvertes de débris préhistoriques dans une grotte de la pointe Pescade, c'est-à-dire aussi dans les environs immédiats d'Alger.

Le même auteur a traité ensuite d'une manière très large et

scientifique *l'Histoire naturelle du massif d'Alger dans ses rapports avec l'homme préhistorique*.

L'Algérie est, de l'avis du général Faidherbe, loin d'avoir révélé toutes les antiquités préhistoriques qu'elle renferme.

Le général connaît des groupes de tombeaux mégalithiques sur *plusieurs centaines de points* dans la seule province de Constantine. Les découvertes du docteur Bertherand, à 7 kilomètres d'Alger, prouvent à elles seules qu'en cherchant bien on en trouvera ailleurs.

Quant au silex taillés, M. l'abbé Richard en a découvert jusque dans l'oasis de Laghouât.

Je voudrais, en terminant, résumer les preuves et les probabilités qui permettent de classer les monuments préhistoriques de Rokniya et leurs habitants. L'affirmation d'un médecin et d'un anatomiste comme l'est M. Prunner-Bey, ôte toute espèce de doute sur la nationalité berbère de la grande majorité des morts qui reposent à Rokniya. Elle vient, d'ailleurs, confirmer le jugement le plus plausible qu'on aurait pu porter sur ce sujet, n'ayant pas les moyens de recourir aux preuves. Quant à l'idée qui a présidé en Algérie à la construction de ces monuments, est-elle venue de l'Italie ou est-elle née chez les Berbères? Il serait peut-être prématuré de répondre affirmativement. Il faut, dans un problème de cette nature, garder présents à la pensée tous les faits à la fois. Si les populations préhistoriques de l'Italie ont pu enseigner aux Berbères l'art de construire des dolmens, ce n'est pas d'elles assurément que les anciens habitants du sud de l'Arabie et de la côte des Somal l'ont appris.

Les sculptures rupestres de Tyoût et de Moggâr recueillies et publiées par M. le docteur Armieux dans les Mémoires de la Société d'archéologie du midi de la France (*) sont des monuments qu'on aurait tort de classer dans les époques préhistoriques. Sans doute l'histoire est encore impuissante à nous éclairer d'une manière sûre au sujet de l'origine et de la date de ces monuments,

(*) Première tiraison du tome IX (Toulouse. 12-13, 1887), avec une planche.

mais il serait téméraire d'affirmer que les études à venir ne nous donneront pas la solution de ces deux problèmes. Le docteur Barth avait déjà reconnu le cachet égyptien des sculptures rupestres qu'il découvrit à Telizzarhên, dans le Fezzân, et qui offrent une frappante analogie avec celles de Tyôût. M. le docteur Armieux arrive pour ces dernières à la même conclusion. Je dois à son obligeance d'avoir pu juger du caractère des sculptures inédites de Moghar, gravées sur des couches horizontales de travertin, et qui sont d'une complication extraordinaire. On y distingue une girafe et un dessin dû à une main plus exercée que celle qui a tracé les autres. Sans doute aussi ce dessin est-il plus moderne que ceux-là. Je reviendrai plus tard, d'ailleurs, sur les questions soulevées par les sculptures rupestres du Sahara.

Au milieu des explorations africaines, nous en trouvons une qui n'est pas des moins curieuses, et qui s'est accomplie dans les entrailles de la terre.

On a vu précédemment quelle est la position du Djebel-Tâya. Cette montagne, dont la roche dominante est un calcaire compact renfermant du cinabre et de l'antimoine sulfuré, est le point central du soulèvement de tout le massif environnant.

M. Bourguignat s'y rendit pour explorer la grande caverne qui s'ouvre sur son flanc nord-ouest et que les indigènes appellent Ghar-el-Djema'a. Il y réussit, non sans mille péripéties émouvantes. On entre d'abord dans un couloir suivant une pente douce, sur les parois duquel sont gravées soixante-quatre inscriptions latines, la plupart votives au dieu Bacax et que M. Fournel avait déjà vues.

La caverne est ornée de stalactiques ; le couloir se ramifie bientôt, et malgré l'exploration de M. Bourguignat et celle du général Faidherbe, deux de ces ramifications principales sont encore à explorer. Elle est si bien restée dans l'état où l'ont laissée les Romains, que M. Bourguignat trouva dans un de ses recoins un vase romain en belle terre rouge parfaitement intact et entouré d'ornements.

Le territoire qu'il parcourut aboutit à un gouffre. Il lui fallut pour descendre dans ce puits, suivre à la force des bras une corde longue de 40 à 45 mètres qu'il avait apportée à cet effet. Au fond de ce puits, M. Bourguignat se trouva dans une salle au milieu de laquelle s'élève un rocher colossal, sorte d'autel, surmonté d'une masse imitant, jusqu'à un certain point, une gigantesque statue. C'était le sanctuaire du dieu et son image sortie des mains de la nature. Le sanctuaire est à 200 mètres d'altitude au-dessous de l'entrée de la caverne. A partir de là, d'autres couloirs continuent, et M. le capitaine Rouvière s'y est aventuré à 100 mètres plus bas, trouvant de nouvelles salles, mais sans atteindre le fond du gouffre. Le point extrême de l'exploration de M. Rouvière est à plus de 500 mètres de l'entrée, en mesurant la distance sur le sol des couloirs.

M. Bourguignat devina de suite, en géologue expérimenté, que les couches de stalagmites recouvrant le sol devaient cacher des dépôts d'ossements. Il fit des fouilles et en trouva quelques-uns ; le général Faidherbe fut plus heureux que lui, et M. Bourguignat les a décrits et a pu reconstituer les espèces, parmi lesquelles, à côté des quadrupèdes de la contrée, il reconnut plusieurs types nouveaux. Un peu plus de la moitié des ossements appartenaient à des ours de quatre espèces nouvelles : l'*Ursus Lartetianus* qui a dû vivre, d'après M. Bourguignat, de l'an 8000 à l'an 8500 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la dernière phase de la période glaciaire en Algérie, qui s'est écoulée, suivant ce savant naturaliste, de l'an 8000 à l'an 10000 avant Jésus-Christ ; l'*Ursus Letourneuxianus*, qui vivait vers l'an 3500 avant Jésus-Christ ; l'*Ursus Rouvieri*, et enfin l'*Ursus Faidherbianus*, depuis l'an 400 ou 500 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours.

Déjà l'abbé Poiret, dans son voyage de 1785 à 1786, avait signalé la présence de l'ours brun dans l'Atlas algérien. Les Arabes de la province de Constantine ont un dicton que publie M. Bourguignat et qui se rapporte à l'ours, دب *debb dobb* en arabe. Il a vu lui-même, dans la boue, l'empreinte toute fraîche

du pas d'un ours qui, dérangé par son arrivée, s'était enfui et caché sans doute dans une anfractuosité de la caverne. Les indigènes en la lui signalant, répétaient le nom de l'animal avec effroi, en lui décrivant très exactement la forme, les allures et les m eurs particulières à l'ours. Je ne puis entrer ici dans tous les détails que M. Bourguignat a donnés à l'appui de sa découverte ; un seul pourtant est très caractéristique, c'est pourquoi je le reproduis. Les os des animaux que les ours ont entraînés dans la caverne pour s'en rep  tre sont parfaitement intacts, tandis qu'ils seraient cassés si c'étaient des hyènes qui eussent mangé les animaux. Ces os appartenaient au mouflon commun en Algérie le *Musimon tragelaphus*, à celui qui vit en Corse le *Musimon Corsicus*, puis à trois nouvelles espèces : *Musimon Faidherbianus*, *Musimon Lartetianus*, *Musimon Rouvieri*, et à trois nouvelles espèces de gazelle : *Antilope Faidherbi*, *Antilope Rouvieri*, *Antilope Atlantica*. A ceux-ci se trouvaient mêlés ceux d'un lion qui présentaient les traces d'une maladie rhumatismale, et ceux d'une vieille panthère. Enfin, M. Bourguignat reconnut des os taillés et polis par l'homme.

Dans les chapitres précédents on a vu par quels moyens, grâce aux travaux des voyageurs et des naturalistes, la science arrive non seulement à préciser la forme et à indiquer les attaches du nord du continent africain aux époques préhistoriques, mais à faire l'inventaire des espèces animales et humaines qui y vivaient alors et enfin, par la comparaison de ces espèces à celles d'autres régions, à deviner la nature du climat de l'Algérie à ces mêmes époques. L'examen des coquilles de mollusques trouvées dans les dolmens de Rokniya indiquait, à la date de la vie de ces animaux, un climat soit plus *chaud*, soit plus humide, que n'est actuellement celui du même point.

D'autre part, les grands réseaux des Ou dis, représentant, dans le Sahara, le squelette du système hydrographique, coulaient des eaux comme nos fleuves et nos rivières à une époque très ancienne, peut-être contemporaine de ces coquillages, et par

Conséquent de l'homme qui construisit les monuments où ces coquillages allèrent s'enfouir.

Le jour où on pourra établir scientifiquement, sinon le synchronisme de ces deux faits, du moins leur rapport chronologique, on y lira encore, ainsi que nous allons l'expliquer, ce troisième fait : l'exécution des curieuses sculptures rupestres du Sahara, que nous ont fait connaître le docteur Barth et le docteur Armieux. Nous venons d'écrire les noms de ces deux savants, en suivant l'ordre des dates de leurs publications ; mais, pour être juste, nous aurions dû commencer par celui de notre compatriote, M. le docteur Armieux, qui étudia les intéressantes sculptures de Moghâr-Tahtâni le 14 avril 1849, et à peu de jours de là à celles de Tyoût, tandis que le docteur Barth fit ses découvertes de Telizzarhên le 6 juillet 1850.

Il nous paraît utile de donner ici la substance de leurs découvertes, et de signaler d'autres localités sahariennes qui n'attendent que la venue d'un explorateur pour révéler des documents inédits du même genre. Ce coup d'œil jeté sur l'ensemble des indications que nous possédons aide beaucoup à comprendre la portée des faits. Il détruit radicalement les suppositions émises par quelques voyageurs trop superficiels sur leur origine prétendue moderne.

M. le docteur Armieux nous servira de guide pour les sculptures de Tyoût et de Moghâr-Tahtâni. Ces deux villages sont au nord-ouest de Géryville, entre 33° et 32° 30' de latitude nord. A Tyoût, les sculptures sont gravées au trait sur la face verticale regardant le sud d'un bloc de grès ferrugineux qui a environ 30 mètres de longueur sur 10 de hauteur ; on y remarque beaucoup de bœufs aux cornes courbées en avant, un caractère qu'Hérodote donne à la race bovine des anciens Garamantes, puis l'éléphant et le rhinocéros.

A Moghâr-Tahtâni, les dessins sont moins nombreux, moins lisibles aussi, à cause de la nature moins résistante de la roche calcaire sur laquelle ils sont gravés. On y distingue des bœufs et une girafe. Or, aujourd'hui, pas plus à Moghâr qu'à Tyoût, les

habitants n'élèvent des bœufs, et, pour rencontrer l'éléphant, le rhinocéros et la girafe, il faudrait traverser tout le Sahara et gagner le commencement du pays des nègres, à 1,700 kilomètres dans le sud de ces villages. Le trait des sculptures de Moghâr et de Tyôût a souvent un centimètre de largeur sur deux ou trois millimètres de profondeur.

Quant à Telizzarhên, pour en parler, il faut nous transporter sur la hamâda ou plateau de Mourzouk. C'est une vallée inclinée vers le sud-est, entre la grande vallée d'Aberdjoûch et le désert de Tayta, qui commence à l'ouest du plateau et que coupe la route directe de Mourzouk à Rhât. En outre, il est utile de faire observer que la vallée de Telizzarhên n'est qu'à 164 kilomètres sud-ouest de Djerma où j'ai exploré des ruines garamantiques.

De hautes murailles de grès lisse qui forment le bord est de la vallée et des blocs de grès détachés y sont couverts de sculptures profondément gravées au trait. En fait d'eau, on ne trouve là qu'une petite mare, et encore, aux temps où nous vivons, reste-t-elle à sec pendant dix mois de l'année. Si maintenant nous marchons 22 kilomètres plus à l'ouest sur cette route, nous rencontrons un ravin, aride aujourd'hui, sauf dans les années pluvieuses, mais dont le nom berbère Erhâzar Amân Semmedên (*), signifiant la *rivière aux eaux froides*, indique un passé hydraulique fort différent de l'état présent. Le docteur Barth, en cherchant ici, découvrit sur la face d'un rocher le dessin d'un bœuf à peine reconnaissable tant la pierre, du grès cependant, avait souffert de l'action séculaire des agents atmosphériques. Cette circonstance permit au docteur Barth de supposer, avec raison, que d'autres sculptures ont dû exister qui depuis ont entièrement disparu. Il faut qu'à un moment donné la petite mare de Telzzarhên ait été persistante, de même que l'Erhâzar Amân Semmedên a dû être

(*) Par suite d'une erreur mécanique commise en écrivant le nom, ou par suite d'une erreur de lecture sur des notes à demi effacées, on lit Semmedno dans l'ouvrage et sur la carte du docteur Barth.

une véritable rivière recevant les fraîches eaux d'une cascade qui a laissé des traces profondes sur les berges rocheuses.

Avec un passé météorologique ainsi reconstitué au moyen de ces preuves, on n'a plus de peine à comprendre la scène vivante que des artistes exercés, appartenant à une civilisation disparue, ont gravée sur les rochers de Telizzarhén. Cette scène représente un troupeau de bœufs allant à l'abreuvoir, les uns au pas, les autres caracolant. L'art des sculpteurs de Telizzarhén dépasse de beaucoup celui des sculpteurs de Tyôût ; il est encore supérieur, quoique ici la différence soit moins tranchée, à l'art des sculpteurs de Moghâr-Tahtâni, mais il conserve avec tous les deux ce point commun que les pieds des animaux sont négligés dans les dessins. Longtemps après la date de ces belles sculptures, d'autres artistes, que nous nommerons de la basse époque, ont dessiné sur les blocs voisins des buffles, des autruches et autres oiseaux, mais pas le chameau, ce qui autorise à penser qu'en tous cas ces dessins de la basse époque ont été gravés avant l'introduction du chameau en Afrique.

De Telizzarhén à Moghâr, il y a plus de 1,400 kilomètres à vol d'oiseau.

Si maintenant, de ces données positives, nous passons aux renseignements que les Touâreg m'ont communiqués, voici des faits que tout me porte à croire exacts, et qui peuvent devenir très importants lorsqu'un Européen, explorant le pays qui s'étend droit au sud de Mourzouk et à l'ouest de la route qui relie ce point au Bornou, étudiera l'Anây que j'ai marqué là sur ma carte, à 277 kilomètres au sud-est de Telizzarhén. Il ne faudrait pas confondre cet Anây avec le village Teboû du même nom dans l'oasis de Kaouâr ou Henderi-Tedâ.

Les ouâdis descendant de la montagne qui s'élève à l'est d'Anây fertilisent le sol d'un petit canton, et un puits, très peu profond, creusé au pied de cette montagne, attire seul aujourd'hui les pasteurs Touâreg ou Teboû. Mais Anây a vu un siècle où son importance fut toute autre, je n'hésite pas à le dire, quoique ici je

parle sur la foi d'un nègre, le nommé Moûsa, esclave d'Ikhenoukhen. Deux routes, dont les traces sont visibles malgré le long abandon où on les a laissées, relient Anây, d'une part, au Fezzân, et de l'autre, vers le sud-ouest, au puits d'In-Aouïder, oublié par Barth sur la grande route moderne du Soudan.

Sur les rochers d'Anây, on voit, m'a dit Moûsa, des sculptures qui seraient bien autrement intéressantes que celles de Telizzarhên, car elles représentent non-seulement des hommes et des bœufs, mais encore des chariots. Si ces indications se justifiaient plus tard, la première partie de la route, depuis le Fezzan jusqu'à Anây, est certainement celle que suivaient les Garamantes de l'antiquité lorsque, montés sur leurs chars à quatre chevaux, ils allaient chasser les Troglodytes éthiopiens (*), c'est-à-dire les Teboû qui n'ont pas encore tous abandonné la vie troglodytique; alors, pour vaincre l'ennui d'un séjour prolongé à Anây, quelques Garamantes auront gravé là les scènes qu'ils avaient sous les yeux.

Enfin, je crois qu'en fouillant la chaîne de l'Akâkoûs, on aurait de grandes chances pour y découvrir des sculptures garamantiques; et je conseille fort au voyageur qui se rendrait à Anây pour y étudier les sculptures qu'on m'a indiquées de ne pas quitter le pays sans explorer, s'il le peut, les montagnes voisines de l'Akâkoûs.

De cette longue digression à laquelle je me suis laissé entraîner à propos de l'intéressant travail de M. le docteur Armieux, il résulte que, non-seulement le massif des montagnes des Oulâ-Sidi-ech-Cheïk sur la limite septentrionale du Sahara, mais encore toute l'immensité de ce désert, jusqu'au tropique du Cancer, a été soumise très anciennement à un régime de pluies régulières, grâce auquel s'est développée là une civilisation dont les historiens grecs et latins n'ont guère fait que nous conserver le nom. Avec l'abondance des eaux, les hommes de cette civilisation presque antéhistorique n'avaient pas besoin du chameau qui fut introduit en

(*) Hérodote, Livre IV, paragraphe CLXXXIII.

Afrique à une époque relativement moderne, et où il remplaça le bœuf comme moyen de transport après le dessèchement du Sahara.

Le phénomène dont nous parlons est des plus intéressants. Dans le cours de ce travail, nous aurons occasion d'y revenir pour en signaler l'extension. Qu'il nous suffise ici de dire que les observations faites en Égypte par MM. le professeur Chaix et Duval démontrent que le niveau du Nil était plus élevé autrefois qu'aujourd'hui, ce qui résulte des traces laissées par les eaux sur les rochers, et que la vallée du Nil était couverte d'une végétation luxuriante et de forêts à l'époque antique, comme on le voit sur des dessins représentant des scènes de chasse, gravés par les anciens Égyptiens (*).

C'est en 1870 qu'eut lieu la publication d'une quantité d'inscriptions berbères en caractères tefinâgh (**) trouvées presque toutes dans le bassin de l'Ouâd-Cheffiya, affluent de l'Ouâd-el-Kebîr du Mafrâg (***), qui arrose le cercle de La Calle dans la province de Constantine, et à des distances de la côte aussi faibles que vingt ou vingt-cinq kilomètres. On nous permettra de ne pas mieux préciser lorsqu'on saura que le tracé du bassin de la Cheffiya, sur la carte topographique des environs de Bône, à l'échelle du $\frac{1}{200,000}$, publiée en 1851 par le Dépôt de la guerre, doit être considéré comme nul et non avenu, une fois qu'on l'a comparé, sans parti pris, avec la carte de la Cheffiya dressée en 1869 par M. Gélas, géomètre au bureau topographique de Constantine, et publiée à l'échelle du $\frac{1}{80,000}$ dans le « Recueil » du docteur Rebou. Le tracé du même canton sur la feuille nord de la province de Constantine (Dépôt de la guerre, 1854) témoignait déjà d'un progrès,

(*) Le *Globe*, organe de la Société géographique de Genève, 1860.

(**) J'emploie le mot tefinâgh (caractères) véritable nom de cette écriture chez les tribus berbères qui l'ont conservée sans la modifier depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, parce que ce mot me semble préférable aux termes d'origine étrangère, libyque, libyco-berbère ou numidique, qui impliquent l'idée d'une fraction de la race berbère.

(***) Il ne faut pas confondre les deux Ouâd-el-Kebîr du Mafrâg avec l'autre cours d'eau du même nom qui, après avoir reçu l'Ouâd-Rokniya, se jette dans la Méditerranée plus à l'ouest et au sud du cap de Fer. Ouâd-el-Kebîr n'a d'autre signification que la Grande Rivière.

mais laissait encore prise à la critique. La petite carte de M. Gêlas donna donc pour la première fois un tableau satisfaisant d'une fraction de la zone tellienne de l'Algérie qui a vingt kilomètres de développement dans le sens des méridiens et treize kilomètres dans le sens des parallèles. Ici, comme à l'occasion de la découverte des monuments de Rokniya, la géographie est redevable d'un progrès très réel et important, quoique dans un espace assez circonscrit, où le géographe, ignorant quels étaient les éléments de cette partie de la carte de 1851, pouvait se croire, jusque dans les détails, sur un terrain solide et définitivement acquis. Le travail de M. Gêlas démontre, une fois de plus, combien il importe d'achever et de publier le levé détaillé de toute l'Algérie qui est en voie d'exécution, de même qu'on a dû, récemment, procéder aux opérations plus délicates encore de la détermination des bases géodésiques.

Nous serions désolé qu'on interprêtât mal les critiques que nous faisons ici des cartes algériennes du Dépôt de la guerre. Mieux que personne, peut-être, nous comprenons, pour avoir passé ailleurs par des phases similaires, les difficultés dont ce travail était hérissé à l'époque où il fut entrepris, et nous rendons justice aux louables efforts de ses auteurs. Mais les circonstances ont changé, et il est grand temps que le Dépôt de la guerre, s'éclairant de tous les travaux géographiques imprimés et de ceux, manuscrits, déposés dans les archives des cercles et des bureaux arabes, en faisant exécuter de nouveaux là où et comme il le faudra, donne enfin une bonne carte de l'Algérie, exacte, détaillée, et dont l'ensemble ainsi accuse l'esprit géographique supérieur de celui qui en aura dirigé le travail. La réputation européenne du Dépôt de la guerre français y est engagée, et ce sera un grand service rendu à la colonisation, autant qu'à l'autorité militaire elle-même.

Revenons aux nécropoles numidiques de la Cheffia : elles occupent l'extrémité supérieure du bassin de cette rivière et sur le versant sud du partage d'eau entre ce bassin et celui d'un autre

plusieurs des caractères de l'ancienne écriture tefinagh n'avait pas été découverte jusqu'à présent.

Déjà M. le docteur Judas, que ses études préparaient au déchiffrement des inscriptions tefinagh, a dû revenir sur la première traduction qu'il avait publiée de l'inscription de Lalla-Maghniya. (Voir *Revue africaine*, 1870.)

M. Letourneux nous apprend que des inscriptions tefinagh ont été relevées, en dehors des nécropoles énumérées plus haut, dans presque toute l'étendue du Tell algérien, depuis Hammâm-Sidi-Torâd jusqu'à Lalla-Maghniya. Le travail de ce savant consciencieux aura, nous n'en doutons pas, une importance capitale.

Ajoutons que, dans la province d'Alger, entre le bordj d'Ain-Toukriya, qui est au sud-ouest de Theniyet-el-Hâd, ou mieux, entre Seba-'in-'Aïoùn (*les 70 sources*) et l'endroit où le Nahr-Ouâçel reçoit l'Ouâd-Issa, M. Bourguignat a signalé sur sa route des tombeaux libyques qui n'ont encore été étudiés par personne. Vers la fin du Tell de la province d'Oran, dans le Djebel-'Amour, près du village de Taouiâla, on a trouvé une inscription tefinagh gravée sur un rocher à côté d'un bas-relief représentant des éléphants et des cavaliers, et d'autres rochers du même pays portent des dessins d'animaux de la même facture que le bas-relief.

Toute l'étendue des montagnes entre El-Ghicha et Tyoùt est à explorer à ce point de vue. Celui qui fera cette exploration peut compter que ses peines seront amplement récompensées par des découvertes inattendues, et, s'il a du goût pour les travaux géographiques, la patience et les instruments voulus, il rapportera de son voyage la carte d'un pays jusqu'à présent trop imparfaitement connu.

La Kabylie a fourni un des monuments les plus intéressants de l'art numidique, une sculpture représentant un cavalier numide armé pour la chasse, avec une inscription en caractères tefinagh, que le regretté baron Aucapitaine a publiée dans la *Revue africaine*.

Dans le Beylik de Tunis il existerait des inscriptions tefinagh sur les ruines de l'amphithéâtre d'El-Djem.

Enfin Gérard Rohlfs a trouvé une inscription tefinagh dans les grottes creusées par la main de l'homme près de Toggâra-el-Outed, entre l'Ouâdi es Saoûra et l'oasis touatienne de Tesâbit.

Avant d'abandonner ce sujet, nous devons parler de faits qui auraient aussi bien pu être rangés dans le chapitre des monuments mégalithiques. MM. Letourneux et le docteur Rebou ont trouvé, dans le cimetière libyque de l'Ouâd-Mekkoûz, un petit dolmen entouré d'un cercle de pierres, et M. l'abbé Mongel a découvert à Koudiyet-el-Batoûm, près du village de Duvivier, sur la route qui relie Soûq-Ahraç à Bône, un cimetière renfermant à la fois des monuments dolméniques, des sarcophages creusés dans le roc, des stèles libyques et des pierres tumulaires portant des inscriptions latines. On voit ici la preuve bien évidente de ce que maint cimetière africain a donné asile à la dépouille de toutes les générations qui se sont succédé dans un canton, depuis que l'homme a enterré ses morts.

Par ces découvertes qui se succèdent si rapidement depuis qu'on s'occupe de ce sujet, on est en droit de penser que l'avenir en réserve encore beaucoup d'autres.

EXPLORATIONS DANS LE MAROC

Le Bulletin de la Société de géographie contient deux articles traitant de l'empire marocain. Un ingénieur, M. James Craig, nous a fourni un aperçu intéressant au point de vue économique et particulièrement en ce qui touche à la richesse minérale de ce pays si vaste et encore si imparfaitement connu.

D'autre part M. Joachim Gatell nous a envoyé, comme suite de son mémoire sur l'Ouad-Noûm et le Tekna, une description du Soûs et de ses habitants, dans laquelle il a signalé l'état d'indépendance absolue ou relative des districts de la zone maritime méridionale du Maroc.

On a vu précédemment que la géographie marocaine allait re-

cevoir une nouvelle impulsion par la publication des travaux du voyageur Joseph Chavanne.

Cependant, parmi les travaux dont le Maroc a été l'objet, ceux dont l'Atlas a été le théâtre méritent ici la place d'honneur.

Au printemps de l'année 1871, le docteur anglais Joseph Dalton Hooker, fils du grand botaniste, a porté ses pas dans quelques parties de l'Atlas marocain, région intéressante à tant de titres, où les itinéraires des explorateurs européens, que nous allons indiquer brièvement, sont encore si clairsemés, où les recherches des naturalistes ont à peine commencé.

Le système orographique de l'Atlas marocain s'étend, sur une longueur de 720 kilomètres, de l'est-nord-est vers l'ouest-sud-ouest, depuis le Djebel-Tendrâra qui en est un tronçon détaché jusqu'à l'Océan atlantique au nord du port d'Agadir (Santa-Cruz). Voici quels avaient été avant Hooker les voyages modernes entrepris dans le but de faire connaître l'Atlas marocain.

A l'extrémité orientale de ces montagnes, les travaux des officiers français, que nous avons résumés à propos de la communication du général de Wimpfen, sont une base très utile. Leurs itinéraires cependant n'arrivent qu'au pied des montagnes, et laissent intact l'Atlas proprement dit.

Plus loin, vers l'ouest, la route suivie d'abord par notre compatriote René Caillié au commencement du mois d'août 1828, puis par Gerhard Rohlfs au mois de mai 1864, traverse du nord-ouest au sud-est premièrement le Djebel-Tamarakouit, séparé de l'Atlas par la plaine de la Molonya, et deuxièmement l'Atlas en un point situé un peu à l'est du Djebel-el-'Aïâchîn, massif que l'on suppose renfermer les sommets les plus élevés de tout le système.

Les observations de René Caillié sur le Djebel-Tamarakouit ne s'accordent pas avec celles de Rohlfs, ce qui, loin d'infirmer les unes ou les autres, s'explique très bien par la différence des points de cette montagne où passent les tronçons des deux routes respectives. Rohlfs traverse le Djebel-Tamarakouit à l'endroit où il présente les élévations les plus considérables ; Caillié les franchit

plus à l'ouest en un point où il offre une solution de continuité. Ce dernier trouve des montagnes généralement arides où croissent cependant le buis et les chênes-liège. Rohlf s voit le versant nord et le sommet du Djebel-Tamarakouit couverts de forêts dans lesquelles domine le mélèze. Après avoir dépassé le sommet, il reconnaît le versant sud à l'altitude de 2,085 mètres (*), un lac splendide long de trois lieues sur une demi-lieue de largeur, appelé Dhâya Sîdi 'Ali Mohammed. De ce côté de la montagne les forêts sont composées de *Thuya Orientalis*, de chêne et de genévrier, à l'exclusion du mélèze.

Entre le Djebel Tamarakouit et l'Atlas proprement dit, s'étend la plaine de la Molonya où, d'après René Caillié, on cultive l'olivier, le figuier et la vigne, et où, suivant Rohlf s, le granite est la roche dominante par opposition aux grès qui constituent celles des montagnes de l'Atlas qu'il a vues. On peut se faire une idée de l'altitude de cette partie de la vallée de la Molonya par la cote de 988 mètres donnée par les observations de Rohlf s, au village de Boulayoul qui y est situé. Le voyageur français et le voyageur allemand ont franchi la chaîne de l'Atlas proprement dit sur le même point, le passage nommé Es-Salâmour 'Aleïkour, c'est-à-dire, en français, *Je vous salue !* qui sépare en deux le massif du Djebel-el-'Aïâchîn et qui présente l'aspect d'une coupure de chaque côté de laquelle la montagne s'élève en murailles perpendiculaires. Ici René Caillié trouve la montagne aride, formée de roches de granite rose et de granite noir. Ces notes concordent parfaitement, en ce qui concerne l'aridité de l'Atlas, avec les observations de Rohlf s sur le versant sud où, dit-il, c'est à peine si on voit un peu de *Stipa-tenacissima* L. et d'*Artemisia Herba Alba* Asso, deux espèces qui sont caractéristiques de la flore des hauts plateaux algériens. Le Djebel-el-'Aïâchîn et le Djebel-Aït-Yahîya qui lui fait suite au sud-ouest

(*) Obtenue au moyen d'une observation du baromètre anéroïde. Aucune des cotes que nous avons pu calculer au moyen des observations de Rohlf s ne fournit le maximum d'altitude de Djebel-Tamarakouit ni de l'Atlas

sont, d'après l'affirmation de Rohlfs, basée sur ce qu'il a vu et ce que les indigènes lui ont dit, couverts de neiges éternelles.

Lors de son passage à Meraakech (Maroc) dans l'hiver de 1829 (*), le capitaine anglais Washington gravit l'extrémité est du massif de l'Atlas gisant au sud de la capitale jusqu'aux altitudes de 900 mètres, à Tassemarout qu'il écrit Tassremout, et de 1,951 mètres à Taggheraïn où il se vit arrêté par les neiges d'hiver. Il détermina ensuite, au moyen d'une base et de mesures trigonométriques, l'altitude d'un des sommets de l'Atlas, le Djebel-Miltsin, qu'il trouva égale à 3,474 mètres. Mais le docteur Hooker prétend que cette détermination n'est pas tout à fait exacte, par suite d'une erreur dans la base qui rapprocha beaucoup trop la distance du sommet neigeux mesuré. Le Djebel-Miltsin serait donc plus élevé que ne le croyait le capitaine Washington. D'autre part, nous trouvons dans le Mémoire de M. Balansa que le Djebel-el-Guelâoui qui fait suite au Djebel-Miltsin vers le nord-est dépasse encore l'altitude de cette dernière montagne.

Au mois de juin 1867, M. Balansa qui était allé chercher dans le Maroc des éléments complémentaires de la grande flore de l'Algérie, à laquelle travaille M. Cosson depuis nombre d'années, se rendit à Merrâkech avec notre confrère M. Beaumier, consul de France à Mogador, et partit de cette ville dans la direction de l'Atlas. Il remonta jusqu'à la Zâouiya de Maulaï-Ibrahim qui est à 1,287 mètres d'altitude de la vallée de l'Ouâd-Ghaghaya, et fit l'ascension de Djebel-Sidi-Fars, montagne faisant partie de la chaîne de l'Atlas, qui s'élève jusqu'à 2,200 mètres au-dessus du niveau des mers au sud, un peu est de Merrâkech (**). De ce point élevé on apercevait, plus loin vers le sud, les pics neigeux de l'Atlas. M. Balansa indique des roches granitiques et schisteuses dans la partie des montagnes qu'il a visitée. Ces dernières roches appartiennent aux formations géologiques les plus anciennes.

(*) Washington, *Journal of the royal geographical Society*, vol. I.

(**) Voir les altitudes de M. Balansa, déterminées avec l'aide d'un baromètre anéroïde. — *Bulletin de la Société de géographie*, page 330 (Avril 1868).

Sur le Djebel-Sidi-Fars, il ne trouva pas de forêts, mais seulement des arbres isolés : genévriers (*Juniperus phoenicea*) et chênes balloût (*Quercu ballota*). En revanche, ce sommet est garni d'une riche végétation de plantes plus humbles, qui rappelle celle des points culminants de l'Aouràs algérien.

Nous considérons comme un grand bonheur que le docteur Hooker ait eu l'idée de parcourir l'Atlas marocain, afin d'en étudier les productions végétales. Le fils et l'élève du savant qui avait fait, sur les lieux, une étude spéciale de la flore antarctique (1839-1843), puis de celles de l'Himalaya indien et tibétain et du Liban, était bien préparé à saisir tous les caractères de la flore des plus hautes montagnes de l'Afrique au nord du tropique du Cancer, et bien certainement, malgré les entraves que l'état politique et religieux du Maroc a mises à ses recherches, il donnera de cette flore le tableau le plus vivant et le plus vrai qu'il soit possible, ayant présents à l'esprit tous les meilleurs points de comparaison.

En attendant ce pendant désiré aux *Himalayan Journals* de son père, nous empruntons aux lettres que le docteur Hooker adressa du Maroc à sir Roderick J. Murchison le 17 mai et le 6 juin 1871, les résultats sommaires de son exploration faite en compagnie d'un géologue, M. G. Maw, et d'un botaniste, M. Ball, qui l'aidèrent dans ses herborisations, et firent des observations pour fixer l'altitude des points principaux. Les trois voyageurs durent forcément faire le sacrifice de la partie topographique proprement dite de leur exploration, le gouvernement marocain ayant exigé d'eux l'engagement préalable qu'ils ne sortiraient pas du cadre des observations botaniques et médicales. Première preuve d'une défiance et d'une jalousie dont ils eurent, hélas ! maintes fois à souffrir.

Parti de Mogador, le 29 avril, le docteur Hooker se rendit d'abord à Merrâkech (Maroc). L'Atlas, vu de cette ville, semble s'élever à 1,760 mètres au-dessus de la plaine. Au milieu du mois de mai, on aperçoit de là de profondes coulées de neige descen-

dant jusqu'à 1,200 et 1,500 mètres en bas des sommets, mais pas de glaciers ni de pics au cimes neigeuses. Les inégalités du sommet, même de la chaîne, sont rarement couvertes de neige. L'accès des montagnes est difficile et la végétation y est pauvre.

A l'ouest de cette partie de la chaîne de l'Atlas, sa ligne de faite s'abaisse considérablement. Plus loin, dans la même direction, elle se redresse à nouveau, et les sommets plus ballonés des districts d'Amismiz et de Siksoua sont rayés de bandes de neige. En suivant de là le profil de l'Atlas, on voit une nouvelle dépression de la chaîne ; après laquelle vient un troisième massif de montagnes à bandes de neige dans les districts d'In-Toûga et de Haha. A partir de ce dernier massif, l'Atlas se prolonge jusqu'à la côte sous la forme de chaînes plus basses, mais dont les sommets mesurés par les hydrographes au nord-est et au nord d'Agadir ont encore 1,159 mètres et 1,344 mètres d'altitude.

Dans la partie orientale de la chaîne visible de Merrâkech, le docteur Hooker signale un pic conique couvert de neiges. On lui a assuré, en outre, qu'il y en a d'autres dans la province de Damnât qui s'étend à l'est de la capitale et dont les montagnes viennent s'amorcer au Djebel-el-Guelâoui à l'ouest. Ces pics neigeux de la province de Damnât ne sont pas visibles de Merrâkech.

Le docteur Hooker quittait Marrâkech le 8 juin, suivant d'abord l'itinéraire du capitaine Washington, vers l'extrémité orientale de la chaîne neigeuse la plus rapprochée. Le 10, il arrivait dans les vallées extérieures de l'Atlas et, le lendemain, il gagnait Tassemarout, dans le district de Mesfiona, dont les montagnes sont composées de roches de grès.

S'enfonçant maintenant dans une région inexplorée, il atteignit en une journée de marche au sud-ouest le canton d'Ourika, où il campa au pied des montagnes, près d'une rivière qu'on lui dit porter ses eaux à Merrâkech, « contrairement, c'est le docteur Hooker qui parle, aux indications des cartes françaises dressées sans renseignements. » Or, la carte de l'empire du Maroc publiée, en 1845, par M. Ernest Renou dans sa *Descrip-*

tion géographique de l'empire du Maroc (exploration scientifique de l'Algérie), donne ici une hydrographie conforme à celle reconnue par le docteur Hooker. Cette rivière, que ni les cartes ni le botaniste anglais ne nomment, est bien certainement le Taqiroût d'El-Bekri, coulant, dit ce vieil auteur arabe, du sud vers le nord (*), près des villes d'Aghmât-Aïlân et d'Aghmât-Ourika. Aghmât-Ourika, ajoute El-Bekri, est celle des deux villes où demeure le chef du pays, où affluent les marchands et les étrangers attirés par un marché qui a lieu tous les dimanches, tandis qu'aucun étranger ne réside à Aghmât-Aïlân, qui est à huit milles arabes de l'autre. Nous voyons ainsi déjà, au onzième siècle, le nom du canton uni à celui de la ville qui en était le centre politique et commercial.

Le docteur Hooker remonta la rivière pendant quelques milles et campa dans une charmante vallée descendant du sommet de la montagne, laquelle s'élève en rocs escarpés et rayés de neige à environ deux journées de marche de ce point. Ce fut là que les guides déclarèrent aux voyageurs anglais que la ligne des neiges était inaccessible dans le canton d'Aurika, et que pour y arriver il fallait entreprendre l'ascension par le district de Ghaghâya (**). Le docteur Hooker se mit en marche dans cette direction, sans doute vers le nord-est, et il atteignit en deux journées le camp de Hasni, installé à 1,341 mètres d'altitude, et à six heures de marche en bas de la limite des neiges, au mois de mai.

Ce camp de Hasni était dans une vallée ouverte, à mi-chemin entre le sommet de la montagne et la plaine, au milieu de vergers plantés d'oliviers, de noyers, de figuiers, d'*Opuntia*, de vignes, de mûriers et d'amandiers. Outre ces arbres à fruits comestibles, le sol de la vallée nourrit encore le peuplier, le frêne, le saule, deux espèces de genévriers et le *Thuja*, sans parler des broussailles

(*) من الغبلة إلى الخوف El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, publié par M. le baron de Slane. Alger, imprimerie du gouvernement, 8°, 1837. page 133.

(**) Je donne la préférence à l'orthographe de M. Balansa sur celle du docteur Hooker, *Africa*, jusqu'à ce que je puisse la fixer définitivement soit d'après la transcription arabe du nom, soit d'après la prononciation d'un indigène. Il faudrait peut-être écrire *Raghâya*.

de lentisque, de chèvrefeuille, de cistus, de sureau, de rosier, d'*Alaternus*, de phillyrœa, de lierre, de ronce, de chêne balloût, de colutea et de plantes voisines du genêt. En un mot, n'étaient les crêtes noires chargées de neige, cette contrée aurait une physionomie jolie, plutôt qu'un aspect grandiose et imposant.

Les montagnes où se trouvait le docteur Hooker sont habitées par des Berbères Cheloûk, population misérable, à l'aspect maladif. Leurs maisons, construites en pierres vives dans les assises inférieures des murailles, et plus haut en pierres cimentées avec de l'argile, ont toutes des caves souterraines, le refuge de la famille pendant les froids de l'hiver.

C'est à l'altitude de 1,829 mètres que les voyageurs anglais rencontrèrent les premières traces indubitables de l'action des anciens glaciers, disparus aujourd'hui; une grande moraine et deux plus petites composées de blocs de porphyre et d'autres roches métamorphiques.

Le docteur Hooker et ses compagnons s'arrêtèrent au village d'Ar-Round, en bas duquel passe une vallée dont les bords sont garnis de champs en terrasses, où on cultive l'orge, le froment, le seigle et le riz; ce dernier seul n'était pas encore semé. Ces champs terrassés me rappellent ceux qu'on voit dans le Djebel-Aourès qui forme la limite sud du Tell de la province de Constantine. La terre y est rapportée à bras d'hommes, par les habitants, des Berbères ici comme dans l'Atlas, sur les versants des montagnes, dans les vallées, et maintenue là au moyen de murs en pierre; elle sert ainsi dans l'Aourès à former des champs qui s'étagent les uns au-dessus des autres comme les marches d'un escalier de géant.

Le jour suivant, les voyageurs rencontrèrent encore la vallée. A 2,743 mètres d'altitude, ils tombèrent dans un sentier à mulets menant de l'autre côté de l'Atlas, vers la vallée du Soûs. Ils montent plus haut encore; à 3,048 mètres, la neige et la grêle tombent. M. Maw seul, trompant les guides qui prétendaient avoir reçu l'ordre d'empêcher les voyageurs d'arriver au sommet

de l'Atlas, et laissant ses deux compagnons occupés à leur herborisation, atteint la crête de la chaîne et se hâte de faire une lecture de son baromètre sur le col par lequel passe la route de Souès. L'altitude déduite de cette observation est de 3,657 mètres (*). Heureux sommes-nous que la supercherie de M. Maw lui ait réussi, puisqu'elle nous vaut ce renseignement que le col en question est déjà plus élevé que le Miltsin, considéré jusqu'à présent comme le point culminant de l'Atlas. Quel beau champ de découvertes que l'Atlas marocain à notre époque!

Après cette première excursion dans la montagne, le docteur Hooker en fit une autre, avec M. Ball comme seul compagnon de route, dans la partie de l'Atlas située à l'ouest des points qu'il venait de visiter.

Laissant derrière eux la belle vallée de Ghaghâya, les deux botanistes marchèrent vers l'ouest, franchissant les premiers avant-coureurs septentrionaux de l'Atlas, et se dirigeant sur la province ou le canton de Sektana, un nom qui n'existait même pas sur nos cartes. Ils campèrent d'abord à l'altitude de 1,371 mètres, en un point d'où on a une belle vue sur la chaîne de Ghaghâya couverte, à la fin du mois de mai, d'un manteau de neige jusqu'à la ligne d'environ 2,130 mètres. Ce qui frappa le plus Hooker, c'est qu'à altitudes égales la quantité de neige augmente à mesure qu'on s'avance vers l'est, et cela malgré que la partie occidentale de l'Atlas, élevée d'au moins 3,657 mètres, soit cependant plus rapprochée de l'Océan et qu'elle reçoive l'humidité de la mer que les vents ont absorbée et qu'ils transportent dans les montagnes. A notre avis, rien que de très naturel dans ce phénomène. L'humidité contenue dans les couches inférieures de l'atmosphère tombe sous la forme de brouillard en raison de la nature plus continentale, donc plus froide en hiver, du climat, en raison aussi de l'abaissement de la température, conséquence de l'influence exercée par la masse des montagnes plus grande dans l'est que dans l'ouest. Elle tombe dans l'ouest sous forme de pluie, grâce à l'influence

(*) A peu de chose près l'altitude du Teydê, ou pic de Ténériffe.

tempérante exercée par le voisinage de l'Océan, et d'un climat maritime.

Un cheikh de la montagne de Sektâna refusant formellement de les laisser pénétrer dans les vallées soumises à sa juridiction, le docteur Hooker et M. Ball continuèrent leur route dans l'ouest vers le district d'Amsmiz, en traversant l'Ouâd-Nefis, affluent du Tensift. Heureusement pour la science, le gouverneur d'Amsmiz se montra-t-il disposé à favoriser le dessein qu'avait formé Hooker de gravir le pic le plus élevé dans le haut de sa vallée. Ici, la ligne des neiges commence à 28 kilomètres du pied des montagnes. Elle couvre les sommets isolés, et même des faîtes beaucoup moins hauts que les premiers ; enfin elle descend jusqu'à l'altitude de 2,438 mètres dans les ravins qui sont exposés au nord.

Les flancs de la vallée d'Amsmiz, moins rocheux que ceux des autres, sont néanmoins presque partout absolument dépourvus soit de forêts, soit même de broussailles. Les arbres et les broussailles les moins rares croissant par pieds isolés et mourant de faim, sont le lentisque, le oistus, le chêne balloût, le genévrier et le pin d'Alep. Quant au fond très étroit de cette vallée, arrosé par un ruisseau mugissant, il est revêtu de vergers de noyers et d'oliviers. Les indigènes, des Cheloâh, habitent des villages très pauvres et souvent en ruines, ce qu'il faut attribuer aux guerres fréquentes de village à village et aux exactions des gouverneurs qui incendient les villages lorsqu'ils ne réussissent pas à prélever le montant des contributions par eux arbitrairement fixées.

Le docteur Hooker et M. Ball ayant franchi encore une douzaine de kilomètres s'arrêtèrent dans un village (*) dont le chef refusa de les conduire plus loin, parce que les tribus habitant à la limite des neiges étaient en guerre avec l'empereur. Les Cheloûc du village sont, dit Hooker, « désagréables et malhonnêtes, » excepté les israélites qui, plus civilisés, abondent ici comme partout. Malgré ces mauvaises dispositions du chef, les deux bo-

(*) Altitude 1,871 mètres.

tanistes se mirent en marche avec lui, le 21 mai, pour gagner le haut de la vallée et explorer si c'était possible le pic qui s'élève là au sommet de la chaîne. Pendant 15 ou 18 kilomètres dans la direction du nord, ils voyagèrent au milieu de bosquets de noyers et d'oliviers, en longeant des champs en terrasses où l'on cultive le froment, l'orge, les fèves et d'autres céréales. A l'altitude de 1,829 mètres, la vallée se bifurque au pied d'une montagne qu'on leur dit être Djebel-Tezah. Arrivés là, le cheikh du village et l'escorte se séparèrent des botanistes, ne laissant avec eux qu'un Cheloûk à la mine sinistre chargé de les conduire jusqu'aux neiges, mais aussi de les empêcher de dépasser cette limite.

Un passage d'El-Bekri (*), qui semble se rapporter à cette montagne, expliquerait peut-être, à défaut d'une cause politique, la défense faite à Hooker de l'explorer librement : « Tâza est un lion du territoire des Beni'l-'Aâfiya, dans une montagne duquel on trouve de l'or. »

Les voyageurs montant par une pente assez douce rencontrèrent, à l'altitude de 2,438 mètres, les premières neiges dans un ravin large et rapide qu'ils remontèrent jusqu'à 3,352 mètres. Le sommet de la montagne, masse de roches schisteuses à la forme conique émoussée, était entièrement libre de neiges. M. Bull en détermina l'altitude, 3,505 mètres, au moyen d'une observation barométrique calculée sur une autre correspondante faite à Mogador. On a d'ici une vue splendide sur la plaine de Merràkech et sur le Djebel-Ghaghaya, distant de 37 kilomètres, qui apparaissait encore chargé de neiges, quoique déjà une partie considérable de ses neiges eussent fondu. Dans l'intervalle qui sépare les deux montagnes s'étend un bassin déprimé, large d'environ 37 kilomètres, et formé de montagnes plus basses s'en allant au loin dans le sud-ouest, et découpées par les affluents supérieurs de l'Ouâd-Nefis. Les Cheloûk qui habitent ce bassin y cultivent le noyer jusqu'à l'altitude de 2,100 mètres. A l'horizon lointain on aperçoit une longue chaîne de montagnes d'un gris pâle qui tra—

(*) Texte arabe, page 118.

verse de l'est-sud-est au sud-ouest la vallée du Soûs. Du côté ouest se dressent les sommets noirs, rugueux et fouillés de l'Atlas, faisant suite au Djebel-Tezah, et atteignant des altitudes de peut-être 3,600 ou 3,800 mètres.

Parlant de la question forestière, le docteur Hooker s'exprime ainsi : « Nulle part nous n'avons vu de forêts à proprement parler. Sans doute ici, comme dans le reste du Maroc, les forêts auront été détruites par l'homme. Les seuls vestiges des forêts primitives ce sont des pieds d'arbres isolés, au diamètre souvent considérable, appartenant aux essences suivantes : chêne, *callitris* (genre de cyprès), genévrier, caroubier et frêne. Une misérable ceinture de chênes mourant de faim, marque, vers les altitudes de, 3438 mètres et de 3,743 mètres, la limite des anciennes forêts qui habillaient les sommités très escarpées et souvent rocheuses des pics. »

Malgré les altitudes basses jusqu'où atteignent les taches de neige, le climat semble être très sec, et, par conséquent, les fougères sont extrêmement rares dans l'Atlas. Sur le Djebel-Tezah, le docteur Hooker recueillit à peu près les mêmes plantes qu'il avait déjà récoltées, à altitudes égales, dans la vallée de Ghaghâya. Il cite, parmi les arbustes et les plantes herbacées : le groseiller sauvage, un rosier et une *Berberis* voisine de l'espèce qui croît sur l'Etna, tous les trois entre les altitudes de 3,043 et 3,353 mètres. Une seule plante lui rappela la flore alpestre de l'Europe, c'est une petite crucifère appartenant au genre *Draba*, qu'on rencontre au-dessus de 2,438 mètres d'altitude. Le savant botaniste anglais, en voyant des schistes remplis de nodules de porphyre rouge remplacer dans le Djebel-Tezah les calcaires, les porphyres et les granites des autres massifs de l'Atlas marocain, s'attendait aussi à y trouver une flore différente. Il fut fort déçu en y rencontrant une végétation identique à celle des autres montagnes. Il déclare que l'Atlas est, à altitudes égales, la plus stérile de toutes les montagnes qu'il connaît sous les mêmes latitudes. Les lichens et les mousses sont rares et pauvres dans

l'Atlas par comparaison avec ceux des autres montagnes alpestres et subalpines. Dans ses excursions, il n'y trouva que trois saxifrages croissant aussi : deux sur le continent européen et en Angleterre, et le troisième, *Saxifraga globulifera*, en Espagne.

Aucun des genres botaniques particuliers aux îles Canaries ne fait partie de la flore de l'Atlas, fait négatif du plus haut intérêt pour l'histoire de la terre et qui puise une nouvelle force dans le résultat concordant de l'étude qu'a faite M. Bourguignat des mollusques de la Berbérie et des îles Canaries et de Madère (1).

Aux mois de mai et de juin, le climat du Maroc est beaucoup plus frais que celui de l'Espagne, de l'Italie ou de l'Algérie, ce qu'on doit attribuer à l'élévation du relief de l'Atlas, à la prédominance des vents du nord et au courant marin d'eau froide qui passe sur la côte. Il neige fréquemment dans les montagnes.

Le docteur Hooker regagna Amsmiz par une route nouvelle. Il continua ensuite son voyage le long du pied de l'Atlas à travers les provinces de Mezouda et de Douerâna, noms nouveaux pour nos cartes, vers celle de Siksaoua, où il espérait pouvoir visiter d'autres pics de l'Atlas; mais il comptait sans le mauvais vouloir et la trahison du capitaine de son escorte et sans l'hostilité qu'il rencontra chez le cheikh de la vallée, qui était en guerre avec un village voisin. Il dut se contenter de faire de petites ascensions dans la partie de la chaîne située sous 10° 20' est de Paris, où les montagnes, s'abaissant sur une assez grande largeur, livrent passage à la route de Merrâkech à Taroûdânt.

Du canton de Siksaoua, il gagna la province voisine d'In-Tôûga, alors en guerre ouverte avec celle de Haha, qui la sépare de Mogador. M. le docteur Hooker et M. Ball échouèrent encore dans cette province. Les montagnards révoltés contre le gouvernement marocain étaient sous les armes, et le gouverneur d'In-Tôûga n'osait pas envoyer ses troupes contre eux. Les botanistes anglais durent donc renoncer à faire de ces côtés une ascension jusqu'à la limite des neiges. Sur ces entrefaites, ils re-

(1) *Malacologie de l'Algérie*, conclusions, p. 335 et suivantes.

gurent du vice-consul, à Mogador, Carstensen, un avis les prévenant de ne pénétrer, sous aucun prétexte, dans la province d'In-Toûga, parce que les Cheloûh de Haha venaient de décider une levée en masse pour attaquer les gens d'In-Toûga, et leur conseillant de se rabattre vers le nord pour aller le rejoindre dans la province de Chedma, où il les attendait pour les accompagner jusqu'à Mogador. Ces conseils, on le voit, étaient venus trop tard. Le docteur Hooker et M. Ball, se trouvant déjà sur le territoire d'In-Toûga, achevèrent de le traverser. Ils passèrent au château du gouverneur au moment où une grande bataille venait d'être livrée, dans laquelle les deux partis avaient perdu beaucoup de monde. Une fois rendus dans la province de Chedma, ils firent l'ascension du Djebel-Hadid (*la montagne de fer*) qui est au nord-est de Mogador, et ils terminèrent leur voyage à ce port de mer.

Lorsqu'on veut résumer les résultats les plus saillants du voyage du docteur Hooker et de ses deux compagnons, on a d'abord la constatation de la forme singulière sous laquelle se présentent les neiges de l'Atlas, c'est-à-dire ces profondes traînées, comme accrochées aux flancs des montagnes, descendant très bas sur le versant nord, sans liaisons aucunes avec les champs de neige de la région supérieure, ni avec les pics neigeux. De l'avis de Hooker, il y a toujours de la neige dans la partie de l'Atlas qu'il a vue, mais la neige perpétuelle proprement dite y manque ; en d'autres termes, toute la neige tombant annuellement sur les surfaces bien exposées se liquéfie dans la même année. L'atmosphère est très sèche. Les montagnes sont composées de granits et de porphyres très durs. Rien d'étonnant, avec un sol et un climat pareils, si on ne retrouve pas dans l'Atlas la flore alpestre. La région supérieure de ces montagnes, celle qu'on pourrait appeler alpestre, est aussi stérile et pauvre en végétation que la zone moyenne en est riche. La végétation de celle-ci, belle et variée, a un caractère tout espagnol. Les fougères cependant sont rares partout. Il serait intéressant d'apprendre que le docteur Hooker

a trouvé dans les montagnes du Maroc l'*Adiantum Capillus-re-neris* L. que j'ai rapporté de l'Ouâdi-Arhlâm (Djebel-Nefoussa) et la seule fougère que j'aie vue dans mes voyages en Afrique. En tous cas le docteur Hooker annonce que son herbier renferme une grande variété de plantes intéressantes et, il l'espère aussi, de plantes nouvelles.

La question des altitudes des sommets de l'Atlas marocain a fait un nouveau pas, et un pas très important dont l'honneur revient à MM. Maw et Ball. Mais elle est bien loin d'être épuisée à la satisfaction des géographes comme à celle des botanistes, et on ne pourra expliquer sûrement le régime particulier des neiges dans l'Atlas marocain que le jour où les chérifs régnant au Maroc assurant aux Européens pleine et entière liberté de parcourir tout ce système montagneux, les explorateurs en fixeront les altitudes de tous les sommets, soit au moyen d'une bonne triangulation, soit au moyen d'observations barométriques soignées, calculées sur des observations correspondantes faites dans les stations maritimes voisines les mieux situées.

Le point de vue économique et politique ne pouvait être passé sous silence par un Anglais et un homme de la valeur du docteur Hooker. Voici le jugement qu'il porte sur la situation du Maroc et que nous croyons conforme à la vérité :

Les deux tiers de l'empire sont indépendants. Les prisons sont remplies. Le pays est plus qu'à demi-ruiné. La faute en est aux sécheresses, aux sauterelles, au choléra, aux édits prohibitifs relatifs au commerce, enfin à l'arbitraire qui règnent partout. — Les habitants de races maure et arabe sont aussi vils que le proclame la renommée; mais, si l'élément berbère Cheloûh était bien gouverné, il pourrait former une belle population susceptible de progrès rapides. Etant mal gouvernés, les Cheloûh sont devenus défiants, soupçonneux, fanatiques et par conséquent mal disposés pour les chrétiens. Tout le commerce est aux mains des israélites, qui eux sont sans défense.

« Si les Anglais, dit Hooker, y prenaient la place des juifs, le

Maroc deviendrait anglais en une semaine. » Cette déclaration, si elle ne doit pas être prise à la lettre, n'en renferme pas moins un enseignement pour les maîtres de l'Algérie.

Grâce aux soins intelligents et au zèle scientifique de notre collègue M. A. Beaumier, consul de France à Mogador, notre Société de géographie a publié la relation des entreprises commerciales du rabbin Mardokhaï Abi-Seroûr à Timbouktou. Ce travail d'un israélite, ainsi que les notes que M. Beaumier y a ajoutées, confirment heureusement l'esprit de justice et de tolérance de la famille des Bakkaï de Timbouktou qui ne s'est pas démenti en faveur du voyageur israélite. Il nous apprend qu'en l'année 1860 les Bakkaï étaient réconciliés avec le souverain poullou Ahmed-Ahmedou, qui monta sur le trône en 1852 ou 1853, et qui chercha à se rendre maître de la personne du docteur Barth lors de son séjour à Timbouktou, ce dont l'influence seule de Sidi Ahmed-el-Bakkaï pût l'empêcher. Or, la réconciliation serait si parfaite, et les sentiments fanatiques du chef de l'empire occidental des Foulé si heureusement modifiés, qu'un frère de Sidi Ahmed-el-Bakkaï accompagna Mardokhaï Abi-Seroûr sur le haut Niger jusqu'à Hamd-Allahi, capitale de cet empire, où le rabbin allait demander au sultan la protection qui lui fut accordée.

Aqqa, patrie de Mardokhaï Abi-Seroûr, a été placée par M. Renou, au moyen de l'étude de tous les renseignements des indigènes, sous 28° 3' de latitude nord, et de 10° 51 de longitude ouest de Paris (*). Ce serait, d'après M. Cochelet, un centre formé par deux cents maisons habitées par des musulmans et cinquante par des juifs, aux environs duquel la campagne est bien cultivée. Ces données concordent assez bien avec celles fournies par M. Beaumier, auquel nous devons la connaissance de ce fait qu'Aqqa est une oasis renfermant trois villages au moins. Les hautes montagnes, appelées Doubany, que Mardokhaï indique près d'Aqqa, ne peuvent être qu'un des contre-forts de la hamâda

(*) Description géographique de l'empire du Maroc (exploration scientifique de l'Algérie) Paris, 1846, p. 147.

qui, commençant à l'est de la vallée du Dra'a, s'étend dans cette direction, surmontée de chaînes de montagnes telles que celle franchie par René Caillié entre Sibisia et El-'Aârfb jusqu'au cours de l'Ouâdi-Sâvoûra, qui est le bas de Guîr.

Entre Aqqa et les puits de Telig, une des étapes de la route de René Caillié, lorsque de Timbouktou il se dirigeait sur le Tafielt, aucun voyageur avant Mardokhaï, excepté John Davidson (*), membre de la Société royale d'Angleterre, n'avait traversé le Sahara. Ce voyageur anglais fut assassiné traîtreusement le 17 ou le 18 décembre 1836 (**) par des hommes de la tribu des 'Aârfb à Swekeya ou Sikiya, près du puits de Maraboutti, par 25° 22' de latitude nord environ. Malheureusement, les détails géographiques contenus dans son journal sont insuffisants pour dresser une carte indépendante et spéciale du voyage de John Davidson.

La rabbin Mardokhaï Abi-Seroûr fournit, dans sa relation, la preuve de ce qu'on peut attendre de lui et d'autres Sémites africains, lorsque instruits des procédés les plus simples pour procéder au levé d'une route avec une montre et une boussole, ils appliqueront aux désirata de la science géographique l'intelligence qu'on leur connaît, et qui leur permettra d'arriver à une précision topographique beaucoup plus grande.

L'excellente idée de M. Beaumier a reçu son application en Asie, où des Indiens lettrés ont fait, pour le compte de la science européenne, des voyages d'exploration dans les parties de l'intérieur réputées inabordables pour les chrétiens. Elle offre un précieux avantage, celui d'habituer indirectement les populations hostiles, par ignorance, au contact des explorateurs européens qui s'élanceront bientôt sur les routes déjà frayées par ces pionniers à l'esprit plus imparfaitement armé que celui des autres.

(*) Voir Notes taken during travels in Africa by the late John Davidson Printed for private Circulation only. London, in-4°, 1839.

(**) Voilà la date véritable de ce fâcheux événement. Il faut corriger d'après elle l'indication contenue dans la petite carte de M. Beaumier.



NOTES SUR LES NÈGRES

QUI HABITENT DU BAHR-EL-ABIAD JUSQU'A L'ÉQUATEUR, ET A L'OUEST
DU BAHR-EL-ABIAD JUSQU'A MAKRAKA-NIAM-NIAM

Le voyage du colonel Long-Bey a sa place marquée au premier rang dans l'histoire des grands et glorieux voyages au centre de l'Afrique : ainsi que l'a dit notre regretté ancien président le docteur Schweinfurth, « les preuves de courage, de constance et de témérité déployées par le colonel Long-Bey sont uniques dans l'histoire des voyages. » Accompli par un de nos collègues à la Société Khédiviale de géographie, par un officier au service de notre auguste fondateur S. A. le Khédive, il eût certainement figuré *in extenso* dans notre premier Bulletin, si la Société de géographie de Paris ne nous avait devancé à une époque où notre Société Khédiviale n'était pas encore définitivement organisée, nos statuts nous interdisant de publier ici ce qui a déjà paru ailleurs ; mais nous sommes heureux de pouvoir donner dans notre Bulletin une partie encore inédite du travail du colonel Long-Bey : *Des notes sur les nègres qui habitent du Bahr-el-Abiad jusqu'à l'Equateur, et à l'ouest de Bahr-el-Abiad jusqu'à Makraka-Niam-Niam.*

Avant de présenter ce travail, qu'il nous soit permis d'indiquer sommairement les principaux résultats du voyage fait par le colonel Long-Bey.

L'expédition du colonel Long-Bey a été entreprise dans des conditions exceptionnellement difficiles, puisqu'il était dénué de toutes provisions et n'avait pour escorte que deux hommes, dont l'un, un Européen nommé Kellerman, par son insubordination et sa lâcheté a été une gêne considérable et non un secours pour le colonel ; malgré tout, les résultats suivants ont été obtenus : le lac Victoria, découverte de Speke, a été pour la première fois visité au nord, et pour la première fois un homme blanc navigua sur ses eaux transparentes. A son retour de Victoria, le colonel Long arriva à Urondogané sur le Somerset Nil, d'où le capitaine Speke avait été chassé par les Ugos et forcé d'abandonner la navigation de la rivière qui, selon les indigènes et beaucoup de géographes, coulait dans la direction est. Le colonel Long, bravant les menaces des indigènes, remonta pendant treize jours avec deux canots cette partie du Nil jusque-là inconnue, depuis Urondogané jusqu'aux chutes de Karumra d'où la rivière est connue pour verser ses eaux

dans le lac Albert. Il a découvert par 1° 30' environ un lac important, qui portera désormais le nom de lac Ibrahim que lui a donné Long. De plus ce voyage a créé entre le gouvernement de S. A. le Khédive et le roi M'tésa, entre l'Égypte et le pays de l'Équateur dont une partie est sa propriété, des relations commerciales et politiques sur l'importance desquelles il est inutile d'insister.

Le colonel Long-Bey a aussi fait un voyage au Makraka-Niam-Niam, ouvrant ainsi à travers un pays hostile une voie directe de Bahr-el-Abiad (à Lado) jusqu'au pays des Niam-Niam, et facilitant ainsi l'établissement de l'autorité égyptienne dans cette contrée dont les ressources en ivoire et en minerais sont immenses. Enfin, le colonel Long-Bey a rendu de grands services à l'ethnographie en ramenant en Égypte des hommes appartenant à différents types des races Niam-Niam, et un spécimen de cette race Akka ou Tiki (les Obongos de Duchailu, dont l'existence avait été si longtemps mise en doute).

(Note du Secrétaire général.)

Malte-Brun dit que la nature du sol perpétue au milieu des régions équatoriales de l'Afrique l'indolente légèreté, l'insouciance puérile qui semblent innées chez le nègre. Vingt jours de travail par an lui suffisent, dans la plupart des contrées, pour assurer la récolte nécessaire à son frugal repas ; le goût peu délicat du nègre ne le laisse jamais sans ressources. La chair d'éléphant, même arrivée à son état de corruption le plus avancé, ne répugne pas à son robuste appétit ; il aime les œufs de crocodile et même sa chair musquée. Les singes sont un mets choisi dans ses repas. Il ne dédaigne ni les chiens morts ni les poissons gâtés, et nous voyons dans ses grands festins un rôti de chiens figurer comme un mets exquis. A l'ouest de l'Afrique centrale, nous voyons les noirs ajouter à ce menu le rôti *ἀνθρώπου* et la tête et les pieds de l'homme sont estimés à l'instar d'une grande friandise.

Les notes recueillies chemin faisant n'ont pas ce qu'il faut pour constituer une étude ethnographique ; mais sachant l'intérêt

que la science porte aujourd'hui à tout ce qui peut contribuer à dévoiler l'obscurité de l'origine de ces peuplades, et les rapports qu'elles peuvent présenter avec le règne animal, j'ai réuni et coordonné toutes les observations faites sur les nègres durant mon voyage. Ces observations ne concorderont guère sans doute avec les rapports émanant de voyageurs qui craignent toujours d'offenser les préjugés et les préventions de ceux sous les auspices desquels ils voyagent ; mais, comme l'a dit Lamartine, la vérité seule est féconde, et c'est la vérité que je veux dire. (La plupart des voyageurs qui ont parcouru l'Afrique sont arrivés avec l'idée préconçue que le nègre était un être injustement opprimé. Il faut le juger *de visu*, et non aller chercher la vérité dans les élucubrations poétiques de l'oncle Tom, ou dans les petits traités sur les horreurs de l'esclavage.)

Le nègre n'a pas de tradition. Vainement en ai-je cherché chez lui. Il ne connaît que lui-même. Tout ce qui frappe son caprice ou son imagination déréglée devient son fétiche. Peu lui importe son père, son cheikh et leur culte. Il y a quelque temps, un ancien Dongolawee a pendu son cheikh sur la demande de son propre fils, qui voulait le remplacer. Le fils du cheikh fut nommé cheikh en présence du cadavre de son père. Il faut bien se dire que les nègres n'ont pas de religion, ils n'ont même pas l'idée innée d'un être suprême. S'ils ont quelque sentiment d'une divinité, ils doivent ce sentiment aux Arabes nomades qui, aux temps les plus reculés, alors qu'ils portèrent l'étendard de Mahomet jusqu'aux Indes, laissèrent sur la côte une vague idée, aujourd'hui absolument confuse, de Dieu. C'est à tort que beaucoup de voyageurs ont dit et répété, dans les Sociétés savantes, le contraire de ce que j'avance ici. Le Lubari, ou Lubalé, cité comme dieu de plusieurs tribus en Afrique, n'est autre que la vraie signification du mot firmament ; seulement le Lubari est quelquefois considéré comme une sorte de Jupiter des pluies, subordonné du reste à son cheikh. J'en citerai un exemple. Une fois, à Fatiko, j'étais campé entre des rochers, au pied d'une

montagne; le temps était beau, et il y avaient, par hasard, relâche des pluies torrentielles qui, depuis notre départ, nous avait inondées journellement. Commoro, le cheikh, grand diplomate (il faut l'être pour rester cheikh), avait saisi cette occasion pour étaler son pouvoir sur les cieux; les étoiles brillaient au firmament, et il n'avait pas remarqué, comme moi, que de gros nuages noirs s'amoncèlaient derrière la montagne. Il rassembla tous les Fatiké autour de lui, et apostropha ainsi les régions d'en haut : « O Luba (ô pluie !) tu sais que je suis ton maître; tu as maltraité mes enfants, tous les soirs tu les mouilles : va-t-en, je ne veux plus de toi; va-t-en, moi, ton maître, je te le commande! » Les Fatiké, pleins de confiance dans la parole de leur cheikh, s'en allèrent enchantés et intimement convaincus que de longtemps il ne tomberait d'eau. Hélas ! pauvre Commoro ! la pluie tomba aussi fort que de coutume, et le pauvre cheikh perdit sa place avec son prestige.

En quittant Khartoum, on rencontre, sur les deux rives du Bahr-el-Abiad, des tribus nomades de pasteurs qui s'appellent Hanquiah et Bagarrah; leur teint rougeâtre les distingue des tribus nègres, au milieu desquelles les circonstances les ont placés. Il paraîtrait que leur venue dans cette contrée date de l'époque où, d'après le dire d'Hérodote, les soldats de Psamméticus, en garnison à l'île d'Eléphantine, désertaient en masse et allaient rejoindre le roi d'Éthiopie à l'île Méroé. Plus loin, près de Faslodat, et à l'embouchure du Sobat, nous rencontrons les Chillouk, les Dinka et les Nouer, qui habitent également les rives marécageuses du Sobat. Les premiers, les Chillouk, que Malte-Brun nous dit descendre des conquérants qui ont jadis fondé le royaume de Sennaar, semblent démentir aujourd'hui, par leur vie mesquine, l'improbable histoire de leur splendeur passée. Les Dinka, les Chillouk, les Nouer, les Kych et les Shir sont de misérables tribus habitant d'interminables marais aux miasmes délétères, qui s'étendent depuis Fashodah jusqu'au pays de Bari, près de Gondokoro, et inclus

vement jusqu'au dernier point navigable du Sobat; en tout peut-être 1,500 kilomètres. Il semble impossible de pouvoir jamais civiliser ou même améliorer l'existence de ces peuples, qui ont atteint les dernières limites de la dégradation et de la misère.

Jetons sur eux un coup d'œil rapide. Au bord de la rivière, on les voit tout nus au milieu de leurs vaches sacrées, qu'ils adorent aujourd'hui comme il y a peu de temps ils adoraient la lune, comme leur caprice leur fera adorer autre chose demain. Entourés d'un cordon de feu fait de bouse de vaches, le corps barbouillé de la même matière mêlée à de la cendre, ils présentent un aspect vraiment diabolique. Un pallium funèbre de fumée qui infecte l'air s'étend au-dessus de leurs marais, auprès desquels les marais Pontins sont de véritables Champs-Élysées. Chaque année, ils fuient devant les eaux, et vont sur quelque terrain élevé chercher un refuge contre l'inondation. L'aspect de ces hommes ne vaut pas mieux que celui du pays qui les entoure. Leur figure est ignoble : la tête longue, le front déprimé, la bouche démesurément fendue, le prognatisme hideusement développé. Ils vivent à côté de leurs vaches dont l'urine mélangée au lait leur sert de boisson, et ne les tuent jamais. Ce portrait n'est pas séduisant, mais il a du moins le mérite d'être fidèle.

En franchissant cette région morne et désolée, nous arrivons au pays des Bari. Ici, le pays est beau, et avec cette beauté les conditions et même l'extérieur de l'indigène se sont améliorés. Le Bari construit des villages en paille et sème le dourah; comme les peuples dont nous venons de parler, il adore les vaches, mais il est bien supérieur à ces peuples par sa haute stature et ses formes imposantes. Il s'enduit le corps d'une pommade rouge comme l'oxyde de fer. On tire cette pommade d'un arbre de belle apparence qui croît dans le pays. Hommes et femmes s'épilent entièrement le corps et se rasent complètement la tête. L'homme cependant conserve une touffe de cheveux au sommet de la tête;

la femme se ceint les reins d'un filet en toile ou en cuir, l'homme va entièrement nu.

Passons rapidement en revue les peuples qui habitent depuis le Bari jusqu'à l'Equateur.

Le Bari est cruel, lâche, paresseux et menteur. Chez lui, aucune tradition, aucune idée d'un être divin; sa seule supériorité consiste dans la construction de cases et dans la culture du maïs.

Au sud de Gondokoro se trouvent les tribus Mougi et Laboré, qui parlent la langue bári. Les Madi ont une langue qui leur est propre; sauf leur teint, d'un noir foncé, rien, chez ces trois peuples, ne mérite une mention spéciale. Le premier de tous les nègres dont nous venons de parler porte un vêtement quelconque : ce vêtement consiste en une peau de léopard ou de chat sauvage qu'il laisse tomber sur ses épaules; la femme est vêtue seulement d'un tout petit filet, sorte de ceinture « pudenda. » Les hommes s'arrachent les incisives inférieures, et les remplacent par un morceau de cuivre ou de verre en tout point semblable à un clou, qu'ils passent dans un trou pratiqué à leur lèvre inférieure; leurs oreilles sont cuirassées par de petits morceaux de cuivre; leur cou est emprisonné dans des anneaux de fer ou de cuivre habilement travaillés, montant très haut et serrant tellement qu'ils doivent presque suffoquer ceux qui les portent. C'est une sorte de faux-col très élégant, suivant eux, mais terriblement incommode à porter. Les bras et les chevilles sont également chargés de ces anneaux. Quant à leur coiffure, c'est un véritable chef-d'œuvre, un édifice à rendre jaloux nos belles Parisiennes; sans entrer dans les détails, disons seulement que l'homme qui la porte a tout à fait l'apparence d'une de nos dames coiffées à la dernière mode.

Près des chutes Karumra, sur le Nil Victoria, et sous la protection d'un poste militaire, se trouve l'ex-roi Rionga, déposé de son royaume de M'Rooli par feu Kamrasé, et aujourd'hui ennemi acharné de Kaba-Rega. Ses anciens sujets les Riongi et les Unyoro ou Kaba-Rega, parlent à peu près la même langue que les Ugandi. Comme les Ugandi, ils cultivent

des arbres, avec l'écorce desquels ils fabriquent des étoffes; comme eux, ils portent des peaux d'animaux, généralement celle de chat sauvage; ils sont armés d'une lance, mais cette lance est beaucoup moins bien forgée que celle des Ugandi.

Le teint des *Riongi* est moins cuivré que celui des Ugandi; les Riongi sont généralement de haute taille et capables de supporter de grandes fatigues. Ils se nourrissent principalement de bananes, de patates douces et de poissons. Ils élèvent des bétails; mais, comme les nègres ci-dessus mentionnés, ils n'en mangent pas la chair et se contentent d'en boire le laitage; ils mangent aussi des fourmis ailées, dont beaucoup d'autres peuples de l'Afrique centrale sont aussi très friands. Ils fabriquent très habilement les vases en terre, et ont de plus les vases naturels que leur donnent les calebasses qui croissent abondamment chez eux. C'est dans ces calebasses qu'ils enferment le mérisé (boisson fabriquée de bananes et de maïs fermenté), dont ils usent journellement, souvent avec excès. Quand je passai chez eux, Rionga, en costume de guerre, vint au-devant de moi et m'offrit l'hospitalité. Il était vêtu d'étoffe faite avec de l'écorce d'arbre et finement tissée. Cette étoffe était imprimée de dessins et de figures noires qui lui donnaient l'aspect d'un drap européen. Rionga a une figure peu commune parmi les nègres et un air de véritable supériorité sur la plèbe qu'il gouvernait. Les Riongi n'avaient aucun culte à eux. Sous l'influence des postes militaires, ils commencent à se livrer aux pratiques religieuses des soldats égyptiens. Le peuple Kaba-Rega (ou Unyoro) est là hostile au gouvernement égyptien; il occupe le territoire au sud du poste militaire de Foweira. Leur territoire est borné par le Nil Victoria à l'est jusqu'à M'Rooli, à l'ouest par le lac Albert, au sud par le royaume d'Uganda. Le roi Kaba-Rega les tient sans cesse dans la terreur de fétiches que son esprit astucieux et fourbe se plaît à inventer. Ils sont bien faits et habiles à fabriquer des vases et des poteries. Leur teint est de même couleur que celui des Riongi, auxquels ils sont semblables en tout point dans leurs mœurs et dans leur manière de vivre. Le roi Kaba-

Rega exerce sur ces sujets un pouvoir tyrannique, et pour un rien les punit de mort.

ROYAUME UGANDA (ROI M'TÉSA). — Le palais de M'tésa, roi d'Uganda, se trouve à trois heures de marche de la crique qu'on appelle Murchison-Bay, sur les bords du Victoria-Nyanza. Le pays est très pittoresque, le sol imprégné de fer. Ici, nous trouvons la condition du nègre infiniment améliorée. Les Uganda récoltent le maïs indien, la canne à sucre, les haricots, les patates douces. Ils élèvent de jolis bestiaux d'une race assez semblable aux durham anglais, mais plus fine. Ils fabriquent beaucoup de cette boisson de dourah et de bananes fermentées qu'on appelle mérisié. Ils sont habiles ouvriers et travaillent fort bien le fer. Les hampes de leurs lances et de leurs flèches sont dignes d'avoir été forgées en Europe. Ils tannent merveilleusement les peaux des animaux ; ils confectionnent des robes assez semblables aux toges romaines, tantôt avec la peau ainsi préparée, tantôt avec des étoffes encore beaucoup moins épaisses et plus fines que celle des Niam-Niam.

Les cheikhs ou, comme on les appelle, les m'tongoli portent un vêtement fait d'une sorte de coton blanc qu'on appelle, dans l'Uganda, mérikané. Ils tiennent toujours ce vêtement d'une propreté irréprochable. Au reste, la propreté est à l'ordre du jour chez tous et pour tout ; leurs chemins sont soigneusement balayés, et l'intérieur de leurs huttes extrêmement bien nettoyé.

Cependant chez ces nègres, si supérieurs aux autres dont nous venons de parler, nous ne trouvons pas davantage de tradition, quelle qu'elle soit. M'tésa, un homme extraordinaire pourtant, ne priait souvent de lui dire quelle était son origine. Cette origine est bien problématique. Beaucoup d'Uganda ont le teint des Abyssins, mais beaucoup aussi sont du noir le plus foncé. Je me figure que c'est à l'intrusion d'Arabes rejetés de la côte dans l'intérieur que l'on doit attribuer la couleur cuivrée d'une partie des Uganda.

Quittons maintenant l'Equateur pour jeter un coup d'œil sur les peuples qui vivent à l'ouest du Bahr-el-Abiad jusqu'au pays Makraka-Niam-Niam.

A l'ouest du Nil, plus à l'ouest encore que les Bari se trouve un peuple qui s'appelle Yambari : les Yambari sont cruels et féroces, ils ont jusqu'ici résisté à toutes les tentatives qui ont été faites pour les soumettre ; ils vont complètement nus, et se servent de flèches empoisonnées et de lances. N'ayant eu affaire à eux que comme à des ennemis, je ne puis donner aucun détail à leur égard ; seulement je crois qu'ils font partie de la même race que les Bari, dont ils parlent la langue, ils ne se peignent pas le corps et ne rasant pas leur tête. Le poison dont leurs flèches sont imbibées est tiré d'une sorte de cactus extrêmement vénéneuse. La blessure amène la mort dans les vingt-quatre heures ; ils se servent pour la chasse d'une flèche à quatre pointes, sorte de trident dont l'animal une fois atteint ne peut plus se dégager.

A cinquante milles à l'ouest du fleuve, nous nous trouvons aux bords de la rivière Yieb, où nous allons rencontrer plusieurs tribus : Mundo, Muro, Kiyeh, Aboker, etc. ; toutes parlant une langue particulière. Nous sommes ici en vue du point sud-est de la route de notre célèbre voyageur, le docteur Schweinfürth, dont l'ouvrage décrit le type, le caractère et les mœurs de différents peuples de la grande famille Niam-Niam : les Mittou, Monbottou, etc., peuples que nous trouvons très nombreux ici. Le pays est aussi très beau et le sol imprégné de fer, souvent au point de rendre l'eau imbuvable. Le climat est sain et ma santé s'était beaucoup améliorée durant le temps que j'ai passé dans ces régions. La principale nourriture des habitants est une sorte de dourah de qualité très supérieure et assez semblable à du blé ; on ne cultive que peu la banane qui est si abondante plus à l'ouest. mais on y trouve le melon d'eau, la pomme de terre et d'autres légumes. Tous ces peuples sont très habiles à travailler le fer, dont ils se fabriquent des fers de lances et des flèches, des sabres, etc., etc., ciselés d'une manière étonnante. C'est avec de l'écorce

d'arbre qu'ils fabriquent l'étoffe dont ils s'habillent, les arbres dont on tire cette écorce sont cultivés par chaque propriétaire en assez grand nombre pour suffire à habiller toute sa famille. La musique des Metto, des Monbottou offre beaucoup de rapport avec celle des Uganda. Ils ont le corps long, musculeux et bien développé ; guerriers dans l'âme, ils sont fort redoutés des tribus qui les environnent, leur courage est admirable ; ils m'en ont donné les preuves quand j'ai été attaqué par les Yambari : j'avais avec moi une troupe de six cents d'entre eux environ pour porter l'ivoire dont j'avais acheté une grande quantité dans le pays ; quand je leur donnai le signal de l'attaque, ils s'élancèrent armés seulement de boucliers et de couteaux sur les Yambari, ils reçurent sur leurs boucliers les flèches empoisonnées des ennemis, puis les attaquant corps à corps ils les égorgèrent à coup de couteaux. Ce peuple joint la simplicité à la bravoure et est bien disposé envers notre gouvernement. Leur corps est tatoué, leur coiffure et leur chevelure sont pour les hommes comme pour les femmes l'objet des soins les plus raffinés ; pour se marier ils paient en échange de leur épouse un certain nombre de très larges couteaux travaillés par eux.

Ici, comme chez les Rionga, on est très friand des fourmis ailées. Leur manière de les attraper mérite la peine d'être mentionnée. Les femmes s'asseoient en rond autour des trous d'où sortent ces insectes ; elles chantent et battent d'une espèce de tambour appelé boornali. Ce genre de bruit semble exercer sur les fourmis une attraction singulière ; elles viennent en masse à la surface, où elles sont attrapées et jetées dans des vases de terre glaise. Les fourmis ailées sont chez ces peuples (Mittou et Monbottou) l'aliment qui remplace la viande, car il n'y a pas de bestiaux dans le pays. Ce n'est point que ces nègres dédaignent la viande : ils en sont encore affamés. De la viande ! c'est là le désir le plus ardent et le rêve perpétuel de ces gens-là. C'est dans ce besoin effréné de viande qu'il faut chercher les causes de leur anthropophagie qui est bien réelle ; j'en ai la preuve, et je

les ai toujours vu considérer les pieds et les mains de l'homme comme un régal des plus délicats. Il ne faudrait pas en conclure que ce peuple soit cruel ou féroce, et maintenant que l'influence de notre gouvernement commence à se faire sentir sur eux, leurs habitudes d'anthropophagie commencent à se modifier, et il en est plusieurs qui ont honte d'être traités de mangeurs d'hommes, et traitent de sauvages leurs congénères anthropophages; aussi les hommes âgés, les enfants maladifs et les prisonniers de guerre, qui autrefois étaient tués et dévorés sans merci, sont souvent épargnés maintenant. Les Mittou et les Monbottou ont les dents limées en pointe. Les femmes n'ont pour sauvegarder la pudeur qu'une poignée de feuilles qu'elles se passent entre les cuisses. Petites de taille, elles ont généralement assez d'embonpoint; les cuisses et les seins sont très développés; les bras sont gros; elles ont le cou, les bras, les jambes surchargés d'anneaux en fer et en cuivre, au point de ressembler à une cotte de maille. Dans les danses, tandis que les hommes brandissent leur sabres et font des simulacres guerriers, les femmes les accompagnent de mouvements gracieux et cadencés.

On voit ici les femmes Monbottou appelées Goorah-Goozah par les Arabes. Elles ont les membres bien sculptés, les attaches fines, l'œil large et ouvert; mais tous ces avantages physiques sont déparés par un nez plat et des dents pointues. Dans leurs oreilles, un trou énorme donne passage à une petite barre de fer, qu'elles portent comme ornement.

La femme Mittou a, ainsi que l'a dit le docteur Schweinfurth, la lèvre supérieure très allongée, avec un morceau d'ivoire pour ainsi dire incrusté dedans. J'ai demandé naïvement le pourquoi de cette défiguration volontaire. On m'a répondu : C'est son fantareah létaron (sa religion, son fétiche). »

La femme Ticki-Ticki, que j'ai trouvée dans ces régions, provenait d'une des razzias si fréquentes chez ces populations sauvages de l'Afrique, faite il y a quelques années. Elle ne parlait plus que peu sa langue, mais celle de Monbottou lui était

familière. Les peuplades dont faisait partie cette femme naine ont un roi appelé Goungo; il paye tribut au roi Mounza. Elles habitent dans des huttes recouvertes d'herbes sèches, et sont armées d'une lance très petite et très courte, dont j'ai pu rapporter quatre spécimens. Ces Akka sont fort belliqueux et se font redouter des tribus qui les avoisinent. Ils chassent le buffle et l'éléphant, s'embusquant dans les grandes herbes, et se réunissant en masse pour les attaquer. Ils n'ont pas de bestiaux; la banane est leur principale nourriture, et ils sont anthropophages.

Lorsqu'on m'a amené la femme akka, je lui ai demandé si elle voulait venir avec moi. « Oui, me dit-elle, à condition que tu ne me mangeras pas. — Oh! non, merci, » ai-je répondu. — Les Akka sont naturellement le sujet de beaucoup de légendes et de fables. Un individu qui revenait de leur pays m'a affirmé qu'une de leurs tribus avait les oreilles qui leur tombaient jusqu'aux hanches. Cette assertion doit sans doute être de même nature que celle des fameux *hommes à queue*, mais elle n'infirmes en rien celle des Akka comme race, et comme race de nains.

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 18 février 1876.

La séance a été remplie par l'adoption du projet du règlement intérieur proposé par le Président et le Secrétaire général, et par deux très intéressantes communications, la première de M. Dor-Bey sur le manuscrit de voyage de Hagenmacher en Abyssinie, la deuxième de M. Schweinfurth sur les dernières découvertes de M. Stanley et la région des lacs.

HAGENMACHER. — M. Hagenmacher était un officier suisse, le compagnon fidèle et l'ami de l'infortuné Munzinger-Pacha. Dans l'affaire où Munzinger fut tué il parvint avec un certain nombre d'hommes résolus à se frayer un chemin à travers l'ennemi ; pendant trois jours et trois nuits, n'ayant pu emporter d'autre provision que des cartouches, ils durent marcher, se battant constamment *sans boire, sans manger et sans dormir* ; vers la fin du troisième jour la poursuite de l'ennemi se ralentit, et Hagenmacher arriva à un puits : il se précipita avec avidité sur l'eau, mais quelques instants après, il la rendait avec des flots de sang et expirait sur la place même.

Hagenmacher avait fait sur l'Abyssinie un travail des plus intéressants, qu'il avait sur lui et qui a été recueilli par ses compagnons : ce travail, que nous a lu M. Dor-Bey, contient sur l'Abyssinie les renseignements les plus importants ; il sera, paraît-il, publié par le docteur Péterman.

APPRÉCIATIONS DE M. SCHWEINFURTH SUR LA GÉOGRAPHIE DE LA RÉGION DES LACS. — M. Schweinfurth, s'aidant d'une gigantesque carte dressée par lui, fait l'historique des voyages de Cameron et de Stanley ; sans reproduire cet historique familier, du reste, à la plus grande partie des membres de la Société Khédiviale, il nous paraît intéressant de donner l'opinion de l'illustre voyageur au sujet des sources du Nil ; il pense que vraisemblablement le lac Albert appartient au régime du Nil, mais cependant que la question n'est pas matériellement tranchée et que l'on ne peut pas dire qu'il y ait là un fait acquis à la science, car il reste entre la région du Nil et le lac Albert soixante-dix milles du prétendu cours du Nil, absolument inex-

plorés. On n'est donc nullement autorisé à faire partir de l'Albert les sources du Nil ; la question est là douteuse : en premier lieu on objecte la différence qui existe entre les proportions du fleuve qui vient se jeter dans le lac, et le prétendu fleuve qui doit en sortir ; ensuite des négociants ont informé Marno à Gondokoro que le Nil ne vient pas du lac, mais des montagnes qui le longent au nord et à l'ouest. Gordon écrit que le fleuve ne sort pas du lac, mais communique seulement avec lui par des branches d'une importance secondaire ; enfin les nouvelles découvertes des voyageurs tendent chaque jour à diminuer l'importance du lac de Baker. Chippendall, arrivé à l'endroit sur lequel Baker avait placé l'Albert, a appris des indigènes que ce lac était encore à trois jours de distance ; Cameron, bien que ne se trouvant qu'à une petite distance du lieu où ce lac aurait dû se trouver, a vainement interrogé les habitants sur le fait de son existence. D'ailleurs Baker prétend avoir vu au moyen de son télescope deux cataractes sur l'autre rive à 50 ou 60 kilomètres d'éloignement. Il y a là un fait matériellement impossible ; c'est à peine si on distingue de Nice la plus haute montagne de la Corse. — M. Schweinfurth cite encore plusieurs faits pour justifier ses doutes, qu'il produit sous toutes réserves. Cette question, dit-il, est le plus important problème de la cartographie actuelle ; sous les latitudes de l'Égypte, on pourrait croire que le lac se vide par l'évaporation, mais sous les latitudes auxquelles l'Albert est situé, il faut qu'il ait un débouché plus effectif : il est donc vraisemblable que ce débouché est au sud du lac et qu'il donne naissance à quelque grand fleuve, vraisemblablement l'Ogôoué ou le Congo.

Dans sa communication, M. Schweinfurth restitue au lac appelé Victoria-Nyanza, son nom de lac Ukérewé sous lequel il est connu de toutes les tribus qui habitent ses rives. « Il est complètement inutile, dit-il, d'adopter pour ce lac le nom dont Speke l'a baptisé lors de sa découverte. Dans les régions inhabitées du globe, aux pôles, par exemple, il va de soi que l'explorateur a le droit d'imposer des noms, mais dans les parties très peuplées de l'Afrique centrale, il serait assurément contraire au sens commun de supprimer les noms originaux des pays ; moi-même, dit-il, ayant trouvé sur ma route vingt-cinq fleuves dont aucun ne figurait avant moi sur les cartes, je me suis toujours abstenu d'exercer ce privilège. »

M. Schweinfurth a ensuite indiqué les principaux points qui ressortent du voyage de Stanley, et qui, d'après lui, sont les suivants :

1^o Aucun affluent du lac n'est supérieur en importance au Chimiyou : seul le Kagera pourrait être mentionné à côté de lui.

2^o Les rives orientales du lac d'Ukérewé forment une vaste plaine qui s'étend aussi loin que vont les connaissances des naturels et les informations que Stanley a pu obtenir d'eux. Cette plaine forme une partie du

plateau oriental de l'Afrique qui monte lentement dans la direction est. Les hautes montagnes, dans cette partie du continent, en forment les cimes isolées, espèces de cônes insulaires. C'est un principe dans l'orographie africaine qu'on ne trouve dans ce continent que peu de chaînes de montagnes prononcées, mais au contraire, des monts isolés s'élevant solitairement sur des plateaux aplatis comme des tables, et à pentes insensibles.

3^o M. Schweinfurth croit que c'est à tort que beaucoup de géographes ont cru voir dans la similitude d'un grand nombre de noms de lieux visités par Stanley avec ceux de peuplades placées plus à l'ouest du continent, une preuve des migrations des habitants : M. Schweinfurth croit qu'il ne faut voir là qu'une circonstance fortuite, fréquente du reste avec la langue des nègres dans laquelle les mots en eux-mêmes n'ont ordinairement pas plus de valeur que dans les langues indo-européennes.

4^o L'existence d'un volcan à quinze jours de marche à l'ouest de la côte d'Ururi dans un endroit appelé Suza, peut être comptée pour une des plus intéressantes informations obtenues par l'infatigable explorateur ; on se rappelle que le grand mont Kenia, connu seulement par le témoignage du missionnaire Kraff, qui en a parlé comme l'ayant vu de ses yeux, est aussi un prétendu volcan éteint. C'est seulement dans l'Asie centrale que la géographie constate un autre fait analogue de l'existence d'un volcan éloigné des côtes de la mer. Tous les autres volcans actifs du globe sont limitrophes du littoral.

5^o Dans la vaste plaine qui longe la côte orientale se trouve une seule montagne au pied de laquelle Stanley a dû passer. C'est dans le pays d'Ugegeya, dans le district appelé Gochi, que cette montagne descend abruptement sur les eaux du lac, au fond d'une baie qu'elle protège éternellement contre toute agitation de la mer.

M. Schweinfurth, faisant ensuite le plus brillant éloge de Cameron, dit que le temps et les détails circonstanciés lui manquent pour en parler aujourd'hui, mais qu'il traitera ce sujet à la première réunion de la Société Khédiviale.

Séance du 24 mars 1876.

En l'absence de M. le docteur Schweinfurth, engagé pour quelques semaines dans une excursion botanique aux oasis du désert Lybique, la séance est présidée par S. E. le général Stone-Pacha, vice-président.

ETAT DE LA SOCIÉTÉ. — M. le Secrétaire général expose l'état actuel de la Société et dit qu'il est on ne peut plus florissant, puisque onze nouveaux candidats appartenant à l'élite de la société égyptienne demandent d'être admis comme membres de la Société Khédiviale. Parmi ces candidats on compte

MM. Artim-Bey, le marquis de Cortanza et Letourneux, conseiller à la Cour d'appel d'Alexandrie.

Le marquis de Compiègne passe ensuite en revue les nombreux dons que la Société Khédiviale a reçus des autres Sociétés savantes et des particuliers. Nous ne citerons pas ici tous les ouvrages et les revues qui ont été envoyés à la Société; leur nombre est considérable et il atteste l'intérêt que l'on attache partout au développement de cette nouvelle institution. Parmi les dons figurent un portrait de Munzinger-Pacha offert par M. Dor-Bey et un portrait du docteur Livingstone donné par M. Wild. A propos de ce portrait, M. le Secrétaire général rappelle la perte douloureuse que vient de faire la famille du docteur par la mort de son fils bien-aimé, M. Thomas Stete Livingstone, qui a succombé à Alexandrie, et demande la permission de transmettre à la famille de l'illustre docteur l'expression de la douloureuse commisération de la Société Khédiviale de géographie. Enfin, M. le marquis de Compiègne annonce la prochaine apparition du Bulletin de la Société Khédiviale qui contiendra l'admirable récit du voyage d'Ernest Linant de Bellefonds avec une belle carte explicative dressée par le docteur Schweinfurth et une étude sur les bords de la mer Rouge par M. de Heuglin, une notice nécrologique sur Munzinger-Pacha par M. Dor-Bey, et enfin un compte rendu détaillé des séances précédentes de la Société par le Secrétaire général.

M. de Compiègne passe en revue les principaux événements géographiques dont le mois dernier a été témoin sur toute la surface du monde. Il rappelle les explorations de M. Largeau au nord de l'Afrique, le projet de chemin de fer d'Alger à Timbouctou, le voyage de MM. de Brazza et Marche dans l'Afrique occidentale et au Congo, l'insuccès du Dr Leng, le retour du lieutenant Lux; puis, venant à l'Asie, il donne des détails très intéressants sur le gigantesque chemin de fer dont l'exécution vient, sur la proposition du colonel Bogdanovich, d'être décidée par le Conseil de l'Empire, et qui, partant de Nijai-Novgorod en Europe, ira jusqu'à Pékin, après un parcours de plus 7,000 kilomètres. Il passe successivement en revue les explorations du Colombien Raphaël Rayès sur le fleuve Amazone, et la question du percement du Canal interocéanique, l'expédition hollandaise et française à Sumatra.

LES VOYAGEURS ITALIENS. — M. Bonola lit un travail sur les voyageurs italiens, dans lequel il démontre que les Italiens ont contribué de tout temps par leurs études et leurs voyages au développement des sciences et de la géographie. M. Bonola qui se propose de faire une série de lectures dans les séances suivantes de la Société Khédiviale de géographie se borne à donner dans cette réunion un aperçu général sur les voyageurs italiens. — A l'appui des nombreux documents qui ont été publiés dernièrement à l'occasion du Congrès géographique de Paris, M. Bonola fait l'histoire des explorateurs

italiens. Il rappelle le nom d'un grand nombre de voyageurs et de marchands qui, dans les siècles du moyen âge, ont visité l'Asie et l'Afrique, et dit que si d'autres nations peuvent vanter les gloires de leurs savants géographes, l'Italie doit à juste titre vanter les plus grandes découvertes géographiques. — Les Italiens ont exploré, dit-il, plus que tous les autres, le vaste continent africain, et les précieux documents qui se trouvent dans les anciennes archives des villes italiennes en font foi.

LES ACHANTIS. — M. de Compiègne fait une conférence sur le pays des Achantis. Il a visité cette contrée, mais comme il n'y a fait qu'un court séjour il ne parle pas d'après ses impressions personnelles, mais d'après celle de son collègue à la Société de géographie de Paris, M. Bonnat. M. de Compiègne donne de très intéressants détails sur ces peuples dont la sauvagerie ne laisse pas d'être empreinte d'un certain cachet de bravoure et de grandeur.

Peu de pays sont aussi riches en produits de toutes sortes que l'Achanti.

Le climat n'a pas l'insalubrité du reste de la côte occidentale. Les Achantis sont plus courageux et plus civilisés que les autres peuplades nègres. Leur roi est un terrible autocrate qui a sur ses sujets un pouvoir de vie et de mort que lui eussent envié Caligula ou Néron. M. le Secrétaire général donne sur la pompe et la splendeur de ses réceptions de nombreux détails et il observe que c'est seulement dans l'extrême Orient qu'on pourrait trouver quelque chose de semblable.

Les Achantis croient à l'immortalité de l'âme : malheureusement ils sont persuadés que le défunt reparait dans un autre monde avec le rang, la position et les besoins qu'il avait dans celui-ci ; il en résulte que lorsqu'un chef, et à plus forte raison le roi, meurt, des milliers de victimes humaines sont immolées pour qu'elles aillent le rejoindre dans l'autre monde. — M. de Compiègne donne ensuite de curieux détails sur les mœurs et la législation des Achantis. — Il cite des articles du Code de ces pays pour démontrer la fréquente application de la peine de mort.

Les Achantis, par suite du massacre d'hommes, de la tyrannie qui pèse sur eux et de leurs défaites par les Anglais, sont arrivés d'une situation si prospère à une ruine et à une décadence presque complètes ; une seule chose peut les relever, c'est l'accès de leur pays à la civilisation et au commerce ; aussi M. le Secrétaire général forme des vœux pour le succès de la tentative de M. Bonnat qui vient de conclure avec le roi des Achantis un traité par lequel celui-ci lui donne pour cinq ans le monopole de tout le commerce dans son pays, et après ce temps promet d'en donner libre accès aux traitants et aux industriels européens.

Cette conférence et les rapports que M. le marquis de Compiègne a faits à

la Société Khédiviale ont été accueillis par les applaudissements de l'auditoire, qui, cette fois, était encore plus nombreux que d'habitude.

Séance du 21 avril 1876.

La séance de vendredi 21 avril a été une des plus brillantes de l'année ; les membres de la Société y étaient venus en plus grand nombre encore que de coutume, et l'ordre du jour, déjà très intéressant en lui-même, s'est augmenté d'une de ces improvisations pleines, à la fois, de verve et d'érudition, telles que Mariette-Bey a le don d'en faire.

La présidence, en l'absence de M. le docteur Schweinfurth, revenait à Mahmoud-Bey, premier vice-président de la Société ; mais S. E. Mahmoud l'a gracieusement cédée au général Stone.

Au commencement de la séance, on a procédé à l'admission de onze candidats proposés dans la précédente réunion. M. le marquis de Compiègne, secrétaire général, fait ensuite son rapport mensuel sur l'état de la Société : il expose que la situation de la Société de géographie est des plus florissantes, les dons des Sociétés savantes sont de plus en plus nombreux (parmi ceux du mois dernier, le secrétaire général en cite un de M. Ravensstein, éditeur du *Geographical Magazin*, qui ne comprend pas moins de quatre-vingt-dix-sept grandes cartes et douze volumes très importants). Le nombre des membres s'accroît dans une proportion considérable ; enfin, après d'assez grandes difficultés matérielles vaincues, le Bulletin trimestriel a paru ; il peut lutter, pour le fonds comme pour la forme, avec ceux des Sociétés de géographie des capitales de l'Europe. C'est, dit M. le Secrétaire général, le grand privilège de la science de se mettre au-dessus des circonstances et de poursuivre son œuvre, malgré les incidents qui peuvent surgir, malgré le trouble des temps.

LES BÉDOUINS DU SOUDAN. — Le colonel Colston lit une communication sur les tribus de Bédouins du Soudan et du Kordofan.

« Quand, a dit le colonel Colston, le voyageur quitte les bords du Nil et se plonge dans l'intérieur des grands déserts, soit à l'est, soit à l'ouest du Nil, il est tout de suite frappé par le changement subit et complet du type de la population ; sur les bords du grand fleuve se trouve une race de cultivateurs avec des domiciles permanents, attachés au sol et ne quittant presque jamais les lieux qui les ont vu naître. A mesure que l'on remonte vers le sud la population des bords du Nil devient de plus en plus foncée de couleur, le fellah est remplacé par le Nubien, et, quand on arrive dans le Soudan, la plus grande partie de la population est noire ; les cheveux crépus, le

nez épaté, les lèvres épaisses, prouvent le mélange du sang nègre qui a eu lieu depuis tant de siècles, en conséquence du vaste trafic des esclaves amenés des régions centrales de l'Afrique. Ce sont les mœurs de ces nomades demi-arabes et demi-nègres, qui peuplent les déserts du Soudan et du Kordofan, que le colonel Colston décrit en style animé et pittoresque. Deux tribus assez semblables entre elles se partageant ces déserts : les Kababiches et les Bicharéens ; toutes deux parlent une langue très différente de l'arabe.

« Les philosophes du dix-huitième siècle, dit le colonel Colston, ont beaucoup parlé, et, il faut en convenir, ont dit beaucoup de sottises à propos du prétendu homme de la nature, l'homme sans besoins artificiels ; s'ils avaient connu le Bédouin, ils auraient trouvé qu'il se rapproche beaucoup de cet idéal : la sobriété du Bédouin est proverbiale, il n'a d'autre goût et d'autre luxe que celui de porter des armes, un sabre généralement, et c'est la plus grande punition qu'on puisse lui infliger que de lui interdire de porter ce sabre. Ils regardent comme un déshonneur tout travail manuel ; le colonel Colston voulait en employer quelques-uns à creuser et à déblayer des puits. « Pour une guinée par jour et par ouvrier, lui répondit le chef auquel il s'adressait, vous ne trouveriez pas chez nous un homme pour faire ce métier. » Les Bédouins étaient autrefois très belliqueux et le désert était souvent le théâtre de luttes sanglantes entre deux tribus ; aujourd'hui leurs mœurs se sont beaucoup adoucies, leur gouvernement interne est patriarcal et ils ont la plus grande déférence pour les cheikhs. La richesse de ces peuples consiste naturellement en troupeaux ; les bêtes de somme des Bicharéens et des Ababdehs sont plus estimées que celles du Kordofan comme animaux de selle.

Les Bicharéens et les Kababiches se ressemblent tellement que la même description générale peut s'appliquer à tous ; leur race est belle, vigoureuse, exempte d'infirmités. « Parmi les jeunes femmes, il y en a qui sont très belles de formes, avec des figures très agréables. Elles ne portent point de voile et sont nues jusqu'à la ceinture, à l'exception d'une bande de coton autrefois blanc, qu'elles jettent autour des épaules et sur la tête. Dans les déserts du Kordofan, parmi les Kababiches, les femmes venaient constamment au camp de l'expédition, pour trafiquer et surtout pour causer, ce qu'elles faisaient gaiement et longuement avec les soldats et les chameliers. Mais on assure que leurs mœurs sont très sévères, malgré la liberté avec laquelle elles s'entretiennent avec les hommes. Il en est tout autrement dans les villes, où les femmes du bas peuple ont des mœurs extrêmement relâchées. Les Ababdehs, les Bicharéens et les Kababiches vont également nu-tête, seulement les Ababdehs s'arrangent les cheveux en nattes tressées qu'ils ramènent du devant au derrière de la tête.

« Les Bicharéens arrangent leur chevelure d'une manière encore meil-

leure pour se protéger contre les rayons du soleil. Les cheveux qui croissent depuis le front jusqu'au sommet sont dressés tout droits; le reste, qu'ils laissent croître assez longtemps, pend tout autour du cou et presque sur les épaules. Leurs cheveux sont crépus; ils les enduisent de suif de mouton et de toute espèce de graisse qu'ils peuvent se procurer. Pendant les matinées froides la tête d'un Bicharéen est blanche de suif durci et elle ressemble à la perruque poudrée d'un juge anglais; mais, à mesure que le soleil devient plus ardent, la graisse se fond et coule sur ses épaules. Au contraire, les Kababiches se rasent la tête, et c'est une chose merveilleuse de voir comment ils supportent, sans protection, l'ardeur du soleil. A l'Obeyad, capitale du Kordofan, on voit beaucoup de Bazaras qui arrivent montés sur leurs bœufs; c'est un peuple belliqueux que l'on dit très adonné au brigandage, les hommes portent toujours à la main trois ou quatre lances dont les fers ont une assez grande variété de formes; il y en a qui sont barbelées avec beaucoup d'art, de manière qu'il serait impossible de les arracher d'une blessure sans produire une déchirure épouvantable. »

Le colonel Colston donne ensuite quelques détails sur le Kordofan, puis il fait une très intéressante description d'El-Obeyad, capitale du Kordofan, centre important de commerce conquis à l'Égypte depuis 1820.

Le Secrétaire général remercie le colonel Colston de sa communication qui a un double prix par son intérêt intrinsèque et par les conditions dans lesquelles elle a été faite. Il rappelle l'héroïsme du général Colston qui, très malade, paralysé de tous ses membres, s'est fait porter pendant un mois par ses soldats pour mener à bonne fin sa mission. De tels hommes, dit-il, font honneur à l'état-major égyptien et à notre Société de géographie.

Des applaudissements trois fois répétés témoignent de l'intérêt avec lequel la communication du colonel Colston a été accueillie et de l'admiration de la Société pour sa conduite.

LES PYGMÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE. — La parole est ensuite donnée à M. le Secrétaire général pour une communication sur les Pygmées de l'Afrique centrale, à l'occasion d'une découverte faite dans les tombeaux de Sakkarah.

« Il y a quelques jours, dit M. le Secrétaire général, au milieu de cette vaste nécropole de Sakkarah, dont la découverte n'est pas un des moindres titres de gloire de Mariette-Bey, dans un tombeau de la cinquième dynastie, c'est-à-dire de quelques mille ans antérieur à Jésus-Christ, M. Mariette me fit remarquer, parmi les serviteurs et les tributaires de Phlaotep, un bas-relief, représentant deux véritables nains ou pygmées, dont les traits saillants se retrouvent chez les Akkas ou Tiki-Tiki, dont j'ai placé sous vo-

yeux quelques spécimens dus à l'obligeance du colonel Chaillé Long-Bey, et des Obongos, décrits par Duchailu, dans l'Afrique occidentale. »

M. le Secrétaire général met sous les yeux de la Société les estampages qu'il a pris de ces bas-reliefs. Il fait ensuite l'historique des Pygmées, tels que les connaissaient Homère, Aristote, Hérodote; puis raconte comment, après que pendant des siècles leur existence eut été traitée de mythe et de chimère, Duchailu les découvrit dans l'Afrique occidentale sous le nom d'Obongos; puis comment, plus tard, ils furent ensuite vus par Schweinfurth qui reçut du roi Mounza, en échange de deux chiens, un Akka ou Tiki-Tiki (c'est le nom qu'on leur donne dans cette partie de l'Afrique), et comment Schweinfurth lui-même eut occasion de voir tout un régiment d'Akkas. M. le Secrétaire général fait ensuite l'historique des Akkas que ramenait Miani, au moment où la mort vint le surprendre dans l'Afrique centrale, et qui vinrent depuis en Italie; — des Akkas vus, puis ramenés par le colonel Chaillé Long-Bey et par son compagnon E. Marno, sur le Bahr-el-Gebelt, puis au Makraka, d'où il a ramené une femme akka, qui est maintenant au Caire; — des nains signalés par M. de Heuglin au sud du pays de Choa; — et enfin de ceux vus par le docteur Lenz non loin de l'Ogôoué, dans le pays où M. le Secrétaire général a voyagé lui-même en compagnie d'A. Marche.

« Ainsi, messieurs, dit le Secrétaire général en terminant, non-seulement il n'est plus permis de mettre en doute l'existence des Pygmées, mais encore il est certain que cette race singulière s'étend sur une surface de mille lieues, sur la zone équatoriale de l'Afrique, depuis le sud du pays des Monbottou jusqu'aux pays voisins de nos établissements du Gabon. »

Interrogé sur la question de savoir ce qu'il pense sur les nains dont M. le Secrétaire général vient de mettre les estampages sous les yeux de la Société, M. Mariette-Bey répond que ses doutes sur ce point se sont modifiés beaucoup.

Les nains se rencontrent fréquemment, à l'heure qu'il est, en Égypte; mais beaucoup de personnes ont connu les nains favoris d'Abbas-Pacha, dont l'un vit encore à Kéneh : ceux-ci étaient des cas tératologiques et non des hommes d'une race spéciale; il se pourrait qu'il en fût de même des nains que l'on représente dans la grotte de Beni-Hassan, comme serviteurs des puissants d'alors.

Mais, dans un autre ordre d'idées, les nains jouent un grand rôle dans la religion égyptienne, et cela de deux manières : les nains mythologiques, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont les Bess, que les marchands d'antiquités appellent typhons, et que possèdent ici tous les collectionneurs; c'est un dieu nain, trapu, aux jambes courtes, à la barbe frisée; lorsqu'ils sont représentés de grandeur naturelle, on les peint ordinairement en jaune, ce qui indi-

querait une origine asiatique. Cependant les Bess sont d'origine phénicienne. Hérodote les appelle Phtapatique; on mettait leur image à la proue des bateaux phéniciens. Les Bess nous viennent de Phénicie et sont originaires du pays des Pouno, qui confine le pays de Tonoutès ou *terre sainte*.

A ce sujet, M. Mariette ouvre une parenthèse pour dire que cette terre de Pouno, que l'on a cru longtemps être l'Arabie, est en réalité le pays des Somalis et la côte méridionale du golfe d'Aden. A la pointe de cette côte se trouve l'île de Socotora, que l'on avait appelée « la terre divine », parce que, selon la croyance des anciens Égyptiens, c'est là qu'Osiris était né.

Les Phéniciens sont nés dans le pays de Pun, avec lequel leur nom Pœni (Punici) présente du reste un certain rapport. C'est une tradition constante que les Poun ne sont pas un peuple de race asiatique; ils auront seulement passé le détroit de Bab-el-Mandeb pour se fixer dans la péninsule arabe méridionale.

Pour en revenir au Bess, il est d'origine africaine et présidait aux réjouissances, aux toilettes, aux festins et procurait d'heureux songes, parce que l'Arabie méridionale est l'*aromatifera regio* d'où viennent les parfums, ce qui réjouit. Or, ces Bess qui proviennent, comme les Phéniciens, du pays des Somalis, pays non loin duquel, ainsi que vient le dire M. de Heuglin, se trouvent encore des Akkas, présentent la même loi caractéristique des Akkas; M. Mariette le démontre en faisant circuler de petits Bess. Il ajoute que plusieurs de ces petits Bess portent une queue; et qui sait si cette légende, se perpétuant de siècle en siècle, n'a pas donné lieu au conte des hommes à queue, les Niams-Niams, chez lesquels les Akkas se trouvent (*).

M. Mariette est persuadé que les anciens Égyptiens ont connu le pays des Niams-Niams; dans la langue de l'ancienne Égypte, *Nam* veut dire nain, avec la reduplication si fréquente dans cette langue, on obtient Nam-Nam, dont le nom est par conséquent presque identique à celui des Niams-Niams, chez lesquels ces nains se traduisent en égyptien par petit bébé; un enfant à la mamelle s'appelle akka. Y a-t-il une assimilation à faire? C'est là la question. Une foule de petits faits qui, isolés, ne sont pas très probants, le deviennent par la série, par l'enchaînement et le nombre.

Le second point sur lequel M. Mariette sait attirer l'attention, c'est le dieu nain considéré dans ses rapports avec le rituel. Le rituel est, si l'on peut

(*) L'origine du conte des hommes à queue vient de ce que les Niams-Niams portent autour de leurs reins une peau de vache dont ils laissent habituellement traîner la queue derrière eux; cet appendice caudal, vu de loin par des personnes que le cannibalisme des Niams-Niams terrifiait, leur a fait croire que la prolongation anormale de la colonne vertébrale était inhérente à tous les Niams-Niams.

s'exprimer ainsi, une sorte de livre de messe, une série de formules que devait savoir le mort, mais que l'on mettait là pour rafraîchir sa mémoire et l'aider, en le récitant, à triompher de tous les obstacles qu'il devait rencontrer. On sait que le mort était arrêté sur sa route par des serpents, des crocodiles, des monstres de toute sorte ; or, l'un des trois derniers chapitres du rituel, chapitres qui ont été ajoutés à une époque postérieure, nous représentent le défunt en présence des pygmées qui vont l'aider à combattre les animaux issus des ténèbres et de la mort.

Ces pygmées sont appelés Nemma, et, selon quelques exemplaires, Nem-Nem ; et, dans ce chapitre, il y a une foule de mots qui, n'étant incontestablement ni égyptiens, ni syriaques, sont probablement la langue que parlaient ces pygmées.

M. Mariette en cite un grand nombre. « Il serait, dit-il, extrêmement important que quelqu'un qui connaît la langue akka vérifiât si les mots de cette langue ne sont pas semblables à ceux de la langue que parlent habituellement les Akkas ou leurs voisins les Niams-Niams. » M. Mariette appelle sur ce sujet l'attention des voyageurs de la Société.

Le colonel Long-Bey demande la parole, et fait observer que la femme akka qu'il a ramenée de l'Afrique centrale est encore ici, et qu'il est facile de l'interroger pour savoir ce qu'il en est.

M. Mariette-Bey appelle ensuite l'attention de la Société sur un autre bas-relief, dont il met également l'estampage sous les yeux de la Société. Ce bas-relief représente une femme très remarquable, parce qu'elle a divers caractères des peuples dont il s'agit, spécialement une extrême prééminence des fesses. Il fait l'historique de ce bas-relief. La régente, sœur de Touthmès II et de Touthmès III, avait envoyé sur la côte d'Avalis, aujourd'hui Zeila, une expédition commerciale, pour se procurer spécialement des parfums, des huiles et de la gomme. Quand le commandant débarqua, il vit venir à lui la reine du pays montée sur un baudet et ayant sa fille et son mari à ses côtés. Cette reine vint avec lui en Égypte, et elle l'accompagna jusqu'à Thèbes, où l'on fit son portrait sur ce bas-relief. Cette femme avait-elle une difformité de nature, ou appartenait-elle à la race spéciale dont nous venons de parler ? C'est un problème dont M. Mariette propose la solution aux médecins que la Société compte parmi elle ; ce qui ferait croire qu'il s'agit d'une race, c'est que sa fille présente, dans des proportions moindres, les mêmes prééminences. Enfin, M. Mariette ajoute, à titre de renseignement, que dans des tombes remontant à la cinquième dynastie, plus de cent crânes, qui ont du reste été envoyés à l'Exposition de Paris, et figurent aujourd'hui au musée du Jardin des Plantes, ont été retrouvés ; ces crânes sont très singuliers ; ils sont dolichocéphales, c'est-à-dire qu'ils ont le haut de la tête considérable-

ment aplati, et sont d'assez petite dimension ; cet aplatissement est le signe caractéristique des lésionnaires égyptiens.

Le général Stone félicite la Société de la discussion qui vient de surgir. Il y a peu de Sociétés, dit-il, où, dans une semblable discussion, autant de membres pourraient fournir, *de visu*, des renseignements aussi intéressants. Il y a, en effet, trois de ces membres, MM. Long-Bey, Marno, de Compiègne, qui ont été eux-mêmes au pays des Pygmées, et, en ce qui concerne l'antiquité, nous avons en M. Mariette une des premières autorités du monde.

Le général Stone ajoute que, d'après ce qu'il vient de lire dans un article du *Phare d'Alexandrie*, on aurait trouvé en Amérique une nécropole toute entière dans laquelle il n'y aurait pas moins de cent mille squelettes d'une taille bien au-dessous de la moyenne.

Au sujet des Pygmées, M. Cerutti donne quelques détails sur les Yaroumis, une des plus petites races de nains qui existent, et qu'il a lui-même vus récemment dans la Nouvelle-Guinée.

NOUVEAUX TERRITOIRES ÉGYPTIENS SUR LA MER ROUGE. — M. le Secrétaire général lit, au nom de M. de Heuglin, sur les environs de Tedjoura et de Zeila, une étude à laquelle la récente annexion de la contrée située sur les bords de la mer, au sud de Massaouah, près de la baie de Tedjoura, donne un grand intérêt. M. de Heuglin donne de curieux détails sur les immenses dépôts de sel du pays des Danaquil ; il examine successivement l'histoire et la géographie à Tadjourah, Zeila et Berbera, fait connaître les ressources commerciales de ces pays, les denrées d'importation et d'exportation, et termine par des considérations d'un ordre très élevé sur leur avenir.

En remerciant M. de Heuglin de sa communication, le Secrétaire général annonce le prochain départ pour l'Allemagne de ce voyageur, et exprime un vif regret que les circonstances et les événements actuels n'aient pas permis au gouvernement de S. A. le Khédive de mettre à profit, comme il avait d'abord voulu le faire, les lumières et l'expérience du savant et célèbre explorateur.

UN CHEMIN DE FER ANGLAIS DANS L'AFRIQUE CENTRALE. — Lecture est donnée d'une lettre adressée à sir Bartle Frère par le lieutenant Lovett Cameron et communiquée par sir Bartle Frère à la Société Khédiviale de géographie. Dans cette lettre, le lieutenant Cameron expose le projet gigantesque d'un chemin de fer qui traverserait toute l'Afrique centrale, passerait par le Tanganyka, et viendrait aboutir au Congo. Une série de canaux et de voies de communication que l'en pourrait facilement ouvrir achèverait de donner au

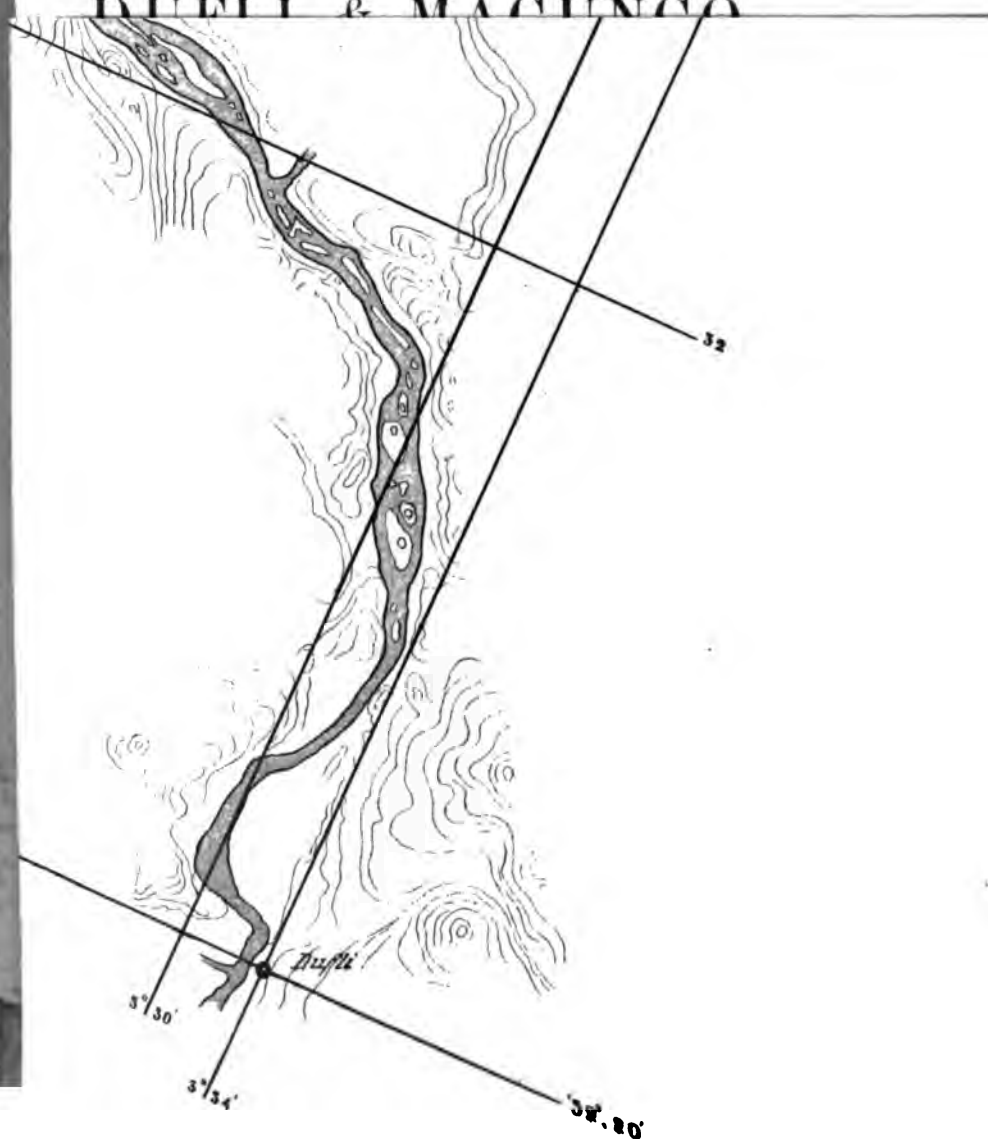
CARTE

DU

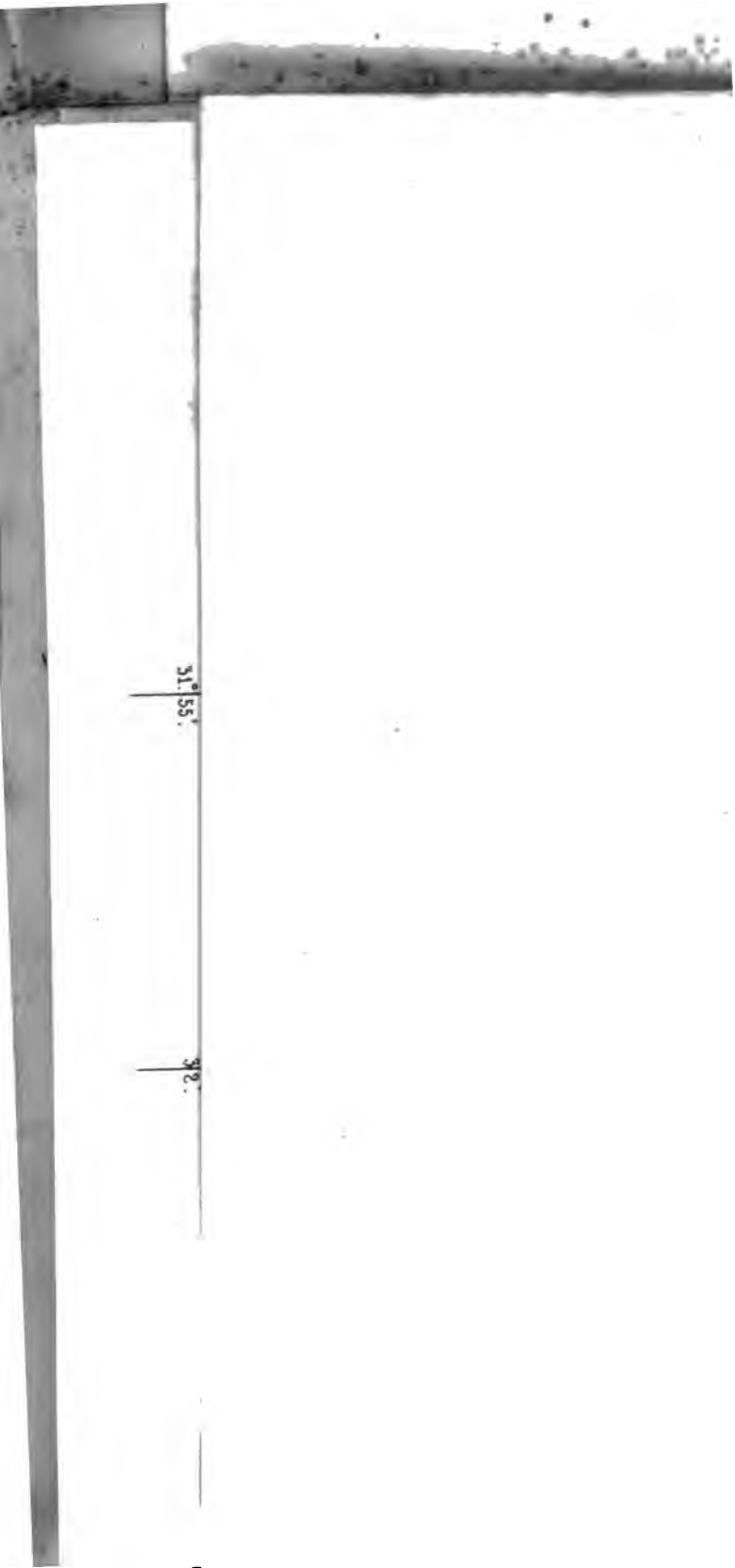
COURS DU NIL

ENTRE

DUELL & MACHINGO









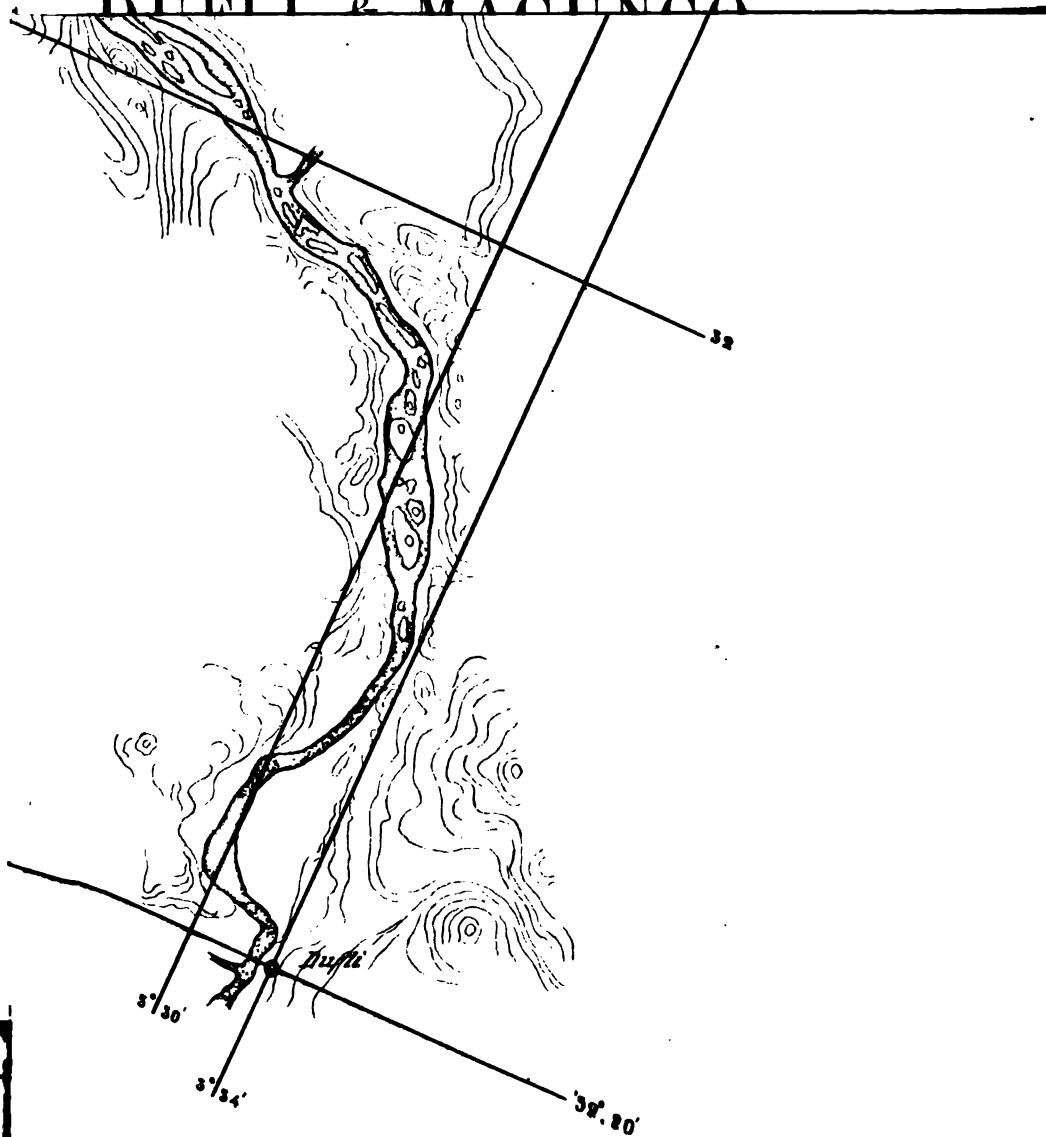
CARTE

DU

COURS DU NIL

ENTRE

DUELL & MACHINGO





VOYAGE DU DOGTEUR GÜSSFELD

A LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

La communication que je me suis proposé de vous faire, sur la demande obligeante de M. de Compiègne, a trait aux voyages que j'ai faits dans l'Afrique occidentale pendant les années 1873-1874-75. Je suis sûr de ne pas me tromper, en admettant que l'intérêt que vous portez aux explorations du continent africain l'emporte sur l'indulgence dont ma personne a besoin. Permettez-moi donc d'entrer de suite en matière.

L'appel que le Président de la Société géographique de Berlin adressa à l'Allemagne dans le but d'obtenir les moyens nécessaires pour organiser une exploration systématique de l'Afrique équatoriale et former un centre d'action, nommé la Société Africaine, rencontra en 1872 un accueil enthousiaste. En très peu de temps, les souscriptions furent assez nombreuses pour que la Société pût se constituer et organiser la première expédition dont on m'offrit la direction. J'acceptai, heureux de pouvoir payer de ma personne pour une cause à la fois nationale et cosmopolite, tout en sacrifiant ma liberté individuelle, puisque je dus m'engager à suivre les instructions du Comité central, siégeant à Berlin, trop loin du théâtre de l'action.

Le plan principal consistait à pénétrer dans la zone équatoriale d'Afrique du côté oriental. De toutes les parties inconnues de cette immense côte, la plus inconnue s'étend entre le 3° et le 6° degrés de latitude sud, et porte le nom de côte de Loango. C'est là que, suivant mes instructions, je devais essayer la grande solution du problème géographique en prenant, pour ainsi dire, le taureau par les cornes. On m'avait imposé une double tâche :

non seulement de pénétrer dans l'intérieur avec le nombre de compagnons qui me paraîtrait bon, mais encore de créer sur la côte même une station qui pût servir à la réception de savants naturalistes et en même temps de base d'opération à mon expédition. Il était donc nécessaire de faire les préparatifs sur une assez grande échelle, et ce n'est qu'après un travail assidu de quatre mois que tout fut au complet et que je m'embarquai le 30 mai 1873 à Liverpool à bord du *Nigritia*. A peine nous atteignîmes la côte d'Afrique à Sierra-Leone, qu'un désastre vint nous frapper. Dans la sombre et pénible nuit du 14 juin, notre navire vint s'échouer sur un écueil, où il resta jusqu'au moment où les lames le brisèrent en morceaux. Quelques secondes détruisirent un travail de plusieurs mois et me firent perdre tout mon équipement, excepté quelques instruments nécessaires aux observations géographiques. Nous voilà donc arrivés tout d'un coup à un de ces moments critiques qui mettent l'explorateur à l'épreuve. Je résolus d'être plus fort que le malheur qui venait de me frapper et de continuer mon voyage. Après un séjour forcé de quinze jours à Sierra-Leone, séjour employé à dresser la liste d'un nouvel équipement que je chargeai mes amis d'Europe de me procurer, je m'embarquai de nouveau et gagnai, après une traversée d'un mois, l'embouchure du Congo, appelé proprement le Zaïre, et c'est ainsi que j'atteignis vers la fin de juillet le domaine assigné à mes explorations scientifiques.

Ce pays vit dans un état d'indépendance absolue; aucune puissance européenne n'y exerce la moindre influence, et il ne se trouve pas non plus sous le sceptre d'un roi indigène. Ce vaste territoire, dont le littoral seul embrasse 500 kilomètres, représente une mosaïque formée par des centaines, on pourrait dire par des milliers de petits Etats gouvernés par des potentats en miniature. Dans les anciens temps, il est vrai, il s'y était formé les deux puissants royaumes de Loango au nord et de Cakkongo au sud, qui ne vivent plus que dans les souvenirs des populations. Mais comme toutes ces tribus ont les même lois, les mêmes mœurs,

la même langue et jouissent des mêmes conditions de sol et de climat, elles font l'impression de provinces ou de préfectures d'un royaume qui n'aurait pas de roi. C'est là un état de choses qui entrave le voyageur à chaque pas, parce qu'il lui devient impossible de se procurer un sauf-conduit général, et qu'il est obligé chaque jour de transiger avec un nouveau chef de village.

Il y a un assez grand nombre de comptoirs ou de factoreries semés le long de la côte. Autrefois, c'est-à-dire dans les beaux temps de la traite, il n'y avait que des Portugais et des Espagnols. Depuis que le Brésil et la Havane ont prohibé l'importation des esclaves, le commerce a perdu son caractère illicite, et les Hollandais, les Anglais et quelques Français sont venus s'établir sur la côte pour exploiter le pays, mais la majorité des trafiquants est restée Portugaise. Dans toutes les factoreries, les Portugais seuls savent faire le commerce direct avec les indigènes, la manière de vivre s'est modelée sur leurs mœurs, et leur langue est la seule qui soit connue d'un assez grand nombre des indigènes du littoral ; aussi la première chose qu'un voyageur ait à faire, c'est d'apprendre le jargon portugais que parlent les natifs. La prépondérance des Portugais s'explique assez facilement par le cours même de l'histoire. L'influence de cette nation s'étendait autrefois jusqu'au bord du Congo, au sud duquel, à une distance d'un degré et demi, existe encore aujourd'hui la colonie Angola avec sa capitale Saint-Paul de Loanda. Beaucoup d'indigènes, surtout ceux de Kabinada, vont y gagner leur vie comme marins et rentrent plus tard dans leurs foyers. Les pays qui existent au nord-ouest du Loango ne sont pas même connus de nom aux indigènes. Il ne savent rien ni du Fernando Vaz, ni de l'Ogouvé, ni de la colonie française du Gabon, enfin de tout ce territoire que vous connaissez par l'éloquent rapport que M. de Compiègne a fait de son célèbre voyage.

Pour fixer un peu plus nos idées sur les habitants de la côte de Loango, permettez-moi de vous en développer en peu de mots les traits saillants. Bien que les Loangais soient en contact avec les

Européens depuis plusieurs siècles, ils n'ont rien perdu de leur originalité primitive : l'influence exercée par les Européens est tout à fait superficielle ; ils se sont bornés à apprendre aux nègres à avaler d'immenses quantités d'eau-de-vie et à se vêtir pour la plus grande part de tissus anglais au lieu de ceux qu'ils fabriquent avec un grand art de la fibre des palmiers, de l'ananas, du pandanus et d'autres plantes utiles. Les indigènes sont des payens de la plus belle eau ; il sont restés plongés dans la nuit de leur fétichisme. Néanmoins ils croient à un Etre suprême auquel il donnent le nom de Zambi, mais qui cependant leur paraît trop sublime et trop abstrait pour qu'ils puissent se mettre en rapport direct avec lui : il leur faut pour cela l'intervention de leurs fétiches qui représentent chacun une force ou une puissance distincte. Chaque fétiche est servi par un prêtre ou docteur qu'on appelle le Ganga N'Kissi, et c'est à lui qu'il faut s'adresser pour faire appel aux bons offices du fétiche ; inutile de dire que l'axiome principal des Ganga N'Kissi c'est : point d'argent, point de fétiche. Les principes de la foi chrétienne leur sont aussi inconnus que ceux de l'islam. Pourtant les nègres se distinguent par une haute intelligence et par une grande habileté commerciale. Ils sont assez hauts de taille, bien proportionnés, leur figure n'a rien de répugnant, le prognatisme est très peu développé, la couleur de leur peau est plutôt bronzée que noire ; j'ai la conviction profonde que tout le long de la côte occidentale d'Afrique, sauf peut-être les Pongives, il n'y a pas de nègres qui tiennent un rang aussi élevé par leurs facultés individuelles que les indigènes de Kabinda et de Loango, mais c'est justement ce haut développement individuel qui leur fournit les moyens de tracasser le voyageur et de le piller sans se donner l'air de brigands. Les indigènes ont une disposition beaucoup plus marquée pour le commerce que pour l'agriculture ; ils ne laissent échapper aucune chance de négoce. Les principaux produits de commerce sont l'huile de palme, les noix de coco, l'arachis et la gomme élastique ; l'ivoire ne paraît qu'en petite quantité, qui semble même diminuer d'année en année. Les com-

merçants indigènes ne s'éloignent jamais du littoral ; les grandes routes de caravanes sont absolument inconnues, ce qui constitue une difficulté de plus au voyageur. On donne en général aux nègres de la côte le nom de Fioths et leur dialecte s'appelle de même langue fiothe. La population se divise en quatre classes sociales, savoir :

- 1° Les princes nommés Foumé.
- 2° Les nobles ou chevaliers.
- 3° Le peuple libre, c'est-à-dire les Fioths proprement dits.
- 4° Les esclaves.

Les princes sont considérés comme une race à part. Tous les princes et les princesses se regardent comme frères et sœurs, et c'est pour cela qu'un prince ne contracte presque jamais mariage avec une princesse. Les princesses sont tout à fait libres dans le choix et dans le nombre de leurs époux, qui de leur côté sont cruellement obligés de réserver toutes leurs faveurs à leur seule épouse. Tous les enfants d'une princesse, même si leur père n'est qu'un vil esclave, jouissent du rang social de leur mère, tandis que la dignité de Foumén'est pas accordée aux enfants d'un prince. C'est là l'application d'un principe très répandu en Afrique et qui s'appelle le droit maternel. Princes et princesses possèdent d'habitude des territoires où ils règnent en maître, mais là comme ailleurs, il y a aussi pas mal de princes sans principauté.

Ce sont les chevaliers, la seconde des classes sociales, qui détiennent la plus grande partie du sol ; c'est à eux que le voyageur a principalement affaire pour se frayer un chemin. La polygamie est partout en usage, du moins chez les nègres aisés ; ce n'est pas une question de principe mais d'argent. Le mari entre en possession de sa femme en payant aux parents de la fille une somme stipulée d'avance. La femme mariée représente un capital vivant ; c'est à elle qu'incombe toute la charge de cultiver la terre et de faire la cuisine de son mari. Le concubinat n'a rien de honteux pour une fille ; elle est même exempte dans ce cas du travail des champs et de la cuisine, mais en revanche l'homme ne paie rien.

aux parents. Ce qui fait la gloire d'un nègre riche et respecté, c'est d'avoir beaucoup de femmes, beaucoup d'esclaves et beaucoup d'enfants. Il est caractéristique pour les relations familiales qui existent entre le maître et ses esclaves que le premier appelle ceux-ci ses enfants, et pour savoir d'un nègre si un enfant ou un jeune homme est son fils ou son esclave, il faut lui adresser la question, est-ce un fils de ta femme ou de ton argent? ou au Portugais : *È filho da mulher ou da fazenda.*

La vie publique a deux manifestations principales, les palavres et la danse. Les palavres sont un trait des plus caractéristiques de la vie sociale des nègres de la côte et de l'intérieur; ce mot comprend toutes sortes de discussions entre deux parties et sous forme parlementaire sur des plaintes ou des points litigieux. Les princes et les nobles d'un district se réunissent accompagnés de leurs sujets pour se livrer pendant des journées entières aux combats oratoires les plus acharnés. Le voyageur est souvent en butte à cette corvée; à tout moment on le force à soutenir un palavre; à chaque village qu'il rencontre sur sa route il est sûr de trouver son petit palavre tout prêt. L'unique objet de la dispute est alors de lui refuser le passage, pour crime de ne s'être pas fait piller suffisamment. C'est toujours et partout ce fameux système de bakchich qui nous permet d'envisager sous un même point de vue les parties les plus distantes de l'Afrique.

Impossible d'évoquer les souvenirs de la côte occidentale, sans que le bruit des tam-tams et des chansons qui accompagnent les danses des nègres ne vous retentissent de nouveau à l'oreille. Tout grand événement doit être célébré par des danses qui durent pendant une nuit entière, et comme l'arrivée d'un voyageur européen rentre toujours dans cette catégorie, vous vous ferez facilement une idée des douces épreuves qui sont réservées au sommeil de l'explorateur. La danse en rond est inconnue; elles prennent toutes la forme de quadrilles; le danseur ne quitte guère la place qu'il occupe, mais tout son corps entre en oscillations fébriles. La présence des femmes n'y est pour rien; le danseur

s'occupe presque exclusivement de lui-même et de l'énergie de ses contorsions musculaires ; la danse est pour lui ce que la science est pour le vrai savant : il l'exerce pour elle-même. Les danses les plus grandioses ont lieu à l'enterrement des riches et des nobles. Les nègres, ne croyant jamais à une mort naturelle, supposent toujours qu'elle a été occasionnée par un ou plusieurs sorciers appelés Fëtissciros ou Dodges qu'on se montre empressé à désigner. Ils sont alors soumis à une ordalie ou jugement de Dieu, ce qui pour la plupart signifie la mort. On prépare avec l'écorce broyée d'un arbre appelé cassa un breuvage qu'on donne à la malheureuse victime ; on l'oblige d'exécuter des mouvements brusques, de franchir des barrières, et quand le pauvre délinquant commence à chanceler, les impitoyables barbares se ruent sur lui pour le terrasser ou le traîner sur un bûcher où il est brûlé moitié vif. Ces ordalies sont certainement d'une grande cruauté et constituent une vraie barbarie, mais nous ne devons pas les juger trop sévèrement vu que leur vrai motif est le fanatisme et qu'un Fëtissciro n'est aux yeux d'un Loangais que ce qu'un hérétique était pour les croyants au temps des auto-da-fé. Les indigènes vivent fort à leur aise. Le sol riche et fécond fournit tout ce qui est nécessaire à leur nourriture, à leurs habitations et même au luxe relatif qu'ils se procurent par le commerce. La monnaie frappée est absolument inconnue : les paiements se font tous en articles d'échange, tels qu'étoffes, eau-de-vie, poudre, faïence, verroterie, baguettes de cuivre. Le costume des Loangais est simple, mais ne manque pas de goût ; un nègre qui se montrerait tout à fait nu, surtout en présence des femmes, offenserait la pudeur de tout le monde et serait sévèrement puni. Le vêtement de rigueur consiste en une ceinture assez longue, joliment drapée et rehaussée sur le côté par un beau nœud. La coiffure consiste en calottes de fibre d'ananas ou en bonnets tricotés ; les nègres plus aisés ou ceux qui sont au service d'un Européen s'habillent d'une jaquette ou d'une camisole et portent volontiers des peaux de chat sauvage ou d'autres animaux des forêts attachées sur le devant de leur cein-

ture. Les femmes se drapent dans un grand tissu qu'elles rattachent au-dessus des seins.

L'agriculture pourrait produire des richesses immenses si les nègres étaient plus adonnés au travail ; mais ils ne cultivent que ce qui est indispensable à leur subsistance. A part le maïs, le pays n'a pas de céréales ; le produit principal est le magnoc ou la cascade et en deuxième ligne les bananes et les patates douces ; il faut nommer en outre les lentilles et les fèves. Un rôle important revient à l'huile de palme qui sert de graisse pour la cuisine et au piment africain qui entre dans les assaisonnements. La canne à sucre s'y trouve en petite quantité, le tabac est cultivé partout, et il n'est pas rare de rencontrer le limonier à petits fruits verts, mais l'oranger est beaucoup moins fréquent. L'ananas pullule et forme souvent des taillis impénétrables ; le caféier et le cotonnier y sont si négligés que le commerce n'en peut tirer aucun profit. Dans les villages on trouve partout des poules, des chèvres et des chiens d'une race uniforme ; les moutons à laine lisse et les cochons sont plus rares. La chasse qu'on fait avec des armes à silex n'est guère productive, et c'est plutôt la règle que l'exception de voir les chasseurs revenir bredouilles. Les indigènes font toujours un grand festival quand un des leur a tué une antilope, un sanglier ou un buffle.

Le terrain du littoral est onduleux et le paysage a le caractère d'un parc anglais, c'est-à-dire qu'on n'y rencontre pas de vastes forêts, mais de petits bois parsemés dans les vastes prairies qui couvrent le sol. Seuls les plis de terrain humide nourrissent des forêts vierges d'une étendue considérable. L'année se divise en deux saisons, la saison saine et fraîche des brouillards, et la saison chaude des pluies. Les indigènes comptent deux ans ou nous n'en comptons qu'un et le mois commence avec le premier jour de la nouvelle lune. La semaine a quatre jours, de sorte que les dimanches sont fréquents. La saison sèche commence le 15 mai à la fin des pluies ; la prairie est alors brûlée et le paysage change complètement d'aspect. Le ciel est souvent couvert, les

matinées et les soirées sont brumeuses, la végétation semble s'endormir, beaucoup d'arbres perdent leurs feuilles, tout paraît triste et monotone. Au mois d'octobre, les pluies recommencent; alors tout change, et en peu de temps la végétation la plus luxuriante règne partout. Vers la fin de décembre, les pluies cessent pendant quelques semaines pour reprendre avec une véhémence terrible; c'est le temps le plus malsain et le plus pernicieux de l'année; l'air toujours humide et chaud rappelle l'atmosphère de nos serres; presque journellement la foudre et le tonnerre vous font penser à l'écroulement du globe.

Dès le premier jour de mon arrivée, je me suis mis à l'œuvre. J'appris la langue portugaise en demandant l'hospitalité à des Portugais qui, vivant déjà depuis longtemps sur la côte, pouvaient seuls me donner quelques renseignements sur les nègres et sur les chances de pénétrer dans l'intérieur. Leurs informations furent assez décourageantes; il me restait cependant la consolation que jusqu'alors personne ne s'était hasardé à pénétrer dans l'intérieur et qu'il ne fallait peut-être qu'une décision hardie pour réussir. Je parcourus le littoral pour trouver un endroit favorable à la fondation d'une station. Je choisis un point nommé Chinchoko, situé tout près de la mer, sur la berge, à 5 degrés neuf minutes de latitude sud. Je m'arrangeai tant bien que mal avec les nègres, et deux mois après une petite maison avec cuisine et magasins était prête à recevoir les membres de l'expédition que j'attendais d'Europe. M'étant acquitté ainsi de mon premier devoir, je me sentis libre de reprendre mes voyages dans le pays.

Outre le Zaïre, c'est ainsi que se nomme la partie inférieure du Congo, quatre fleuves traversent le pays de Loango et y jettent leurs eaux dans la mer. Ce sont, à compter du sud au nord, le Loango-Luz, le Loëma, le Quillu et le Nhangha.

C'est le Quillu que je me proposais d'explorer dans le double but d'en dresser une carte et de prendre des informations sur les parties plus reculées de l'intérieur. Comme j'avais tout perdu dans le naufrage, je voyageais d'une manière excessivement simple,

mais satisfait d'avoir sauvé mon sextant et mes montres pour prendre le point, je ne fis pas trop attention aux privations que je ne pouvais pas éviter. Seul, le manque d'un lit de camp m'était extrêmement sensible, car il est extraordinairement malsain de dormir sur le sol dans une atmosphère aussi humide et méphitique que celle de l'Afrique occidentale.

J'entrais pour la première fois dans un pays qui n'a jamais vu d'Européens, et tout en remontant le fleuve en canot et en dressant ma carte, j'étudiais le caractère général du pays. Comme partout dans les tropiques il faut traverser d'abord la région des mangliers qui étouffent toute autre végétation dans le domaine que leur a accordé la nature ; l'aspect pittoresque qu'offrent les racines pendantes et entrelacées de ces arbres curieux a été souvent décrit ; c'est à la fois grandiose et monotone. En arrivant au point où l'effet des marées sur la rivière ne se fait plus sentir, on entre dans une région nouvelle, celle des immenses forêts vierges qui sans aucune interruption s'étendent dans tous les sens et qu'on ne quitte qu'après un parcours d'une huitaine de jours. C'est là la patrie des fameux gorilles. Plus l'on remonte le fleuve, plus la scène devient variée ; les rives prennent un aspect plus pittoresque par l'apparition du rocher ; le lit du fleuve, jusqu'ici d'une largeur d'environ 2 à 300 mètres, se rétrécit ; les eaux, se brisant à chaque pas aux récifs cachés sous la surface, forment des tourbillons et des contre-courants ; en un mot, c'est l'approche des cataractes qui s'annonce. Un relevé exact du fleuve, contrôlé par des observations astronomiques, m'a permis d'en fixer le cours exact sur la carte. Il va sans dire que les indigènes m'avaient prédit qu'il était impossible à un Européen de pénétrer jusqu'aux cataractes, et je grandis un peu dans leur estime en leur démontrant pratiquement que la chose était relativement simple. Ces cataractes, auxquelles les habitants donnent le nom de Boumina, ne sont que le commencement des barrages rocheux qui interceptent la navigation. Leur origine s'explique facilement par la configuration même du pays, vu que le plateau de l'intérieur s'abaisse vers la mer en

terrasses ou en systèmes de chaînes parallèles; les eaux, devant se frayer un chemin à travers ces obstacles, forment des cataractes partout où elles les rencontrent. Je m'établis pour quelque temps dans ce pays, dont le nom général est Majombe, je le parcourus à pied dans tous les sens pour en étudier le caractère et celui des habitants dont le nom dérive de celui du pays, et s'appellent Bajombes. M'étant mis en relations avec un trafiquant indigène, je réussis à me procurer quelques hommes d'escorte, et me fiant à ma bonne étoile, je repris mes excursions, n'ayant ni armes, ni gens de confiance pour me défendre le cas échéant, contre des tribus qui n'ont jamais vu d'hommes blancs et dont on ne connaissait pas les dispositions. Mais mon impuissance et mon état inoffensif même ne devaient inspirer ni assez de peur ni assez de méfiance pour me faire rencontrer des difficultés insurmontables. Les conditions politiques et sociales des Bajombes sont assez semblables à celles des Loangais; comme eux, ils n'ont pas de roi et se divisent en plusieurs classes. Mais ils diffèrent considérablement par leurs qualités physiques et intellectuelles, ce qui n'est pas étonnant quand on réfléchit qu'ils vivent dans des conditions extérieures toutes différentes. Les immenses forêts qu'ils habitent ont borné leur horizon et les maintiennent dans l'abrutissement; chaque pouce de terrain qu'ils cultivent est arraché à la forêt par le fer et le feu. Le commerce de gomme, unique produit naturel à leur disposition, leur rapporte peu, vu que les Loangais leur arrachent la majeure partie des profits. En un mot, ils mènent une misérable vie de brute. Leurs villages sont mesquins et n'offrent plus l'aspect propre qui est si caractéristique pour ceux des Loangais. Ces derniers se servent pour la construction de leurs huttes du fameux papyrus des anciens Égyptiens, tandis que les Bajombes n'ont à leur disposition que les grandes feuilles scitaminées. On peut voyager pendant des journées entières dans les forêts de Majombe sans voir le soleil, tant le feuillage est épais. La seule interruption qui se présente dans la continuité de la forêt, est artificielle dans les endroits où l'on a coupé les arbres

pour construire un village, ou pour cultiver le manioc et la banane. Les villages sont très éloignés les uns des autres, mais sont mis en communications par d'étroits sentiers qui traversent la forêt en tous sens. L'idée assez répandue que le voyageur aurait besoin de se frayer un chemin, la hache et le couteau à la main, est entièrement fausse pour ces parages ; si cela était, il n'irait pas loin.

Il est facile de comprendre quelle difficulté il y a à dresser la carte d'un terrain de cette nature. Le chemin toujours serpentant, traversant mille plis de terrain conduisant rapidement du haut des montagnes aux lits vaseux des petits ruisseaux, l'impossibilité de constater la direction moyenne d'une marche, l'horizon ne dépassant jamais quelques centaines de pas, tout cela fait le désespoir du voyageur. Si l'on n'avait pas, pour le relevé préliminaire, le contrôle astronomique, on n'aurait pas un instant le courage de se servir de la boussole.

Le bruit de ma présence se répandit bientôt partout. L'Afrique n'a pas besoin de télégraphe, les nouvelles y marchent avec une rapidité étonnante. On venait de toutes parts pour voir l'homme blanc, et je me rappelle qu'on m'éveilla une fois d'un sommeil de plomb pour m'annoncer qu'il était arrivé des femmes qui voulaient voir l'homme blanc. C'était assurément plus flatteur qu'agréable. Un de mes gens qui savait un peu le portugais me servait d'interprète auprès des princes et des chevaliers que je visitais dans leurs villages. Je fis mon possible pour leur prouver que je n'étais pas commerçant et que je n'avais que faire de leurs produits de commerce, car c'est la crainte de voir leur trafic ruiné qui porte les indigènes à s'opposer à l'entrée des Européens.

Après avoir séjourné quelque temps dans le pays de Majombe, je proposai à mes gens de pénétrer avec moi plus avant dans l'intérieur. Ils ne se montrèrent nullement disposés à accepter, mais à force de promesses j'obtins d'eux que nous nous mettions du moins en route pour le pays de Janquela qui confine au Majombe. J'arrangeai mes bagages de manière à en former dix charges de

porteurs, et quoique brisé par un accès de fièvre violent, j'avais tellement hâte de partir pour ne pas donner à mes porteurs le temps de changer d'idée, que je me mis en route au commencement de novembre, c'est-à-dire à la saison des pluies. J'ai publié une carte de ce voyage qui m'a conduit assez loin dans l'intérieur, c'est-à-dire jusqu'au Janguela habité par les nègres Bakounias. Après avoir traversé la forêt de Majombe et franchi plusieurs chaînes de montagnes d'environ 700 mètres, j'entrai dans un pays d'un caractère tout différent. Sans disparaître entièrement, la forêt n'occupe plus que le fond des vallons et les sommets des collines. Au bout de l'horizon, je vis se dresser d'autres chaînes qui marquaient probablement une nouvelle terrasse plus élevée que le plateau sur lequel je me trouvais. J'étais à 140 kilomètres de la côte, au milieu d'un pays accidenté de collines boisées et de montagnes d'un aspect agréable. Sauf les cultures et les bosquets, tout est couvert de prairies. Le Quillu y a son cours supérieur. Les villages sont nombreux et je ne puis dire que les habitants me traitèrent avec bonhomie, mais ils ne montrèrent pas non plus trop de malignité. La vue étendue dont je jouissais du haut des montagnes, me prouvait que le caractère du pays resterait le même pendant une grande partie de ma route. J'avais franchi le seuil intérieur du continent et j'aurais pu continuer mon voyage, mais les nègres qui me servaient de porteurs refusèrent énergiquement de me suivre plus avant. Je ne vous dirai pas à quelles amères réflexions se livre le pionnier quand il se voit arrêté au plus beau moment de l'accomplissement de sa tâche, par la lâcheté de ces malheureux ; je vous tracerai plutôt en quelques mots le tableau d'un jour de marche pour vous donner une idée du travail nécessaire dans ces parages, même pour obtenir de petits résultats.

Après une nuit passée sur un sol dur et humide, infecté par des miasmes pestilentiels et pendant laquelle je n'éprouvais aucun des bienfaits du sommeil, je me levais dès l'aube pour réveiller mes gens. Tout en prenant mon thé et une banane insipide, grillée

au feu, je demandais à mes porteurs la faveur de vouloir bien s'occuper de mes bagages et au seigneur du village celle de me laisser tranquille. La marche, une fois commencée, était si précipitée que j'avais toutes les peines possibles à prendre les notes nécessaires au tracé et à lire la boussole, la montre et l'anéroïde, ce que je devais faire toutes les cinq minutes. Après quatre heures de marche, nous faisons une halte dont j'avais le plus grand besoin pour compléter mes notes; quatre heures de marche de plus nous conduisaient à notre destination de la journée. La chaleur humide, les mauvais chemins, la nourriture souvent insuffisante, l'affaiblissement du corps épuisé par les fièvres rendaient la marche dure et pénible. Arrivé à la couchée, j'essayais en vain d'avoir quelques moments de repos. Dès le premier moment, les indigènes se pressent devant ma hutte pour m'étudier à fond et observer et critiquer le moindre de mes mouvements. Un quart d'heure après, le chef du village, accompagné de tous ses parents, approche pour me saluer et pour m'offrir quelques bananes, du manioc et des poules. Je les accepte gracieusement, en lui expliquant que j'avais beaucoup entendu parler de lui, que j'étais venu expressément pour le voir, que d'ailleurs les meilleures intentions m'animaient et que j'étais envoyé par mon roi, prince très-puissant et qui voulait savoir si les indigènes étaient bons ou méchants. En lui montrant mon carnet, je lui disais que j'y inscrivais tout cela et qu'il dépendait ainsi de lui d'être classé parmi les bons ou les méchants princes. Je m'empressai d'ajouter que s'il me laissait traverser son territoire je parlerais tout particulièrement de lui à mon grand roi. La flatterie réussit toujours avec le nègre. Jusquelà tout va bien. J'ordonne qu'on prépare mon repas et dès qu'il est prêt, je demande que tout le monde se retire. Il est très rare que les indigènes vous molestent durant le repas et j'étais sûr de gagner en respect et considération en demandant que personne n'y assistât. Mais, le repas fini, la nuit venue, le maître du village fait de nouveau son apparition; tous les habitants l'accompagnent et parmi toutes les choses qu'il me fait dire, il insiste surtout sur

le fait que jusqu'à présent ni lui, ni son père, ni sa mère n'ont vu la figure d'un homme blanc, qu'il s'attend en conséquence à de riches présents de ma part et que je dois en ajouter d'autres si je veux continuer mon voyage. Alors commence le palavre ; impossible d'accepter ces propositions, sans compromettre la continuation de mon voyage et je suis forcé de me débattre contre son avidité. Cela peut durer des heures entières fatalement perdues pour le travail et souvent la nuit est bien avancée avant qu'on me rende à moi-même. Malgré les fatigues de la journée et les ennuis d'une discussion agitée, je quitte secrètement le village pour faire les observations astronomiques qui, plus que toute autre chose, sont regardées par les indigènes comme un acte de sorcellerie. Souvent la main tremble des agitations précédentes, les moustiques viennent en foule pour torturer l'observateur, l'humidité qui tombe inonde les vêtements, tandis qu'une transpiration malsaine saisit le corps affaibli. La nuit est à moitié passée ; il ne reste que quelques heures pour le repos et le renouvellement des forces si nécessaires pour braver les événements des jours suivants. C'est ainsi que se passaient les journées de ce voyage.

Après plusieurs mois d'absence, je regagnai la côte pour me rendre à la station de Chinchokko et serrer la main à mes compagnons venus d'Europe ; je trouvai mon second, M. Falkenstein, un jeune savant distingué, plongé dans ses études zoologiques et occupé à réunir les riches collections qu'il eut le bonheur de continuer pendant plusieurs années, ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper de photographie et de rendre de précieux services à l'expédition comme médecin. Un jeune botaniste et un armurier en faisaient encore partie. Plus tard arrivèrent le docteur Pechuet, voyageur expérimenté qui avait fait son apprentissage dans les prairies de l'Amérique et sur la mer polaire, ainsi que d'autres personnes qui n'appartinrent que passagèrement à l'expédition. M'étant occupé des affaires intérieures de la mission et ayant réussi à établir un *modus vivendi* avec les indigènes du territoire du Chinchokko, je m'occupai de la question vitale des porteurs, le

grand problème à résoudre dans un pays où l'homme est le seul moyen de transport. Connaissant assez la contrée pour savoir qu'il était absolument impossible de trouver des gens parmi les Loangais, je me rendis dans les possessions portugaises et j'eus le bonheur de trouver un négociant du Benguela prêt à me procurer cent nègres. Mais pour les conduire de leur pays à la côte indépendante de Loango, il fallait l'autorisation du gouvernement portugais, et bien que celle-ci me fut gracieusement accordée par suite d'un échange de notes entre Berlin et Lisbonne, je perdis quatre mois à attendre une réponse ; il en fallut autant pour trouver de bons nègres et davantage encore pour arracher ces gens à leur état sauvage. Ce fut donc un an entier d'attente. Nous étions au mois de mai 1874. Pour ne pas perdre la saison sèche, je retournai en toute hâte à Chinchokko espérant pouvoir engager des Loangais, du moins pour une expédition de quatre à cinq mois. Je me rendis au Quillu et j'arrivai à réunir trente Loangais et autant de Bajombes ; j'avais donc soixante nègres à ma disposition, mais de la plus vile et méchante espèce. Inutile d'essayer de vous dire à quelles tracasseries j'étais journellement exposé ; ils savaient parfaitement combien j'avais besoin d'eux, qu'il m'était impossible d'en trouver d'autres et que sans leur aide je ne pouvais rien entreprendre. Mon intention était de suivre la direction de mon premier voyage et de pousser jusqu'au Chintetché qu'on disait être un grand royaume. La peur que montrent les habitants du littoral des tribus de l'intérieur n'a pas de bornes ; ils les croient toutes cannibales ; mais j'étais encore loin des confins de ces pays redoutés que la moitié des porteurs s'enfuit et m'abandonna au milieu des forêts inhospitalières de Majombe. Le reste étant dans les mêmes dispositions que les fugitifs, je me trouvai dans une position des plus critiques. Les nègres Bacounias dans les territoires desquels je venais d'entrer se montraient hostiles. Ne pouvant ni avancer ni reculer, je dis aux Bacounias que s'ils ne voulaient pas même me donner des porteurs pour reconduire mes bagages à la côte, je ne garderais qu'un fusil et brûlerais tout le reste de

manière qu'ils ne gagneraient rien du tout. Nous étions deux, car mon brave armurier M. Lindner m'avait accompagné, et nous pouvions braver la situation. Enfin après de longs palabres, j'obtins le nombre de porteurs voulu et regagnai la côte. J'arrivai épuisé, malade, ébranlé par les fièvres, triste et désillusionné. Un nouveau fléau qui venait de frapper le pays, les puces de sable qui pénétrèrent dans la chair, sous les ongles, pour y pondre leurs œufs et déterminent une inflammation insupportable, m'avaient abîmé les pieds au point que pendant plusieurs semaines je ne pus marcher. A peine rétabli, je me rends plus au nord, au 3^{me} degré de latitude sud, pour examiner les chances d'entrer de là dans l'intérieur. Arrivé à l'embouchure du Nhangá jusque-là inconnu, une forte dyssenterie me retient. Quinze jours après, je remonte le fleuve sur un parcours de 70 kilomètres; arrivé aux cataractes, je continue la route par terre, accompagné seulement d'un domestique et de trois porteurs, et forcé de me refuser tout ce qui pouvait me soutenir dans ma faiblesse. Le pays présente le même caractère que le Quillu. Ayant franchi deux chaînes élevées et une forêt de quatre jours de marche, j'arrive à un pays ouvert habité par les Bayakas, tribu tout à fait différente de celles de Bajombe. En voulant gagner l'autre rive du Nhangá je rencontre une résistance que je ne pus vaincre qu'à main armée. Je m'informe des routes qui conduisent plus loin vers l'intérieur, on me répond qu'il n'y en a pas pour l'homme blanc.

Rentré à Chinchokko, après cinq mois de voyage, je prends des arrangements pour l'installation des nègres de Benguela, qui arrivent au mois de janvier 1875 dans un état pitoyable et je leur procure tous les soins pour les mettre sur pied. Une partie meurt du changement de climat. Ce sont pour la plupart de vrais sauvages, mais quelques-uns d'entre eux comprennent le portugais et d'ailleurs sont très habiles; j'en fais des chefs d'escouade. Tous sont bien nourris et font un travail minime; je leur ai fait venir des femmes, et pourtant ces misérables s'obstinent à s'enfuir en petits groupes, séduits par les nègres indigènes, qui les ramènent

après pour toucher la rançon d'usage. Cependant les sous-chefs s'étant montrés fidèles, je suis toujours plein d'espoir. La saison sèche de nouveau étant arrivé, je prépare tout pour la grande expédition, quand un beau matin tous les sous-chefs ont disparu. Cela m'acheva. J'avais tout tenté pour remplir ma mission, mais les obstacles étant plus forts que moi, je cédaï aux prières de mes camarades et me rendis en Europe pour discuter personnellement à Berlin l'état des choses et les mesures à prendre. J'y arrive sur la fin d'août, après une absence de deux ans et quatre mois. Comme le Comité central avait pendant mon absence envoyé sur la côte occidentale, l'une au nord, l'autre au sud du Loango, deux autres expéditions qui avaient coûté beaucoup d'argent, on décide de dissoudre la station de Chinchokko et de charger un des membres de mon expédition de se frayer un chemin dans l'intérieur. Voilà comment il se fait qu'au lieu de me trouver en ce moment sur le sol brûlant de l'Afrique équatoriale, j'ai l'honneur insigne de vous faire ces communications. Veuillez donc me permettre de vous remercier de l'attention dont vous m'avez honoré.



NOTES SUR LES TRIBUS DE BÉDOUINS

DU SOUDAN & DU KORDOFAN

PAR LE COLONEL COLSTON, DE L'ÉTAT-MAJOR

A l'invitation obligeante de M. le Secrétaire de la Société khédiviale de géographie, je me suis efforcé de préparer quelques notes sur les tribus de Bédouins du Soudan et du Kordofan, régions que j'ai visitées en 1873, 1874 et 1875.

Mon premier voyage d'explorateur fut fait dans la contrée qui s'étend entre le Nil et la mer Rouge, et qui est comprise entre le 26° et le 18° degré de latitude. Ce pays est habité par les Ababdehs et les Bicharéens. Ces derniers s'étendent encore beaucoup plus loin vers le sud. Mon second voyage fut entrepris dans le pays qui s'étend entre le Debbé, sur le Nil (latitude 18° 6' 55") et l'Obeyad, capitale du Kordofan (latitude 13° 10' 4", longitude 30° 15' de Greenwich). Les déserts de cette région sont habités par une grande tribu de Bédouins qu'on nomme Kababiches et qui se divise en plusieurs sous-tribus.

J'ai cru que quelques renseignements, du reste très sommaires, sur ces populations ne seraient pas sans intérêt.

Du moment que le voyageur quitte les bords du Nil et se plonge dans l'intérieur des grands déserts, soit à l'est, soit à l'ouest de ce fleuve, il est tout de suite frappé par le changement subit et complet du type de la population. Sur les bords du grand fleuve se trouve une race de cultivateurs avec des domiciles permanents attachés au sol et ne quittant presque jamais les lieux qui les ont vus naître. A mesure que l'on remonte vers le sud, la population des bords du Nil devient de plus en plus foncée de couleur; le fellah est remplacé par le Nubien, et quand on arrive dans le Soudan la plus grande partie de la population est noire. Les cheveux crépus, le nez épaté, les lèvres épaisses prouvent le mélange

du sang nègre qui a eu lieu depuis tant de siècles en conséquence du vaste trafic des esclaves amenés des régions centrales de l'Afrique.

Les mœurs de ces populations agricoles sont à peu près les mêmes qu'en Egypte, mais la culture du sol est plus primitive. Sur les bords du Nil, on a la ressource précieuse de l'irrigation, et les travaux de l'agriculture peuvent se continuer pendant toute l'année. Aussi l'on voit des récoltes variées se succédant à tous les degrés de maturité. Mais quand on passe de ces régions favorisées à celles où il ne se trouve que des puits rares et profonds, l'agriculture se limite nécessairement aux récoltes qui peuvent mûrir pendant la saison des pluies. Il y a même des centaines de lieues carrées où il serait impossible de cultiver la terre avec une espérance raisonnable d'en retirer des récoltes suffisantes. Ces contrées mal partagées par la nature sont les déserts que l'on rencontre de chaque côté du Nil.

Il y a cependant deux espèces de déserts ; celle que les Bédouins nomment *atmour* consiste en plaines rocheuses ou sablonneuses, qui ne produisent ni arbres, ni herbages, en un mot rien qui puisse contribuer à la subsistance des hommes ou des animaux. Ce sont comme des océans de sable que l'on est forcé de traverser, mais où l'on ne séjourne jamais. Dans ces grandes plaines désolées, où règne un silence éternel, les caravanes se croisent comme des vaisseaux en pleine mer.

Le ciel et la terre sont également enflammés par les rayons d'un soleil brûlant. Aucun ombrage ne se trouve pour protéger le voyageur forcé de s'arrêter pendant la chaleur de midi ; et un mirage presque continu lui montrant des lacs, des îles, des forêts qui fuient à son approche, ne fait qu'ajouter aux tourments de la chaleur et de la soif. Sans le chameau, ce vaisseau du désert, il serait impossible de traverser ces régions arides.

Mais l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que tous les déserts sont de cette espèce. D'abord, ces grands *atmours* sont sillonnés par des *ouadis*, c'est-à-dire des dépressions quelquefois à

peine appréciables, mais où néanmoins un peu d'eau souterraine se trouve non loin de la surface, et où par conséquent il y a des arbres, des herbages et parfois une végétation vigoureuse. Dans les régions montagneuses, ces ouadis deviennent de véritables vallées. C'est dans ces ouadis qu'on trouve généralement les puits et les réservoirs naturels sans lesquels ces pays seraient entièrement inhabitables. C'est de cette nature que sont les contrées couvertes par la grande chaîne Arabique qui s'étend entre le Nil et la mer Rouge, et qui sont désignées sur les cartes comme les déserts des Ababdehs et des Bicharéens. Ces deux tribus ainsi que celle des Kababiches, qui occupe le territoire entre le Nil et le Kordofan, appartiennent évidemment à la même race et ne diffèrent que fort peu de langage et de mœurs. Elles parlent une langue entièrement différente de l'Arabe. Les Ababdehs, qui sont en possession du commerce et des voies de transport entre Kenneh et Kosseïr, comprennent et parlent l'arabe, mais on trouve beaucoup de Bicharéens et de Kababiches qui ne le comprennent pas du tout.

Les philosophes du 18^e siècle ont beaucoup parlé et il faut en convenir, ont dit beaucoup de sottises à propos du prétendu homme de la nature, l'homme sans besoins artificiels.

S'ils avaient connu le Bédouin de ces déserts, ils auraient trouvé qu'il s'approche beaucoup de cet idéal. Heureusement pour lui qu'il s'en éloigne de plus en plus à chaque génération, et que, sous l'influence du commerce et de la civilisation, il acquerra de jour en jour ces besoins artificiels qui sont les grands moteurs du progrès humain. Les races qui n'ont que les besoins physiques les plus grossiers ne s'élèvent point dans l'échelle de l'humanité; et c'est précisément ce manque de besoins qui empêche le progrès des races nègres en Afrique et ailleurs.

Il est cependant intéressant de connaître le mode de vivre de ces hommes placés dans un pays aride où il semblerait au premier abord que l'existence est presque impossible.

Le Bédouin (je désigne sous ce titre général les tribus que j'ai nommées plus haut) est un être d'une sobriété remarquable. Il se

nourrit d'un peu de grain qu'il obtient par échange, et du produit de ses troupeaux. La douceur du climat est telle qu'il n'a besoin que de très légers vêtements. Quelques mètres de coton enroulés autour de sa taille et de ses épaules lui suffisent. Les herbages du désert lui servent pour tresser les nattes qui forment sa tente. L'écorce des arbres lui fournit des cordes, et il s'en sert pour tanner les peaux de chèvres et de moutons dont il fait les outres dans lesquelles il conserve l'eau et le lait. Au moyen du surplus de ses troupeaux, il se procure quelques objets de manufacture étrangère. Ce sont des lames de sabre, auxquelles il adapte les poignées et les fourreaux. Ces sabres sont des lames droites d'à peu près un mètre de longueur et elles viennent d'Allemagne. Les Bédouins s'en servent principalement comme d'une hache à couper le bois. Ils ont aussi des petits couteaux recourbés ou droits qu'ils portent attachés au bras et qui servent à tailler le bois. Les Bédouins vont toujours armés. La plupart portent les sabres qu'ils regardent aussi comme un insigne d'honneur. Presque tous portent des lances dont les fers sont fabriqués dans le pays. Un grand nombre portent aussi des boucliers de cuir. Ceux qui sont faits de cuir d'hippopotame ou de girafe sont fort estimés. Les Bédouins tiennent à point d'honneur de porter des armes et c'est une punition très sévère de les en priver. Après une rixe qui eut lieu entre quelques-uns de mes soldats et des chameliers, je fis retirer à ceux-ci leurs armes. Avant d'arriver aux puits où ils s'attendaient à trouver d'autres Bédouins, ils m'envoyèrent une députation pour me prier de vouloir bien leur faire rendre leurs armes, disant qu'ils seraient accablés de honte s'il leur fallait se montrer sans armes. Au contraire, les habitants des villes et des villages qui sont agriculteurs ne portent point d'armes.

Un préjugé général empêche le Bédouin du désert de travailler à la terre en aucune façon. Il élève des bestiaux et des chameaux. Il se loue volontiers comme chamelier, et comme tel il rend les services les plus laborieux, mais, pour rien au monde, il ne voudra toucher à la terre. Dans mon premier voyage, j'avais reçu du

gouvernement de l'argent afin de me procurer le travail des Bédouins pour creuser et déblayer les anciens puits sur la route de Bérénice. Quand je demandai aux sheikhs de fournir des gens pour ce travail qui aurait été payé en argent comptant, ils répondirent que quand même on offrirait une guinée par tête et par jour, on ne pouvait trouver un homme qui voulût travailler de cette façon.

Quand une famille de Bédouins a épuisé les pâturages d'une ouadi, elle se transporte dans une autre; mais quoique les terres ne soient pas une possession individuelle, chaque tribu et sous-tribu a ses limites territoriales. Autrefois, il résultait souvent des querelles sanglantes, des disputes qui s'élevaient à ce sujet, et l'on voit fréquemment dans les déserts des monceaux de pierres sous lesquels sont ensevelies les victimes de ces combats. Mais depuis lors leurs mœurs se sont adoucies. Le gouvernement interne des tribus est patriarcal et la plus grande déférence est rendue à l'autorité et à la personne des sheikhs. De ce qui précède on peut imaginer avec quelle facilité se font les migrations d'un lieu à l'autre. Les tentes et les ustensiles de ménage sont rapidement chargés sur quelques chameaux. En quelques minutes, tout un campement peut disparaître. Quoiqu'il règne un bon ordre remarquable, surtout dans les déserts à l'orient du Nil, les habitudes formées par des siècles de désordres ne se sont encore point effacées. Quand deux partis se rencontrent dans le désert (en dehors des routes suivies par un commerce régulier), tous les deux font halte et envoient un ou deux hommes à pied pour se reconnaître mutuellement; c'est seulement après cette formalité que les deux partis s'approchent. Lorsqu'une caravane arrive à l'improviste dans le voisinage d'un campement, le premier mouvement des indigènes est de décamper au plus vite. On voit les troupeaux de moutons et de chèvres disparaître rapidement, chassés par les femmes et les enfants au-delà de la première rangée de collines. C'est seulement après ces précautions qu'ils envoient quelques hommes à la découverte, et quand ils se sont assurés des intentions pacifiques des nouveaux venus, ils reviennent volontiers pour trafiquer et pour apprendre

les nouvelles dont ils sont très avides. Naturellement, la richesse des tribus nomades c'est leurs troupeaux. Dans les déserts orientaux, les moutons, les chèvres et les chameaux sont les seuls animaux qu'on élève. Les chameaux des Ababdehs et des Bicharéens sont les meilleurs et sont fort estimés, surtout comme animaux de selle.

Il y a des Bédouins possesseurs de richesses assez considérables en troupeaux.

Dans le désert oriental, je rencontrai un vieillard qu'on disait avoir plus de cent ans — nommé Kindou. — En faisant la part des exagérations, il devait avoir certainement près d'un siècle, car c'était un homme fait à l'époque de l'expédition française en 1798. Il possédait il y a quelques années plus de mille chameaux ; mais la sécheresse en avait fait périr un grand nombre. Cet homme était encore doué d'une santé robuste, et il voyageait à dos de chameau aussi alertement que les plus jeunes.

Les chameaux que l'on trouve au Kordofan sont bien inférieurs à ceux des Ababdehs et des Bicharéens ; mais dans les déserts à l'ouest du Nil, on trouve aussi beaucoup d'ânes et de bœufs. Ces derniers sont d'une race forte et belle. Ils forment une portion considérable des richesses des Kababiches.

Les Bédouins sont de nature fière et belliqueuse, et ils feraient d'excellents soldats si l'on pouvait jamais les ployer à la discipline militaire. Mais c'est ce qu'il ne faut pas espérer, car leur passion dominante c'est l'amour de l'indépendance. La vie libre du désert est la seule qu'ils aiment. Ils se sont assez apprivoisés pour bien connaître la valeur de l'argent et pour désirer quelques objets de fabrique européenne ; mais en dehors de cela, ils n'ont d'autre besoin que celui d'errer librement avec leurs troupeaux dans leurs déserts et leurs montagnes.

Comme je l'ai dit plus haut, les Ababdehs, les Bicharéens et les Kababiches se ressemblent tellement que la même description générale s'applique à tous. Ces Bédouins sont d'une race très belle, de taille moyenne et fort bien faits. Leurs mains et leurs

pieds sont petits, leurs traits ressemblent à ceux des plus belles races européennes, mais leur couleur est bronzée. On ne voit point parmi eux des estropiés, des borgnes et des aveugles comme il y en a tant dans les villes. Il semble que la vie active et sobre en plein air leur donne une santé vigoureuse. Parmi les jeunes femmes, il y en a qui sont très belles de formes, avec des figures très agréables. Elles ne portent point de voile et sont nues jusqu'à la ceinture, à l'exception d'une bande de coton autrefois blanc, qu'elles jettent autour des épaules et sur la tête, mais qu'elles laissent retomber assez généralement. Dans les déserts du Kordofan, parmi les Kababiches, les femmes venaient continuellement au camp de l'expédition pour trafiquer et surtout pour causer, ce qu'elles faisaient gaîment et longuement avec les soldats et les chameliers. Mais on assure que leurs mœurs sont très sévères malgré la liberté avec laquelle elles s'entretiennent avec les hommes. Il en est tout autrement dans les villes, où les femmes du bas peuple ont des mœurs extrêmement relâchées.

Les Ababdehs, les Bicharéens et les Kababiches vont également nu-tête malgré l'ardeur brûlante du soleil. Les Ababdehs s'arrangent les cheveux en nattes tressées qu'ils ramènent du devant au derrière de la tête. Les Bicharéens arrangent leur chevelure d'une manière encore meilleure pour se protéger contre les rayons du soleil. Tous les cheveux qui croissent depuis le front jusqu'au sommet de la tête sont dressés tout droit. Le reste, qu'ils laissent croître assez longs, pendent tout autour du cou et presque sur les épaules. Leurs cheveux sont crépus et ils les enduisent de suif de mouton et de toute espèce de graisse qu'ils peuvent se procurer.

Pendant les matinées froides, la tête d'un Bicharéen est blanche de suif durci et elle ressemble à la perruque poudrée d'un juge anglais. Mais à mesure que le soleil devient plus ardent, la graisse se fond et découle sur les épaules. Les Kababiches, par une coutume singulière, se rasent généralement la tête, et c'est une chose

merveilleuse de voir comme ils supportent sans aucune protection l'ardeur du soleil.

A l'Obeyad, capitale du Kordofan, on voit beaucoup de Bagaras qui viennent au marché de cette ville.

On croit que les Bagaras sont originaires du Hedjaz, d'où ils auraient émigré vers le 13^e ou 14^e siècle. Ce sont des gens très belliqueux, on leur donne la réputation d'être grands voleurs. Près d'Obeyad et dans le voisinage des garnisons égyptiennes, ils sont assez soumis. Mais au-delà de cette influence salutaire, on dit qu'ils s'adonnent volontiers au brigandage. Ils élèvent une grande quantité de beaux bœufs et viennent au marché de l'Obeyad montés sur ces animaux, qui font d'excellentes montures, très dociles. Avec eux viennent aussi leurs femmes et leurs enfants, montés de même. Les adultes portent un grand sac de toile de coton à manches courtes et les hommes ont toujours la tête nue et rasée. Ils portent toujours à la main trois ou quatre lances dont les fers ont une assez grande variété de formes. Il y en a qui sont barbelées avec beaucoup d'art, de telle façon qu'il serait impossible de les arracher d'une blessure sans produire une déchirure épouvantable. Les bœufs montés par les Bagaras sont pourvus de selles en paille tressée, et portent une bride qui est tout simplement une corde passée par un trou fait dans la cloison médiale du naseau de l'animal. Les femmes montent leurs bœufs comme les hommes.

Le Kordofan est un pays de plaines bien moins pittoresque que les déserts qui occupent la chaîne Arabique. Sur un espace de 200 milles, entre le Nil et les puits de Es-Safi, la formation géologique est le grès triassique. Le terrain est d'une stérilité extrême. La plus grande partie du pays se compose d'atmours, entrecoupés çà et là par quelques ouadis. C'est dans ces déserts et ces ouadis que l'on trouve les Kababiches. Les puits sont rares et généralement d'une profondeur de 30 à 50 et quelques mètres. On peut imaginer quel travail fatigant de puiser l'eau nécessaire aux troupeaux et aux besoins domestiques à une telle pro-

fondeur, sans autre moyen qu'un mauvais seau de cuir au bout d'une corde. Dans tout l'espace entre le Nil et Es-Safi, il n'y a point de villages ni d'habitations permanentes, le sol étant tout à fait impropre à l'agriculture.

Après avoir dépassé Es-Safi, on se trouve dans la région granitique. Là commencent les cultures ; la denrée la plus importante qu'on y produit est le dokn' (*penisetum typhoidum*). C'est le seul grain qui ait le temps de mûrir pendant la courte saison des pluies. Le doura ne pourrait réussir dans ce pays et s'y dessècherait avant de mûrir, comme il arrive quelquefois au dokn' dans les mauvaises saisons. Dans les rares endroits où on trouve de l'eau en abondance près de la surface, comme à Kagmar et à Bara, on cultive un peu de blé et quelques légumes.

Je termine cette notice déjà trop longue par quelques remarques sur l'Obeyad.

Cette ville était, il y a encore peu de temps, à peine connue même de nom. A présent elle se rattache au monde civilisé par une ligne télégraphique à poteaux en fer qui la relie avec Khar-toum. L'Obeyad est la capitale du Kordofan, province conquise par l'Egypte depuis 1820. C'est une ville de quinze à vingt mille habitants. Elle est située dans une plaine immense et semble presque se cacher au milieu de bosquets de heglik (*balaniste Egyptiaca*) qui lui donnent un aspect agréable. Les habitations sont pour la plupart circulaires avec un mur de terre de quatre à cinq pieds de haut, surmonté d'un toit conique en chaume, ou plutôt en cannes de dokn' arrangées en assises régulières et parfaitement à l'épreuve de la pluie. Ces habitations nommées tokles ont environ vingt pieds de diamètre et sont assez commodes. Chaque famille en possède un nombre suffisant pour ses besoins, et le groupe est entouré d'une haie d'épines. L'enclos, protégé par l'ombre des heglik, est souvent planté comme un jardin potager. C'est un tableau assez intéressant et vraiment pittoresque, que celui des groupes d'indigènes assis autour de leurs cases au coucher du soleil, les hommes fumant et causant, les femmes vaquant aux

occupations domestiques, et les enfants se livrant aux jeux de leur âge dans une nudité tout à fait primitive.

Le marché de l'Obeyad se tient tous les jours sur un vaste emplacement borné à l'ouest par le bâtiment de la Moudirieh, grand carré de près de 300 pieds de façade avec une grande tour carrée au centre. Il vient chaque jour à ce marché quatre à cinq mille personnes, non seulement de la ville, mais de tous les villages à l'entour. On y expose du bétail, des chameaux, des ânes, des chevaux, du grain, du bois, du foin et beaucoup d'autres productions indigènes. Près de la place du marché se trouvent des bazars couverts où se débitent des marchandises européennes. L'on y trouve aussi, dans de vastes magasins, des gommés, des peaux et des plumes d'autruche. Ces dernières sont en grande partie le produit d'une industrie régulière et non de la chasse. Dans les villages du Kordofan, on élève des centaines d'autruches apprivoisées, auxquelles on arrache les plumes tous les ans pour les envoyer servir d'ornements au beau sexe jusque dans les pays les plus civilisés du monde.

Vers le coucher du soleil, il est très intéressant de voir passer les groupes qui retournent du marché. On voit des centaines, je dirais presque des milliers d'hommes habillés de cotonnades bleues ou blanches et coiffés de turbans, montés sur leurs baudets, accompagnés presque toujours d'un petit noir tout nu, à pied, qui leur sert de saïs. Puis des hommes et des femmes à chameau, des Bagaras nu-tête montés sur leurs taureaux, leurs mains remplies de lances. Des Bédouins Kababiches et Hadendouas, des soldats en uniforme blanc recrutés parmi les esclaves Dinkas et Bougos, enlevés aux marchands par le gouvernement, afin de détruire leur trafic. Mêlés à tous ces groupes, l'on voit des Grecs et des Levantins dans leur habillement national, des Bachi-Bazouks de l'Asie-Mineure avec leurs costumes et leurs armes caractéristiques, les uns à pied, les autres montés sur leurs chevaux de Syrie, des moines catholiques et des sœurs de charité qui exercent paisiblement leur ministère dans ces régions lointaines. Mêlées au reste,

on voit des centaines de femmes de toutes les tribus de l'Afrique centrale tatouées de mille façons diverses et fort peu habillées. Ce sont des vendeuses de mérisa, de fruits, de légumes, qui reviennent du marché avec leurs jarres, leurs corbeilles, leurs paniers empilés sur leur tête en édifices impossibles, portés en défiance apparente de toutes les lois de la gravitation, et maintenus par ce talent étonnant d'équilibristes que possèdent les femmes d'Afrique. Elles s'en vont riant, jasant, courant, sautant, sans jamais mettre la main au fardeau qui se balance miraculeusement sur leurs têtes, et cependant rien ne tombe à terre. Peu à peu la foule s'écoule et diminue. Le soleil s'est couché et la lune des tropiques se lève à l'horizon. La voix du mueddin appelle les fidèles à la prière. Les tambours et les clairons de la garnison, qui sont tous des nègres de l'Afrique centrale, exécutent d'une manière excellente les airs de la retraite française. Alors tout devient tranquille pendant une heure ; mais plus tard le son joyeux des darabukas et des flûtes indigènes annonce le commencement des fantasias qui succèdent aux travaux de la journée, et il est bien possible après tout que les habitants de l'Obeyad, buvant leur mérisa et regardant leurs danseuses noires, s'amusent aussi bien, suivant leurs goûts, que les sociétés fashionables qui encombre les salles d'opéra de Paris et de Vienne.

LE LEVÉ TOPOGRAPHIQUE

A L'AIDE DE LA PHOTOGRAPHIE (PHOTOGRAMMÉTRIE)

EXPLIQUÉ PAR LE LEVÉ PHOTOGRAMMÉTRIQUE DE L'OASIS
GASSR-DAGHEL, DANS LE DÉSERT LIBYQUE.

PAR LE D^r W. JORDAN,

Professeur de Géodésie à l'École polytechnique de Karlsruhe.

En mesurant des angles dans deux points fixes on peut lever une figure de l'espace, car trois angles indépendants, mesurés dans ces deux points entre les lignes projetantes d'un autre point et des directions fixes quelconques, déterminent la position de cet autre point dans l'espace, pourvu que ce point ne soit pas situé dans la ligne droite des deux points donnés.

Donc, quand on a fait dans chacun des deux points fixes le dessin perspectif d'un objet, il doit être possible d'en construire les deux projections orthogonales, et même on aura une *preuve* pour chaque point, car un point doit être placé dans la section de deux lignes droites, pendant qu'une ligne droite et un plan suffisent à la détermination d'un point.

Quand on commence, comme à l'ordinaire, par la projection horizontale d'un point et que l'on finit en en déterminant la hauteur, cette preuve-là se montrera à la détermination de la hauteur, qui peut être faite de deux manières.

La photographie ne fut pas plutôt découverte qu'on reconnut que les images perspectives, fixées par ce merveilleux procédé, étaient très propres à remplir ce but.

En France, MM. *Laussedat* et *Beautemps-Beaupré* ont fait leurs premières expériences en 1854, et en *Allemagne* MM. *Meydenbauer* (*) s'en est occupé en 1866.

(*) « Zeitschrift für Bauwesen, redigirt von Erbkam. Jahrgang VII, Berlin 1867, p. 62. »

La théorie de Meydenbauer, qui est publiée dans l'ouvrage que nous venons de citer, ne nous semble pas suffisante.

La théorie de photogrammétrie, que nous allons développer, s'occupe d'abord du levé topographique à l'aide d'un *appareil photographique ordinaire* et un théodolite, dont nous présentons en détail le modèle; cette même théorie servira après pour construire un *appareil photogrammétrique spécial*.

Dans la photographie, le centre optique du verre objectif est le point de l'œil de la perspective, et la plaque de verre susceptible, qui se trouve derrière le verre objectif, sert de plan de projection.

Dans la plupart des cas, il est utile que le plan de projection soit vertical et alors il suffit pour trouver la position de l'image vers l'objet et vers le point de l'œil, c'est-à-dire pour l'orientation d'une image, de cinq angles, par exemple trois azimuths et deux angles verticaux.

Les relations géométriques entre les azimuths et les angles verticaux des lignes projetantes et les dimensions de l'image se déterminent très simplement dans l'hypothèse d'un plan de projection vertical.

Supposons l'horizon tracé sur l'image et le « point de vue » marqué y également : nous avons un système de coordonnées rectangulaires dont les abscisses x sont prises dans l'horizon partant du point de vue (positives à droite, négatives à gauche) et dont les ordonnées y se mettent à la direction verticale (positives en haut, négatives en bas). Nous désignons par « *angle de direction* » α d'un point l'angle horizontal entre sa ligne projetante et l'axe perspectif pris dans le sens de l'abscisse, et par « *azimuth* » φ l'angle horizontal entre la ligne projetante et une direction fixe dans l'espace, par exemple la ligne du Nord, enfin soit δ l'angle vertical et r la distance de la perspective.

Nous avons pour chaque point ces relations :

$$x = r \tan \alpha \quad [1]$$

$$y = \frac{r}{\cos \alpha} \tan \delta. \quad [2]$$

Pour *échelle* de l'image dans un endroit et dans une direction quelconques, nous prenons la raison d'un petit déplacement d'un point de l'image au déplacement correspondant de la ligne projetante, et en mesurant les angles par les arcs du rayon = 1 nous avons dans l'horizon à l'abscisse α la raison

$$v = \frac{dx}{d\alpha} = \frac{r}{\cos^2 \alpha}$$

Si une image saisit 45° de l'horizon, et que le point de vue se trouve au milieu de l'image, on a dans les bords : $d = 22^\circ 30'$, et en prenant $r = 1$ il se trouve

1° dans le milieu de l'image $v = 1$,

2° aux bords dans l'horizon $v = 1,172$, c'est à dire que dans l'horizon l'échelle est aux bords de 17 pour cent plus grande qu'au milieu.

L'expression générale de l'échelle se trouve comme suit :

$$v = \frac{ds}{dw}$$

$$ds^2 = dx^2 + dy^2 ; \quad dw^2 = d\alpha^2 + (d\alpha \cos \epsilon)^2$$

$$dx = \frac{r}{\cos^2 \alpha} d\alpha ; \quad dy = \frac{r}{\cos \alpha} \frac{d\epsilon}{\cos^2 \epsilon}$$

$$v = \frac{r}{\cos^2 \alpha \cos^2 \epsilon} \sqrt{\frac{d\alpha^2 \cos^4 \epsilon + d\epsilon^2 \cos^2 \alpha}{d\alpha^2 \cos^2 \epsilon + d\epsilon^2}}$$

les expressions spéciales [1] et [2] y sont comprises et on en tire l'échelle de hauteur en prenant $d\alpha = 0$:

$$v^1 = \frac{r}{\cos \alpha \cos^2 \epsilon}$$

Souvent les angles de hauteur ϵ sont très petits, c'est-à-dire au plus 5° , et dans ce cas on peut prendre $\cos \epsilon = 1$; en effet $\cos^2 5^\circ = 0,9924 = 1 - 0,0076$; donc $v = \frac{r}{\cos \alpha} (1 + 0,0076)$. En né-

gligeant la seconde partie, on commet avec $r = 200^{\text{mm}}$ une erreur toujours moindre que $0,15^{\text{mm}}$.

Quoique, comme nous l'avons déjà mentionné, pour l'orientation d'une image les azimuths de trois points et les angles verticaux de deux points suffisent, on prendra pourtant à l'ordinaire les trois azimuths et les trois angles verticaux de trois points, et alors le calcul des quantités déterminatives se fait ainsi :

Il est permis de supposer que la direction approximative de l'horizon est connue, de manière que l'on peut mesurer les distances horizontales des trois points donnés. Signifiant par x_1, x_2, x_3 les abscisses et par $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3$ les angles de direction des points, on a :

$$\left. \begin{aligned} x_1 &= r \tan \alpha_1 \\ x_2 &= r \tan \alpha_2 \\ x_3 &= r \tan \alpha_3 \quad \text{d'où :} \end{aligned} \right\} \quad [3]$$

$$r = \frac{(x_2 - x_1) \cos \alpha_2 \cos \alpha_1}{\sin (\alpha_2 - \alpha_1)} = \frac{(x_3 - x_2) \cos \alpha_3 \cos \alpha_2}{\sin (\alpha_3 - \alpha_2)} \quad [4]$$

$$\text{or} \quad \alpha_2 - \alpha_1 = \varphi_2 - \varphi_1 \quad \alpha_3 - \alpha_2 = \varphi_3 - \varphi_2 \quad [5]$$

$$(\alpha_3 - \alpha_2) + (\alpha_2 - \alpha_1) = \varphi_3 - \varphi_1$$

on trouve $r, \alpha_1, \alpha_2, \alpha_3$ par ces équations :

$$\frac{x_3 - x_2}{\sin (\varphi_3 - \varphi_2)} : \frac{x_2 - x_1}{\sin (\varphi_2 - \varphi_1)} = \cotang \lambda$$

$$\tan \frac{\alpha_3 + \alpha_1}{2} = \cotang \frac{\varphi_3 - \varphi_1}{2} \cotang (\lambda + 45)$$

$$\text{de} \quad \frac{\alpha_3 + \alpha_1}{2} \quad \text{et de} \quad \frac{\alpha_3 - \alpha_1}{2} \quad \text{on trouve } \alpha_3 \text{ et } \alpha_1$$

alors α_2 selon [5] et r selon [4] avec une preuve de calcul. Les abscisses x_1, x_2, x_3 se calculent d'après [3] et les différences de ces valeurs doivent s'accorder avec les distances horizontales, mesurées au commencement. Enfin on peut calculer les ordonnées

y_1, y_2, y_3 selon [2] et tracer l'horizon définitif avec le point de vue.

Si l'horizon définitif déviait de l'horizon provisoire sans que les distances horizontales en fussent altérées, il faudrait répéter toute l'opération; du reste, aussitôt qu'on a une valeur approximative de la distance r on peut construire une échelle des ordonnées assez exacte, pour trouver trois points de l'horizon et n'être pas obligé de répéter le calcul.

Une de nos photographies a donné *l'exemple* suivant :

$$x_2 - x_1 = 79.4^{\text{mm}} \quad x_3 - x_2 = 71.2^{\text{mm}}$$

par le théodolite on a mesuré :

$$\varphi_1 = 124^{\circ}32' \quad \varphi_2 = 147^{\circ}37' \quad \varphi_3 = 167^{\circ}40'$$

on trouve l'angle auxiliaire $\lambda = 43^{\circ}35'$, alors :

$$\alpha_1 = -17^{\circ}41' \quad \alpha_2 = +5^{\circ}24' \quad \alpha_3 = +24^{\circ}57' \quad \text{et enfin } r = 192.1^{\text{mm}}$$

les abscisses deviennent

$$x_1 = -61.24^{\text{mm}} \quad x_2 = +18.16^{\text{mm}} \quad x_3 = +89.36^{\text{mm}}$$

par ces abscisses le point de vue est fixé à peu près au milieu de l'horizon, comme on a pu le présumer.

Quand on est certain que la chambre photographique est construite à peu près symétriquement, c'est-à-dire que le point de vue se trouve à peu près au milieu de l'horizon, les azimuths (et les angles verticaux) de *deux* points suffisent pour l'orientation. On mesure alors immédiatement les abscisses x_1, x_2 partant de la position présumée du point de vue, et ces équations :

$$\left. \begin{aligned} x_1 &= r \tan \alpha_1 & x_2 &= r \tan \alpha_2 \\ \varphi_2 - \varphi_1 &= \alpha_2 - \alpha_1 \end{aligned} \right\} [5]$$

$$r = \frac{(x_2 - x_1) \cos \alpha_2 \cos \alpha_1}{\sin (\alpha_2 - \alpha_1)} \quad [6]$$

donneront d'après la méthode de substitutions mutuelles d'une manière très simple, les trois inconnus α_1 , α_2 et r .

On y fait l'expérience, qu'une petite erreur dans l'hypothèse de la position du point de vue n'a que peu d'influence sur les azimuths des lignes projetantes, pour la détermination desquelles on a fait toute l'opération; cependant, la question de savoir quels soins on doit apporter à la détermination du point de vue étant très importante, il vaut la peine d'en faire une discussion exacte.

Si on suppose que l'angle de direction de l'axe perspectif (qui doit être = 0) soit fautif d'une quantité $d\alpha$, les erreurs des angles de directions α_1 et α_2 , correspondants aux deux points donnés, seront $d\alpha_1 = \pm d\alpha$ et $d\alpha_2 = \mp d\alpha$ et on trouve l'erreur de r par différence de [6] :

$$dr = - \frac{(x_2 - x_1)}{\sin(\alpha_2 - \alpha_1)} \sin(\alpha_2 + \alpha_1) d\alpha$$

ou approximativement

$$dr = - r \sin(\alpha_2 + \alpha_1) d\alpha \quad [7]$$

On remarque que, si $\alpha_1 = -\alpha_2$, c'est à dire si les deux points sont situés en symétrie vers le point de vue, dr devient = 0, et l'erreur $d\alpha$ n'est pas nuisible dans ce cas spécial.

Pour un point quelconque, ayant l'abscisse x , on trouve l'angle de direction α par l'équation

$$\alpha = \text{arc tang } \frac{x}{r}$$

et si l'erreur de x est dx et l'erreur de r est dr , on a :

$$\alpha' = \text{arc tang } \frac{x + dx}{r + dr} \text{ d'où : } \alpha' = \text{arc tang } \frac{x}{r} + \frac{r dx}{r^2 + x^2} - \frac{x dr}{r^2 + x^2}$$

En employant cette équation aux deux points donnés, ayant les abscisses x_1 et x_2 et les angles de direction α_1 et α_2 on trouve :

$$\alpha_1' = \arctan \frac{x_1}{r} + \frac{r dx}{r^2 + x_1^2} - \frac{x_1 dr}{r^2 + x_1^2}$$

$$\alpha_2' = \arctan \frac{x_2}{r} + \frac{r dx}{r^2 + x_2^2} - \frac{x_2 dr}{r^2 + x_2^2}$$

or $\arctan \frac{x_1}{r} = \alpha_1 ; \quad \arctan \frac{x_2}{r} = \alpha_2$

et toujours $\alpha_2' - \alpha_1' = \alpha_2 - \alpha_1$

$$\frac{r dx - x_1 dr}{r^2 + x_1^2} = \frac{r dx - x_2 dr}{r^2 + x_2^2}$$

et on obtient ainsi la relation entre dx et dr :

$$\frac{dx}{dr} = \frac{x_1 x_2 - r^2}{r (x_1 + x_2)} \quad [8]$$

Si on regarde un point quelconque avec l'abscisse x , il faut, pour en trouver l'azimuth φ , calculer la différence :

$$w_1 = \arctan \frac{x}{r} - \arctan \frac{x_1}{r}$$

où $w_2 = \arctan \frac{x}{r} - \arctan \frac{x_2}{r}$

car, les azimuths φ_1 et φ_2 des deux points donnés étant justement connus, on a aussi l'azimuth φ de l'autre point :

$$\varphi = \varphi_1 + w_1 \quad \text{ou} \quad \varphi = \varphi_2 - w_2$$

la valeur fautive de w_1 soit w_1' , donc :

$$w_1' = \arctan \frac{x}{r} + \frac{r dx - x dr}{r^2 + x^2} - \left(\arctan \frac{x_1}{r} + \frac{r dx - x_1 dr}{r^2 + x_1^2} \right)$$

l'erreur de l'azimuth φ est :

$$d\varphi = w_1' - w_1 = \frac{r dx}{r^2 + x^2} - \frac{r dx}{r^2 + x_1^2} - \left(\frac{x dr}{r^2 + x^2} - \frac{x_1 dr}{r^2 + x_1^2} \right)$$

et de là on trouve, en ayant égard à [8], ce résultat :

$$d\varphi = \frac{(x_1 - x)(x_2 - x)}{r(x_1 + x_2)} \sin(\alpha_1 + \alpha_2) d\alpha$$

la fraction $\frac{\sin(\alpha_1 + \alpha_2)}{r(x_1 + x_2)}$ devient indéfinie, si $\alpha_1 = -\alpha_2$ et en même temps $x_1 = -x_2$,

on y peut substituer approximativement la valeur $\frac{4}{r}$ et alors on a le résultat très simple :

$$d\varphi = \frac{(x_1 - x)(x_2 - x)}{r^2} d\alpha \quad [9]$$

En exceptant les cas défavorables où le point, dont l'abscisse est x , se trouve *hors* des deux points donnés, nous trouvons que $d\varphi$ devient un maximum si le point est au *milieu* entre les deux points :

$$d\varphi_{max} = \left(\frac{x_2 - x_1}{2r} \right)^2 d\alpha$$

Quand on a une plaque, qui saisit 45° et que

$$\alpha_1 \text{ soit } = -22^\circ 30' \text{ et } \alpha_2 = +22^\circ 30',$$

la formule précédente donne

$$d\varphi_{max} = 0,16 d\alpha$$

Si nous prenons $d\varphi_{max} = 5'$ comme la plus grande erreur admissible, le tournoiement correspondant admissible de la plaque sera $1/2^\circ$ et si $r = 200^{\text{mm}}$ la déviation correspondante du point de vue est à peu près 2^{mm} .

Si l'on n'a pas deux points donnés sur une plaque, ou si les points donnés ne sont pas bien distribués, on peut peut-être combiner deux plaques voisines.

Près du bord gauche d'une plaque soit un point donné P_1 , et près du bord droit d'une plaque voisine à droite un point donné P_3 , nous supposons d'ailleurs qu'un point P_2 , dont ni l'azimuth ni l'angle vertical ne sont connus, se trouve sur une partie, qui soit commune aux deux plaques; les azimuths des trois points sont $\varphi_1 \varphi_2 \varphi_3$ et les angles de direction sont pour la plaque gauche : $\alpha_1 \alpha_2$ et pour la plaque droite $\alpha_1' \alpha_2'$ ainsi les abscisses sont $x_1 x_2 x_2' x_3$. La distance r sera la même pour les deux plaques. Les deux inconnus r et φ_2 , qui suffisent à l'orientation, se trouvent ainsi : On calcule avec une valeur approximative les qualités $\varphi_1 \alpha_2 \alpha_2' \alpha_1$, on prend l'angle auxiliaire λ :

$$\cotang \lambda = \frac{(x_3 - x_2') \cos \alpha_3 \cos \alpha_2'}{(x_2 - x_1) \cos \alpha_2 \cos \alpha_1}$$

$$\text{d'où : } \tan \frac{(\varphi_3 - \varphi_2) + (\varphi_2 - \varphi_1)}{2} = \tan \frac{\varphi_3 - \varphi_1}{2} \cotang (\lambda + 45)$$

La somme $(\varphi_3 - \varphi_2) + (\varphi_2 - \varphi_1) = (\varphi_3 - \varphi_1)$ étant donnée nous avons donc $(\varphi_3 - \varphi_2)$ et $(\varphi_2 - \varphi_1)$ c'est-à-dire tous les azimuths. Si $\alpha_2 - \alpha_1$ d'après la première substitution n'est pas $= \varphi_2 - \varphi_1$ et $\alpha_3 - \alpha_2'$ ne serait pas $= \varphi_3 - \varphi_2$, on donne des corrections aux quantités α et calculé enfin

$$r = \frac{(x_2 - x_1) \cos \alpha_2 \cos \alpha_1}{\sin (\varphi_2 - \varphi_1)} = \frac{(x_3 - x_2') \cos \alpha_3 \cos \alpha_2'}{\sin (\varphi_3 - \varphi_2)}$$

Si la preuve ainsi exprimée ne concordait pas, il faudrait répéter l'opération avec un r corrigé.

Ces règles développées jusque-là ont été employées à deux séries de photographies cohérentes, faites par M. Remelé dans l'expédition au désert Libyque conduite par M. Rohlf's pendant l'hiver

1873-1874. Les photographies représentent la ville de Gassr-Daqhel avec ses environs.

En supprimant les détails de la triangulation que nous donnerons plus tard, nous nous bornons à dire maintenant que sur chacune des deux stations de l'appareil photographique, les azimuths et les angles verticaux de 22 points, ont été mesurés par le théodolite, et comme dans la première station 9 plaques et dans la seconde station 8 plaques étaient nécessaires pour remplir l'horizon, le nombre *moyen* des points donnés sur une plaque est de 2 à 3. La distance de l'objectif à la plaque a été constante pour chaque série, et la plaque a été rendue verticale chaque fois à l'aide d'un fil à plomb.

Les résultats des calculs de la distance r sont donnés dans le tableau suivant; dans les cas où deux plaques sont nommées ensemble, les formules [5_a] et [6] ont été employées, parce qu'il n'y a pas eu assez de points pour employer la formule [3], [4], [5], comme dans les autres cas.

SÉRIE I		SÉRIE II	
Plaque N°	Distance r	Plaque N°	Distance r
1	190.6 ^{mm}	2 et 3	192.8 ^{mm}
2 et 3	190.5	4 et 5	194.2
4 et 5	191.5	6	188.6
6	191.2	7	193.6
7	192.1	8	190.4
8 et 9	191.2	8 et 1	192.3
Moyenne...	191.2 ^{mm}	Moyenne...	192.0 ^{mm}

L'erreur moyenne d'une détermination de r dans la série I est $= \pm 0.6^{\text{mm}}$ ou 0.3 0/0, et dans la série II cette erreur moyenne est $= \pm 2.1^{\text{mm}}$ ou 1 0/0.

Comme nous n'avons pas pu employer les plaques elles-mêmes, mais seulement les copies ordinaires sur papier, il semble que la plus grande partie des différences est produite par les qualités hygroscopiques du papier, et il faudrait employer pour cela des soins spéciaux, dont nous parlerons plus tard.

En prenant $r = 191.6^{\text{mm}}$ on trouve que dans le milieu d'une plaque 1° vaut $= 3.34^{\text{mm}}$ et aux bords $1^{\circ} = 3.62^{\text{mm}}$, et qu'on peut mesurer bien 0.1^{mm} par le compas ; il résulte, qu'on peut déterminer un azimuth ou un angle vertical moyennant la photographie à $2'$ près, ce qui correspond à l'exactitude que l'on peut atteindre d'ordinaire par la planchette.

Il est vrai que nous n'avons pas encore eu égard aux erreurs qui peuvent être produites par la nature spéciale de la courbure de la lentille objective, car en tout cas on n'a pas toujours rigoureusement le *cône* projetant, prévu par la théorie ordinaire de l'optique, mais si les images de la photographie sont distinctes (comme dans notre cas) ces erreurs-là ne peuvent pas être considérables, et il ne serait pas difficile de les déterminer par la théorie développée plus en haut, si on mesurait une douzaine d'azimuths par le théodolite et si l'on comparait ces azimuths avec les résultats de la photogrammétrie.

Si la distance des deux stations de l'appareil photographique, c'est-à-dire la base, est mesurée et si aussi l'azimuth en est connu (ou si tous les azimuths sont comptés partant de la direction de la base comme direction = zéro) la construction d'un plan de l'objet à lever et des hauteurs est très facile, ce n'est qu'un simple problème de la géométrie descriptive.

Moyennant la base mesurée, les distances r calculées, et tous les azimuths connus, on reçoit les lignes-tracées de tous les plans de projection. Deux lignes projetantes, tracées des deux centres de projections à deux points correspondants sur les lignes-tracés des plaques donnent par leur section la projection horizontale d'un point de l'objet. Par une opération aussi simple on trouve la hauteur de ce point d'une *double* manière, car chacun des deux angles verticaux, donnés par les images, suffit à déterminer cette hauteur.

La preuve qui se présente là est très importante, moins pour l'exactitude des hauteurs, que pour l'identification des points sur les images.

C'est de cette manière que le levé d'un plan de la partie occidentale de l'oasis Daqhel a été fait.

Comme stations photographiques, il s'est présenté deux collines au Nord de la ville de Gassr-Daqhel. Pour trouver leur distance de 792.6^m nous mesurâmes immédiatement deux petites bases de 305.0^m et de 117.3^m de longueur avec un ruban d'acier, et les angles nécessaires avec le théodolite. Un troisième point éloigné de 1820^m et de 2390^m de ces deux collines fut ajouté par une autre opération trigonométrique. Nous eûmes donc un triangle $P_1 P_2 P_3$ (voir la planche) qui servit de base pour la détermination trigonométrique de 20 autres points dont nous avons calculé les coordonnées et les hauteurs, comme le montre le tableau suivant. La direction de la méridienne a été trouvée par observations de l'étoile polaire et de hauteurs correspondantes du soleil. La hauteur d'un point au-dessus de la mer a été aussi trouvée par une série d'observations barométriques. Ce point est la maison de l'expédition au Nord-Ouest de la ville, sa hauteur au-dessus de la mer est de 123^m. Le milieu de cette maison a aussi été pris comme origine des coordonnées (*). Presque tous les résultats trigonométriques sont tirés de plus d'un seul triangle, et ces preuves ont démontré que l'erreur moyenne des positions aux environs de la ville n'est que de 0.2^m à 0.5^m et même les plus grandes distances sont assez sûres; par exemple les coordonnées du coin (16) du Djebel-Djefata sont trouvées d'un premier triangle $P_1 P_2$ (16) :

$$y = + 11533^m \quad x = - 9205^m$$

et d'un second triangle $P_2 P_3$ (16) :

$$y = + 11502^m \quad x = - 9194^m$$

L'erreur moyenne des hauteurs relatives est 1 à 5 mètres.

(*) La latitude de ce point est de 25° 41' 58" et la longitude s'est trouvée de 1^h 56^m 2^s de Greenwich par les distances lunaires. La variation de l'aiguille aimantée était de 6.8° à l'ouest en janvier 1874.

Les renseignements sur ces résultats seront donnés dans une œuvre spéciale de l'expédition.

DESCRIPTION DES POINTS	ORDONNÉE <i>y</i>		ABCISSÉ <i>x</i>	HAUTEUR au-dessus DE LA MER	
	+ OUEST — EST		+ NORD — SUD		
Maison de l'expédition		0 ^m	0 ^m	123 ^m 115.4	Station barométrique. Seuil de l'entrée.
Points auxiliaires	{ A — 57.0 B + 65.1 C + 160.5		+ 183.0 + 462.6 + 394.7	148 148 148	
Station photographique P ₁	— 37.2		+ 186.1	148.4	
» » P ₂	+ 668.0		+ 548.0	147.5	
» » P ₃	— 387.0		— 1597.0	119.2	
Minaret de l'Est.	+ 301.9		— 116.7	132.7 111.0	Sommet. Source.
Minaret moyen.	+ 173.8		— 147.6	133.3	Sommet.
Minaret de l'Ouest.	+ 21.3		— 166.5	130.0	Sommet.
Grand tombeau de Scheikh.	+ 428.8		+ 222.5	121.2 111.6	Sommet. Pied.
Un palmier isolé.	+ 496		— 132	130.8	Sommet.
L'arbre de Cailliaud (campement de 1820).	— 923		— 563	119	Sommet.
Djebel Edmonstone coin S. E. (1)	— 16024		— 4783	451	
» » N. O. (2)	— 17922		— 1712	422	
Vallée Muller.	(3) — 13937		+ 878	202	
Coin de montagne.	(4) — 13097		+ 1858	457	
» »	(5) — 9240		+ 4030	470	
Djebel Lüfte, coin.	(6) + 2		+ 3931	438 134	Sommet. Pied.
Coin de montagne.	(8) + 7663		+ 5255	480	
» »	(11) + 17123		— 2712	511	
» »	(13) + 14490		— 4050	455	
Djebel Djefata, coin	(15) + 10876		— 7313	476	
» » »	(16) + 11520		— 9200	484	
Sommet d'une colline isolée	(17) + 9297		— 10385	179	
Sommet d'une dune isolée	(19) + 971		— 3331	118	
Bord du plateau Karachaf.		hauteur barométrique.		455	
Bab-el-Iasmund.		»		385	
Bab-el-Cailliaud.		»		207	

Dans la planche, nous donnons pour exemple de la construction les deux vues et le plan de la ville de Gassr; la première vue consiste en trois plaques de photographie, dont nous avons supprimé, pour plus de clarté, les parties qui se répètent sur deux plaques voisines, quoique pour la construction originale ces parties aient été très importantes; l'autre vue consiste en deux photographies

semblables. La seule difficulté a été l'identification des points, qui souvent n'est possible qu'après beaucoup de tentatives vaincues à l'aide de la loupe. Heureusement la preuve des hauteurs vient ici à notre aide, car si la hauteur d'un point se trouve égale en partant des deux stations, on en tire une bonne confirmation de l'identité.

De cette manière, nous avons pu fixer sûrement dans le plan les tombeaux de Scheikhs qui se trouvent entre la ville et les deux stations photographiques, dont la situation, exacte, il est vrai, n'a pas beaucoup d'intérêt géographique; les hauteurs de ces tombeaux se sont trouvées toujours d'accord à 1^m près, conformément à l'échelle des photographies. On peut même trouver la position d'un point d'après une *seule* photographie, quand on en connaît d'abord la hauteur. C'est ainsi que nous avons fixé quelques-uns de ces tombeaux, qui ne se trouvaient que sur une seule vue, en adoptant la hauteur selon les hauteurs des tombeaux voisins. Naturellement le meilleur moyen de l'identification serait d'avoir *trois* vues photographiques.

Il se présente encore un autre problème théorétique, que nous n'avons pas encore traité :

Si l'on a fixé dans un plan au moins 4 points d'un objet et que l'on aie photographié cet objet avec un appareil quelconque, et d'une station inconnue, il doit être possible de trouver la position de cette station.

Si, par hasard, dans la photographie, le premier et le second des 4 points se trouvaient en alignement et de même le troisième et le quatrième, il ne faudrait que tracer les lignes correspondantes du plan pour avoir dans la section de ces deux lignes la position en question.

La solution générale de ce problème ne nous semble pas facile, mais dans la plupart des cas il ne s'agira pas de la solution générale, mais d'une solution spéciale. Si la distance perspective r et la position approximative du point de vue sont connues, on n'a qu'à calculer les angles de direction que nous avons nommés α ,

et trouver ensuite la position de la station photographique par le problème «*pothenotien*». De cette manière nous avons fait usage de quelques photographies qui n'étaient pas orientées directement.

Jusque-là nous n'avons regardé que l'appareil photographique *ordinaire*, mais il est évident qu'on y peut ajouter quelques perfectionnements pour notre but spécial. On peut faire fixer l'horizon et le point de vue par l'appareil lui-même. M. Meydenbauer a suspendu dans ce but deux fils en croix immédiatement derrière la plaque susceptible, ce qui produit les deux axes coordonnés sur chaque image. Il est facile d'y suspendre au lieu de *deux* fils tout un système rectangulaire de fils, ou plutôt de tracer sur une plaque de verre un tel réticule, pour augmenter la fermeté. Ce réticule rectangulaire peut servir à indiquer les variations, auxquelles les copies photographiques sur papier sont soumises, et de cette manière on pourra opérer avec de semblables copies sur papier aussi sûrement qu'avec les plaques de verre elles-mêmes. Pour la rectification de la position de cette plaque à réticule il faut des vis de correction, et la camera étant fournie de deux niveaux, il ne sera pas difficile de faire la rectification à l'aide de la théorie que nous avons développée plus haut.

La distance perspective r n'est pas constante. On sait que l'équation existe :

$$\frac{1}{R} + \frac{1}{r} = \frac{1}{f}$$

où r signifie la distance de l'objet à l'objectif et f la distance du foyer de l'objectif.

On en tire par approximation suffisante :

$$r = f + \frac{f^2}{R}$$

donc, par exemple f étant = 200^{mm} et r étant = 100^m, $\frac{f}{R} = 0.4^{\text{mm}}$, quantité qui n'est pas à négliger. Il faudrait se bonner à des dis-

tances plus grandes que quelques centaines de mètres, si l'on voulait négliger la quantité $\frac{f}{R}$.

Pour traiter justement en tous cas la distance r , il faut avoir une *échelle* à cette partie de la camera, où le déplacement de l'objectif se pratique, et à chaque opération photographique il faut noter la lecture de cette échelle, pour savoir quelle a été la distance de r . Quant à la relation entre cette lecture de l'échelle et la vraie distance r , on peut la déterminer par quelques opérations d'après les méthodes théoriques traitées dans nos formules [3]-[5].

Chaque appareil photographique ordinaire peut être muni à peu de frais de cet appareil au moyen duquel on n'a besoin que d'un seul azimuth pour l'orientation d'une plaque; et toute opération trigonométrique sera même superflue si l'on est content de l'exactitude d'orientation qui est donnée par une simple boussole, placée sur la camera photographique.

Quoiqu'une partie de nos photographies de Daghel ne donnent pas de beaux spécimens de photogrammétrie à cause des lisières vagues des bois de palmiers, d'autres parties, c'est-à-dire la ville elle-même avec les tombeaux et la montagne du Nord, peuvent démontrer que la méthode est excellente dans bien des cas.

Particulièrement dans un pays comme l'Egypte, dont une grande partie n'est pas encore représentée exactement dans les cartes géographiques, la méthode de la photogrammétrie a un vaste champ pour développer son utilité.



LETTRES DE S. B. LE GÉNÉRAL GORDON-PACHA

ACCOMPAGNANT QUATRE CARTES DU COURS DU NIL DANS LA RÉGION
DES GRANDS LACS

I

Observations sur le Nil, entre Duffli et Magungo.

Magungo, le 28 juillet 1876.

A peu près à 20 milles au sud de Duffli, le fleuve commence à s'élargir, et le courant en est en conséquence moins rapide; et de ce point jusqu'à Magungo le fleuve n'est autre chose qu'une partie du lac Albert. Le courant y est très faible (un demi-mille par heure). Le lit du fleuve est très large; quelquefois de 2 à 3 milles (marines de 6000 mètres) et il est rempli d'îles de papyrus. Les bords sont couverts de papyrus et il est très difficile d'en approcher.

Le pays est très peuplé; beaucoup plus qu'aucune autre partie de l'Afrique. Les indigènes sont bons. Ils s'étonnaient fort de voir le bateau à vapeur.

On y cultive la banane à 40 milles au sud de Duffli; et cette culture continue encore 20 milles au sud, où elle cesse complètement pour reparaître aux abords du lac. Je ne connais pas la cause de cette interruption de culture.

A une distance de 50 milles de Duffli, les indigènes portent une peau comme habillement. Plus loin encore, au sud, ils s'habillent avec l'écorce d'un arbre.

Je crois qu'un cercle décrit avec Rabatchambé comme centre et la distance entre ce point et Fachoda comme rayon, contiendrait les tribus qui vivent dans une complète nudité, et qu'une zone au-delà de ce cercle contiendrait les tribus habillées à moitié; tandis qu'une zone encore plus extérieure contiendrait les tribus qui sont habillées à peu près complètement.

Je n'ai pas vu la branche qui sort du Nil et coule vers le nord-ouest dont M. Gessi a parlé, car, ayant avec moi un corps de troupes, je n'ai pu m'arrêter pour examiner bien le pays, mais je ne doute pas de l'existence de cette branche ni de celle de l'embranchement que M. Gessi a vu.

J'ai trouvé la carte de Baker très exacte en ce qui regarde la forme de la partie septentrionale du lac.

L'embouchure du Victoria-Nil dans le lac Albert est très difficile à trouver. Toute la côte est semée d'îles de papyrus; il y en a des milliers, et l'on ne peut dire où se termine le fleuve et où commence le lac. Il n'y a pas de courant du tout et l'eau est peu profonde.

Il est difficile de concevoir le nombre de zéribahs qui existent sur la rive gauche du fleuve. Le pays est aujourd'hui pareil à ce que le pays des Shillouks était auparavant.

Le lac a l'aspect morne et triste du désert, ainsi que tout le pays qui l'environne.

Le bateau à vapeur a très bien marché, et d'après ce que j'en ai vu il suffira pour le service.

II.

Observations sur le Victoria-Nil, entre Magungo et Foweira.

Foweira, le 13 août 1876.

De Magungo aux chutes de Murchison, le fleuve est navigable, et le courant n'excède pas un nœud par heure, mais de là jusqu'aux rapides de Kamma à 9 milles de Foweira (en aval), le fleuve présente une suite de rapides violents. — Le pays est presque désert. Les bords du fleuve sont couverts d'arbres; en un mot, c'est une vaste solitude.

Il paraît que le Nil coule à travers un plateau depuis Foweira jusqu'aux chutes de Murchison. — Là, sur une distance de

10 à 15 milles il descend de 700 pieds. — Les rapides sont très forts auprès de Foweira ; mais le fleuve coule tranquillement dans les intervalles qu'il laisse. C'est dans cette distance de 10 à 15 milles que le fleuve a à descendre le plus.

Rien ne peut égaler la tristesse de ce désert, où quelquefois il n'existe pas même la trace d'un sentier.

Les guerres entre Kaba-Rega et Aufina ont empêché les indigènes de s'installer sur ce territoire, assujetti aux invasions des deux côtés.



COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 26 Mai.

La séance a commencé par l'élection, à la presque unanimité, de cinq candidats au titre de membres de la Société Khédiviale de Géographie.

M. le Secrétaire général fait son rapport mensuel sur l'état de la Société; il constate que des dons très nombreux lui ont été faits; parmi ces dons, il faut citer le *Cosmos* de Humboldt, ouvrage presque classique dans une bibliothèque géographique, offert par M. de Cortanza.

Les Monuments de l'Egypte, par Lepsius, douze magnifiques volumes richement reliés, offerts par Sa Majesté l'empereur d'Allemagne; il est inutile de faire ressortir la valeur considérable à tous points de vue de ce présent vraiment royal, et enfin la Géographie de la France et de ses colonies avec l'atlas qui l'accompagne, de M. Levasseur. M. le Secrétaire général fait l'éloge de M. Levasseur, l'un des premiers et des plus ardents promoteurs de la réforme, on peut dire de la *renovation* géographique, qui fait, de la géographie, non plus une nomenclature sèche et aride de noms propres, mais l'étude « *de l'homme fixé au sol*, » c'est-à-dire, des divers types et races d'hommes qui existent sur le globe, de leurs industries, de la configuration de la terre qu'ils habitent.

Il donne ensuite quelques renseignements sur les nombreuses publications périodiques qui sont envoyées chaque mois à la Société Khédiviale. Peu de sociétés géographiques, dit-il, ont des relations aussi étendues; nous recevons des envois scientifiques de l'Australie du Sud, de la Nouvelle-Zélande, de l'île Maurice, de toutes les parties de l'Amérique, en même temps que de toutes les grandes compagnies savantes de l'Europe. M. le Secrétaire général donne ensuite quelques détails sur le prochain Bulletin qui sera prochainement prêt et contiendra un remarquable travail scientifiques de M. H. Duveyrier, célèbre pour son voyage au Sahara et ses publications sur l'Afrique du Nord et les Touaregs, un travail du colonel Chaillé Long-Bey, dont nous n'avons plus à faire l'éloge, et la remarquable étude sur le Kordofan que le colonel Colston a lue dans une précédente séance. M. le Secrétaire général termine en ajoutant que c'est une rare bonne fortune pour notre Société de Géographie de pouvoir inscrire sans interruption sur la liste, des noms tels

que ceux de Linant-Pacha, Chaillé Long-Bey, de Heuglin, Duveyrier, de même que de posséder dans son sein et d'avoir entendu des voyageurs semblables depuis le Dr Schweinfurth jusqu'à MM. Cerutti et Güssfeld, qui vont parler dans un instant, dont l'un a exploré le Congo, l'autre, voyagé dans la Nouvelle-Guinée, c'est-à-dire qui ont, tous deux, visité les deux régions aujourd'hui les plus mystérieuses du globe, celles qui résistent le plus durement aux efforts des explorateurs.

La parole est ensuite donnée à M. le Dr Güssfeld. Dans un discours chaleureusement applaudi, il retrace les péripéties de son voyage au Congo, où il dirigeait une expédition envoyée par S. M. l'empereur d'Allemagne et par la Société allemande pour l'exploration de l'Afrique, à laquelle une souscription nationale a donné d'importantes ressources. L'Ogooué et le Congo depuis de longues années concentrent l'attention du monde scientifique comme les deux meilleures voies pour pénétrer dans le centre de l'Afrique par l'Occident, qui jusqu'ici résiste autant par la barbarie de l'homme que par l'inclémence de la nature aux efforts de tous les explorateurs.

Après M. le Dr Güssfeld, M. Bonola lit une communication sur les voyageurs italiens qui ont exploré l'Afrique au dix-neuvième siècle.

M. Cerutti prend ensuite la parole, et explique l'influence considérable qu'ont eue les Arabes jusque dans l'extrême Orient, où ils ont été les premiers à pénétrer, devançant nos plus hardis explorateurs : sur la carte, il suit pas à pas leur marche, raconte comment ils ont navigué de l'Arabie aux Indes, puis dans les archipels Malais, et jusque dans la Nouvelle-Guinée que M. Cerutti a visitée. C'est à eux qu'on doit les premières cartes qui ont été données, et M. Cerutti émet le vœu que la Société Khédiviale de Géographie fasse réimprimer ces cartes du plus haut intérêt à divers titres.

Enfin, la séance est terminée par une conférence sur l'Abyssinie, par M. le Secrétaire général ; dans cette conférence, M. le Secrétaire général, évitant avec soin tout ce qui pourrait, de près ou de loin, toucher à la politique, étudie ce pays, d'après les récents voyages d'un de ses amis, M. Raffray. Après avoir expliqué comment le roi Kassa se trouve aujourd'hui, à la suite de la défaite de Gobasier, son compétiteur, négous d'Abyssinie sous le titre de roi Jean, il nous fait pénétrer à la cour de ce prince, étudier sa physionomie, son costume, sa vie privée ; puis il donne des détails importants sur les villes de Goundet, d'Adoua, de Gondar, sur le rôle que joue le clergé en Abyssinie, etc.

La séance a été levée à cinq heures et demie.

Le Secrétaire général,

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

Sociétés et Journaux dont les Bulletins ou publications sont échangés avec le Bulletin trimestriel de la Société Khédiviale de Géographie.

ALLEMAGNE

Deutsche Rundschau, von Julien Rodenberg.
Beiträge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's.
Correspondenzblatt der Afrikanischen Gesellschaft.
Verhandlungen des Botanischen Vereins der Provinz Brandenburg.
Zeitschrift für Akklimatisation in Berlin.
Jahresbericht der Wetterauer Gesellschaft zu Hanau.
Württembergische naturwissenschaftliche Jahreshefte.
Einundfünfzigster Jahres-Bericht der Schlesischen Gesellschaft für Vaterländische Cultur (Breslau).
Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Dresden.
Abhandlungen herausgegeben vom naturwissenschaftlichen Vereine zu Bremen.
Bericht über die Senckenbergische naturforschende Gesellschaft.
Verhandlungen des Naturhistorisch-Medicinischen Vereins zu Heidelberg.
Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in Hambourg.
Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in München.
Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit. (Organ des Germanischen Museums).
Entomologische Zeitung (Stettin).
Archiv des Vereins der Freunde der Naturgeschichte in Mecklenbourg.
Zeitschrift für Ethnologie, Berlin.
Geographisches Jahrbuch. J. Perthes. Gotha.

ANGLETERRE

The Geographical Magazine. (La Société de Géographie de Londres a, en outre, fait don à la Société Khédiviale de Géographie de la collection complète de ce journal, son organe).
The Colonies.
Blackwoods Edinburgh Magazine.
Transactions of the Society of biblical Archæology.
Journal of the Meteorological Society London.

MAURITIUS

Transactions of the Royal Society of arts and sciences of Mauritius.

AUSTRALIE

South Australian Institute Journal.

Adelaïde philosophical Society reports and transactions.

AUTRICHE

Mittheilungen geographischen Gesellschaft in Wienn.

Zeitschrift des Allgemeinen Oesterreich apotheker vereines und Bericht.

Zeitschrift des Oesterreichischen Gesellschaft für Meteorologie.

Verhandlungen und Mittheilungen naturwissenschaften.

DANEMARK

Oversigt over det Kongelige danske videnskabernes Selskabs.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Bulletin of the united states Geological and Geographical Survey the territories. (Washington).

Proceeding of the American of arts and Sciences. (Boston).

ESPAGNE

Boletin de la Sociedad Geografica de Madrid.

FRANCE

Journal de la Société de Géographie de Paris. (Cette Société a fait don à la Société Khédiviale de Géographie de la précieuse collection de ce journal et des Mémoires qu'elle a publiés).

Journal de la Société de Géographie de Bordeaux.

Journal de la Société de Géographie de Lyon.

Journal de l'Association-Lyonnaise des amis des Sciences naturelles.

Journal du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.

Bulletin de la Société des sciences physiques et naturelles de Lyon.

HOLLANDE

Tijdschrift van het aerdrijkundig Genovtschap gevestigd te Amsterdam.

Bijdragen tot de taal-land en volkenkunde van Nederlandsch Indië.

Schriften der naturforschenden Gesellschaft in Danzig.

ITALIE

Bolletino della Società Geografica Italiana.

Cosmos di Guido Cora.

RUSSIE

Bulletin de la Société Impériale de Géographie de Russie (section Sud-Ouest et section d'Orenbourg.)

Correspondenzblatt des Naturforscher-Vereins zu Riga.

Sitzungs Berichte der Kurlandischen Gesellschaft für litterateur und kunst.

Archiv für die naturkunde. Liv. Ehst. und Kurlands.

Litzungsberichte der dorpater naturforsther Gesellschaft.

Mittheilungenmaus de gebiete der Geschichte. Liv. Est. Und Kurlands.

Bulletin de la Société Impériale des naturalistes de Moscou.

SUISSE

Jahres Bericht der Naturforschenden Gesellschaft Graubündens — Chur.

Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft in Chur.

Berichte über die verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft zu Freiburg.

Verhandlungen der naturforschenden Gesellschaft in Basel.

Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern.

Le globe, organe de la Société de Géographie de Genève.

Liste des Dons offerts à la Société Khédiviale de Géographie, pendant l'année 1875-1876 ().*

DONS DIVERS

S. M. l'Empereur d'Allemagne : Lepsius, Deukmoeler aus Egypten und Ethiopien, 12 vol. in-folio.

Gouvernement de S. M. Britannique : Flora of tropical Africa, 2 vol.
Gorilla Land, 1 vol.

(*) Il se peut que quelques donateurs ne trouvent pas leurs noms sur cette liste. Tout en leur adressant comme à tous les autres nos plus vifs remerciements, au nom de la Société Khédiviale de Géographie, nous les prions d'excuser ces omissions involontaires dues au surcroît de travail qu'amènent toujours l'installation et l'organisation d'une Société pendant sa première année.

- Amirauté anglaise** : 100 cartes marines et terrestres.
- Musée britannique** : Collection d'ouvrages sur l'Égypte ancienne, 15 vol.
- Etat-Major égyptien** : la Collection de ses Cartes de l'Afrique centrale et très nombreux Mémoires et Documents géographiques
- Institut égyptien** : Collection de ses Bulletins, 13 vol.
Mémoires et travaux originaux, 1 vol.
- Académie de Metz** : Collection de ses Mémoires, 50 vol.
- Académie des sciences de Toulouse** : Mémoires, 1 vol.
- Société littéraire et scientifique d'Apt** : Collection de ses Mémoires, 10 vol.
- Musée botanique de Kew** : Divers ouvrages de botanique, 5 vol.
- Université de Leyde** : Collection d'auteurs arabes, 47 vol.
- M. Ascherson** : Drei monate in der Libyschen wüste von Gerard Rohlf, Cossel 1875.
Koptische unterenchungen von Karl Abel, Berlin, 1876.
Verhaulangen der botanischen vereins, Berlin, 1875.
- M. de Cischini** : Collection du journal *the Athenæum*.
- M. le marquis de Cortanza** : Cosmos de Humboldt, 4 vol., Paris, 1865.
- M. Ebner** : 1 globe terrestre de Grosselin.

DONS DES AUTEURS

- A. d'Abbadie** : Géodésie d'Ethiopie, Paris, 1873.
- Abbate-Bey** : Voyage de Saïd-Pacha dans les provinces du Soudan, Paris, 1858.
- Boedeker** : Collection de ses Guides, 32 vol.
- Marquis de Compiègne** : L'Afrique équatoriale, Okanda, Gabonais, 2 vol., Paris, 1875.
- H. Couvidou** : Itinéraire du Canal de Suez, 1 vol., Caire, 1875.
Etudes sur l'Égypte contemporaine, 1 vol., Caire, 1875.
- Gaillardot** : Etudes Géographiques et Topographiques sur la Syrie, Paris, 1865.
- A. Girard** : Souvenir d'un voyage en Abyssinie, Caire, 1873.
- Grégoire** : Planisphère.
- Guido Cora** : Cosmos.

Ismail-Bey : Recherche des coefficients de dilatation , 1 vol., Paris, 1864.

Klunzinger : Kosseir.

Synopsis des Fische des Rothen Meeres.

Ueber eine süswassercrustacee im Nil.

Drei Tage in einer provinzialstadt Oberægyptus.

Lepsius : Über die arabischen Sprachlante.

Levasseur : La France et ses Colonies , 1 vol., Paris, 1876.

Atlas physique , économique , etc., 8 cartes.

Mahmoud-Bey : L'Antique Alexandrie, 1 vol., Copenhague, 1872.

Meulemans : Etudes sur les Républiques Américaines , 3 brochures.

Etudes historiques et statistiques, 1 vol., Bruxelles, 1872.

H. Oswald : Ueber fossile Früchte der Oase Chârgch.

Parlatore : Les collections botaniques du Musée de Florence.

Peterman : Die geographische ausstellung in Paris.

Raffray : L'*Abyssinie* , 1 vol., Paris, 1876.

Voyage à Zanzibar.

G. Rohlfs : Drei monate in der Libyschen Würste.

Rossi : Nubie et Soudan , Constantinople , 1858.

Schonsboe : Observations sur le règne végétal du Maroc.

Schweinfurth : Au cœur de l'Afrique , 2 vol., Paris, 1875.

Nel cuore dell' Africa , 1 vol., 1875.

Im herzen von Afrika , 2 vol., Leipzig, 1874.

The heart of Africa , 2 vol., Londres, 1875.

P. Soleillet : Sur le chemin de fer d'Alger à St-Louis , 1 broch.

De Vecchy : Le Boisement en Egypte, 1 broch., Alexandrie, 1875.



VOYAGE AU WADAÏ

PAR

LE DOCTEUR G. NACHTIGAL

(Conférence faite à la Société de Géographie de Vienne.)

Entre les immenses déserts de l'Afrique du Nord et la vaste étendue de l'Afrique équatoriale entièrement inconnue, s'étendent, comme une large bande, de grands et puissants Etats centralisés. Créés dans le cours des siècles par la force expansive de l'Islam, ils sont aujourd'hui le point d'où il fait avancer sa civilisation. Du Niger au Nil s'étend en rangée non interrompue ce qu'on appelle les Etats du Soudan, l'empire des Fellatah, les états Haoussa, Bornou, Baghirmi, Wadaï et Dar-For, qui ont été souvent pour les Européens le but des voyages de découverte ; sitôt que l'Islam les eut gagnés, ils entrèrent en relations avec les habitants du Nord de l'Afrique, et tous les ans, depuis des siècles, les routes sont fréquentées par de hardis Arabes aimant les voyages et les aventures ou d'entrepreneurs Berbères.

Du Maroc et de Touat partent des routes difficiles et fatigantes pour Timbouktou ; d'autres relient Rhadamès et That aux centres commerciaux des états Haoussa ; Tripoli et Mourgouk ont à leur disposition la route de Bornou, route longue mais relativement commode ; Wadaï aussi communique directement avec la côte de la Méditerranée par une voie, pénible il est vrai, mais courte, enfin Dar-For est en relation non interrompue avec les pays du Nil par les routes d'Assiout, de Dongalah, de Kordofan et de Kartoum. Les Etats occidentaux du Soudan ont principale-

ment été jusqu'ici le but des voyageurs et des explorateurs européens. Le Niger et le Binuë semblaient offrir des voies sûres et commodes pour pénétrer plus avant; et le développement relativement considérable de l'industrie et des institutions politiques dans les Etats Haoussa et chez les Fellatah semblait promettre à de telles entreprises un succès tout particulier.

Bornou a été assez souvent dans notre siècle le but des voyageurs anglais et allemands. Il a vu successivement les expéditions de Denham et Clapperton, de Richardson, Barth et Overiaeg, de Vogel, de Beurmann et de Rohlf's. Tandis que les premiers de ces explorateurs s'étaient dirigés constamment vers le sud, le sud-ouest et l'ouest, que Barth du moins avait pénétré jusqu'en Baghirmi au sud-ouest de Bornou, nos compatriotes Vogel et Beurmann, aussi audacieux et énergiques qu'infortunés, poussaient à l'est pour incorporer dans le domaine de nos connaissances le Wadaï et le Dar-For, les deux Etats qui restaient encore pour ainsi dire complètement inconnus. Qui ne connaît ces hommes et leurs sacrifices, leur courage et le destin qu'eurent leurs efforts? Vogel atteignit la capitale de Wadaï et n'y était que depuis treize jours, lorsqu'il tomba victime du soupçon fanatique des habitants et de la brutalité de Mohamed-Chérif, alors chef de l'Etat; et Beurmann périt sur les frontières mêmes du pays, victime du fanatisme politique et religieux. Ainsi Wadaï n'avait été abordé en somme que par un Européen dont la fin malheureuse nous dérobait tous les résultats de ses expéditions.

Dar-For, connu de nom depuis quelques siècles, et si proche des états du Nil était resté cependant presque tout aussi inconnu. A la fin du siècle dernier, l'Anglais Browne, descendant par le nord, réussit à pénétrer dans le nord de cet empire jusqu'au Facher, capitale du pays et siège du gouvernement. Cependant il ne put contenter sa curiosité scientifique; les soupçons et la haine des habitants contre les étrangers le chassèrent aussitôt du pays. Il y a une quarantaine d'années, Cuny, médecin français, y entra par l'est et vécut quelque temps au Facher. Mais bientôt une

mort naturelle le frappa et nous priva également du fruit de ses observations. Si la route difficile qui relie Wadaï à la côte septentrionale de l'Afrique, à travers le désert, si le peu de temps depuis lequel ce chemin est fréquenté régulièrement semble nous expliquer comment cet état a pu se dérober si complètement jusqu'ici aux infatigables explorations des Européens, cela est plus difficile à expliquer pour le Dar-For.

Jusqu'au commencement de ce siècle, la puissance de cet état s'étendit jusqu'au Nil, et après même que Kordofan eut été conquis par l'Egypte, les pays du Nil se trouvèrent avec Dar-For en communication non interrompue. Néanmoins le fanatisme politique et religieux des habitants réussit à fermer presque hermétiquement le pays à toute tentative destinée à le faire mieux connaître. Grand est le nombre des voyageurs qui essayèrent d'y entrer par Kordofan, mais tous leurs efforts échouèrent contre la haine que les habitants portent aux étrangers.

Il faut pourtant essayer d'une façon quelconque de connaître ces pays du Soudan, d'en habituer les habitants à notre apparition, d'en obtenir le libre accès ; car s'il est vrai, d'une part, que le fanatisme religieux a quitté l'Europe et le nord de l'Afrique pour se réfugier dans les pays des nègres, et que sa propagation brutale et sanglante, ait élevé au sud une barrière difficile à franchir ou à renverser là où l'islam et le paganisme luttent l'un contre l'autre ; d'autre part, la force et l'organisation politique relativement avancée de ces pays offrent une base large et sûre qu'il faut absolument conquérir comme point de départ pour les explorations de l'Afrique équatoriale, afin de remplir peu à peu la grande tache blanche qui fait notre honte sur les cartes géographiques.

Messieurs, lorsqu'en 1869 je quittai Tripoli pour pousser par la route de Bornou au cœur de l'Afrique, c'est Wadaï surtout que j'avais en vue. Malgré ce qu'on fit pour m'en dissuader, contre l'avis même du plus expérimenté de nos voyageurs africains, Gerhard Rohlfs, qui avait aussi tenté inutilement l'accès du

pays, je restai l'œil dirigé vers le but que je m'étais proposé. Plus d'une fois je désespérai de pouvoir l'atteindre, mais à force de patience, je réussis enfin à traverser le pays, et de la sorte j'avais gagné la possibilité d'entrer dans le Dar-For qui du côté de l'est me serait resté fermé comme à tous mes prédécesseurs.

Maintenant les choses ont changé, les circonstances ont pris une autre tournure plus favorable. Renaissant de la cendre de tant de siècles, comme un merveilleux phénix, grâce à l'initiative de ses princes et surtout à celle du Vice-Roi actuel, l'Egypte s'est chargée de la tâche de réconcilier les principes immobiles de l'islam avec les exigences de la civilisation moderne. Elle s'est proposé de devenir un jour le centre florissant de la civilisation musulmane; et elle a la force et la volonté d'ouvrir à nos investigations scientifiques et à une communication avec les autres peuples, une grande partie de l'Afrique. Dans la vallée du Nil et sur la côte orientale s'étendant de la Méditerranée jusqu'à l'Equateur (les grands lacs du Nil et l'embouchure du Djuba) et absorbant peu à peu, comme il est dans la nature, les pays intermédiaires, elle a commencé à montrer à l'ouest aussi sa force expansive.

A peine avais-je réussi à quitter les frontières du Dar-For qu'éclata une catastrophe depuis longtemps prévue et que le pays tomba dans les mains du Vice-Roi.

Réjouissons-nous, de ce que cet ancien refuge du fanatisme, Dar-For, nous soit enfin ouvert. Sa conquête est le pas le plus considérable vers la propagation de la civilisation et de l'humanité parmi les peuples barbares et à demi-barbares de l'Afrique centrale qui ait encore été fait. Cette abolition de la traite des esclaves à laquelle le souverain égyptien travaillait avec tant de persévérance dans ses Etats et qui, par suite de la configuration peu favorable du pays, n'avait jamais pu être bien complète, cette abolition est maintenant réalisable et dans une dizaine d'années peut-être elle sera un fait accompli. Les pays qui fournissent le plus à l'importation des esclaves en Egypte sont Dar-For, Wadaï et Baghirmi. Dar-For est déjà partie intégrante du

royaume d'Égypte; Wadaï le deviendra bientôt ou sera tenu du moins dans une certaine dépendance, enfin Baghirmi est un état vassal du Wadaï.

Jamais pays du centre de l'Afrique n'ont éveillé en Europe un intérêt aussi immédiat et aussi général que le méritent, arrachés tout à coup à l'obscurité, Dar-For et Wadaï; et comme je suis le seul Européen qui les connaisse *de visu* et que je ne puis vous demander ce qu'il vous faudrait de temps et de patience pour me suivre dans le détail de mes voyages entiers, permettez-moi de vous donner une idée générale du pays qui était le plus inconnu jusqu'à présent et qui inspirait le plus de craintes à mon endroit; je veux dire Wadaï.

C'est à la fin de l'hiver de 1872 à 1873 que je pus enfin me mettre en route pour ce but principal de mes voyages. La guerre dans laquelle Mohamed-Ali, roi de ce pays, avait enveloppé Mohammedou, roi de Baghirmi, son voisin et vassal, était finie. L'auteur du conflit, après avoir prouvé sa force et son énergie, cherchait alors à montrer à ses voisins que des rapports de paix et de commerce ne lui seraient pas moins à cœur que la guerre et ses exercices.

Depuis que son père, Mohamed-Chérif, l'assassin de Vogel, avait fait irruption en Bornou pour y restaurer l'ancienne dynastie du pays et mettre prématurément fin à la dynastie des Kane-min, depuis ce temps-là avait régné entre les deux pays voisins une froideur presque hostile. Le roi de Wadaï, vainqueur alors, avait pris et détruit la capitale du pays et blessé ainsi de la façon la plus vive l'orgueil des gens de Bornou; d'autre part, c'est vrai, il n'avait point atteint son but et lors de son retour dans son pays, la maladie avait fait de cruels ravages parmi les siens, mais l'animosité restait. En outre, la route qui relie les centres des deux pays est longue, peu sûre, principalement entre le fleuve Chari et le lac Fittri, et exposée à des inondations pendant une partie de l'année. Bref, toute communication entre Wadaï et

Bornou était depuis longtemps à peu près nulle, ce qui plaisait assez au caractère renfermé des gens de Wadaï.

Cependant l'excellent Ali, aussi sensé qu'honnête et ayant les idées aussi larges que son père était brutal, perfide et étroit d'idées, tient à ouvrir son peuple et son pays à la civilisation, à gagner une bonne réputation à son gouvernement et à favoriser le commerce. Il a cherché à nouer avec Bornou de nouvelles relations de bon voisinage et a pris l'initiative en envoyant une ambassade amicale au cheik Omar, souverain de ce pays. Auparavant déjà, sur les excellents rapports que m'avaient fournis les marchands de la régence de Tripoli sur le caractère et le bon gouvernement du terrible roi de Wadaï, j'avais pris la ferme résolution de risquer un voyage dans ce pays, même sans permission et sans invitation spéciale du souverain. Mais jusque-là, le brave cheik Omar, dans sa bienveillance et dans le sentiment de la responsabilité qui lui incombait pour ma conservation, avait cru devoir refuser son assistance à mon projet.

Après les avances franches et amicales de son royal voisin, le cheik ne résista plus, et il ne s'agit plus pour moi que d'arriver jusqu'au souverain de Wadaï, en me faisant remarquer le moins possible en route. Chacun prédisait encore ma perte certaine, et les amis que je m'étais fait à Kouka parmi les Arabes et les gens du pays me considéraient comme un fou entêté, écervelé. Ils finirent même par insurger mes gens contre moi afin de me rendre, pour mon propre salut, le voyage impossible.

C'est alors qu'au mois de février 1873 parut un marchand du Nil, fonctionnaire du roi Ali, avec l'ordre d'acheter au marché de Kouka, toujours bien approvisionné, des produits des états Haoussa et spécialement des noix nommées gouro ou cola des pays du Niger qu'on n'exporte pas jusqu'à Wadaï et que le roi aime beaucoup. Je me fis recommander à cet homme par le cheik Omar, et bien qu'il ne fût pas bien ravi de cette responsabilité, il ne pouvait refuser, et nous partîmes le 1^{er} mars 1873.

Le chemin qui tourne autour du coin sud-ouest du lac de Tsad

reste jusque dans l'hiver impraticable ou du moins très difficile. Quoique dans cette latitude, la saison des pluies ne dure que de fin juin au commencement d'octobre, le Tsad n'atteint sa plus haute crue qu'en novembre, et ce n'est qu'alors que le pays qui entoure la partie sud-ouest du lac se couvre d'eau ; jusqu'en plein janvier, nombre de villages circonvoisins ne communiquent entre eux qu'au moyen de bateaux. Après même que les eaux se sont retirées, le terrain est difficilement praticable, surtout pour les chameaux. Quand on arrive au Chari, qu'on passe ordinairement à Goulfeï, on a fait le premier quart du chemin qui mène à Abeche, capitale de Wadaï ; c'est là, à un certain point de vue, la partie la plus commode de la route, à cause du grand nombre de localités, qui dispense presque complètement de prendre avec soi des provisions. D'autre part, c'est pour un considérable espace de l'année, la partie la plus malaisée, à cause de l'abondance des eaux. On a chaque jour des cours d'eau à passer, soit des rivières qui se jettent dans le lac Tsad, soit des bras du Chari ; parfois on peut passer à gué, parfois il faut employer d'autres moyens. Le passage est aisé quand le voyageur n'est pas encombré de trop de bagages, mais dans le cas contraire, il demande beaucoup de temps et de fatigue. Sur quelques rivières, on construit des moyens de transport à l'aide de deux grandes calebasses vidées et réunies par des perches. Le voyageur ôte ses vêtements qu'il dépose avec son menu bagage dans la large cavité des calebasses, s'assied lui-même à califourchon sur la perche, et les hommes qui le passent se mettent à la nage, poussant devant eux tout l'appareil jusqu'à l'autre bord. Si l'on prend quatre calebasses, qu'on les réunisse en long et en travers par des perches, cela non seulement à la partie inférieure qui plonge dans l'eau, mais aussi à la partie supérieure qui est hors de l'eau, on obtient ainsi une sorte de radeau grossier pouvant transporter des hommes et des bagages en quantité plus considérable. Sur d'autres cours d'eau, on se sert de constructions flottantes faites de branches d'arbres liées et d'un bois très léger, ce sont des radeaux plus sûrs

et plus spacieux. Mais le moyen de passage le plus grossier, le plus long et le plus malaisé, c'est celui où l'on se sert de pots d'argile cuite. Là, il faut employer un grand nombre de gens, diviser les effets en autant de différents ballots qu'on a de pots qui du reste ne sont, par leur perméabilité, pas même capables de préserver leur contenu de l'eau. Puis un homme se met derrière chaque pot et le pousse en nageant jusqu'à l'autre rive sans perdre l'occasion de faire main basse sur ce qu'il peut. Sur les fleuves d'une certaine importance, comme le Chari lui-même, il va sans dire qu'on fait usage de grandes barques.

Nous voici dans le pays habité par les Mékkari ou Kotoko, tribu parente des premiers maîtres de l'actuel Bornou. Cette tribu appartient à la grande famille des Massa, qui renferme, en outre, les habitants de Logon, les Mouzzego et les habitants des îles du lac Tsad, les Bouddouma et les Kouri. Ce sont des hommes noirs, souvent d'une belle stature, riches de muscles et d'embonpoint et laids de figure. Le reste de la population de Bornou les croit capables et les suspecte de sorcellerie. Nul ne doute qu'un grand nombre d'entre eux ne se métamorphosent chaque nuit en hyènes pour dévorer ensuite, de prédilection, la chair des morts. Leurs centres d'habitations se distinguent par des constructions presque exclusivement en argile. Les villes ont une enceinte de murailles hautes et massives, les maisons offrent un caractère architectural bien défini, elles sont propres et l'arrangement ne manque pas de confort.

Il faut sept jours pour arriver à Goulfeï et au Chari qui, dans sa hauteur moyenne, répond à peu près à l'Elbe pris dans son cours moyen. Le premier quart de la route est fait. C'en est la partie la plus difficile à passer, mais aussi la plus fertile et la plus belle. Point de montagnes pour embellir ou varier le paysage (dans tout le Bornou il n'y a pas une pierre), mais ce que l'eau et les arbres peuvent faire pour orner un pays se trouve là.

Généralement, sous ces latitudes où la saison des pluies ne

dure guère plus de trois mois et où avant même qu'elle soit finie, la végétation commence à s'éteindre, le pays tend à prendre le caractère d'une steppe qui n'est incomplètement interrompue que par une maigre végétation d'acacias ou de mimosas. Là, au contraire, l'œil jouit de la belle couronne du tamarin, des sycomores et des arbres touffus et ombreux, parents des figuiers. Et quelle vie règne dans ces bois luxuriants au bord de ces fleuves et de ces lacs ! Quelles bandes de canards, d'oies des espèces les plus diverses, de hérons, de grues et d'oiseaux aquatiques les plus variés ! Je n'ai jamais vu de tels troupeaux d'antilopes et de singes, tant de traces d'hyènes, de buffles et de sangliers que sur les bords du Tsad et de ses affluents.

Une fois le Chari passé, le pays se dépeuple et le paysage se simplifie de nouveau. On traverse les pâturages de quelques tribus Arabes, on touche le Bahar-el-Ghazal non loin de sa sortie du Tsad, et le septième jour, on achève le second quart du chemin en atteignant les hauteurs rocheuses qui séparent le vaste lac de Bornou de la petite lagune de Fittri. Cette lagune a deux journées de tour et se trouve au but de l'écoulement des eaux centrales de Wadaï. Sur ses bords se trouve le petit état de Fittri, reste infime du puissant empire des Baulala que Léon l'Africain vit au temps de sa splendeur.

Là règne le palmier doûm comme nulle part ailleurs. Ce petit état se compose d'une centaine de villages sur les bords des lacs ; le sol est argileux, très fertile, mais presque impraticable pendant la saison pluviale et infesté d'une incroyable quantité de mouches la nuit et de mouches le jour. Parmi ces dernières, une espèce nommée Ter est dangereuse pour les animaux domestiques. Le peu de chevaux des habitants sont tenus exclusivement dans les maisons ; les bêtes à cornes et les chameaux ne paissent que de nuit, et s'il faut les faire sortir dans la journée, on les protège par d'épaisses couvertures de paille tressée. L'antilope fuit ces bords, de sorte que le lion qui ne peut se passer d'eau et d'ombre,

manquant de nourriture, devient dangereux pour les hommes et les animaux domestiques.

Les maîtres du pays sont les Boulala, qui, d'origine arabe, ont été dans le cours des siècles, absorbés par les Kouka dans le territoire desquels, sur les rives du Batha, ils avaient d'abord fondé leur domination. Ils en ont pris la langue, se sont peu à peu identifiés avec eux physiquement et moralement et sont ainsi devenus les parents des Baghirmi, car presque toutes les tribus de la rive orientale du Chari jusqu'aux Sara et plus loin même offrent dans leur langue une parenté qu'on ne saurait méconnaître.

Le roi du petit empire de Fittri, vieillard bienveillant et instruit, dans le sens de l'islam, s'appelle Djourab, il réside à Yawa, près de l'embouchure du Batha, dans la lagune et est vassal du roi de Wadaï. Vous serez étonnés d'apprendre que, malgré la force insignifiante de cet état en comparaison du puissant empire de Wadaï, la signification historique des Boulala est tellement considérée que le rang personnel du vassal est supérieur à celui de son souverain. Quand les deux se rencontrent, c'est le roi de Wadaï qui descend le premier de cheval ; quand ils entrent dans une maison, c'est le vassal qui a le pas sur son maître. Ainsi, chez ces demi-barbares, la force ne fait pas tout, ils estiment le droit moral et la noblesse, de quelque nature qu'elle soit.

Le troisième quart du chemin conduit des élévations rocheuses indiquées plus haut, entre le lac de Tsad et celui de Fittri, suit la rive septentrionale de celui-ci, longe le Batha qui sert d'écoulement aux eaux centrales de Wadaï et aboutit à la première ville de cet empire proprement dite, à Mandeb. C'est là qu'était jadis la frontière du pays, avant que l'énergie des rois, surtout du roi actuel, eût donné à cet état l'étendue qu'il a aujourd'hui. L'eau manque de plus en plus, les puits deviennent plus rares et plus profonds, le paysage prend peu à peu le caractère des steppes, les arbres deviennent plus rabougris et moins variés. Seules, les rives du Batha sont une exception, car bien qu'à sec neuf mois de l'année, il contient dans son profond lit de sable et de gravier

une eau abondante. Aussi les villages deviennent-ils plus nombreux, mais ils n'égalent ceux de Bornou ni en nombre, ni en population.

Nous poursuivions notre route sans trêve ni relâche. J'étais forcé de me soumettre en quelque sorte aux conditions que me faisait mon guide. Je ne pouvais frayer que peu avec les habitants, qu'écrire en cachette au crayon. Sur le territoire de Fittri se trouvaient plusieurs chefs militaires du souverain avec leurs corps de troupes que nous évitions soigneusement. C'est que je les redoutais plus que le roi lui-même, je savais que c'était l'un d'entre eux qui avait assassiné l'excellent Moritz de Beurmann. Du reste, les villages me semblèrent plus faciles à passer que je n'avais cru. Sans jamais chercher à renier mon caractère de chrétien, que j'accentuais même souvent, j'étais généralement considéré comme un pèlerin arabe, un cheik, un descendant du Prophète.

Bien que le nom de chrétien *nsara* fût connu, on ne semblait cependant pas s'en faire une idée bien exacte ; on ne semblait pas comprendre qu'en dehors des païens et des mahométans, il existât encore d'autres gens.

Ainsi nous avions presque fait le dernier quart du chemin, et nous approchions d'Abeche, résidence du souverain et capitale du pays. Mon guide devenait de jour en jour plus inquiet. Il fit partir un courrier pour annoncer à son maître la nouvelle assez délicate de mon arrivée. Moi aussi, je devins plus silencieux et ne pus me défendre d'une certaine préoccupation. Ce n'est pas que je ne fusse sûr de l'honnêteté du roi Ali, mais le fanatisme religieux pouvait facilement le porter à la violence. C'est un des plus chauds adhérents de ces sectaires fanatiques qui s'appellent Senoussia, du nom de leur fondateur Senoussi, et qui ont pour centre religieux Djaherbab près de Siwa. Ils ont sous leur domination spirituelle toute la partie orientale du grand désert et jouissent d'une plus grande influence politique qu'un souverain quelconque de ces contrées si puissant qu'il soit. Leurs apôtres sont nom-

breux dans le Sezzan ; ils commencent à pénétrer par Ghat dans les pays des Touàregs ; ils sont établis à Kaouar, la grande Oasis Tibbne sur la route de Bornou ; ils gouvernent spirituellement les Teda, les Tibbous de Tebesti ; ils ont fondé des centres religieux parmi les Daza, les Tibbou du sud, en Bornou, et ils ont converti à l'islam les Bideyat au nord-est de Wadaï. Ils sont maîtres de la route de Benghazi à Wadaï, par Kouffara et Wanyanga où ils ont fondé des établissements, et, comme je l'ai déjà dit, leur chef Sidi Mahadi est lié au roi Ali par les relations les plus intimes. Or, il n'y a pas dans tout le monde islamitique d'ennemis plus fanatiques des chrétiens que ces Senoussia, et lors de mon voyage à Bornou, un de leurs missionnaires essayait de fanatiser les habitants pour me perdre, leur promettant en récompense les joies du paradis. Ce souvenir était encore trop frais dans ma mémoire pour ne pas me donner le droit d'avoir quelques appréhensions.

Nous étions à une journée d'Abeche, quand les craintes de mon guide devinrent si vives qu'il refusa d'aller plus loin : « Je ne » quitte pas ce puits d'un pas, me dit-il, un matin à sept heures » quand nous étions campés auprès, avant d'avoir reçu de mon » maître mon pardon pour avoir introduit dans le pays le premier » chrétien. Il en a dû recevoir la nouvelle hier. »

Je puis vous assurer, Messieurs, que cette matinée fut triste ; et comme à midi aucun messenger du roi n'était arrivé, ma suite ne fut pas des plus tranquilles, ni mes rêves des plus agréables. Enfin, à deux heures, parut un cavalier qui releva mon courage, en me remettant l'aman (sauf-conduit royal.) Mais il détruisit une partie de l'impression favorable qu'il avait produite sur moi, en me demandant de lui remettre sur l'ordre du roi, mes chevaux et mes armes à feu. Or, j'avais trois magnifiques chevaux ; je voulais faire présent de l'un au roi Ali, le deuxième devait être pour le roi de Dar-For, et le troisième était ma monture personnelle. Après de longues négociations, je me séparai des chevaux. Le messenger royal m'avait amené un cheval de selle du

pays pour mon usage. Mais je persistai dans mon refus de livrer les armes. Le messenger s'éloigna et nous le suivîmes lentement avec nos bêtes de somme. A minuit, nous atteignions la ville. La nuit fut affreuse. Comme un sinistre présage, d'épaisses nuées s'amoncelèrent sur nos têtes, et un orage éclata dans les premiers jours d'avril, c'est-à-dire plusieurs mois avant le commencement de la saison des pluies.

C'est le lendemain que mon sort devait se décider !

Le roi n'avait fait à mon égard aucun préparatif ; il ne m'avait pas offert le repas de l'hospitalité, ne m'avait envoyé aucun salut, et j'étais loin d'avoir le cœur léger, quand dans l'après-midi, je fus mandé à son palais. Mes gens silencieux me regardèrent aller d'un air qui me disait trop clairement combien ils étaient convaincus de m'avoir vu pour la dernière fois. Un page me conduisit en silence, me fit asseoir dans la cour d'entrée et alla m'annoncer au souverain. Bien des gens qui étaient là, attendant une audience, reculèrent avec horreur, évitant mon approche comme celle d'un pestiféré et personne ne me rendit mon salut. Le page revint bientôt, pour me mener à Sa Majesté. Il me fallut ramper sous un rideau de coton, produit très-grossier d'une manufacture du pays, et je me trouvai dans un espace découvert au fond duquel le redouté monarque était assis sur une natte commune en feuilles de doum, en simple chemise et en petit bonnet blanc. Je m'accroupis à l'entrée pour le saluer et, suivant l'usage, je lui souhaitai victoire et longue vie. Lui, d'un air affable, m'invita à m'asseoir tout près de lui. Comme je lui disais que je n'étais pas habitué à aller à quatre pattes, ainsi que le faisaient ses sujets, il ajouta que de telles marques de respect lui étaient non seulement indifférentes mais encore ennuyeuses, que c'était le peuple lui-même qui y restait attaché avec une opiniâtreté incroyable. Je m'assis donc vis-à-vis de lui, je regardai ses yeux intelligents et francs, sans être à vrai dire bienveillants, et je fus sûr de mon affaire. Il m'assura aussitôt de sa protection, parla de mes voyages qui lui étaient connus, de ma visite au roi de Baghirmi, son en-

nemi et me questionna très-simplement, mais non sans bon sens, sur la Turquie et les autres pays Européens. Cet entretien dura plus d'une heure, et c'est d'un tout autre air que sous la conduite d'un page, je fus ramené chez moi, où mes compagnons de voyage chez qui je demeurais et mes serviteurs m'accueillirent avec un étonnement non déguisé. J'avais apporté au roi une lettre de recommandation du cheik Omar de Bornou. Croyez-vous qu'il la prit ? « Une lettre du roi de Bornou, dit-il en substance, re-
» mise par toi ne peut que concerner sa personne et me prier de
» t'accorder, a cause de mon amitié pour lui, protection et sûreté.
» Est-ce que je ne sais pas comment j'ai à traiter des étrangers
» dans mon pays ? Si j'ai l'intention de te traiter honorablement,
» le ferai-je pour lui ou parce que je suis un homme de bonne
» foi ? Et si je voulais te faire périr, s'raient-ce les égards dus à
» un roi voisin qui m'en empêcheraient ? »

Outre le cheval de luxe, je lui avais fait cadeau d'une paire de pistolets d'arçon incrustés d'or et d'une lunette d'approche. Le lendemain, il me renvoya la lunette. Sur ma remontrance que c'était une honte de refuser un présent parce qu'il ne plaisait pas, il me répondit à peu près ceci :

« Premièrement, nous ne sommes pas dans ton pays, et il est
» juste que nous suivions ici les habitudes du mien. Secondement,
» je n'accepte des présents que quand ils me plaisent, car ma di-
» gnité exige que je fasse à mon tour des présents d'une plus
» haute valeur, et je considère tous ces présents en général
» comme une façon de spéculer sur ma générosité ou comme
» échange de cadeau avantageux pour celui qui m'en donne, cela
» me donne bien le droit de choisir ce qui me plaît. »

Je ne vous cite cet exemple que pour vous donner une idée de sa manière logique et pratique de raisonner. C'est ainsi que je l'ai toujours trouvé, et je le voyais souvent, car mon destin m'ayant retenu là de longs mois, le roi réclamait ma visite tous les trois ou quatre jours.

Entre les pays du Soudan, Wadaï a été le dernier à devenir

puissance musulmane. Il y a huit cents ans que Bornou fut transformé par l'islam en un état fortement organisé; Baghirmi a embrassé cette religion, il y a un peu plus de trois cents ans; Dar-For forme depuis environ quatre siècles un Empire centralisé; Wadaï, au contraire, n'entre dans l'histoire de peuples de ces contrées que vers le milieu du XVII^e siècle par Abd-el-Kerim, descendant des Abassides, qui mit fin à la domination des Tundjer et à leur débile organisation de tribu et de commune. Quand croula à Bagdad la dynastie des Abassides, quelques-uns des derniers membres de la famille vinrent en Egypte, et dans une vie errante et agitée, ils remontèrent le Nil, et traversant le Dar-For vinrent se fixer en Wadaï.

La dynastie d'Abd-el-Kerim est encore aujourd'hui au pouvoir; elle se compose de douze princes y compris le roi Ali. Le père de ce monarque s'appelait Mohamed-Chérif, et pendant les vingt-six années de son gouvernement, il se rendit tristement célèbre dans le nord et au centre de l'Afrique par son injustice, sa cruauté et sa haine des étrangers et de la civilisation. Bon nombre d'Arabes et notre infortuné compatriote Vogel en furent victimes. Son fils, le roi actuel, règne depuis 1858, et pour un pays comme celui-là, c'est un aussi excellent prince que son père était un monstre. Il est énergique, juste quoique obstiné et d'une implacable sévérité. Il est fier, belliqueux et ambitieux dans le bon sens du mot.

Si l'on se sentait tenté de donner à sa sévérité le nom de cruauté, car les exécutions, les oreilles, les nez, les mains et les pieds coupés ne sont pas choses rares, il faudrait tenir compte du caractère du peuple qu'il gouverne, pour le juger avec équité. La plupart des gens de Wadaï sont d'une arrogance indomptable, barbares, brutaux, entêtés, querelleurs, méchants, sans intelligence pour les arts et l'industrie, et par-dessus le marché, ivrognes. Dans l'ivresse éclate toute la sauvagerie, la brutalité de leur caractère. A Abeche, pour ainsi dire sous les yeux du roi, il ne se passe pas de semaine que quelques personnes ne perden

la vie par suite de querelles amenées par l'ivresse ou la jalousie. Il n'y a pas encore longtemps qu'un étranger ne pouvait sortir de chez lui, passé trois ou quatre heures de l'après-midi, de crainte de rencontrer des gens ivres toujours prêts à mettre à la main un couteau et à en faire usage avec une prédilection toute particulière contre les étrangers. Un jour, pendant mon séjour à Abeche, comme les hauts fonctionnaires de la cour étaient à boire de la bière sur la place du palais, il s'éleva entre eux une rixe dans laquelle huit personnes laissèrent la vie, entr'autres le premier eunuque, un des plus hauts fonctionnaires du pays. Une autre fois, appelé en ma qualité de médecin à donner mes soins à la victime d'un semblable accident, je l'entendis, peu d'instants avant sa mort, dire à ses parents qu'il voyait affligés : « Pourquoi » pleurez-vous donc ? Est-ce que je ne meurs pas de la mort d'un » fiancé ? Ne devriez-vous pas être heureux que je ne sois pas » condamné à mourir vulgairement de maladie ? » Avec de pareilles gens, il faut une sévérité implacable, un gouvernement de sang et de fer, et tel est en effet celui du roi Ali.

Pour moi, ce prince a toujours été un protecteur sûr, un hôte plein de bonté, une société intelligente et un conseiller prudent.

Dans une seule occasion, il a peut-être manqué de sincérité envers moi. C'est lorsque, un peu avant mon départ de Wadaï, réunissant tout mon courage, sourd aux conseils et à la volonté formelle de mes amis, je voulus m'acquitter d'une des principales tâches dont l'accomplissement m'avait appelé à Wadaï ; avoir un entretien et des explications sur les barbaries dont le Dr Vogel avait été victime et demander la restitution des papiers qu'on pouvait avoir de lui. Je lui dis qu'en Europe nous savions exactement depuis longtemps, quand et comment notre frère Abd-el-Wahad était mort. Mes compatriotes ayant appris par mes rapports quel excellent prince il était lui, Ali, le priaient de faire chercher les papiers écrits de la main du défunt et de me les délivrer, car on avait coutume dans nos pays de conserver de tels papiers avec une piété religieuse. On espérait fermement dans mon pays que lui,

étant un prince juste, et le fait s'étant passé alors qu'il était jeune et éloigné de la capitale, notre prière serait exaucée. Le temps était venu avec l'oubli et les pensées de vengeance, aussi opposées à notre religion qu'étrangères à notre caractère, s'évanouissaient sitôt que nous voyons le droit et la justice prendre la place de la violence et de l'injustice. A ces observations, Ali commença par feindre une ignorance complète de l'affaire ; puis, quand il vit que j'en connaissais les lamentables détails, il resta plongé dans une rêverie pleine de confusion, et promit enfin de faire chercher et de me faire livrer ce qui se trouverait. Plus tard, quand je lui rappelai sa promesse, il me dit qu'on n'avait rien trouvé. Je crois qu'il est fort possible que les papiers soient là, car dans ces pays, on détruit rarement quelque chose d'écrit. Cependant je le remerciai et je le priai de diriger pour l'avenir son attention sur cette affaire. En jugeant ce fait qui est peut-être un manque de sincérité, il faut considérer que le roi Ali avait nié officiellement qu'il eût connaissance de l'affaire, et que maintenant, honteux de la lâche trahison de son père, il voudrait à tout prix la laisser ou la donner à l'oubli.

Nul des souverains de Wadaï n'a autant accru et fortifié cet empire que le roi Ali.

A l'origine, Wadaï avait pour frontières naturelles : au Nord le désert ; à l'Ouest le lac Fittri ; au Sud le fleuve des Salamat ; à l'Est le Dar-For et les affluents du Baḥar-el-Salamat, qui coulent vers le Sud. Le Wadaï proprement dit occupe sur le 13° parallèle environ 4 degrés de longitude et au méridien d'Abeche (environ 21°,30'0" latitude de Greenwich), à peu près 3° 1/2 de latitude. Cependant le territoire n'est pas bien arrondi ; la superficie totale devrait arriver à près de trois mille milles carrés.

Aujourd'hui le roi Ali commande encore au Nord à une partie des tribus des Dazu, aux Wanga et à la moitié des Bideyat, dans le désert. Il a soumis à son influence une partie de Kanem et du Baḥar-el-Gazab et tout Baghirmi à l'Ouest ; et vers le Sud, au-delà du Baḥar-el-Salamat, il a incorporé à son empire toute

l'étendue de Rounga et de Kouti, jusqu'aux tribus du Dar-Banda semblables à la race des Nyam-Nyam.

Ainsi l'empire s'est accru de plus du double en étendue bien que la population ne soit nullement augmentée en proportion.

En général, dans les pays orientaux du Soudan, on peut accepter une moyenne de population de mille habitants par mille (allemand) carré. Ce chiffre est peut-être exact pour Dar-For ; pour Bornou, il est évidemment trop faible, et pour Wadaï probablement trop fort. Dans un travail qui a duré des mois, je me suis donné la peine de noter pour le Wadaï proprement dit, le nom et la population approximative de chaque village, de chaque tribu et de chaque pays. Si je tiens compte de ce qu'un grand nombre a évidemment dû m'échapper, j'arrive à un chiffre approximatif de deux millions et demi d'habitants. Dans cette évaluation, j'ai compté environ 150 feux par village et sept âmes par feu ; ce qui certes n'est pas trop peu.

Le pays monte graduellement de l'Ouest à l'Est ; à l'Ouest il s'élève de 800 à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; à l'Est il atteint une hauteur de 1500 à 2000 pieds. Le Nord-Est, l'Est et le centre sont assez montagneux et donnent naissance au fleuve Batha et au petit fleuve Betcha (diminutif de Batha) qui, réunis au centre du pays, comme nous l'avons dit plus haut, se jettent dans le lac Fittri, de même que le Chavi se jette dans le lac Tsad. Je fais ici remarquer que les noms de lacs et de fleuves, dans ce pays-là, ne sont jamais qu'une dénomination générale. Batha, dans la langue de Wadaï ; Tsad et Chavi dans les dialectes des Kotoko ; Ba, dans la langue de Baghirmi ; Fittri dans la langue des Kouka et des Boulâla ne sont que des termes généraux pour désigner des masses d'eau.

Batha et Betcha sont à sec neuf mois de l'année ; la saison des pluies dure, comme nous l'avons dit, de fin juin au commencement d'octobre. Mais, çà et là, dans leurs lits de sable et de gravier se maintiennent de petites nappes d'eau constantes, et à une profondeur peu considérable se trouve partout une eau abondante.

Le fleuve des Salamat, au Sud de l'empire, sert de déversoir aux monts de Marra dont il recueille les cours d'eau du versant occidental et du versant septentrional. Lui non plus n'a pas de courant permanent, mais il est plus riche d'eau et aussi plus vaste que le Batha. La plus grande partie s'en perd au Sud-Ouest de l'empire de Wadaï, dans différents lacs peu profonds dont le plus important, le Iro, a, me dit-on, une journée et demie de tour. Le reste va rejoindre un bras du Chavi, connu sous le nom de Batchikam.

Le Nord du pays n'est pas bien fertile. Le terrain est souvent rocheux, maigre et manque d'eau, çà et là. Mais l'Est est le centre qui, à côté des montagnes, ont, en prédominance, un terrain léger, sablonneux et beaucoup d'eau, se prêtent merveilleusement à la culture du doukhn (*penicillaria*).

Le terrain argileux et gras du Sud produit de riches moissons de dourra (sorghum) et de maïs. En outre, on cultive partout les noix de terre (arachis et voandzeia), le coton, le tabac et çà et là l'indigo.

Au Nord, il y a beaucoup d'autruches; les pays situés sur le Bahar des Salamat et au Sud de ce fleuve fournissent une grande provision d'ivoire. Au centre du pays, surtout sur les rives du Batha et du Betcha, le rhinocéros à deux cornes se trouve plus fréquemment que dans toutes les contrées que j'ai visitées. Les girafes et les buffles peuplent le Sud, assez pauvre d'habitants, et partout abondent les antilopes.

Entre les animaux domestiques prospèrent les bêtes à cornes, la race ovine, et dans le Nord, sur les confins du désert, les chameaux. Ces animaux coûtent presque moins qu'en Bornou. Un bœuf de somme ne dépasse guère trois thalers, une vache ne va jamais au-dessus de deux thalers, et un gros mouton rarement au-delà d'un. Les chameaux qui sont bien meilleurs que ceux de Bornou ne coûtent pourtant ici que la moitié de leur prix dans le pays voisin, c'est-à-dire de six à douze thalers. Les chevaux seuls sont tout aussi rares que laids et chers. Cependant,

peu à peu il s'est formé une race de pays, supérieure à la qualité de Bornou en solidité, en sobriété, en utilité.

La population se divise en différents groupes. Le principal est celui des Maba qui comprend ce qu'on appelle les tribus nobles ; réunis par le même dialecte, la même histoire et les mêmes caractères physiques et moraux, ce sont à proprement dire les maîtres et les représentants de Wadaï ; leurs femmes seules peuvent enfanter des rois ; on parle du pays de Wadaï comme du Dar-Maba, de même que la langue de Wadaï s'appelle Bora-Mabang. Les Maba habitent une partie du nord et du centre du pays. Leur teint tient le milieu entre le bronze foncé que les Arabes de ces pays appellent verdâtre et le gris noir. C'est aussi la couleur des tribus qui ont avec eux une parenté de langue, c'est-à-dire des Kondongo, des Kaihemere, des Kadjakse, des Fala et des Kadjanga, qui habitent au centre et au sud. Le teint du reste des habitants de la périphérie du pays, tient le milieu entre le gris et le noir ; beaucoup d'entre eux sont méprisés et considérés presque comme des esclaves, tels sont les Moubi, les Masmadje, les Dadjo et les Abou-Telfan.

Les Arabes sont plus nombreux à Wadaï qu'en Bornou. Ils sont ou pâtres de chameaux comme au Nord, ou pâtres de bestiaux comme au Sud. Ils se sont conservés en partie sans se mêler à la population, et alors leur teint est resté clair ; d'autres se sont mêlés plus ou moins aux indigènes et aux esclaves et offrent alors les nuances les plus variées du teint.

Chose singulière ! malgré l'origine arabe de la famille régnante, cette partie de la population est assez méprisée en Wadaï. Il n'y a pas longtemps qu'un Arabe ne pouvait entrer dans la capitale qu'après avoir ôté ses sandales et en chemise usée. L'orgueil, l'arrogance des Maba veut tout faire rentrer dans la poussière autour d'eux.

Et cependant, cet orgueil, cette arrogance des hommes de la classe supérieure envers leurs compatriotes et les étrangers n'a d'égale que leur bassesse, leur servilité à l'égard du souverain

héréditaire. Vous serez étonnés, Messieurs, d'apprendre quelle cour compliquée, quel cérémonial assujettissant, quelle imposante hiérarchie a pu se développer chez ces demi-barbares. Le gouvernement est naturellement absolu, et quoique ce ne soit pas impunément que le roi viole la rigueur des vieilles coutumes qui ont acquis la force coercitive des lois. Le successeur légitime au trône est le fils aîné du feu roi, né d'une mère appartenant aux tribus nobles. Il faut qu'il soit en pleine possession de tous ses sens, au moins quand il arrive au pouvoir ; il ne doit avoir aucun vice physique qui puisse frapper les yeux. Il faut qu'il renonce à la merissa (c'est la bière du pays) et qu'il prenne ses repas seul. Ces repas ne se composent point comme ceux du peuple de la dure bouillie de penicillaria, il n'y entre que le froment et le riz. De même qu'il mange seul, il doit aussi coucher seul. Sa dignité rend désirable qu'il connaisse les Ecritures, bien que ce ne soit pas indispensable. Enfin, il ne doit pas rétracter sa parole, même quand il a reconnu son erreur.

L'eau que boit le roi est apportée dans des cruches complètement cousues dans une étoffe afin que nul regard mauvais ne les frappe ; la fontaine où on la puise est également entourée d'étoffe. Les femmes et les filles qui servent de porteuses d'eau sont escortées par des eunuques, et malheur au passant qui ne se prosterne pas et ne reste pas le visage détourné jusqu'à ce que le convoi soit passé ! A l'entrée du palais du roi, les porteuses mettent sur l'épaule les cruches que jusque-là elles avaient portées sur la tête, et les gens de l'escorte se mettent à nu le bras droit et l'épaule droite. Cette dernière coutume est obligatoire à tout homme, sans distinction de rang, sitôt qu'il met le pied sur la place du palais désigné sous le nom de Tacher.

Le jour de l'avènement au trône ou mieux au pouvoir, les grands se rassemblent dans l'intérieur du palais royal. Là, dans une cour ouverte, s'élève une haute estrade de terre glaise couverte et à laquelle aboutissent plusieurs marches. Sur ce tapis, le nouveau roi s'assied, et le chef des docteurs du pays, des oulemas,

lui entoure d'un turban sa tête déjà coiffée d'un turban tunisien ; puis il dépose devant lui les insignes royaux et les armes royales. Les insignes consistent en trois plumeaux en plumes d'autruche qui sont portés devant le roi comme des étendards nommés Riehs, les grandes caisses de l'Etat nommées Nehas, uu éventail de plumes d'autruche ou Nefada, parasol royal de soie rouge, jaune ou verte ; personne dans le pays n'ayant le droit de se servir d'un parasol ; enfin en un Coran de famille.

Pendant cette cérémonie, après laquelle les grands dignitaires rendent hommage à leur nouveau souverain et appellent sur sa tête la bénédiction divine, l'orateur du roi appelé Khoechm-el-Kellem ou organe de la parole, parcourt la capitale et, dans un discours émaillé d'images poétiques, annonce aux habitants le changement de gouvernement,

Puis le souverain doit rester au palais toute une semaine à l'exception du vendredi où il se rend à la mosquée. Pendant ce temps-là, il dispose des hautes charges de la cour et de l'Etat, institue ou révoque les fonctionnaires et fait tous les changements de personnes qu'il juge à propos. Quand la résidence était à Wara, le roi se rendait ensuite pour sept jours sur le mont Thoreya où étaient conservées les caisses royales. Au bout de ce temps-là, il devait, au lieu de sépulture héréditaire, Toumang, immoler en l'honneur de ses ancêtres cent bêtes à cornes, cent chameaux et cent brebis dont la chair était ensuite distribuée aux habitants situés dans le ressort de la ville. Alors apparaissent les députations des tribus et des pays pour lui apporter leurs hommages et leurs félicitations. Sous la conduite de leur Malek, elles lui remettent le salam ou présent de salutation, consistant en quatre mesures de doukhn par homme. L'orateur du roi qui doit être un fakir (savant) accompli, leur sert alors d'introducteur et déploie son esprit et son talent poétique en flagellant dans de petites rimes aisées les faiblesses des tribus et de leurs chefs.

Ensuite vient le défilé du harem paternel, renfermant plusieurs centaines de Habbaba ou femmes et de Fellaguine ou servantes.

Les femmes qui ont eu des enfants du feu roi restent, les autres sont conduites par détachements de vingt à trente à la mosquée, où les docteurs se choisissent parmi elles des femmes. Celles qui ne trouvent pas d'amateurs retournent à la maison paternelle. Les servantes qui ne sont pas mariées sont de la même façon exposées dans la mosquée, et si elles ne trouvent pas d'amateurs, elles retournent tout simplement chez elles. Si le feu roi a été le père du nouveau, celui-ci renvoie autant que possible du palais tout le personnel féminin, de peur de prendre goût peut-être pour une femme qui a pu avoir les faveurs de son père. Mais si le prédécesseur du roi en était le frère, le roi choisit dans celles qu'il a sous la main, celles qui lui plaisent, établit les filles du défunt quand elles sont nubiles ou les prend dans sa famille quand ce sont des enfants. Par contre, les fils nés de femmes nobles de Wadaï doivent perdre la vue. Cette opération est exécutée par le chef des forgerons qui leur passe un fer rouge devant la cornée de l'œil. Cette coutume cruelle ne date que du commencement de ce siècle.

Puis arrivent encore des messagers des pays tributaires, de Baghirmi, de Fittri, de Fansa, de Soula, de Rounga, apportant au roi leurs hommages et les présents d'usage des rois vassaux. Les empires voisins, Dar-For et Bornou, lui envoient aussi des ambassadeurs pour le féliciter et lui remettre les présents d'usage ; un cheval, un sabre, un chapelet et un vêtement d'honneur. Enfin quand le nouveau souverain a envoyé à la Mecque, et s'il est possible aussi à Constantinople, un présent d'hommage qui, selon la coutume consiste en eunuques, alors il peut être considéré comme installé.

Les serviteurs de la famille royale se composent de deux amines, sortes de valets de chambre intimes ; l'un né libre et l'autre esclave, et d'un employé qui porte le titre d'Aguid-Guerri et qui est grand messager. L'amine de naissance libre a la surveillance d'une partie du trésor royal qu'il garde dans sa maison, de plus, il est chef des marchands. L'autre amine a sous sa garde la plus grande

partie du trésor et les provisions de toutes sortes qui se trouvent dans le pays du roi. Il apporte au prince l'eau de toilette et les mets. Enfin l'Aguid-Guerri a la garde du peu de livres et de papiers du roi. Il est grand messenger et chef des pages royaux. Ceux-ci, dans les cas ordinaires, servent de messagers ; et, à cause de la rapidité avec laquelle ils doivent accomplir leur emploi, ils portent le titre de Touïras, c'est-à-dire oiseaux. Les plus hauts fonctionnaires de la cour même, les conseillers intimes du roi sont deux Kamkolak Tangnakalak. De ces deux mots, le premier Kamkolak signifie vieil homme, c'est-à-dire grand homme ; le second Tangnakalak composé de Tangde, c'est-à-dire maison et Kalak, ou garçon, signifie par conséquent en mot à mot avec le premier : le grand fonctionnaire de la maison. Outre les fonctions de conseillers et d'intermédiaires occupées par ces hommes, ils ont avec deux Kamkolak Tangnakalak de second degré et avec deux docteurs l'administration de la justice dans les affaires insignifiantes et dans les cas criminels de peu d'importance.

Le matin, au lever du soleil, apparaissent les deux Kamkolak et toutes les personnes qui ont leur entrée à la cour ; s'ils n'ont pas d'autre devoir à remplir dans la demeure du roi, ils font présenter par les Touïras, ou pages, leur salut du matin à Sa Majesté, et sont ensuite ou appelés auprès du roi ou renvoyés chez eux à leurs devoirs. S'ils sont admis, ils s'agenouillent avant d'entrer, rampent à quatre pattes sous la première portière et se trouvent ainsi dans le Mahkama, endroit où est le roi. Là ils se tiennent à distance respectueuse, plus ou moins rapprochée, suivant leur dignité. Autrefois, ils devaient après cela pencher le haut du corps de côté et toucher le sol alternativement de l'une et de l'autre tempe, d'abord à droite, puis à gauche. Ali, l'audacieux novateur, a aboli cette coutume, non sans mécontenter gravement ses sujets. Aujourd'hui, on reste simplement à genoux, le haut du corps penché en avant, les yeux fixés à terre pour ne pas être ébloui par la majesté de la force royale, et frappant l'une contre l'autre les paumes des mains en appelant sur l'auguste

maître une longue vie, le bonheur, la paix et la victoire. Ceci se passe dans la partie du palais qu'on peut appeler publique et qui se trouve dans le voisinage immédiat des appartements privés du roi.

A côté de cette partie s'en trouve une autre très considérable, très étendue : c'est le harem ou les appartements des femmes, habités par les épouses du roi et ses servantes. A Wadaï, comme dans les autres états du Soudan, le nombre en est très grand. Des centaines de femmes, pêle-mêle, libres et esclaves, peuplent les palais royaux. La loi de l'Islam qui ne permet que quatre femmes légitimes est une chimère pour les rois du Soudan. Chez mon ami, Abou-Sekin, roi détrôné de Baghirmi, qui pourtant n'errait qu'en fugitif avec son camp de guerre, j'ai compté encore un jour 150 veuves de son père. Plusieurs d'entre elles étaient encore jeunes et belles et, par le manque général d'hommes, suite de la guerre, elles me firent à moi, chrétien, les propositions de mariage les plus séduisantes.

Les femmes du roi proprement dites portent en Wadaï le titre de « Habbaba » c'est-à-dire bien-aimées. Elles ont au-dessus d'elles deux Grandes-Habbaba qui surveillent tout le harem, tiennent le roi au courant de l'état de santé des femmes et de la postérité qu'il peut attendre ou qu'on vient de lui donner. De plus, toutes les semaines, elles reçoivent les céréales destinées aux femmes et celles mises en réserves pour les hôtes que le roi peut recevoir, et tous les mois, elles reçoivent les provisions de riz, de beurre, de miel, de froment et de sel. Aux trois grandes fêtes mahométanes, à la fin de Ramadhan, à la fête de Pâques et à l'anniversaire de la naissance du Prophète, on distribue dans le harem des vêtements, des bijoux, des bois de senteur, des essences et de l'huile. Les servantes du harem et en général du palais ne sont jamais prises dans les tribus nobles de Wadaï ; ce sont des esclaves ou des femmes plus ou moins méprisées des Kouka, des Masmadje, des Moubi, des Birgid, etc.

Les eunuques forment naturellement une partie intégrante du

harem ; il y en a de 40 à 50 dans le palais , amenées pour la plupart de Baghirmi. Cependant on en fait encore dans le pays , mais seulement , à la suite de condamnations , comme châtiment. Dans le nombre , quelques-uns sont astreints au service et à la surveillance des femmes ; quelques autres sont chef administratifs et militaires ; souvent même ils se distinguent par leurs qualités guerrières. Ainsi l'Aguid (chef) des Salamat (tribu d'Arabes au Sud du pays) , qui occupe un des postes militaires les plus importants , est toujours un eunuque.

Dans une autre partie du palais , non moins étendue , se trouvent les écuries. A leur tête sont les grands écuyers qui portent le titre de Djerma , dont deux du premier et deux du second degré. La cavalerie du roi leur appartient en grande partie ; il n'est pas rare , du moins , qu'ils aient chez eux des centaines de bons chevaux. Les Djerma ne sont pas seulement des écuyers , mais des chefs militaires , des fonctionnaires administratifs. Des deux grands écuyers de premier degré , l'un est toujours de naissance libre et , si cela se peut , oncle maternel du roi ; l'autre est esclave. Ce sont les Djerma qui séjournent actuellement à la cour et qui tiennent au roi l'étrier , la bride et le cheval quand il monte en selle. Les valets d'écurie s'appellent Korayat , il y en a plusieurs centaines ; ils forment en même temps une garde du corps. C'est là la cour proprement dite , celle qui fait le service personnel du roi et celui du palais. L'administration et le gouvernement du pays sont entre les mains des Kemakel , des Agade (pluriel de Aguide) et d'autres dignitaires dont nous allons parler dans un instant.

Tout l'empire se divise pratiquement en : Dar-Tourlalou , province du Nord ; Dar-Tourloutou , province du Sud ; Dar-Tolouk , province de l'Est ; comprenant seulement les districts de la frontière du côté de Dar-For ; Dar-Loulouk , province de l'Ouest ; Dar-Kadro , district des montagnes au Sud-Ouest du pays ; Dar-el-Bahor , c'est-à-dire les pays riverains du fleuve des Salamat , et Dar-Djouagerlang , pays des païens , au fond du Sud. Les hauts fonctionnaires administratifs ne correspondent pas bien exactement

à cette division territoriale. Ils portent le titre de Kemakel (voyez plus haut le titre de Kamkolak) et il y en a quatre :

K. Tourtalou, haut fonctionnaire de la province du Nord ;

K. Tourloulou, haut fonctionnaire de la province du Sud ;

K. Bilakguinneq gouverne le centre de l'empire et les environs de la résidence. Son territoire ne correspond par conséquent pas précisément à la division en provinces indiquées plus haut ;

K. Zyoudi administre l'Ouest du Wadaï primitif proprement dit.

Les Kemakel ont l'administration et la justice, ils décident même dans les questions de vie et de mort. Mais différentes classes d'individus échappent à leur puissance ; les nomades, les forgerons soumis à l'autorité de celui qu'on appelle le roi des forgerons ; les personnes de sang royal dont les affaires ressortent directement du roi, les personnes de leur propre famille et les meurtriers. Les Kemakel parcourent leurs provinces pour rendre la justice, surveiller l'administration et recueillir leurs revenus. De chaque localité de leur province, ils reçoivent une charge de charmeau de grains, un vêtement, une bête à cornes et un mouton. C'est ce qu'on appelle Ada-Malhuma ou impôt ordinaire. Dans chaque lieu où ils s'arrêtent pour quelque temps, ils reçoivent le Dhifa ou présent d'hospitalité, variant suivant l'importance du village.

Un personnage moins considérable, à qui cependant l'étiquette en mainte occasion donne le pas, c'est le roi des forgerons, Sultan El-Haddad, ombre de roi, avec les emblèmes de cette dignité, mais sans pouvoir réel. Ses femmes portent le nom de Habbaba comme celles du roi ; ses filles ont le nom de princesses, Meïram, lui-même peut paraître devant le roi en burnous, la tête couverte et s'asseoir devant lui sur un tapis.

Il a sous son administration absolue et sous sa juridiction les forgerons de tout le pays ; il rase toutes les semaines la tête du roi, prépare pour l'enterrement les corps des souverains défunts ; il est une espèce de médecin attaché à toute la maison royale et a même accès dans le harem ; il doit avoir une éducation religieuse très-

complète, et à l'avènement du souverain, il ôte la vue aux frères, aux neveux et aux cousins que le maître lui désigne à cet effet. Cette autorité particulière, instituée par les forgerons, s'explique par la position sociale de ceux-ci. En Dar-For, en Baghirmi, en Bornou et dans toutes les tribus des Tibbous, de même qu'en Wadaï, le forgeron est le paria de la société. Le métier passe de père en fils, leurs familles se marient entre elles. Personne ne partage son repas avec un forgeron, et ce nom seul est une injure qui ne peut se laver que dans le sang. On n'a pas encore pu trouver de raison bien précise d'une coutume si répandue.

Dans la hiérarchie des fonctionnaires suivent maintenant les Agade (au singulier Aguide); ce sont les gens les plus importants du pays. Quelques-uns d'entre eux sont esclaves, d'autres de naissance libre, plusieurs sont eunuques. A l'origine, ils étaient chefs de tribus arabes, maintenant ils sont encore chefs des tribus et des pays où ils ont l'administration et la justice, mais sans décider sur la question de vie et de mort. Comme leurs pays sont épars dans les provinces, ils partagent avec les Kemekel l'autorité et les revenus; cependant il y a beaucoup de localités où l'Aguide seul commande.

La grande importance des Agade vient de leur qualité de chefs militaires. Ce sont eux qui commandent les expéditions guerrières, les chasses d'esclaves et qui font les levées d'hommes. Leurs recettes, surtout chez les tribus nomades, sont très considérables. Les Agades les plus marquants sont : l'Aguide Er-Ibah, qui commande dans les districts des frontières de l'Est; les Agade de Mahamid, Salamat, Raschid, Djaatena, toutes grandes tribus arabes, ils sont certes plus puissants que les Kemalek. Leur nombre peut s'élever en tout à une quarantaine.

A peu près sur le même rang que les Agade se trouvent les deux grands écuyers (Djerma) qui, ainsi qu'on l'a dit, n'ont pas seulement à faire dans les écuries, mais qui ont au fond de l'Ouest de grands districts administratifs (Baghirmi, Kanem, Bahar et Gasal). L'homme le plus puissant de l'empire après

le roi Ali est, en ce moment, le Djerma-Abu-Djebrin, son oncle maternel.

Après les Djerma, viennent seize Terraguine (au singulier Tourguenak) ; quatre d'entre eux sont chefs des personnes de sang royal, sur lesquelles ils exercent une autorité sévère ; agents de police du roi et bourreaux pour les personnes haut placées, quatre autres commandent la garde du corps proprement dite du roi, les Ozban.

Cette garde de mille hommes environ ne donne pas dans les batailles, mais reste autour du roi pour le couvrir de ses boucliers de fer. Le reste des Terraguine remplit un office semblable auprès des Kemalek qui imitent, chacun dans son entourage, la composition de la cour du roi.

Un personnage singulier dont les fonctions sont souvent assez lucratives, c'est celui qu'on appelle Fatachi, mot à mot « chercheur ». C'est lui qui, dans tout le pays recherche la merissa, bière du pays, défendue par l'Islam, mais qu'on peut boire quand même. Il a des agents de tous les côtés, parcourt toutes les provinces aussi inaperçu que possible, et où il trouve de la merissa quelque part, il casse les cruches destinées à sa fabrication et a le droit de raser la tête de la maîtresse de la maison. Mais ordinairement le Fatachi ne cherche point à déraciner le vice, mais en substituant prudemment l'amende aux punitions mentionnées, il se contente d'augmenter ses propres biens.

Ensuite viennent dans la hiérarchie, les Moulouk (pluriel de Malek), chefs des tribus sédentaires, qui dépendent des Kemakel, ou plutôt des Agade, surveillent l'administration en l'absence de ceux-ci et sont responsables de l'ordre public.

Il y en a un grand nombre, soit libres-nés, soit esclaves. Sous leur autorité, fonctionnent les maires de communes et de villages, qui ont le titre de Mandjak ; en dehors d'eux, les fonctionnaires suprêmes, les Kemalek ou les Agade, établissent ordinairement aussi dans les communes leurs représentants personnels qui, sous le titre de « Sed-el-Zereba, » jouissent de plus d'autorité que les Mandjah.

Un personnage éminent encore parmi les Moulouk est le « Song malek , » le malek de la poste, le receveur des impôts royaux en céréales. Il reçoit l'impôt nommé « Salam , » qui consiste en deux moudd ou mesures (l'ancien modius des temps du Prophète), par feu, et prélève à la fin de Ramadhan (mois de jeûne) l'impôt appelé « fottera » c'est-à-dire un moudd par tête et enfin la dime nommée « Zakka. »

Hors ces revenus réguliers en grains qui proviennent de tout le pays, le roi reçoit des tribus et des districts, selon la nature du sol et selon l'occupation des habitants : du riz des Tundjer au Dar-Zyoud ; du coton de presque tout le territoire de l'Etat ; des poissons ; des localités situées sur le Bathe et sur le fleuve des Salamat ; du miel du Midi de l'empire ; en ivoire, chaque troisième année, 100 à 150 quintaux ; des habitants de Dar-el-Bahor des esclaves dont les tribus sur les frontières du Sud et du Sud-Ouest doivent fournir tous les trois ans quelques milliers ; en chameaux, chaque troisième année à peu près 5000 ; presque exclusivement des Arabes du Nord ; des bêtes à cornes dont l'impôt se paie tous les trois ans, peut-être 10,000, des Arabes éleveurs de bœufs, des chevaux ; on retire de même, chaque troisième année, tous les étalons qui ne sont pas indispensables au maintien de la race.

Le Dar-Zyoud fournit encore des nattes et des peaux ; les districts de l'Est doivent envoyer des perches, des lances et des tentes, et dix œufs de pintade par tête d'homme ; les Darmout, tribu dispersée, méprisée, qui se donnent à cette spécialité, paient leurs impôts en cruches (pour l'eau, pour le miel, etc.) ; les pâtres des bêtes à cornes ont à fournir le beurre, jusqu'à mille cruches par tribu. Les Mahamid apportent le sel du désert, car Wadaï est aussi pauvre de ce précieux produit que tous les Etats soudaniens.

Enfin un impôt extraordinaire sous le nom de « Divan » pèse sur quelques tribus qui, à différentes époques de la dynastie, se sont rendues coupables de séditions, et se paie avec les produits qui distinguent leurs districts.

La justice est administrée par le Kadhi, des Kemakel et le roi. Le Kadhi juge tout ce qui est du ressort du droit religieux, les autres dans les provinces, avec la restriction mentionnée plus haut, et le roi, dans la capitale.

Les jugements des Kemakel sont sans appel. Le vol, même avec effraction, attire une première fois une amende; en cas de récidive, la mort. Le brigandage, le vol à main armée demandent la mort. La calomnie, l'adultère, la rixe avec effusion de sang sont punis d'une amende.

Une condamnation à mort prononcée par le Kamkolak est mise à exécution par les Kabartou, classe méprisée de musiciens et de bourreaux, au moyen de bâtons ferrés.

La juridiction du roi s'étend sur tous les membres de la famille royale, sur tous ceux qui appartiennent aux familles des Kemakel et sur les meurtriers. Ces derniers reconnus coupables sont remis à la famille de la victime, ou par le Sultan, et dans ce cas on lui pardonne ordinairement à cause de l'intervention du roi, ou par le conseil des Oulemas, et alors il doit payer le crime par son sang ou par le « Dhié, » rançon qui consiste en 100 chameaux ou 100 têtes de bestiaux.

Le roi, autrefois, tenait une cour de justice publique tous les vendredis, au Tacher, place du palais, et pour tous les jours, le tribunal nommé Tacher, dont j'ai fait mention plus haut, fonctionnait sous la surveillance du roi. Maintenant ce dernier seul est en activité en rapportant toutefois les cas difficiles et importants au maître.

Les condamnations à mort prononcées par le roi sont mises à exécution par un Tourguenak et ses gens ou par les Kabartou ou par les esclaves royaux.

La mort par les bâtons ferrés des Kabartou convient aux crimes qui ont été commis publiquement et dont l'opinion publique réclame la vengeance. Notre infortuné compatriote, Edouard Vogel, succomba à ce genre de mort.

On pend les voleurs en cas de récidive; les esclaves du roi les

La mort par fusillade est aux réservées hommes haut placés qui se sont rendus coupables d'un crime pour ainsi dire public ; ordinairement les esclaves du roi les exécutent sous les yeux de leur maître.

Les criminels politiques sont mis à mort par la torsion du cou ou par la strangulation ; un Tourguenak en est l'exécuteur.

Les rebelles, les régicides et les personnes coupables de haute trahison sont condamnés quelquefois au supplice du pal ou à être précipités dans un puits étroit, hérissé de glaives et de couteaux ou à avoir les membres coupés successivement ; l'exécution en revient aux esclaves du roi.

Le roi, comme maître absolu du pays, est naturellement aussi chef suprême dans la guerre, quoique sa personne doive rester loin de la mêlée.

Comme tout le reste, l'art de la guerre obéit aussi à des règles immobiles d'une coutume séculaire. Dans ce pays-là, tout homme adulte est, en cas de besoin, soldat, et il le sera jusqu'à une vieillesse avancée, car chacun possède une lance, deux ou trois javelots, un long couteau attaché à l'avant-bras, un poignard fixé au-dessus du coude ; beaucoup d'entre eux ont des armes de jet et tous savent se servir de leurs armes. Les soldats, dans le sens que nous donnons à ce mot, n'existent pas.

Des fusils arabes, à pierre, dont il y a quelques milliers dans le pays, sont introduits par les marchands et pèlerins de Berghazi, Tripoli, Djedda, Souakin. On les préfère de beaucoup aux mauvais fusils à percussion que les marchands du Nil importent de l'Égypte. Ils se trouvent presque exclusivement dans les mains des esclaves et des employés du roi.

Beaucoup d'entre eux-ci possèdent aussi la carabine tromblon à bouche large qu'on trouve encore suspendue aux selles des grands du pays, qui n'aiment pas moins le long et large glaive et ne dédaignent pas le bâton ferré.

Les contingents des tribus et des districts demandés en cas de guerre varient beaucoup pour le nombre, suivant le pays contre

lequel l'expédition est dirigée. La force la plus imposante se déploie contre le Dar-For, puisque la partie peuplée du pays se trouve très près de la frontière, tandis que dans une guerre dans l'Ouest, les frontières de l'Est ne doivent pas être dégarnies. Les tribus nomades, dont les territoires se trouvent très loin du centre de l'empire, comme les Mahamid, les Ouled-Rachid, les Salamat, n'envoient que des contingents très faibles où que la guerre ait lieu.

En Wadaï, comme dans tous les Etats soudaniens, on attache la plus grande importance à la cavalerie. La race chevaline n'y prospère cependant pas. A force d'importations de Bornou et des pays du Nil, on a réussi à en créer une, acclimatée, qui n'est pas belle, il est vrai, mais qui est très utile. Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, les chevaux de Wadaï se distinguent par leur résistance aux fatigues, leur sobriété, leur tempérament. En cas de guerre, le Sultan peut mettre en campagne environ 5000 chevaux, dont le tiers, hommes et chevaux, est pourvu de cuirasses en ouate. Beaucoup de cavaliers sont encore munis de cottes de mailles.

L'ordre de bataille est fixé une fois pour toutes. L'armée se compose du centre, au fond duquel se tient le roi, et des deux ailes que les Kemakel et les Agade forment avec leurs esclaves, leurs clients et les contingents des provinces et des tribus qui sont soumises à leur administration.

A la tête du centre se tient l'Aguid ou chef de l'avant-garde. Il est suivi des esclaves du roi armés de fusils, des dignitaires religieux, les Oulemas, et des conseillers intimes, Kemakel, Tangnakalak, du roi avec leurs gens. Viennent ensuite les soldats nommés « Delula » qui ouvrent la route au roi. Ils sont munis du bâton bifurqué pour retenir les branches d'arbre qui pendent sur sa route et d'une hache pour faire, en cas de besoin, un chemin par les taillis, et armés du glaive et du couteau. Ils sont suivis des Korayat, palefreniers du roi; celui-ci entouré des Suled-el-Derrega, enfants des boucliers, qui forment la vraie garde du

corps et doivent couvrir le roi de leurs boucliers de fer. Derrière le roi se tiennent les Touïras, pages, la plupart montés à cheval et munis de cuirasses. Après eux viennent les autres dignitaires de la couronne : le Sultan El-Haddad, roi des forgerons, les eunuques, la reine-mère « Momo », la « Meïram principale, » chef des princesses avec leurs gens, et enfin l'Aguid Mogene, commandant de l'arrière-garde.

Les Kemakel, les Agade, les Djerma, etc., se distribuent sur les deux ailes. Chaque chef, chaque tribu, chaque district a sa place fixée, connue, à gauche ou à droite, et chaque chef, hors les contingents des provinces, des districts, des tribus de son administration, dispose des cavaliers et des fantassins qui lui appartiennent personnellement.

Du centre, d'abord, ne participent à la bataille que les esclaves du roi, armés de fusils, au moment du danger menaçant naturellement tout l'entourage du prince. La bataille paraissant perdue, les gardes du corps continuent un combat désespéré, et le roi lui-même descend de cheval, fait étendre par terre le tapis royal, s'y assied et attend en silence et avec dignité le sort que l'ennemi victorieux lui réserve. La fuite est une honte impossible pour les rois de Wadaï.

Descendant de la vie de la cour et du gouvernement en paix et en guerre dans la sphère de la commune et de la famille, nous trouverons partout la même réglementation par les anciennes coutumes. Entrons dans un village et examinons les deux :

Les habitations sont formées de huttes en paille ou en tiges de dourra ; les maisons construites en terre ne se trouvent que dans la capitale ou à Numro, ville des marchands.

Les huttes se rapprochent plus de la forme conique que celles de Bornou qui ont souvent la forme d'une cloche. Mais elles ne sont ni belles, ni solides ; les tribus idolâtres de Baghirmi dépassent en cet art beaucoup les gens de Wadaï.

Dans l'intérieur des huttes, nous trouvons d'abord le lit, un banc simple couvert d'une natte tressée en feuilles de palmier

doum ; ensuite les cruches gigantesques en terre glaise séchées au soleil qui servent à la conservation des grains, tellement grandes qu'on les fabrique d'abord pour construire seulement après et au-dessus d'elles, les huttes ; ensuite des cruches en argile cuite à large bouche pour y mettre la provision d'eau ; de semblables à la bouche étroite pour faire bouillir le mets principal et cuire la viande ; des coupes et des écuelles pour boire et pour manger, en écorce de calebasse ou en bois teint en noir, et enfin de grands paniers à formes assez jolies pour mettre d'autres objets.

Les habitations plus grandes sont entourées d'une zeriba, haie en broussailles, et contiennent plusieurs huttes d'hospitalité pour les étrangers, tandis que les gens sans beaucoup de moyens se mettent d'accord avec leurs voisins à cet effet.

Les villages quelque peu considérables contiennent trois huttes publiques ; l'une pour les vieux, au-delà de la cinquantaine ; l'autre pour les hommes de 26 à 50 ans ; la troisième pour les écoliers et les tout jeunes gens.

La population mâle passe toute la journée dans ses huttes, s'il n'y pas d'empêchement extraordinaire. Les travaux ordinaires se font là, les conseils s'y tiennent ; là on prend ses repas, on jase, on s'amuse.

Le chez soi n'existe pour l'homme que dans la nuit ; manger seul dans sa demeure serait une grande honte, et les jeunes gens non mariés n'aiment même pas à y dormir.

Si les villages ne sont pas assez grands et riches pour se donner le luxe des trois huttes décrites, ils en construisent du moins une qui sert de mosquée, d'école et d'auberge pour les voyageurs. À côté d'elle, en ce cas, se trouve une large toiture sous l'ombre de laquelle les hommes de tout âge passent la journée en filant du coton, en cousant, en tissant, principales occupations des hommes en dehors des travaux de l'agriculture.

Les habitations privées appartiennent plutôt aux femmes ; comme en effet, en cas de divorce, ce n'est pas la femme divorcée qui s'en va, mais l'homme qui ramasse son petit bagage et disparaît

du toit conjugal; coutume qui est du reste naturelle, puisque l'homme a ordinairement encore d'autres femmes et peut se retirer chez une d'elles, tandis que la femme serait sans abri, si elle n'a pas de parents au village.

La femme reste toute la journée à la maison, s'il n'y a pas de travaux d'agriculture à faire; elle tresse des nattes, fait de la farine au moyen de deux pierres, prépare les repas et ne quitte la maison que pour chercher du bois et de l'eau.

Dans la saison des travaux qui ont rapport à l'agriculture, toutes les autres occupations restent en arrière. Mari et femme labourent en commun leurs champs respectifs, alternant par journées; car les champs des deux sont séparés, la séparation des biens étant en tout une règle générale. Après la récolte, le mari est obligé de donner à sa femme 12 ouïba (chaque ouïba contient 8 moudd, mesure expliquée plus haut) de sa récolte; s'il en a plusieurs, il doit à chacune 6 ouïba. Par contre, le mari a le droit de recourir à la provision de céréales de sa femme, quand la sienne est épuisée.

En outre de cette obligation vis-à-vis de sa femme, il faut que le mari lui donne tous les ans un habillement complet qui se compose d'un châle pour entourer ses hanches, d'un semblable enveloppant les épaules et la tête et d'une peau de chèvre qui ne se porte que pendant les jours de la menstruation.

Aux enfants nouveaux nés, on rase la tête à partir du septième jour en répétant l'opération périodiquement.

Aux petites filles on laisse pousser les cheveux après deux ans, tandis que, à partir de cette époque, on ménage aux garçons l'ornement d'une touffe au sommet de la tête.

On allaite les petits enfants durant deux ans. Les mères les portent sur le dos au moyen d'une peau de chèvre attachée autour de la taille et aux épaules, tandis que les femmes de Bornou portent les petits enfants à califourchon sur la hanche.

A l'âge de deux mois, les enfants femelles commencent à s'exercer dans l'art de rester assis, pour empêcher une taille trop élancée,

comme on dit ; tandis que les mâles commencent à cultiver ces exercices à l'âge de quatre mois. On leur soutient la tête avec un large collier de cuir.

Ordinairement, à l'âge de huit mois, les enfants commencent à se servir de leurs extrémités inférieures pour la locomotion.

La circoncision des garçons a lieu à l'âge de huit à douze ans environ ; les filles sont soumises, âgées d'à peu près douze ans, à une semblable opération.

Aussitôt que les garçons fréquentent l'école, ils s'éloignent de l'éducation et de la maison paternelles et sont soumis presque entièrement à l'autorité du maître d'école.

Jusqu'à l'âge de six à huit ans, les enfants des deux sexes se promènent entièrement nus. Ensuite les garçons sont habillés d'une espèce de chemise large ; beaucoup plus tard, ils reçoivent un large pantalon ; le dernier vêtement qu'ils n'ont pas toujours l'occasion de recevoir regarde les pieds et consiste ordinairement en sandales, plus rarement en souliers rouges, faits de peaux de chèvres et importés de Baghirmi et de Bornou. La tête reste nue, on la rase, s'il se peut, une fois par semaine. Les étudiants et les jeunes gens qu'on nomme « Afrit » et qui font un métier de vagabondage sont une exception à cette règle. La tête couverte par un petit bonnet en coton blanc est permise aux lettrés (cheikh religieux), aux pèlerins et aux vieillards. Les étrangers arabes ou du nord et quelquefois les employés de la cour adoptent le bonnet rouge de Tunis.

La barbe est, comme chez la plupart des nègres, médiocrement développée, mais on en porte, à l'exception de la moustache, autant que la nature le permet. Comme ornements, les hommes aiment à porter aux doigts des bagues d'argent, et au-dessus du coude des anneaux en ivoire, en corne, en argile, en pierre. Mais chaque homme adulte se procure l'ornement principal d'un Wadaïen, le « doum », c'est-à-dire une protubérance entre l'oreille et la nuque, une de chaque côté, produite par l'application réitérée de ventou-

ses et qui est regardée comme un signe de sens guerrier et de courage.

Les petites filles portent d'abord une ceinture en cuir souvent ornée de coquillages du nom de « Kaouri », dont les nombreuses franges sur le devant forment une espèce de tablier. Plus tard, on leur met une ceinture de pudeur qui consiste dans une bande en coton de la longueur de plusieurs mètres et de la largeur d'une main et dont le milieu se trouve entre les jambes, couvrant les parties sexuelles. On la maintient en place par un lien tout étroit autour des hanches ; ses extrémités, tombant devant et derrière, traînent par terre et balaient le sol comme les robes de nos dames.

A cette époque, les petites filles aiment à se parer de grands anneaux d'oreilles ornés de petits morceaux de corail ; de différentes décorations de cheveux en cuir ou en coquillages ; de bracelets en ivoire, corne, kharbit (corne de rhinocéros), peau d'hippopotame ; d'anneaux au-dessus de la cheville, en argent ou en cuivre.

Ce n'est qu'après être devenues « Chomasia », c'est-à-dire après avoir atteint une hauteur de cinq palmes, qu'elles reçoivent, en dehors de la ceinture de pudeur, une espèce de vêtement. Celui-ci consiste dans un morceau de cotonnade long environ de 8 pieds et large de 2, ayant au milieu un trou assez large pour passer la tête. Une moitié couvre la partie antérieure du corps, l'autre la partie postérieure ; des deux côtés, ce vêtement est ouvert.

A cette époque, les jeunes filles tiennent à ce qu'on leur perfore l'aile droite du nez pour y porter l'inévitable cylindre de corail, et aspirent à la ceinture des femmes, principal instrument de coquetterie en Wadaï. Aucune femme, ni riche ni pauvre, ne croit pouvoir s'en passer. Cette ceinture forme un bourrelet épais autour des hanches ; elle est, suivant la fortune des femmes qui la portent sous leurs vêtements, garnie de perles ou de grains de corail, qui souvent valent jusqu'à 40 ou 50 roupies.

Avec cet attirail, les jeunes filles cessent d'être enfants. Elles

quittent la ceinture de pudeur et le vêtement primitif ouvert des deux côtés et s'habillent comme les femmes avec deux châles, l'un autour des hanches, l'autre autour des épaules, mais sans oublier la ceinture des femmes nommée « Khadiour ». Alors aussi elles adoptent la coiffure des femmes. On leur arrange les cheveux en tresses innombrables de l'épaisseur d'un tuyau de plume de corbeau, tout autour de la tête. Les femmes mariées les laissent tomber en guise de voile sur la figure, tandis que les jeunes filles les retiennent de façon que la figure reste libre. Des anneaux et des croissants en argent ornés de corail forment les différentes décorations de la coiffure, et d'une pâte composée d'argile rouge, de beurre, de mahleb, etc., on fait un embellissement aussi bien qu'un parfum recherché.

Enfin les lèvres et les gencives sont traitées selon les idées de beauté et de coquetterie qui règnent en Wadaï.

La Wadaïenne se crible la muqueuse des lèvres et des gencives de petites blessures faites avec les épines des acacias et frotte les fraîches blessures avec de la limaille de fer pour obtenir une belle couleur grise. La gencive est soumise au même traitement douloureux ; soigneusement frottée comme les lèvres ou avec de la bile bovine, elle acquiert une couleur aussi recherchée.

En tout, les femmes de Wadaï attachent une attention toute particulière à la toilette de la bouche. On les voit toujours se promener dans les rues, leur brosse à dents entre les lèvres. Celle-ci consiste en un cylindre en bois de souak (*Salvadora persica*) dont un bout est effilé et dont elles font fréquemment usage, même en public. Ce bois, outre son effet mécanique, a encore l'avantage de parfumer l'haleine.

Les relations entre les deux sexes sont fréquentes et sans gêne. Tous les jours, les jeunes gens du même âge se réunissent sur la place publique pour jouer et danser ; des fautes de moralité en sont quelquefois les conséquences naturelles. Les fruits de ces fautes appartiennent de droit à la surveillance directe des chefs suprêmes de l'administration et deviennent ses serviteurs, presque ses

esclaves, sa propriété. Des liaisons légitimes s'entretiennent avec une jeune fille, avec le consentement de sa mère sous forme de visites nocturnes comme dans quelques parties de l'Allemagne et de la Suisse. Le jeune homme arrive, on annonce sa présence du dehors, par le salut d'usage ; la mère apparaît, reconnaît le visiteur, appelle sa fille et se retire discrètement, tandis que les amants échangent leurs tendresses. Si les parents sont contraires à cette liaison et au mariage, les amoureux ont quelquefois recours à l'enlèvement, mais dans ce cas il faut chercher vite à atteindre le Toumang, cimetière des rois de Wadaï à Wara. L'employé qui en a la surveillance a le droit, selon une ancienne coutume, de les unir et de les envoyer dans leur village avec le certificat de leur mariage accompli par son intervention.

Les frais de fiançailles et de mariage sont ordinairement à la charge du fiancé. Il fournit les bestiaux à tuer pour la célébration de ces fêtes ; donne à sa fiancée une dot, sous forme d'esclaves ou de vaches, qui correspond à leur position sociale ; fait cadeau à son beau-père d'un vêtement d'honneur ; à sa belle-mère d'une vache à lait avec son veau, et aux plus proches parents de la fiancée qui sont plus âgés qu'elle, d'objets moins considérables. Les plus proches parents fournissent habituellement à la jeune femme ses ornements, ses bijoux.

Enfin, au jour du mariage, le jeune homme dépose chez son beau-père le « hakk-el-fœrdj », c'est-à-dire droit du lit, sous forme d'esclaves, de chevaux, de vaches, etc., selon sa fortune. S'il ne trouve pas ce qu'il a attendu, il ne cache pas sa découverte désagréable, mais avoue publiquement être trompé en établissant un signe conventionnel de la honte de sa jeune femme devant la porte, non seulement si le beau-père ne rend pas ses dépôts, mais encore s'il n'achète pas son silence par des sacrifices matériels.

Dans la classe moyenne de la société, le couple reste quelque temps dans la demeure de la belle-mère, mais les relations avec elle sont très-restreintes. Un homme, par exemple, ne mange

pas devant sa belle-mère, comme celle-ci ne le fait pas devant lui, et il observe la même réserve devant son beau-père pour quelques années. Sa femme ne mange jamais pendant toute sa vie ni devant son beau-père, ni devant sa belle-mère, ni devant les beaux-frères ou les belles-sœurs qui sont plus âgés qu'elle-même. Non seulement la femme ne mange jamais devant son mari, mais elle ne mange pas même à sa proximité pour qu'il ne puisse entendre le bruit de la mastication.

On n'aime pas que les enfants mangent avec le père, dans le plat ; cela les gêne, les rend orgueilleux.

Les relations sociales superficielles sont réglées très sévèrement, et les exigences de la politesse impérieusement fixées. Si l'on rencontre quelqu'un de connaissance, on lui tend la main en lui demandant comment il se porte, comment il a passé la nuit ou la chaleur de la journée, selon l'heure où on le voit. Si l'on rencontre un inconnu, on lève la main jusqu'à la verticale, on lui souhaite la paix et on s'en va. Si l'on trouve un certain nombre de personnes ensemble, on s'accroupit aussi un instant en s'informant de leur santé en général et on continue son chemin. A la rencontre d'un homme et d'une femme, celle-ci s'arrête à une distance d'à peu près vingt pas, détourne sa figure et attend à genoux ou profondément inclinée jusqu'à ce que l'homme soit passé aussi loin. Devant un homme assis, une femme ne peut passer debout ; elle doit se mettre à genoux et continuer son chemin dans cette position. De même, personne ne peut s'éloigner d'une compagnie de personnes plus âgées sans faire usage des genoux, comme organe de locomotion. Ce n'est qu'après être hors de leur cercle qu'on se lève pour continuer son chemin. Les enfants ne saluent jamais leurs parents, si ce n'est quand ceux-ci reviennent d'un voyage. En ce cas, le fils s'incline devant son père et la fille se met à genoux, tandis que le père leur met la main droite sur l'épaule gauche, sans prononcer souvent la moindre parole de salutation.

Dans un pays où la vie publique est aussi compliquée, les relations sociales aussi péniblement réglées, et où des habitudes domes-

tiques d'une délicatesse presque outrée ont pu ainsi se développer, on croirait que les arts et les métiers, le commerce et les idées eussent dû recevoir un développement proportionné. Mais sous ces rapports les habitants de Wadaï occupent une place assez infime. Quelle différence entre eux et les gens de Baghirmi, de Bornou et des Etats Haoussa à ce point de vue ! Vis-à-vis des belles manufactures en coton aussi solides que jolies et richement ornées que les Haoussa et les habitants de Bornou savent faire ; de leurs tannages de cuir de chèvre, en bleu, noir, rouge et jaune ; vis-à-vis de l'habileté et du goût que quelques tribus de Bornou et de Dar-For déploient en fabriquant des paniers, des chapeaux, des nattes, des plats ; que savent faire les habitants de Wadaï ? Leurs vêtements fabriqués et cousus dans le pays sont grossiers au-dessus de toute description et sans aucun ornement.

Si quelqu'un, en Wadaï, désire avoir une hutte en paille ou tiges de dourra jolie et solide, il faut qu'il s'adresse à un homme de Baghirmi ou de Bornou. S'il aime à se vêtir mieux que la masse, il achète aux manufactures des Haoussa et de Bornou ; s'il cherche à faire coudre convenablement une étoffe européenne, il a recours à des voisins occidentaux. Les sandales et les souliers de sa propre fabrication sont grossiers, ses selles peu commodes ; ses nattes, ses paniers, laids et pas même solides.

Le roi Ali, après la guerre de Baghirmi, ramena environ 12,000 prisonniers de guerre en Wadaï, principalement dans une vue civilisatrice. Parmi eux, les libres-nés qui s'entendaient à un métier devaient prendre domicile dans la capitale Abeche ; les autres recevaient des terrains à cultiver, et bientôt leurs villages se distinguaient parmi ceux des Wadaïens par l'élégance, la solidité et la propreté des habitations et par la meilleure culture des champs.

Les avantages du commerce sont les seuls bienfaits de la civilisation que le roi Ali a réussi à faire accepter par son peuple, dans une certaine mesure. Il est vrai que le commerce aussi est

principalement dans les mains des étrangers, mais enfin il dépasse momentanément celui des pays voisins quoique ceux-ci soient plus riches en produits que Wadaï. Il s'étend jusqu'à présent presque exclusivement sur les plumes d'autruche, l'ivoire et les esclaves, et aboutit à Tripoli, à Benghazi et au Caire. Pour Tripoli, on n'exporte plus d'esclaves; par la route du désert, soit pour Benghazi, soit pour le Caire, on expédie très peu d'ivoire à cause de la difficulté et des frais de transport; par la route qui mène aux pays du Nil par Dar-For, on dirige les trois articles mentionnés, une petite quantité de tamarin et d'autres articles d'une aussi mince importance.

En plumes d'autruche, Wadaï est plus riche que les pays voisins, Dar-For et Bornou, quoique leur qualité ne soit pas la meilleure. Il y a à peu près 20 ans, on pouvait acheter toute une peau d'autruche, qui contient environ une livre de plumes blanches et trois de noires, pour une valeur de 5 francs. Actuellement, il est vrai, la concurrence lui donne un prix de 200 francs.

Tandis que dans le Dar-For proprement dit il y a probablement plus d'éléphants, Wadaï possède une belle source d'ivoire dans les contrées de Bahar-el-Salamat et dans le Kouli, partie méridionale du Dar-Bounga; le quintal d'ivoire peut s'acheter par des verroteries et des cotonnades européennes dont la valeur n'excède pas 50 francs.

Les esclaves enfin abondent en Wadaï par suite de la prédilection du roi pour la guerre qu'il cherche à maintenir et à nourrir aussi chez son peuple. Du produit des chasses d'esclaves, le roi reçoit un nombre fixé; du surplus, la moitié appartient au chef de l'expédition, la moitié aux chasseurs. Les chameaux et les bêtes à cornes sont distribués de la même façon; celui qui les prend en délivre la moitié au commandant et garde l'autre pour lui. Quant aux chevaux, les juments appartiennent à ceux qui les ont prises; les étalons sont tous pour le roi. Du menu bétail, ni le roi ni le commandant ne réclament rien.

Les commerçants sont en plus grand nombre des Djellaba ou

marchands du Nil ; les habitants de l'oasis de Djeba, qui sont tous négociants et connus sous le nom de Modjabra, sont encore assez nombreux, mais ne disposent pas de capitaux considérables ; dans les derniers temps, depuis que le commerce de Bornou avec les pays de la Méditerranée s'est considérablement affaibli, les négociants de Tripoli ont commencé à visiter Wadaï et disposent d'assez de moyens. L'article qui prédomine dans l'importation est ce qu'on appelle « Makla-Tromba », pièce de coton de qualité assez mauvaise, longue de presque 20 mètres et large d'environ 60 centimètres, qui représente pour ainsi dire le « thaler ». On en achète au Caire deux pour le thaler autrichien de Marie-Thérèse. Celui aussi qu'on nomme au Soudan Abou-Teïr peut avoir cours, mais avec une perte notable. En dehors de la Makla-Tromba, on importe du drap, de la soie, des cotonnades d'une qualité meilleure, de l'ambre, du corail, des verroteries, etc.

Ce commerce, pour ainsi-dire « en gros », se fait dans la capitale Abeche et dans la ville des marchands (*Numrs*) ; du reste, dans tout le pays, il n'y a de marchés publics qu'en trois ou quatre endroits. Mais des personnes entreprenantes qui se sont familiarisées depuis longtemps avec le pays et ses habitants, et parmi les Djellaba, il y a beaucoup d'hommes courageux et entreprenants, vont aux frontières septentrionale et occidentale de l'Etat, pour y chercher des plumes d'autruche et au fleuve des Salamat, et en Koutr pour y acheter de l'ivoire et trouvent ces articles de première main, mais ce n'est pas sans danger ; il faut qu'on connaisse bien le pays et ses habitants. La Makla-Tromba se divise en bandes de coton provenant de manufactures très-grossières du pays, qui sont nommées « Tokaki » (au singulier Tokia), longues d'environ 2 mètres $1/2$, larges de 0 50-c.; 10 Tokaki font une Makla-Tromba.

La toute petite monnaie est représentée en cas de besoin par des feuilles de papier à écrire ou par des verroteries. En Bornou, du moins dans les villes ou aux marchés plus fréquentés, l'échange est plus commode.

Le thaler autrichien de Marie-Thérèse est la monnaie officielle qui se divise en coquillages nommés Kaouri (*cypreaca moneta*) dont, suivant le change, il contient 120-180 Rottel. En considérant que chaque Rottel se compose de 32 Kaouri et que par conséquent on reçoit environ 5,000 petits coquillages pour un thaler, on doit avouer qu'il n'est pas bien commode ni de transporter, ni de compter cette petite monnaie ; mais, par contre, on a le grand avantage d'avoir une monnaie extrêmement minime, indispensable pour les pauvres et pour l'achat de petites quantités.

En somme, Wadaï est d'un côté, il est vrai, moins favorisé par la nature que ses voisins Dar-For et surtout Bornou, mais aussi, de l'autre, moins exploité. Les contrées au-delà de ses frontières méridionales jusqu'au 5° degré L. N. et où jusque-là des relations superficielles existent, ont sous ce rapport un caractère tout à fait primitif.

S'il est vrai que mon brave protecteur le roi Ali s'est laissé induire à favoriser ou à secourir dans l'Etat voisin le parti qui se remue encore de temps en temps et cherche à maintenir et à fomenter parmi le For un esprit de rébellion contre la domination égyptienne, l'autonomie, l'indépendance de Wadaï sera compromise ; sinon la conquête, mais une position tributaire vis-à-vis de l'Egypte en résulterait.

Pour le présent, le Khédive ne retirerait pas de grands avantages matériels de telles conquêtes.

Les routes sont longues, pénibles et dangereuses ; les produits du Soudan, en grande partie, ne compensent pas leur transport coûteux en argent et en temps. Mais, dans l'avenir, quand le Khédive, avec l'activité et l'énergie incroyable qui le distinguent, et avec son savoir-faire, aura créé des moyens de communication plus faciles, plus rapides et moins coûteux, alors aussi la récompense matérielle ne manquera pas. Alors les peaux, la cire, le tamarin, l'huile de l'arbre au beurre, de l'élaïs et de l'arachis, le coton, l'indigo, la gomme, etc., fourniront des articles de commerce profitables.

Nous autres Européens, nous nous intéressons d'abord à l'ouverture définitive de ces pays, à la conquête d'une base sûre pour les efforts de l'humanité et de la science de ce côté, à l'affaiblissement du fanatisme islamitique de l'Afrique centrale qui en sera la suite nécessaire, et surtout à la suppression de l'esclavage qui s'en suivra de plus en plus.

Je m'arrête en exprimant chaleureusement l'espoir que la Providence permettra au Prince généreux, intelligent et énergique qui règne en Egypte, encore pour de longues années, de remplir sa mission civilisatrice en Afrique.



NOTES
SUR
LE PAYS DE HARRAR

PAR
MOHAMMED MOKTAR
Chef d'escadron d'état-major général égyptien.

PAYS D'ISSA

Quand on quitte le port de *Zeyla* en se dirigeant vers *Harrar*, on traverse d'abord la contrée des *Somalis*. Cette contrée est en grande partie formée de ce que l'on appelait anciennement le pays d'*Adel* ; elle est habitée par les tribus suivantes : les *Danakils*, les *Swlad-Aly* (dont le nom a évidemment formé celui d'*Adel*), par les *Issa*, et enfin par les *Gadibourssis*.

Les *Danakils*, les *Ade-Aly* ou bien les *Awlad-Aly* occupent la partie nord-est de ce territoire ; depuis *Tajurah* jusqu'à la frontière du royaume de *Chooa*.

Les gens d'*Issa* habitent la partie est et nord-ouest de ce même territoire, enfin les *Gadibourssis* en occupent la partie est, sud et sud-ouest.

Comme dans notre expédition nous n'avons eu qu'à traverser le pays des *Issa* et que je tiens à ne donner que des détails parfaitement exacts, je ne m'occuperai que de cette dernière contrée.

Le pays d'*Issa* s'étend depuis *Warabli guirabe*, à 7 milles à l'ouest de *Zeyla*, jusqu'à *Galdessa*, qui est à 189 milles au sud-ouest de ce port.

Depuis *Zeyla* jusqu'à une distance de 115 milles, la route est praticable et relativement facile ; puis, par suite des broussailles

que l'on y rencontre, formées principalement de gommiers et d'euphorbe, elle devient beaucoup plus difficile.

Depuis *Galdessa* jusqu'à *Harrar*, la route est tellement mauvaise que les chameaux ne peuvent marcher que l'un après l'autre et encore avec la plus grande difficulté.

Dans les premiers 115 milles on trouve de l'eau, toutes les six heures à peu près, mais arrivé à *Dallaymali* on marche pendant douze heures sans rencontrer une goutte d'eau, puis ensuite on trouve toutes les quatre heures des eaux assez abondantes provenant tantôt de puits naturels, tantôt de cours d'eau, tantôt enfin des puits que nous étions forcés de faire nous-mêmes.

A 4 kilomètres de *Zeyla*, la route, pendant deux jours de marche, traverse des bois de gommiers et d'essences diverses, telles que les aloës et les euphorbes. Les montagnes que l'on rencontre sont toutes rocheuses, sauf les collines qui se trouvent auprès de *Galdessa* et qui sont de composition calcaire ; la plupart de ces montagnes sont également couvertes d'euphorbes et d'aloës.

Dans le pays d'*Issa*, le pâturage n'est pas abondant, cependant on en trouve auprès des ravins, auprès des fossés que l'on nomme *Hissi* et que l'on creuse pour avoir de l'eau, enfin dans tous les endroits humides. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils dépendent surtout de l'abondance des pluies, et que tel pâturage qui a résisté l'année précédente peut, l'année suivante, être complètement à sec si les pluies ont été rares.

Quoique le terrain soit montagneux, il pourrait pourtant se prêter à la culture, surtout auprès de *Galdesseh* et *Grasselli*, où l'on obtiendrait certainement des produits rémunérateurs ; si l'on arrivait à se procurer l'eau nécessaire à l'arrosage et surtout si l'on pouvait arriver à secouer la paresse incroyable des *Issa*.

Le général Raouf-Pacha qui, dans cette expédition, a donné tant de preuves de son intelligence supérieure et de sa volonté inébranlable à faire exécuter les ordres de Son Altesse le Khédive, relativement au bien-être des populations et au développement du commerce dans les contrées que nous traversions, a fait d'énergi-

ques efforts pour amener les gens d'*Issa* à s'adonner à l'agriculture, sans laquelle il n'y a ni commerce ni industrie possibles, et j'ajouterai sans laquelle il n'y a pas de peuple réellement fort et par cela même redouté.

Les gens d'*Issa* se divisent en trois grandes tribus, savoir :

- 1° La tribu d'Ebgale ;
- 2° » » de Wardek ;
- 3° » » de Dalloul.

Chacune de ces tribus se divise en *Fakhidah* que nous allons énumérer successivement.

La tribu d'Ebgal se divise en trois *Fakhidah* :

- Le *Fakhidah* de Youness Moussa ;
- » de Saad Moussa ;
- » de Mamassene.

Chacun de ces *Fakhidah* se subdivise en Rère, ainsi qu'il suit :

Le *Fakhidah* de Youness Moussa comprend :

- Rère Bête Koul ;
- » Guedi ;
- » Aly Garane ;
- » Malane Aly ;
- » Achkere Hedja ;
- » Galane Wardoul ;
- » Galane Wardouwe ;
- » Galane Gouwelli Aly.

La population de ce *Fakhidah* est évaluée à 25,000 âmes.

Le *Fakhidah* de Saad Moussa se subdivise en :

- Rère Hassane Guidetchi ;
- » Garleh ;
- » Wouboughe ;
- » Bideh ;
- » Oukhti Mouhrah ;
- » Goulanie ;
- » Bouroune.

La population de ce Fakhidah est de 17,000 âmes.

Le troisième Fakhidah ou bien celui de Mamassene se subdivise en :

- Rère Abd el Rahmane ;
- » Abd alla Guiddide ;
- » Abd el Rahmane.

Ces trois Rères réunis ensemble forment un grand Rère qui se nomme Rère Koul et compte 5,000 âmes, par conséquent la première tribu de Youness Moussa comprend 47,000 âmes.

La deuxième tribu est celle de Wardek ; elle se subdivise en quatre Rères :

- Rère Aly Ougasse ;
- » Abdy Mounou ;
- » Bi Yissiffe (en vérité Abou Youssouf) ;
- » Soulimane.

Ces quatre Rères comptent 38,000 âmes.

La troisième tribu est celle de Dalloul, qui se subdivise en quatre Rères comme il suit :

- Rère *Fourlaba*, formé par *Oume Hedli* et *Saïbe* ;
- Rère *Awlad doul*, formé par *Aly guidid* et Rère *Mal* ;
- Rère *Arounia*, formé par Rère *Fiki* et par Rère *Abdallah* ;
- Rère *Herouna*, formé par Rère *Younesse* et par *Hobar awaloul* et enfin par Rère *Aly Abdy*.

La population de cette tribu est de 45,000 âmes, conséquemment celle totale d'Issa peut être évaluée à 130,000 âmes.

Les différentes tribus d'Issa que nous venons d'énumérer sont formées des nomades qui fréquentent le pays situé entre *Toukhoucha*, *Galdessa* et *Darmy* et qui sont en lutte continuelle avec leurs voisins les *Gadibourssi* et les *Danakils* ; si ces derniers craignent les Issa, parce qu'en somme ces gens sont de braves guerriers, redoutables à la guerre, en revanche ils redoutent les *Gadibourssi*, parce que ceux-ci sont d'excellents cavaliers et possèdent une bonne race de chevaux. Si, comme eux, les Issa possé-

daient des chevaux, grâce à leur bravoure naturelle, ils se feraient craindre également des *Gadibourssi*.

Comme je viens de le dire, les Issa poussent le courage jusqu'à la témérité ; chez eux, le meurtre, au lieu d'être un crime, est un acte méritoire ; ils cherchent toujours à tuer et à massacrer leurs voisins, et lorsqu'ils ont le bonheur d'accomplir un pareil exploit, ils s'empressent de planter dans leurs cheveux une plume d'autruche blanche, signe de vénération aux yeux de leurs compatriotes et véritable décoration pour eux.

Le général Raouf-Pacha, instruit par une expérience quotidienne de leurs mauvais instincts et de leurs détestables habitudes, leur a exprimé clairement, dans plusieurs occasions solennelles, ce qu'il pensait de leurs assassinats.

« Vous prétendez, leur a-t-il dit, que vous êtes musulmans, »
» pourtant les lois de l'Islamisme défendent l'assassinat comme un »
» crime. Portez la plume d'autruche blanche, si tel est votre bon »
» plaisir, mais ne la portez que dans le cas où vous vous serez »
» conduits en vaillants soldats, dans un combat régulier ; mais »
» non pas quand, à force de ruses, de subterfuges, vous aurez »
» réussi à attirer votre ennemi dans un piège et que vous l'aurez »
» assassiné sans qu'il puisse se défendre. Vous savez bien d'ail- »
» leurs que notre loi à tous, le *Coran*, condamne celui qui tue à »
» être tué ; par conséquent, si vous continuez à agir ainsi, je »
» serai forcé de juger d'après le Prophète et de faire tuer celui »
» qui tuera. »

Pendant notre trajet à travers le pays des *Issa*, j'ai remarqué souvent de petits espaces de terrain entourés de lignes de pierres, dans lesquelles se trouvaient 4, 5 ou 6 pierres posées verticalement. M'étant renseigné à ce sujet, il m'a été répondu que les pierres verticales indiquaient la place d'un tombeau, et que le nombre et la qualité des gens que le mort avait tués pendant sa vie, étaient indiqués par le plus ou moins de grandeur des pierres posées verticalement sur sa tombe.

Ces pierres indiquent aussi, par leurs dimensions diverses, le

plus ou moins de force que possédait l'ennemi vaincu, et le degré plus ou moins élevé qu'il occupait dans l'échelle sociale. Ainsi une grande pierre signifie que le mort avait tué un cavalier; une petite, qu'il avait simplement réussi à assassiner un pauvre fantassin. Comme on le voit, chez ces peuplades sauvages et barbares, l'assassinat est passé à l'état de constitution.

Toute l'industrie des gens d'Issa consiste à louer leurs chameaux et à se livrer à la culture; ils ne savent rien faire de plus. Ils sont tellement paresseux, qu'il est bien rare qu'ils louent leurs chameaux plus d'une ou deux fois par an. Ils ne dépassent ce chiffre que lorsqu'ils sont réduits à la dernière extrémité.

Autrefois la location d'un chameau se payait avec une espèce de toile dont l'Issa se vêtissait d'abord et qu'il passait ensuite à sa famille. L'Issa ne cherchait aucun travail tant que son vêtement durait, et ce n'est que quand il tombait en lambeaux qu'il pensait à tirer parti de son chameau en le louant.

Les chameaux sont donc à peu près l'unique moyen d'existence des gens d'Issa, qui préfèrent certainement perdre plutôt un enfant qu'un de ces animaux. Ils boivent en effet leur lait, ils mangent sa chair, et c'est en le louant qu'ils arrivent à se vêtir tant bien que mal et même à se loger, car leurs abris, d'une simplicité primitive, sont formés avec les selles des chameaux placées les unes à côté des autres. J'ai dit qu'ils se nourrissaient de la chair des chameaux, mais cela n'arrive, il faut le reconnaître, que quand, par suite d'un accident, l'animal est hors de service et doit être forcément abattu. En un mot, pour les gens d'Issa, le chameau est tout.

Etant données la paresse des habitants et la cherté des chameaux chez les Issa, on doit comprendre quelles difficultés a dû vaincre le général *Raouf-Pacha* pour arriver à réunir le nombre de chameaux nécessaire à l'expédition qu'il dirigeait. Quoique nous fussions de leur religion, que nous parlions leur langue et que l'ex-émir de *Zeyla*, *Abou Beh're Ibrahim Chehiune*, nous ait aidé auprès d'eux de toute son influence, je fus souvent forcé

d'inventer toutes sortes de contes et de subterfuges pour arriver à obtenir ce qui nous était nécessaire.

J'étais surtout aidé par une circonstance heureuse ; mon nom, Moktar, ressemblant à celui du prophète *Mohammed*, je ne me gênais pas pour leur dire, et cela sans mentir en aucune façon : Kal il Mokhtar (le Mokhtar a dit).

Ils se figuraient que je parlais du Prophète, et cette croyance fut souvent d'un grand poids dans leurs décisions.

Et malgré tout ce que nous avons pu faire et inventer, malgré toutes les histoires, toutes les comédies que nous avons imaginées, nous ne sommes parvenus à réunir le nombre nécessaire de chameaux qu'après que le général *Raouf-Pacha* leur en eut promis une fois et demie ce que l'on paie ordinairement et eut bien voulu accepter les conditions qu'ils avaient posées eux-mêmes et qui étaient les suivantes :

1° La charge de chameau ne devait pas dépasser 12 Frasselets (264 rotolis = 106 kilogrammes 500 grammes) ;

2° Les chameaux ne devaient être montés par personne ; ne montant pas eux-mêmes dessus, ils croient que le chameau une fois monté périrait quelques jours après ;

3° Les conducteurs devaient recevoir la quantité de riz, dattes et tombac (tabac) nécessaire à leur entretien pendant tout le voyage.

Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions nous forçaient bien d'en passer par là, et les conditions qui nous avaient été faites et que nous avions acceptées étaient évidemment presque intolérables pour nous ; pourtant ces gens n'étaient pas encore satisfaits : chaque jour ils nous adressaient des réclamations nouvelles pour tâcher de nous soutirer encore quelque chose.

Quoique cette façon d'agir soit tout à fait vexatoire, elle n'est rien si on la compare au traitement qu'ils ont l'habitude d'infliger aux malheureux commerçants.

Voici comment, dans la plupart des cas, les choses se passent : le négociant loue des chameaux ; les conditions sont réglées d'abord

à son entière satisfaction ; tout est en ordre ; on part ; les premiers jours tout va bien , mais bientôt, au moment de se mettre en route, les chameliers viennent déclarer que les bêtes n'en peuvent plus et qu'il leur faut au moins deux jours de repos. On campe, au bout de deux jours, on finit par repartir ; puis après une journée au plus de voyage, nouveau repos nécessaire aux chameaux, nouvelle exigence de la part des conducteurs, nouvelle halte au milieu du désert, nouvelle perte de temps pour le commerçant ; le tout enfin au profit de l'*Issa* qui, pendant tout ce temps, fume et mange à la barbe et aux frais du négociant.

Que ce dernier soit d'un caractère irascible ou plutôt que, n'étant pas d'une patience à toute épreuve, il s'emporte et veuille parler haut, les *Issa*, sans mot dire, déchargent leurs bêtes et sans daigner répondre, reprennent la route de *Zeyla*, en le plantant, lui et sa marchandise, au milieu du désert.

Les femmes des gens d'*Issa* aident leurs maris dans leur profession de chamelier. Une famille possède-t-elle deux chameaux, le mari conduit l'un, la femme conduit l'autre. A notre départ pour *Harrar* une de ces bédouines accoucha en plein désert, et le lendemain matin, elle conduisait son animal comme d'habitude, seulement elle avait placé l'enfant dans un linge derrière son dos et lui donnait à têter tout en marchant.

L'habillement des gens d'*Issa* est d'une simplicité primitive ; il se compose d'un tãbe de toile blanche de 16 pics de longueur, coupé d'un côté et cousu au milieu longitudinalement. La moitié inférieure du corps est couverte, mais la poitrine reste à nu.

Quant à leur tête, elle est toujours à l'air libre et enduite de graisse ; habituellement ils plantent dans leurs cheveux un morceau de bois avec lequel ils se grattent la tête. Comme chaussure, ils portent des espèces de sandales qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur ceinture est garnie d'un poignard qui ne les quitte jamais.

Leurs femmes ont l'habitude de se couvrir la partie inférieure du corps avec de la toile cousue en forme de jupon ; elles se garnissent aussi la tête avec une sorte de toile noire qu'on

trouve dans le pays ; leurs pieds sont nus ; comme bijoux elles ont des verroteries dont elles raffolent, et la plupart portent des bracelets aux poignets.

Le commerce des *Issa*, si l'on peut appeler ainsi quelques échanges de peu d'importance, est extrêmement limité. Leur paresse, comme je l'ai dit plus haut, est incroyable, mais la nature les a favorisés d'une source de richesse pour ainsi dire perpétuelle, en mettant à leur portée la saline de *Zeyla*, car, quand ils portent des marchandises à ce dernier port, ils profitent de cette occasion pour charger leurs chameaux de sel qu'ils transportent alors près de *Harrar*, à leur correspondant, et qu'ils lui échangent contre du *doura* ou maïs ; chaque chameau porte 36 ankabes, ce sont des sacs en feuilles de palmier qui pèsent 3 kilog. 500 grammes.

Quoique le sel ne leur coûte que le transport, il est impossible de s'en procurer à *Harrar* un *ankabe* à moins de 20 piastres (monnaie égyptienne). Il y a ainsi pour les correspondants des *Issa* près de *Harrar* une source énorme de profit, puisqu'ils achètent 7 kilos de sel pour une piastre et qu'ils revendent l'*ankabe* pour la modique somme de 20 piastres, ce qui fait un bénéfice de 380 pour cent.

Les *Issa* qui demeurent près de *Zeyla* vendent dans la ville du *beurre* de brebis et de vaches ; et lorsqu'ils vendent les animaux, ils tâchent toujours d'en retenir la peau afin d'en réunir une certaine quantité qu'ils placent avantageusement ensuite.

J'ai remarqué que les *Issa* qui pénétraient à l'intérieur emportaient encore de la gomme, du café de *Harrar*, du *warth* (espèce de safran) et un peu de plumes d'autruches.

Le voyageur qui veut aller à *Harrar* a deux routes à sa disposition : l'une, celle que nous avons suivie qui passe par *Galdess* et coupe le pays de *Gallas Nalli*, l'autre qui passe par *Darmy* et sur le territoire des *Gallas Garssi*. Je ne parlerai de la première que lorsque je m'occuperai des *Gallas* en *général* ; quant à la seconde, je n'en dirai rien par une bonne raison, c'est que ne l'ayant pas suivie, elle m'est complètement inconnue.

Je donnerai maintenant les détails que j'ai pu recueillir sur la ville de Harrar et sur les mœurs de ses habitants pendant le long séjour qui j'y fis.

HARRAR

Le voyageur qui se rend de Galdena à *Harrar* traverse le pays des *Gallas Nollis*, c'est une contrée difficile et montagneuse, mais qui n'en présente pas moins de beaux aspects, surtout au point de vue de l'agriculture et du régime des eaux. Des champs aux riants aspects, émaillés de plantes verdoyantes et des bosquets d'arbres d'essences variées s'y succèdent sans interruption. De nombreux ruisseaux limpides descendent des montagnes voisines, portant partout l'abondance et la fertilité. Il semble réellement que la nature se soit plu à donner au territoire des *Gallas* tout ce dont elle a privé le pays des *Issa*.

Pendant notre marche au travers du pays des *Issa*, nous n'avions jamais rencontré une maison ou même une hutte, tandis que nous en trouvâmes à chaque pas dans le pays des *Gallas Nollis*.

Cette région s'étend à environ 43 milles de Harrar, après quoi l'on aperçoit la ville.

Harrar est bâtie sur une colline rocheuse qui, quoique dominant le pays environnant, n'en est pas moins dominée elle-même par une montagne située à environ 3 ou 4 kilomètres et qui s'appelle montagne *Hakime*, du nom du *cheikh Ibrahim-el-Hakime* qui y est enterré. Est-ce bien là l'étymologie vraie et plutôt ce saint n'a-t-il pas pris le nom de la montagne au lieu de lui donner le sien ? Il nous est impossible de résoudre cette question. Toujours est-il que le mot *Hakime* signifie *dominant* en arabe et que la montagne domine la ville de plus de 600 pieds. Cette contrée est habitée par les *Gallas Ala*.

A l'est et à 12 kilomètres de Harrar se trouvent les montagnes des Garssi, refuge des *Gallas Geurri* et *Garssi*; à l'ouest celles des *Nollis* et *Ala*; enfin au nord et à la distance de 4 kilomètres, on rencontre les collines de *Sehoudtcha*, qui terminent l'ensemble du panorama de la ville de Harrar.

Toutes ces montagnes sont rocheuses, à l'exception d'une petite partie du mont *Hakime* qui contient d'excellent calcaire dont le général Raouf-Pacha, aussitôt après notre arrivée, a commencé l'exploitation. Du mont *Hakime* sortent 9 cours d'eau dont 5 passent au sud de Harrar et 4 au nord.

Ceux qui coulent au sud ne sont en réalité que des petits ruisseaux, passant loin de la ville et finissant par se perdre dans des étangs; ils ne contiennent guère d'eau que pendant la saison des pluies.

Ceux du nord, au contraire, sont abondants: le premier passe à six kilomètres de Harrar, et le second qui court à deux kilomètres seulement est le plus fort de tous. Il a une profondeur moyenne de 0^m40 et sa largeur varie suivant la nature du terrain, entre 4 mètres et 8 mètres. Les deux autres ruisseaux ne sont guère que des embranchements de ce dernier qui, en somme, alimente Harrar à lui seul.

L'eau, quoique un peu calcaire, est très douce et rappelle, sans doute à cause de la distance et de la fatigue éprouvée avant d'y arriver, l'eau de la patrie: l'eau du *Nil*.

La ville de *Harrar*, en suivant le chemin que nous avons parcouru, est à 232 milles de *Zeyla*; sa latitude est 9° 22' 48" 40 nord, sa longitude est de 42° 20' 15" à l'est de *Greenwich*. D'après mes calculs et le plan que j'en ai fait, cette ville a une superficie de 481,812 mètres carrés, un peu plus de 48 hectares. Elle est entourée d'un rempart en pierres dont la hauteur, sur quelques points, atteint à peine 1^m 50, mais dépasse 3 et 4 mètres sur la plupart des autres.

Ce rempart est garni de 24 tours crénelées. Il est bâti avec des pierres rocheuses tirées de la montagne de *Hakime* et liées avec

du ciment très adhérent fait avec une sorte de terre rouge qu'on trouve dans le pays et qu'on laisse fermenter pendant 24 heures; on peut sans trop d'exagération considérer ce rempart comme assez solide pour résister à des ennemis qui n'ont pas de canons et qui ne se servent que d'armes blanches.

Les maisons sont toutes bâties en pierres rocheuses et blanchies à l'intérieur avec du *chahabah* (argile blanche); elles sont à un seul étage et terminées par une terrasse à la façon des maisons égyptiennes; à première vue, on pourrait leur reprocher de n'avoir que peu ou pas de fenêtres, mais au bout de quelques jours passés à Harrar et pendant lesquels j'y ai reçu la pluie et éprouvé les rigueurs du froid, j'ai compris parfaitement pourquoi les habitants étaient si avares d'ouvertures dans leurs maisons.

La ville compte 9,560 maisons et 346 huttes, qui sont divisées en groupes par les routes, les rues et les ruelles, à peu près comme dans nos villes arabes. Comme Harrar est bâti sur une colline, les rues sont accidentées de façon qu'entre le commencement et la fin de la plus grande il y a une différence de niveau de 24 mètres.

Outre les habitants, qui sont au nombre de 35,000, on peut facilement cantonner à Harrar de 3,000 à 4,000 soldats.

La latitude de cette ville, située par 9°22'48"48 de latitude nord et placée par conséquent dans la zone torride, pourrait faire croire qu'on y éprouve de très fortes chaleurs. Il n'en est rien cependant, grâce à son altitude au-dessus du niveau de la mer, altitude qui est de 5,582 pieds au-dessus du niveau de l'Océan indien; aussi la température y est-elle très modérée et plutôt froide que chaude; d'ailleurs, les jardins et les cultures qui l'entourent contribuent encore à rendre les chaleurs plus faibles par le grand développement de la végétation. Les maladies des pays chauds y sont inconnues. Les plus fréquentes sont les affections du cœur qui, habituellement, après un temps plus ou moins long, ont une issue funeste. Je crois qu'on peut attribuer leur fréquence à trois causes qui sont :

1° L'humidité de l'air ;

2° La difficulté de marcher constamment dans des rues sinueuses, tantôt montantes, tantôt descendantes ;

3° Enfin la troisième, celle qui me paraît la plus sérieuse, est l'abus que font les habitants de *Harrar* d'une plante nommée le *katte*. J'ai remarqué en effet, que les maladies de cœur sont fréquentes, surtout chez les gens de la basse classe qui font particulièrement un usage immodéré du *katte*.

Les affections auxquelles les étrangers sont exposés à *Harrar*, sont, d'abord, la dysenterie et surtout les plaies de l'élyemene, plaies contagieuses qui ne peuvent cependant avoir d'ailleurs de suites fâcheuses que si elles sont négligées ou mal traitées. Toutefois, il faut bien le dire, la plus petite plaie peut devenir rapidement mortelle si l'on n'y fait attention.

Le traitement indiqué par le médecin *Mahmoud-Effendi-Kassime* et qui réussissait d'ailleurs fort bien, était le suivant : je crois devoir l'indiquer ici pour être utile à ceux que le sort ou l'amour des aventures conduisent dans ce pays.

1° Mettre pendant la nuit du feu près du malade ; cette simple précaution modère beaucoup la souffrance ;

2° Panser la plaie avec de l'eau étendue d'acide sulfurique. (Je n'ai jamais pu savoir les proportions employées, ceci étant le secret du médecin) ;

3° Mettre une plaque de plomb sur la plaie.

Les pluies commencent à *Harrar* vers le 15 mars et continuent pendant six mois ; dans les trois premiers mois, elles sont peu abondantes, mais à partir du mois de juin, d'après les renseignements les plus exacts que j'ai pu recueillir, c'est par torrents que l'eau tombe et cela pendant 3, 4 et même 5 jours, sans discontinuer ni la nuit ni la journée.

Pendant les fortes chaleurs, époque à laquelle nous étions à *Harrar*, la température prise à l'ombre dans une chambre, n'a jamais dépassé 16° centigrades. C'est très peu, comme l'on voit ; dans le même endroit, en mars, avril, pendant la saison des pluies, le thermomètre s'est maintenu constamment à 9° au-dessus

de zéro. Pour un Egyptien une pareille température équivaut à celle de la Sibérie.

En me résumant, je dirai que le climat de Harrar est très sain et ne comporte pas ces fièvres si communes et si terribles souvent dans les pays chauds, mais il est funeste à ceux dont la constitution est délicate et qui ont la poitrine faible.

Les habitants de Harrar sont tous musulmans imbus des principes religieux les plus sévères, les plus austères, tirés entièrement de la voie de *Chafi*. C'est dire que les *Kadis* jugent tous les procès et que leur pouvoir est absolu ; seulement, comme leurs jugements devaient avant tout plaire à l'Emir qui avait la manie de s'occuper de tout, politique, justice, etc., il s'ensuivait que la plupart du temps, pour être agréable à leur maître, ils rendaient des arrêts tout à fait injustes.

Depuis notre arrivée, grâce aux instructions de Son Altesse le Khédive, qui ont été suivies à la lettre et exécutées ponctuellement par notre habile général Raouf-Pacha, une justice impartiale est rendue à tout individu qui vient se plaindre, quels que soient son rang et sa qualité. Les kadis, pour plaire à un Emir quelconque et lui faire leur cour, n'ont plus le droit d'interpréter faussement l'*Alcoran*, comme ils le faisaient jadis.

D'ailleurs, à mon départ de Harrar, l'intention du général Raouf-Pacha était d'établir un Conseil ayant pour mission de juger en dernier ressort toutes les affaires civiles. Je pense que Son Excellence a dû donner suite à cette idée si juste et si éminemment pratique.

Les Harraris ont le caractère très doux ; ils se lient facilement avec les étrangers, mais s'ils mettent dans leurs relations avec eux beaucoup d'affabilité, en revanche, comme la franchise n'est pas leur fort, ils y ajoutent beaucoup de duplicité.

Ils ont le grave défaut de se dénigrer entre eux et de chercher à se nuire non pas franchement, en face, mais par derrière.

Leur principale passion est celle du gain ; ils sont avares et tirent

parti de tout ; en un mot, c'est un peuple essentiellement commerçant et mercantile.

L'instruction est très développée chez eux ; les enfants apprennent à lire et à écrire dans des petites écoles pendant la journée ; les adultes, au contraire, se rendent le soir chez les *Kadis* pour y étudier la législation musulmane.

Ils aiment beaucoup à se visiter mutuellement et les *amane* *Hadarkhan* ; *amane* *Walkhan* ne finissent pas avec eux. Chose remarquable et sur laquelle on ne saurait trop insister chez ce peuple si fidèle observateur des principes du *Coran*, la femme est très respectée, au moins autant que chez les nations chrétiennes.

Elle a beaucoup d'influence sur son mari qui est aux petits soins pour elle ; ce que la femme veut, le *Harraris* le veut et son moindre désir est obéi comme un ordre et sur-le-champ.

A quelle scène de ménage ne s'exposerait pas le malheureux qui renverrait au lendemain l'exécution d'un ordre donné par son épouse ? D'ailleurs, il faut rendre aux femmes de *Harrar* cette justice que, si elles sont despotes dans leur intérieur, si elles portent, comme on dit vulgairement, les culottes, elles sont les premières à aider leurs maris à gagner le pain journalier et dans ses travaux manuels. Même les femmes de l'Emir, quand il vivait, arrangeaient le coton, en faisaient du fil pour le tissage du *tobe* et envoyaient vendre aux marchés les produits de leurs travaux, qui servaient ainsi aux besoins de la maison commune.

Les *Harraris* ont l'habitude de boire une décoction d'écorce et même de feuilles de café sèches et rôties.

Quand l'homme a ramassé une quantité assez considérable de cette écorce et de ces feuilles, il envoie sa femme au marché pour la vendre. C'est donc la femme qui, au bazar, s'occupe de tout, qui vend, qui achète, qui apporte, qui emporte. On y rencontre cependant quelques *Harraris* qui font le métier de bouchers ou quelque *Samalis* qui vendent des verroteries pour parures, et encore, dans ce dernier commerce, les femmes font-elles concurrence aux hommes.

On ne saurait trop louer de pareilles mœurs, qui, entre autre avantage, ont celui de permettre à l'homme de se consacrer aux travaux agricoles.

A tout tableau si brillant qu'il soit, il y a une ombre, et si les dames de Harrar possèdent toutes ces belles qualités que je me plais ici à leur reconnaître, elles ont en revanche et d'une façon fort prononcée, trop prononcée même, le défaut d'être bavardes, de perdre infiniment de temps en caquetages et en salutations.

Elles ont l'habitude de se rendre visite mutuellement, et quand elles se rencontrent en chemin, elles perdent au moins dix minutes en salutations de toutes sortes : ce sont des félicitations, des *amane affettakhou* ; de *salatkhou* à n'en plus finir ; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que deux femmes qui se sont déjà rencontrées et qui se retrouvent en présence par une circonstance fortuite, échangent de nouveau leurs souhaits et restent encore dix minutes à se dire les compliments qu'elles s'étaient prodiguées une heure auparavant.

Qu'une femme passe devant la maison d'une de ses amies, elle s'arrête sur la porte de la maison et commence à nommer chacun des habitants, en leur prodiguant toutes sortes de compliments qu'elle achève le long du chemin.

Le mariage chez les Harraris se fait d'après la loi musulmane et devant le *kadi*. A de très rares exceptions, les Harraris n'ont qu'une femme ; ces dames sont tellement volontaires et tellement jalouses qu'il serait impossible à l'homme le plus énergique d'en avoir plusieurs. A l'exception de l'Emir Mohammed qui avait quatre femmes et quelques Abyssiniennes comme concubines, et de quelques-uns de ses courtisans, je n'ai jamais vu à Harrar un habitant ayant deux femmes ; le divorce même, si fréquent dans les pays musulmans, n'existe pas en ce pays ou plutôt on n'y a recours qu'à la dernière extrémité ; pendant les douze mois que j'ai passés à Harrar je n'ai connu sur une population de 35,000 habitants, qu'un seul cas de divorce.

Comme conséquence naturelle de ce que je viens de dire,

j'ajouterai que les femmes de Harrar sont généralement vertueuses, que leurs mœurs sont chastes et ne peuvent donner lieu à aucun reproche.

L'habillement des habitants de Harrar est très simple : les hommes sont tout bonnement revêtus d'une *tobe* de 20 pics de long ; ces *tobes* sont faites d'une toile filée et tissée à la ville même ; ils s'en enveloppent tout le corps en laissant simplement la tête nue. Les gens de l'Emir, ses parents, portaient au lieu de *tobe*, des chemises longues et assez larges. Les vêtements, chez eux, sont en effet d'autant plus amples et d'autant plus étoffés, que leur rang est plus élevé et que le respect qu'on leur doit est plus grand. Les hommes portent comme chaussure une espèce de sandale, fabriquée à la ville, et qui se nomme *charouh'h*. Les parents de l'Emir et les gens de sa maison portaient seuls la véritable chaussure de l'*esrabie*.

Les femmes sont vêtues de grandes chemises en toile noire qui laissent la poitrine découverte et qui sont maintenues à la taille par une ceinture en toile blanche ; quelquefois cependant, sous la chemise noire et sur la poitrine, elles mettent une étoffe de toile rouge, brodée avec de la soie de diverses couleurs.

Leur coiffure est assez compliquée ; elles ramassent leurs cheveux, en forment de chaque côté de la tête et derrière les oreilles deux nœuds sphériques et elles recouvrent le tout d'un morceau de toile noire. Cette coiffure est particulière aux femmes mariées.

Quant aux jeunes filles, elles portent le même vêtement ; seulement, dans les cérémonies, elles remplacent la robe noire par une rouge. J'ajoute que les filles ont toujours la tête découverte et qu'il est facile de les reconnaître à ce signe.

En général, les femmes de Harrar s'enduisent le corps et la tête de graisse. C'est seulement quand elles perdent leurs maris ou un de leurs proches qu'elles s'abstiennent de ce genre de toilette. Alors, en signe de deuil, et pour montrer à tous combien la perte qu'elles viennent de faire leur est sensible, elle suppriment la graisse, puis ensuite, après sept mois, elles se cachent

chez elles pendant sept jours et recommencent à se graisser comme par le passé; le deuil est fini.

En général, les Harraris sont très sobres, ils vivent de très peu de chose et ne mangent guère que du potage; le mot potage est peut-être trop ambitieux pour exprimer ce qui est leur nourriture habituelle, car le leur consiste en une sorte de bouillie de *doura* (maïs), dans laquelle on fait cuire un peu de viande hachée et que l'on assaisonne avec du poivre rouge. Une de leur nourriture favorite est encore le Bellileh (nommé chouchoume); c'est du maïs bouilli et dont on rejette l'eau.

Quand un Harrari part en voyage, il emporte avec lui une provision d'orge, de blé ou de *doura* rôti, et c'est avec cela qu'il se nourrit pendant la route.

En somme, ces gens mangent très peu de viande, quoiqu'ils puissent en avoir à discrétion; l'usage des œufs et de la volaille leur est complètement inconnu.

Comme substance enivrante, ils mâchent les feuilles d'un arbre que l'on appelle le *katte*; ils prétendent que cet arbre a la propriété de fortifier le corps, d'éloigner le sommeil et qu'il possède des vertus aphrodisiaques.

Ils ont une manière curieuse de s'en servir, et il me semble qu'elle est assez intéressante pour la raconter ici :

Vers neuf heures du matin, tous les invités se rendent chez leur amphitryon; là, ils s'assoient en cercle et commencent à lire les premiers chapitres de l'*Alcoran*, en adressant toutes sortes de louanges au *Prophète*. Ceci fait, le maître de la maison donne à chacun une poignée de feuilles de *katte* qu'ils mâchent à qui mieux mieux, pour pouvoir l'avaler plus facilement; si le maître de la maison est riche, ils boivent du lait; s'il est pauvre, le lait est remplacé par de l'eau; après quoi la même cérémonie recommence: lecture du *Coran*, louanges au *Prophète*, réception et mastication d'une nouvelle poignée de *katte*, et ainsi de suite jusqu'à 11 heures.

Comme je demandais à l'un d'eux pourquoi ils lisaient ainsi

l'*Alcoran* et célébraient, avant de manger le *katte*, les louanges du Prophète, il me répondit :

« Nous lisons l'*Alcoran* et nous saluons le Prophète parce que
» cette herbe est connue pour être celle des saints et qu'elle nous
» permet de veiller plus longtemps la nuit pour adorer le
» Seigneur. »

Il faut avouer que la réponse était assez ingénieuse.

J'ajouterai qu'à ce moment, presque tous les maris de Harrar sont rassemblés les uns chez les autres et que, quoique, comme je l'ai dit plus haut, les femmes de Harrar soient en général vertueuses, il en est quelques-unes qui mettent à profit l'absence de leurs maris pour recevoir ou rendre certaines visites, ce qu'il leur serait impossible de faire dans le reste de la journée.

Je ne sais pas au juste quelles sont les propriétés du *katte* ; ce qu'il y a de certain, c'est que Diabe, mon domestique, âgé de 23 ans, et d'un tempérament sanguin, étant tombé malade de la dysenterie, n'a été guéri que par le *katte*, bien qu'on eût d'abord employé tous les moyens ordinaires de médication, tel que le sous-nitrate de bismuth, etc.

Après avoir mangé le *katte*, le Harraris ne prend plus d'aliments qu'à 6 heures du soir.

Une grande partie de la population boit une sorte de bière faite avec du doura fermenté et qu'on appelle *Gouhiah*. Cette bière, pour le goût et la couleur, ne ressemble à aucune autre, son goût est désagréable et elle est très enivrante.

Le pays d'Harrar est assez bien cultivé et pourrait devenir une source abondante d'importants revenus en modernisant les moyens de culture qui sont encore à l'état primitif.

Il va sans dire que comme les cultivateurs ne sont pas généralement des citoyens, les quelques détails que je vais donner sur l'agriculture s'appliquent au moins autant aux *Gallas* qu'aux *Harraris*.

On récolte dans ce pays du blé dur qui ressemble à celui que l'on cultive en *Algérie* et à *Tunis* ; le maïs réussit aussi très bien,

sa tige atteint facilement 4 mètres de haut et ses épis donnent souvent un décimètre cube de grains. On y trouve la lentille, la fève, l'ail, l'oignon, le haricot, le coton, qui y est d'une qualité inférieure à celui de l'Égypte, mais dont on fait cependant de très bonne toile.

Les Gallas cultivent encore une espèce de safran nommé *Warth*, l'anis, le sésame, l'orge, le pavot extrêmement riche en opium, les citrouilles dont on fait des gargoulettes et les vases nécessaires à la conservation des liquides. Mais la véritable richesse de ces régions, c'est le café pour la culture duquel cette contrée semble favorisée tout exceptionnellement. On trouve, en effet, partout aux environs de *Harrar* et chez les *Gallas* des champs entiers plantés de caféiers, donnant une fruit d'une qualité supérieure, même à celui de *Moka*.

J'eus, du reste, l'occasion, à mon retour, de passer à *Aden*, et j'ai pu constater moi-même que les Européens recherchaient avant tout le café de *Harrar* et le payaient des prix supérieurs à ceux des autres pays. D'après mon opinion, la prétendue supériorité du café de *Moka* proviendrait tout simplement de ce que c'est à *Aden* qu'arrivent à la fois et le café de l'Elyemen et celui de *Harrar*, et comme *Harrar* était d'ailleurs peu connu, on considérait ce qui venait de cette ville comme arrivant directement de *Moka*.

Voici maintenant des détails sur le mode de culture du café à *Harrar* :

On prend le café mûr qui alors présente une couleur rouge et on enlève l'écorce supérieure ; on divise ensuite chaque grain en deux, on le laisse au soleil jusqu'à ce qu'il soit sec, puis on arrange le terrain en étages qu'on engraisse avec du fumier et qu'on arrose fréquemment, ensuite on remue le terrain qu'on engraisse de nouveau et qu'on arrose jusqu'à ce qu'il soit complètement désaltéré ; après quoi on y enfonce les grains de café et on les recouvre avec un peu de terre garnie elle-même de paille, de façon qu'à l'ombre de cette paille ils ne sèchent pas ; après on arrose la graine toutes les 24 heures et une ou deux

semaines après, selon la force du terrain, la plante commence à paraître ; alors on enlève la paille et on la place de façon qu'elle forme au-dessus de la petite pousse une sorte d'ombrelle qu'on soulève à mesure que la plante grandit, l'arrosant toutes les fois qu'elle en a besoin, afin qu'elle ne dessèche pas. On doit apporter la plus grande surveillance et le plus grand soin à débarrasser la jeune plante des pailles et autres ordures. Si l'on reconnaît que les graines ont été plantées trop près l'une de l'autre, on doit en enlever quelques-unes pour les planter plus loin. Le caféier doit être entretenu ainsi jusqu'à ce qu'il ait atteint une hauteur d'une demi-coudée ou d'une coudée. A ce moment, on l'enlève et on le transporte dans le terrain qui a été préparé sur les étages successifs. La plantation et le transport des petits caféiers ne peut s'exécuter que depuis le commencement de *Nassre* jusqu'à la fin de *Fakra*, comme le montre le calendrier dont je parle plus loin.

Les précautions qu'il faut surtout prendre sont l'extrême propreté, l'arrosage et ensuite un grand soin pour protéger la plante du soleil jusqu'à l'époque du *Chorteine* où elle reçoit de l'eau en abondance. Si, au contraire, à cette époque il ne pleut pas, il faut continuer les mêmes soins jusqu'au *Nassre*.

Le général Raouf-Pacha ne s'est pas borné seulement à encourager la culture de cette précieuse plante, mais encore il a ordonné d'en faire de grandes plantations.

J'ai pu voir un commencement de cette culture chez les *Gallas-alla*.

Le caféier commence à donner des fruits entre l'âge de 3 et 4 ans.

Outre le café, on cultive encore dans les environs de Harrar, la canne à sucre, le pois-chiche et une sorte de tabac qui ressemble beaucoup au *Stambouli* ; mais comme les habitants du pays ne connaissent pas la manière de le préparer, il n'est pas de bonne qualité et ne leur donne par suite aucun bénéfice.

Comme fruits, le pays produit : bananes, citrons, oranges aigres, grenades et 14 espèces de raisins ; en revanche il y a peu

ou point de légumes à part des mauves sauvages ; à notre entrée à Harrar, j'ai pourtant remarqué quelques plantes de pommes de terre chez un particulier qui ne savait même pas ce que c'était.

Les Harraris cultivent aussi une plante qu'ils aiment à la folie et dont j'ai parlé plus haut, le *katte*. Ils lui attribuent toutes sortes de propriétés médicinales et prétendent qu'elle fortifie le corps. Il serait très intéressant de faire l'analyse chimique de ce végétal pour reconnaître à quel principe il doit ses vertus et son action. J'ai reconnu par moi-même qu'il constitue un excellent remède contre la dyssenterie.

Les Harraris fixent leurs différentes époques de culture
d'après le calendrier Persan, ainsi qu'il suit :

AZDAHICHTE	KHOURDAZ	NIR MAH	MOURDAZ	CHAHRIH	MIHR MAH	ABAN MAH	ALMOUSTABIKAH	ADIR MAH	ZI MAH	BIHN MAH	ISGHANDAR
	Keatbe			151						306	
31	61	91	121	Akhme	181	211	241	246	276	307	336
32	62	92	122	152	182	212	242	247	277	308	337
33	63	93	123	153	183	213	243	248	278	Tarf	338
34	64	94	124	154	184	214	243	249	279	309	339
Zabana	65	95	125	155	185	215	244	250	280	310	340
35	66	96	Boula	156	186	216	245	251	281	311	341
36	67	97	126	157	187	Bouteine		252	Zira	312	342
37	68	98	127	158	188	217		253	282	313	343
38	69	99	128	159	189	218		254	283	314	344
39	70	Boula	129	160	190	219		255	284	315	345
40	71	100	130	161	Batinbont	220		Halak	285	316	346
41	72	101	131	162	191	221		256	286	317	347
42	73	102	132	163	192	222		257	287	318	Barlah
43	Charlah	103	133	164	193	223		258	288	319	348
44	74	104	134	Moukadem	194	224		259	289	320	349
45	75	105	135	165	195	225		260	290	321	350
46	76	106	136	166	196	226		261	291	Gaibhah	351
47	77	107	137	167	197	227		262	292	322	352
48	78	108	138	168	198	228		263	293	323	353
49	79	109	Saoud	169	199	229		264	294	324	354
50	80	110	139	170	200	Toukala		265	295	325	355
51	81	111	140	171	201	230		266	296	326	356
52	82	112	141	172	202	231		267	Nassira	327	357
53	83	Zabih	142	173	203	232		268	297	328	358
54	84	113	143	174	Chourane	233		Hasnah	298	329	359
55	85	114	144	175	204	234		269	299	330	360
56	Naafme	115	145	176	205	235		270	300	331	Arva
57	87	116	146	177	206	236		271	301	332	361
58	88	117	147	Meutakher	207	237		272	302	333	362
59	89	118	148	178	208	238		273	303	334	363
60	90	119	149	179	209	239		274	304	Zahir	364
		120	150	180	210	240		275	305	335	365

A *Chourtune*, les pluies commencent; les *Harraris*, les *Gallas alla*, *Nollis* et les *Fedeches* cultivent alors le café (on garantit ce qui est cultivé à *Chourtune*).

A *Bouteine*, on cultive comme à *Chourtune*, seulement la culture à *Chourtune* est préférable.

A *Tourayah* les *Baboulis*, l'*Argouba* et les *Tauhamis* commencent leur culture, car commencée à *Chourtune*, elle ne réussit pas.

A la fin de *Hassaah* ou bien le 268^e jour de l'année persane commence l'été.

A *Nassre*, les pluies deviennent abondantes.

Le 2^{me} jour de *Arva* ou le 362^{me} jour de l'année persane, commence l'automne.

A *Zabih* commence l'hiver; le froid est très rigoureux depuis *Zabih* jusqu'à la fin du *Moukadama*.

La culture des arbres, celle des céréales en général a lieu depuis *Makadama* jusqu'à la fin de *Thira*.

Depuis *Nassir*, on commence la culture de ce qui n'a pas de tige, à l'exception du *café* et du *katte*, c'est-à-dire qu'on peut cultiver le *café* et le *katte* depuis *Nassir* jusqu'à la fin de *Gafra*.

Dans la partie restante de l'année on peut cultiver le fameux *katte*.

Chez les *Harraris*, l'industrie n'existe presque pas, tous les objets qu'ils emploient sont importés de l'*Arabie*.

Comme ouvriers, on ne trouve que des tourneurs de *Hadaramout*, dont la principale industrie est de faire des chapelets, et quelques forgerons qui savent à peine leur métier.

Par contre, le tissage est chez eux très développé et la toile qu'ils fabriquent est bien meilleure qu'aucune de celles qu'on trouve chez les peuplades du Soudan.

Il existe aussi chez eux quelques relieurs qui, s'ils n'apportent pas dans leurs œuvres beaucoup d'élégance, n'en savent pas moins lui donner une solidité parfaite. J'ai déposé à la bibliothèque de

l'état-major général, un volume qui prouve jusqu'à quel point la science de la reliure est avancée à Harrar.

Les Harraris font enfin des pots de terre, mais si grossiers qu'il y aurait un intérêt réel à leur envoyer un potier pour leur apprendre un métier dont ils ne connaissent que les premiers éléments.

La situation de la ville de Harrar, sa position géographique au milieu des peuplades Gallas, ses relations avec leurs tribus principales et avec les *Aroussis* et l'Ougadenne, en font dès aujourd'hui un centre de commerce dont l'importance ne peut que s'accroître dans l'avenir.

Le commerce de Harrar se divise du reste en deux branches bien distinctes :

1° La branche *Asiatique* qui consiste dans l'importation des produits de l'*Arabie* pour Harrar, ces produits se répandent ensuite sur la côte voisine ;

2° La branche *Africaine* qui consiste dans l'importation des produits des diverses tribus *Gallas* à Harrar, produits qui vont ensuite dans l'intérieur et jusqu'en *Abyssinie*.

L'importance de Harrar, au point de vue du commerce, est, comme on le voit, très grande, puisque toutes les marchandises qui viennent ou du dehors ou des environs doivent passer dans cette ville.

Il est bien vrai qu'il existe une route entre *Tajurra* et *Chooa*, mais la rapacité et la sauvagerie des tribus par lesquelles elle passe, telle que les *Danakils*, les *Debenchs*, les *Achemalis*, sont trop connues pour qu'aucun voyageur y hasarde ses marchandises ; il ne reste donc au commerçant que les deux routes que nous avons déjà indiquées : celle de *Galdessa* qui passe par le territoire des *Issa*, celle de *Darmy* qui passe sur celui de *Gadibourssis*.

Encore du temps de l'Emir, la sécurité sur les routes était tellement peu assurée qu'on a vu souvent des marchandises rester dix-huit mois et même deux ans pour venir à Harrar.

Aussitôt que les sages prescriptions de Son Altesse le Khédive

seront exécutées, la sécurité sera complète dans les passages, et avec quelques stations militaires, elle serait assurée pour jamais.

Ces stations, non seulement garantiraient la tranquillité de la route, mais encore serviraient à maintenir au milieu de ces tribus essentiellement turbulentes et sauvages, l'autorité du Gouvernement égyptien.

Ce sont les habitants de la côte, les Somalis, qui apportent à la ville les articles d'importation, tels que : la toile européenne, la toile américaine, la verroterie, le cuivre, l'étain, le fil de soie coloré, le sel; ils reçoivent en échange du café, du beurre, du warthe, des plumes d'autruche (presque introuvables), du cuir tanné, des peaux de bœuf, de mouton, de chèvre, non tannées, ainsi que des peaux de léopard de *Wanni*. Les commerçants de Harrar prélèvent sur leurs compatriotes des bénéfices insensés, ainsi j'ai dû payer jusqu'à 5 francs quatre pics de toile.

Il faut reconnaître cependant que le temps que mettent les marchandises pour venir de la côte, les impôts que sont tenus de payer les commerçants aux différentes tribus sur le territoire desquelles ils sont obligés de passer, expliquent facilement, jusqu'à un certain point, des prix aussi élevés.

Les tribus voisines de la côte apportent à la ville le café, la peau tannée ou non tannée, la peau de léopard, le zabadeh, les plumes d'autruche (l'Emir avait gardé le monopole des trois derniers articles), le blé, l'orge, le doura, les lentilles, le beurre, le miel, et reçoivent en échange les marchandises importées de la côte *Asiatique*.

Je dis échange, car c'est bien le véritable libre-échange qui se pratique à Harrar; marchandise contre marchandise. En réalité les Harraris n'ont pas de monnaie ou plutôt ils ont une espèce de fausse monnaie métallique due à la volonté puissante de l'Emir et dont je parlerai plus loin.

Pour ce qui regarde l'instruction, je suis heureux de dire que bien des peuples dont on parle beaucoup, sont moins avancés

que les habitants de Harrar, dont tous les enfants savent lire et écrire en arabe, quoiqu'ils ne le parlent que difficilement, et connaissent la législation musulmane d'après la voie de Chafii.

Pendant mon séjour à Harrar, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec quelques habitants qui sont très au courant de notre littérature ; quelques-uns font même des poésies ; ils connaissent les quatre règles fondamentales de l'arithmétique et ont quelques notions d'astronomie ; ils savent calculer les calendriers arabes, coptes, grégoriens, avec une exactitude suffisante.

J'ai déposé à la bibliothèque de l'état-major général un de leurs calendriers.

Il en est qui écrivent très bien, quoique cependant d'une façon différente de la nôtre : ils tiennent leur papier renversé, c'est-à-dire que quand ils veulent écrire parallèlement au petit côté, ils disposent leur papier comme nous quand nous voulons écrire du grand côté, puis ils écrivent de haut en bas. Quand ils veulent lire, ils renversent le papier et lisent comme si nous voulions lire une écriture parallèle au grand côté.

GALLAS

Les tribus Gallas dépendantes de Harrar peuvent, par rapport à leur position vis-à-vis de *Harrar*, se classer en quatre groupes qui sont :

- 1° Les tribus qui habitent au Nord de Harrar ;
- 2° » » » à l'Ouest de Harrar ;
- 3° » » » à l'Est de Harrar ;
- 4° » » » au Sud de Harrar ;

Outre ces quatre groupes de tribus, il y a l'*Arroussi* et l'*Ittochercher*. Ces tribus se divisent en plusieurs parties que nous allons énumérer successivement :

Les tribus qui habitent le Nord de Harrar sont :

Les *Nollis* et une grande partie de *Garssi*.

Les *Nollis* se divisent à leur tour en quatre Fakhidahs qui sont :

- 1° Le Fakhidah de Gourgourah ;
- 2° » » Minayaah ;
- 2° » » Hellili ;
- 4° » » Mana-abou ;

Les *Garssis* se divisent en sept Fakhidahs qui sont :

- 1° Le Fakhidah de Warra-sya ;
- 2° » » Warra-ouga ;
- 3° » » Warra-dinka ;
- 4° » » Wala-bou ;
- 5° » » Dawarou ;
- 6° » » Ouramou ;
- 7° » » Warra Garsou.

Les tribus qui habitent à l'Est de Harrar sont les *Guirris* et les *Baboulis*, dont voici la division :

Les *Guirris* qui comptent trois Fakhidahs :

- 1° Le Fakhidah de Hawyah ;
- 2° » » Bahargouffli ;
- 3° » » Ahmet Bedeh.

Quant aux *Baboulis*, ils se subdivisent en neuf Fakhidah qui sont :

- 1° Le Fakhidah de Abou ;
- 2° » » Deglou ;
- 3° » » Maïeh ;
- 4° » » Serreh ;
- 5° » » Moumguy ;
- 6° » » Gougoundabi ;
- 7° » » Goumah ;
- 8° » » Maro ;
- 9° » » Karanli.

Le Nord-Est de Harrar est habité par les *Barteris* et les *Barsoubes*. N'ayant pu avoir sur les Barteris, des renseignements

suffisants, j'ai préféré passer sous silence leurs principales familles plutôt que d'en donner une énumération inexacte.

Les Boursoubes se subdivisent en dix-sept Fakhidahs :

- | | | |
|-----|----------------|---------------------|
| 1° | Le Takhidah de | Warra houmi ; |
| 2° | » | » Beddi ; |
| 3° | » | » Sihasse ; |
| 4° | » | » Hokeh ; |
| 5° | » | » Legueh ; |
| 6° | » | » Kalikouri ; |
| 7° | » | » Sine ; |
| 8° | » | » War-ali ; |
| 9° | » | » Anaba ; |
| 10° | » | » Ibsou ; |
| 11° | » | » Wara-Warra ; |
| 12° | » | » Mounou-Mohammed ; |
| 13° | » | » Warra-Daille ; |
| 14° | » | » Dourou ; |
| 15° | » | » Sirgal ; |
| 16° | » | » Abou ; |
| 17° | » | » Babou. |

Le Sud de Harrar est habité par *Oubourra*, l'*Ittou-chercher*, les *Danakils* jusqu'à l'*Avvache* et par les *Gallas allas* qui se subdivisent en douze Fakhidah dont voici la nomenclature :

- | | | |
|-----|----------------|-------------------|
| 1° | Le Fakhidah de | Warr-nounou ; |
| 2° | » | » War-Abbadou ; |
| 3° | » | » Warra Abeilli ; |
| 4° | » | » » Kakou ; |
| 5° | » | » » Diramo ; |
| 6° | » | » » Boubou ; |
| 7° | » | » » Metta ; |
| 8° | » | » » Galane ; |
| 9° | » | » » Goubou ; |
| 10° | » | » » Eirich ; |
| 11° | » | » » Arrougui ; |
| 12° | » | » » Goutaillou. |

La totalité des *Gallas* ci-dessus énumérée et des *Issas* peut être évaluée à deux millions d'âmes.

Quand on part de Harrar pour se rendre dans chacune de ces tribus, on parcourt d'abord pendant une petite heure un chemin très accidenté, puis on arrive dans des plaines couvertes de *doura*,

de caféiers nouvellement plantés, de cannes à sucre, enfin des principales végétations dont j'ai parlé plus haut, lesquelles s'y trouvent en abondance. Des ruisseaux coulent partout et forment de nombreux ravins, variant de largeur d'encaissement suivant la nature du terrain et la quantité des eaux qu'ils contiennent.

Près de *Karsa*, le pays est plus accidenté, très boisé, mais néanmoins fertile. A l'*Argoubah* le sol est plus plat, et d'une richesse qu'on ne trouve pas fréquemment ailleurs ; les arbres y poussent avec une vigueur extraordinaire, on en rencontre souvent de gigantesques. (Le 12 avril 1876, en effet, nous avons fait notre sieste sous un sycomore dont le tronc ne mesurait pas moins de 65 pieds).

Près de *Mouläta*, le terrain devient extrêmement accidenté et couvert de bois très épais, renfermant les essences les meilleures, mais dont malheureusement on ne pourra tirer parti de longtemps, vu l'extrême difficulté que l'on aurait à les exploiter, même avec de bons chemins dont la construction exigerait d'ailleurs des dépenses considérables.

Au milieu de cette belle nature et de cette riche végétation, l'on aperçoit les habitations des *Gallas*. Ces habitations qui ne sont en réalité que de simples huttes, n'en présentent pas moins un certain confortable. Elles sont larges, spacieuses et capables, la plupart, d'abriter un peloton d'infanterie ; elle sont blanchies à l'intérieur avec du *Chahbah*. Le sol est formé d'un véritable mortier composé d'une argile rouge à laquelle on ajoute du fumier de bestiaux. Ces deux matières bien mélangées sont ensuite étendues sur la terre, et finissent par constituer une sorte de macadam très résistant.

Les *Gallas*, d'ailleurs, entourent toutes leurs habitations d'une forte enceinte qu'ils fabriquent avec des arbres épineux ; chacune de ces enceintes possède une ou deux entrées, suivant la grandeur de l'habitation. J'ai même, sur ma route, rencontré deux villages, *Ikayouh* et *Afizarou*, qui étaient entourés de remparts de pierres assez régulièrement bâtis.

Je donnerai maintenant un rapide aperçu des mœurs et de l'état social de ces peuplades :

Dans chaque tribu, les Gallas se subdivisent en deux classes parfaitement distinctes l'une de l'autre : les cultivateurs (*Koutto* ou *Argatta*) et les bergers (*Prontouma*).

Ces derniers sont beaucoup plus nombreux que les *Koutto* ; leur existence nomade les rend plus fiers, plus indépendants, plus énergiques ; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient arrivés à dominer complètement leurs malheureux compatriotes qui, se livrant à la culture sédentaire et étant naturellement d'un caractère pacifique, sont exposés aux vexations continuelles des *Prontouma*. Ces vexations vont même si loin qu'on a vu quelquefois ceux-ci interdire aux *Koutto* la culture, sous prétexte qu'elle serait un obstacle à la production de l'herbe nécessaire à la nourriture de leurs bestiaux.

De ce qui précède, il est facile de comprendre que les *Prontouma* sont essentiellement nomades, vivent dans les montagnes, et se déplacent à mesure que les pâturages s'épuisent pour se transporter ailleurs et en chercher de nouveaux.

Ces hommes énergiques sont, de temps immémorial, en lutte ouverte avec la ville de Harrar ; jadis, en cas d'hostilité ils fermaient les routes, et véritables brigands détroussaient les voyageurs, empêchant ainsi toute espèce de commerce. Il leur arrivait quelquefois, quand le butin n'était pas assez considérable, de tomber sur leurs propres compatriotes, les *Koutto*, et d'opérer sur eux une véritable razzia et même de les forcer à prendre avec eux les armes contre les habitants de Harrar.

Ces *Prontouma* ou bergers sont d'ailleurs essentiellement rusés et fourbes, et leur organisation très ingénieuse et très forte explique facilement leur conduite, leurs violences et la domination qu'ils exercent autour d'eux. Chaque tribu est divisée en plusieurs groupes appelés Fakhidah : chacun de ces Fakhidah forme une véritable petite république gouvernée par un Conseil de 100 membres choisis parmi les plus âgés de l'endroit. Ces membres sont

élus tous les 16 ans. Ils choisissent eux-mêmes un chef suprême qui s'appelle *Boukou* ; le *Boukou* est naturellement ou le plus habile ou le plus intrépide du Conseil. Son pouvoir est absolu, mais comme il a entre les mains une autorité devant laquelle chacun doit s'incliner et dont il pourrait, par un trop long exercice, faire un mauvais usage, il est rééligible tous les ans. C'est, comme on le voit, le système démocratique dans toute sa pureté primitive.

Ainsi donc le Conseil préside le Fakhidah et le *Boukou* domine le Conseil. Une tribu composée de plusieurs Fakhidah a autant de Conseils particuliers. Ces diverses assemblées nomment elles-mêmes une sorte de Sénat, composé de 300 membres, qui gouverne alors toute la tribu et qui choisit également dans son sein un Boukou qu'on appelle le grand *Boukou*, *Boukou-el-Kibir*, et se trouve ainsi le chef suprême de la tribu. C'est lui qui commande l'armée, fait la paix, décide la guerre ; ses ordres sont absolus, et téméraire serait celui qui oserait y contredire.

L'existence des *Prountouma* se passe donc en grande partie à piller leurs compatriotes les *Kouttou*, à guerroyer et surtout à détrousser les voyageurs et les caravanes qui, partant de Harrar pour la côte ou pour l'intérieur de l'Afrique, sont obligés de passer sur leur territoire et par conséquent exposés à des attaques fréquentes de la part de ces peuplades énergiques et sauvages qui n'ont qu'une idée très imparfaite du bien et du mal.

C'est ainsi qu'avant la conquête de Harrar par les troupes Egyptiennes, le *Boukou* de *Nollis* interceptait le chemin de *Gal-dessa*, le Boukou de Garssi, celui de Darmy et que les autres chefs se chargeaient de couper complètement les autres passages.

Dès qu'une caravane partait de la ville pour une direction quelconque, les *Prountouma*, exactement informés par leurs espions du jour de leur départ, se portaient à leur rencontre et lui demandaient comme rançon un certain nombre de *tobes*, habit de toile, de Foutah (serviettes), de Bourri (mauvais tabac), de rasoirs, etc..., quelquefois même leurs demandes étaient plus con-

sidérables que tout ce que portait la caravane. Si la caravane était riche et en état de satisfaire aux exigences même les plus exorbitantes, elle devait, sous peine d'être pillée complètement, s'exécuter sur-le-champ. Si, au contraire, elle était pauvre, elle n'avait d'autre ressource que d'attendre avec patience le moment où ces pillards, revenus à de meilleurs sentiments ou bien touchés par les supplications des malheureux chameliers, voudraient leur permettre de continuer leur route, en ne laissant entre leurs mains qu'une bonne partie de leurs marchandises.

Inutile d'ajouter que le même manège s'exécutait *vice-versa* pour les caravanes venant de l'extérieur à la ville.

L'habillement des Gallas est d'une simplicité antique ; il se compose d'une grande pièce de toile grossière qu'ils confectionnent eux-mêmes et qu'on appelle *tobe*.

L'homme se couvre avec le tobe en ayant soin de le serrer autour de la taille avec une ceinture de cuir dans laquelle est toujours passé un poignard. La tête reste toujours découverte et en général les pieds sont nus.

Le costume diffère complètement chez les femmes. La moitié supérieure du corps est complètement découverte. L'autre moitié est enveloppée dans une espèce de jupon en cuir. Les femmes mariées se coiffent avec un morceau de toile noire. Celles qui ne sont pas mariées, vierges ou veuves, ne portent aucune coiffure.

Comme toutes les peuplades de l'Afrique qui habitent sous les tropiques, les *Gallas* des deux sexes se graissent le corps et surtout la tête. Pour conserver la vertu des filles, ils emploient également, comme beaucoup des tribus voisines, un procédé radical, sur les détails duquel il serait trop délicat d'insister et qui est d'ailleurs suffisamment connu sous le nom d'infibulation.

Les *Kouttou* ou cultivateurs sont en général travailleurs et laborieux ; à l'encontre des *Issa*, ils cultivent leurs champs avec soin, cherchent à augmenter leur avoir et à gagner, par la richesse, la considération et la bienveillance de l'Emir de *Harrar*.

Jusqu'à notre arrivée, ils payaient à ce dernier un tribut d'un certain nombre de bœufs pour avoir l'autorisation de porter le bonnet de la Mecque.

Ils achetaient également à beaux deniers comptant le droit inappréciable de pouvoir s'asseoir devant lui, et celui plus inappréciable encore et partant plus cher, de se placer à un rang déterminé d'avance et d'autant plus proche de sa personne, que la somme versée était plus forte.

Le droit de porter le turban se payait aussi ; on pouvait même, chose remarquable, l'obtenir à crédit.

Celui qui est assez heureux et assez riche pour arriver à coiffer à la fois le bonnet et le turban, se nomme *Garade* (oumdah) (grand cheikh), le porteur de simple bonnet se nomme simplement *Malak cheikh* (petit cheikh).

Les *Garades* et *Malaks* sont parfaitement connus à la ville et l'Emir communique avec eux de la manière suivante :

Il avait organisé à Harrar une sorte de corporation formée des cheikhs les plus vénérés lesquels lui servaient réellement de plénipotentiaires. Ces cheikhs s'appelaient *Doguines*. Quand l'Emir voulait inviter un *Garade* ou un *malak* gallas à venir à la ville, il envoyait un de ces *Doguines* le chercher.

Si l'on était en paix, le Gallas venait de suite. En cas de guerre, les *Doguines* servaient d'intermédiaires entre les parties belligérantes. Eux seuls étaient chargés des négociations, et le plus souvent, par leur souplesse, leur autorité vis-à-vis des deux parties, ils arrivaient à éteindre les différends ; il faut ajouter, pour comprendre combien leur influence était grande, que leurs personnes étaient sacrées et que de mémoire d'homme il n'est arrivé aux tribus Gallas, toutes barbares et toutes sauvages qu'elles soient, d'être molestées.

Les Gallas, d'ailleurs, traitaient ce pauvre Emir de Harrar comme un vassal ou plutôt comme un souverain absolu chez lui, dans sa ville, mais dont l'existence dépendait d'eux. Dès qu'il n'obéissait pas à leurs caprices, ils lui déclaraient la guerre et,

coupant toutes les communications entre le pays voisin de *Harrar*, ils arrivaient ainsi à l'amener à composition. Voici comment les choses se passaient en temps de paix :

Les Gallas, de leur propre autorité et pour prouver combien les rapports entre eux et l'Emir étaient amicaux, envoyaient à ce dernier, chaque semaine, deux ou trois mille hommes pour qu'il eût à les nourrir.

Le pays de Gallas était pauvre, la ville était riche, rien donc de plus naturel que l'opulence des citadins vînt suppléer à la détresse des montagnards. Entre amis, du reste, ces choses-là ne se refusent pas.

L'Emir alors répartissait les hôtes entre toutes les familles de *Harrar*, offrant à ces derniers une admirable occasion d'exercer le devoir sacré de l'hospitalité.

Naturellement dans cette répartition, les familles riches, les ennemis particuliers de l'Emir, ceux dont il avait à se plaindre étaient privilégiés et recevaient le plus fort contingent.

Les Gallas d'ailleurs s'occupaient fort peu de ces détails domestiques ; en partant de la maison où ils avaient été hébergés pendant deux ou trois semaines, ils faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, toile blanche, noire, tout leur semblait bon ; que le maître de la maison fût ami ou ennemi de l'Emir, la chose leur était parfaitement indifférente. Ils emportaient ce qu'ils pouvaient, puis se réunissant tous, ils se rendaient chez l'Emir qui, pour s'en débarrasser, était trop heureux de leur offrir une somme d'argent, des rasoirs, de la toile pour leurs camarades qui avaient été assez aimables de rester chez eux. Ceux-là partis, d'autres revenaient et la même cérémonie recommençait.

Que l'Emir eût seulement l'air de résister à la moindre demande, la guerre lui était immédiatement notifiée et commençait le lendemain même.

Comme on le voit, il n'est pas possible de traiter un souverain ami d'une façon plus cavalière et de mettre dans les rapports diplomatiques plus de franchise et moins de duplicité.

Pendant mon séjour à Harrar, un certain *Mohammed Kouchou* dont j'avais fait connaissance, me raconta le fait suivant que je rapporte ici pour bien prouver le sans-gêne et le sans-façon avec lesquels ils agissent vis-à-vis l'Emir de Harrar.

« Le Boukou de ma tribu, me dit-il, avait envoyé un certain » nombre de Gallas comme hôtes chez l'Emir ; ce dernier les reçut » bien, les traita également très confortablement, mais à leur » départ il ne leur remit qu'un petit nombre de tobes et très peu » d'argent pour le Boukou.

» Celui-ci, indigné, refusa de recevoir le présent ridicule » que l'Emir lui envoyait et lui déclara la guerre immédiatement.

» L'Emir comprit qu'il avait eu tort et voulant réparer sa faute, » il me fit prier de passer à la ville ; ma réponse fut celle-ci : « Je » me rendrai à la ville lorsque le chemin qui mène de chez toi chez » moi sera couvert de toile et que je pourrai y marcher sans me » salir les pieds. » L'Emir murmura d'abord, mais finit par m'en- » voyer la quantité de toile que je croyais nécessaire pour couvrir » la route par laquelle je devais passer. »

« Alors, ajouta finement *Mohammed Kouchou*, je me rendis à la » ville et, sur les instances réitérées de l'Emir, je consentis à m'oc- » cuper de cette affaire, et je fus assez heureux pour arranger tout » à l'amiable, empêcher les deux parties d'en venir aux mains et » arrêter une nouvelle effusion de sang. »

Inutile d'ajouter que je m'empressai de féliciter mon ami de tant d'habileté et surtout d'avoir, en cette circonstance, montré tant d'humanité.

Par ce qui précède, on peut voir de quelle manière les *Gallas* traitent le souverain de Harrar. Du reste, l'Emir ne payait pas de sa poche toutes ces contributions forcées.

Il avait établi dans la ville un impôt que chaque habitant versait journallement, et qui s'appelait : *Mohalak-el-Gallah* (impôt des Gallas). C'était avec cet argent qu'il faisait face à la majeure partie des exigences de ses redoutables voisins et qu'il arrivait ainsi à vivre avec eux sur un pied qui n'était ni l'état de guerre.

ni l'état de paix, mais qui lui permettait au moins de dormir tranquille.

Le pays des *Gallas* est extrêmement riche ; le centre est bien cultivé par les *kouttou*, et ce sont eux qui fournissent Harrar de tout ce dont cette ville a besoin. D'ailleurs, pour montrer combien le sol y est fertile, je dirai que lors du passage de notre expédition, chaque village que nous traversions nous apportait assez de bœufs, de pain, de miel et de lait pour donner à manger à nos deux mille hommes pendant toute la journée.

Les *Gallas* n'ont pas d'industrie proprement dite. Ils fabriquent cependant leur matériel de cuisine et leurs instruments d'agriculture ; ils tissent également une toile très grossière, très épaisse et qui est bien loin de valoir celle de Harrar.

Comme je l'ai expliqué plus haut, la plupart des tribus *gallas* forment des peuplades extrêmement guerrières et dont la majeure partie, avant l'arrivée des troupes égyptiennes, vivait de rapines et de brigandage. C'est dire que ce sont des ennemis redoutables et avec lesquels il faut compter. Comme tous les sauvages, ils excellent dans la rapidité des manœuvres, la netteté du coup d'œil et la promptitude avec laquelle ils savent reconnaître le fort et le faible d'une position stratégique ; on les trouve toujours massés aux endroits les plus difficiles, les plus escarpés, couronnant les crêtes des montagnes, occupant les défilés étroits, les gorges presque inabordables, et laissant ainsi à leurs adversaires les chemins battus et les ondulations les plus molles de la plaine.

Hardis, courageux, bravant la mort avec la plus grande témérité, leur attaque est terrible, et il faut aux troupes beaucoup de discipline, et aux officiers de la présence d'esprit et du sang froid pour ne pas se laisser effrayer au premier abord et pour résister ensuite.

Ils s'avancent toujours en grande ligne de dix à douze rangs d'épaisseur, de façon que les premiers venant à tomber soient immédiatement remplacés par d'autres combattants qui continuent

à s'avancer sans se laisser le moins du monde démoraliser par la perte de leurs camarades.

Leur instinct militaire est d'ailleurs merveilleux, leurs mouvements se font avec beaucoup d'ordre, les marches qu'ils peuvent supporter sans trop de fatigues paraîtraient surnaturelles à des troupes européennes ; si l'on pense que leur pas ordinaire équivaut au trot du cheval on s'en rendra parfaitement compte.

J'ajouterai que toutes les fois que nos carrés ont été en lutte avec ces guerriers, au lieu de se porter sur nos lignes directement, c'est sur nos angles qu'ils se massaient et c'est là qu'ils commençaient l'attaque.

Les armes des *Gallas* sont : le poignard, la lance, l'arc, la flèche ; quelques-uns possèdent de vieux fusils à mèches ; ils excellent encore dans le maniement de la fronde et sont très bons cavaliers, du reste leurs chevaux sont petits mais nerveux et comme eux infatigables.

Comme je l'ai dit plus haut, rien ne peut donner une idée exacte de la rapidité avec laquelle ces gens exécutent les marches les plus longues parmi les chemins les plus difficiles.

Que serait-ce donc si on avait à les employer en plaines ou dans des pays relativement faciles ?

La langue des *Gallas* diffère de celle de *Harrari* et des *Somalis* ; elle ne ressemble pas non plus à la langue de l'*Amharah* ; pourtant il y en a quelques-uns qui arrivent à apprendre et à réciter l'*Alcoran*.

Le 12 avril 1876, ayant accompagné le général Raouf-Pacha dans une visite qu'il fit à *Boubassah*, le *Feki* (savant) du village nous amena deux petites filles dont la plus jeune connaissait les trois quarts de l'*Alcoran*, et quoiqu'elle ne parlât pas la langue arabe elle prononçait très distinctement ce qu'elle récitait.

J'ai enfin rencontré chez les *Gallas* quelques individus qui marmottaient l'*Alcoran* sans trop comprendre ce qu'ils lisaient.

Aperçu historique sur les souverains qui ont gouverné Harrar, et sur les habitudes du dernier Emir.

Le Bulletin de l'état-major général de l'armée égyptienne (N° 1, 3^{me} année) du 15 septembre 1876, contenant un résumé de l'histoire de Harrar depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, je me bornerai à donner ici un aperçu historique qui comprendra la liste des Emirs de Harrar, depuis l'an 926 de l'Hégire jusqu'à l'entrée des troupes égyptiennes en cette ville.

Les autorités sur lesquelles je me suis appuyé sont un certain nombre de manuscrits que j'ai pu me procurer pendant mon séjour à Harrar, et qui sont aujourd'hui déposés à la bibliothèque de l'état-major général.

Les premiers conquérants de Harrar sont le *Gorade Ayoub* et le sultan *Abou Bakre* qui, partis du *Dakir*, sont arrivés à *Harrar* dans le mois de *chaban* 926. Le *Garade Ayoub* fut tué à l'Ouest de Harrar le 7 *chaban* de l'année 931. Il eut pour successeur le sultan *Ahmed* qui, la même année, entreprit la guerre de l'*Abysinie*, et n'en revint qu'en l'année 937, pour régner encore douze ans.

Après dix ans d'intervalle, c'est-à-dire en 759, l'*Emir Nour* lui succéda et mourut dans le mois de *Rabi-el-awal* de l'année 975, emporté par une épidémie, trois mois après son retour d'une expédition glorieuse chez les *Gallas*, qui ravageaient la contrée jusqu'à *Chooa*.

Depuis la mort de l'*Emir Nour*, les renseignements me font complètement défaut pendant 82 ans; c'est une période que des renseignements ultérieurs arriveront à remplir, mais que je suis forcé de passer sous silence. Puis viennent les Emirs suivants avec la date de leur avènement au trône et celle de leur mort :

L'Emir *Aly-ebn Daïoud* commença son règne le 25 *gamad awal*, l'an 1057, et régna pendant 16 ans.

L'Emir *Hachime* commença son règne le 11 *rabi-el-tani* 1073, et régna pendant 8 ans.

L'Emir *Abd Allah* commença son règne le 1^{er} *chawal*, de l'an 1081 et régna 22 ans.

L'Emir *Talha* commença son règne le 20 *chaban* de l'an 1111 et régna pendant 22 ans.

L'Emir *Abou Bakre* commença son règne le 15 *mouharame* de l'an 1134, et resta sur le trône 11 ans.

L'Emir *Khalaf* succéda à l'Emir *Abou Bakre* le 4 *zoulhidja* de l'an 1144, et ne resta sur le trône que pendant 15 mois.

L'Emir *Hamid* succéda à l'Emir *Khalaf* le 3 *rabi awal* de l'an 1146, et régna pendant 14 ans.

L'Emir *Youssouf* monta sur le trône de Harrar le 12 *safar* de l'an 1160, et régna pendant 9 ans.

L'Emir *Ahmet* commença son règne le 26 *rabi-el-awal* de l'an 1169, et continua son règne pendant 28 ans.

L'Emir *Mohammed* commença son règne le 10 *moharrem* de l'an 1197, et régna pendant 4 mois et 19 jours.

L'Emir *Abd-el-Chahour* commença son règne le 29 *gamad akhar*, l'an 1197 et régna pendant 11 ans.

L'Emir *Ahmet* commença son règne le 24 *Rabi-el-Tani* de l'an 1209, et posséda le trône pendant 27 ans.

L'Emir *Abd-el-Rahmane* commença son règne le 29 *Rabi-el-awal* de l'an 1235, et garda le trône pendant 4 ans.

L'Emir *Abd-el-Kerime* commença son règne le 29 *Cawal* de l'an 1240, et resta sur le trône pendant 9 ans.

L'Emir *Abou Bakre* monta sur le trône de Harrar le 1^{er} *Rabi-awal* 1250, et continua son règne pendant 18 ans.

L'Emir *Ahmet*, fils d'*Abou Bakre*, lui succéda le 1^{er} *Gamad-el-teni* l'an 1268, et garda le trône pendant 4 ans.

Les derniers mois de son règne furent signalés par une guerre intestine ; le Sultan *Ahmet*, trop malade pour pouvoir s'oc-

cuper des affaires publiques, remit le pouvoir à sa mère *Guisti Fatmah* (madame), femme énergique qui gouverna avec habileté. Elle eut à soutenir une lutte opiniâtre contre le *cheikh Mohammed Abd-el-Chakour*, qui, voulant profiter de l'état de santé de l'Emir et de la faiblesse qu'il comptait rencontrer chez sa mère, sortit de la ville, se réfugia chez les *Gallas*, et, en leur promettant toutes sortes de faveurs et d'avantages, les entraîna facilement à attaquer les *Harraris* pour se faire reconnaître de force comme *Emir*.

Une guerre acharnée et continue commença alors entre les habitants de Harrar commandés par *Guisti Fatmah* et les *Gallas* sous les ordres de *Mohammed Abd-el-Chakour*.

Quoique pendant dix-huit mois les attaques des *Gallas* aient été incessantes, qu'ils se soient montrés impitoyables, interceptant le commerce de la ville, détruisant les caféiers, les arbres de *Kattes* ainsi que toute la culture aux environs, néanmoins *Mohammed* ne put arriver à ses fins qu'après la mort de l'Emir *Ahmet*, tant furent énergiques les résolutions de *Guisti Fatmah*.

Cette femme a donné là un exemple remarquable ; sans instruction, connaissant à peine ce que c'était que la guerre, elle a su inspirer un attachement profond aux habitants, et avec leur aide résister à un ennemi puissant, habile, audacieux, et assurer ainsi la tranquillité des derniers jours de son fils, en défendant sa patrie.

Mais à côté de ce beau trait que dire du *cheikh Mohammed Abd-el-Chakour*, qui, traître à son pays, profitant de la faiblesse d'un homme mourant, de celle d'une femme, n'a pas hésité à s'adresser à ses plus cruels ennemis pour s'en faire un instrument de domination et déchirer ainsi de ses propres mains le sol qu'il aurait dû défendre ?

Trois jours après la mort de l'Emir *Ahmet*, *Mohammed Abd-el-Chakour* fut proclamé *Emir* de *Harrar*, le samedi 28 *zoul-hedja* 1272.

Son premier acte fut de dépouiller *Guisti Fatmah* de ses biens, de la chasser de sa maison et de lui enlever même les habits que

portait son fils. Cependant l'amour du peuple pour cette femme continuait et même les persécutions dont elle était victime semblaient l'exciter encore.

Il en devait être ainsi dans un pays musulman. Outre qu'elle avait bien gouverné, elle jouissait d'un très grand prestige, étant fille d'Emir (*Abdaul Kerime*), femme d'un Emir (*Abou-Bakra*) et mère d'Emir (*Ahmet*), privilège qu'elle a seule possédée, je crois, avec l'épouse du fameux *Haroune-el-Rachid Zoubaidah*.

L'Emir *Mohammed* voyant que les vexations n'abattaient pas le courage de *Guisti Fatmah*, essaya de la gagner par la douceur et lui demanda la main de sa fille pour son fils aîné *Abdallahi* ; elle ne voulut y consentir qu'à condition que l'Emir *Mohammed* accorderait lui-même celle de sa fille à son propre petit-fils, *Youssouf Ahmet* ; la paix fut enfin scellée entre les deux adversaires, et les choses allèrent même si bien que l'Emir *Mohammed* finit par épouser la veuve de son prédécesseur.

Rassuré par les alliances sur la neutralité au moins bienveillante de *Fatmah*, l'Emir n'en continua pas moins à poursuivre avec la dernière rigueur ceux des habitants qui s'étaient distingués par leur dévouement à l'ancien Emir et à sa mère.

Un habitant de Harrar, le *Kebir Ibrahim*, a bien voulu me communiquer un écrit dans lequel sont relatées la conduite de l'Emir *Mohammed Abd-el-Chakour* vis-à-vis de ses anciens adversaires et la façon dont il les traitait,

Voici une partie de cet écrit :

« Dès la première année de son règne, l'Emir chercha à se
» venger de ceux qui avaient pris le parti de son prédécesseur.
» Un d'eux, entre autres, fut traité par lui de la façon la plus
» impitoyable ; il le faisait frapper 12 fois par jour et à chaque
» fois le malheureux recevait 120 coups de bâton ; n'ayant pu
» arriver à le faire mourir sous les coups, il le fit mettre aux fers,
» jurant sur sa tête qu'il ne sortirait de prison que pour s'en aller
» au cimetière. »

Outre cet exemple terrible de cruauté donné par *Kebir Ibrahim*,

il ajoute que, dans la même année, l'Emir Mohammed acheta plusieurs maisons et plusieurs propriétés avec l'argent alors en cours.

Quelque temps après, il décrétait la nullité de cette monnaie et la remplaçait par une autre, portant son nom et soi-disant de meilleur aloi. Alors il accapara de gré ou de force toute l'ancienne monnaie en payant 2,200 anciennes *mohalak* avec 100 *mohalak* seulement de la monnaie de son invention. Du coup, naturellement, le commerce fut ruiné, le peuple réduit à la misère, mais l'Emir s'était enrichi.

En réalité, l'ancien Emir fit acte, en cette occasion, de faux monnayeur effronté, puisque après notre entrée à Harrar nous avons trouvé que le talaris de Marie-Thérèse ne valait que 22 de ces *mohalaks*, tandis que, d'après une analyse faite au Caire où par les soins du *général Raouf-Pacha* il avait été envoyé de cet argent, le Marie-Thérèse valait 311 des *mohalaks* de l'*Emir*.

Il y avait donc à la fois fabrication de fausse monnaie et vol manifeste. Voici d'ailleurs, d'après les renseignements précis que j'ai pu recueillir, comment opérait le souverain de Harrar.

Il prenait quelques bons talaris, les fondait avec une grande quantité d'étain et en fabriquait des feuilles métalliques assez minces qu'il découpait ensuite au moyen d'un poinçon, en petites rondelles de 4 millimètres de diamètre. Il finissait l'opération en imprimant à coups de marteau, sur une enclume en plomb et au moyen d'un cachet en acier, son nom sur les rondelles; et voilà en quoi consistait l'hôtel des monnaies du gouvernement de Harrar. Comme l'on voit, rien de plus simple et de moins dispendieux; peu de matériel, surtout peu de dépenses de matière première.

Il est inutile de dire qu'avec un pareil système le commerce devait languir et les négociations devaient être sinon complètement arrêtées, au moins singulièrement restreintes. A cette cause de misère déjà suffisante, l'Emir en ajoutait encore d'autres en monopolisant entre ses mains les quelques rares transactions qui

avaient lieu à Harrar. C'est ainsi qu'il interdisait aux commerçants l'introduction des diverses qualités de toile, sauf celle qui est connue dans le pays sous le nom de toile américaine.

Que quelqu'un se permit de transgresser ses ordres, la toile était de suite confisquée, naturellement au profit de l'Emir.

Voici, du reste, comment je suis parvenu à avoir connaissance des mœurs de l'Emir.

L'habitude du pays est, après la mort d'une personne riche, de partager ses biens en espèces entre tous les héritiers; il est évident qu'un tel partage ne peut d'abord pas être équitable et qu'ensuite il porte préjudice même aux héritiers.

Quand l'Emir mourut, après notre entrée à Harrar, le général Roauf-Pacha jugea convenable de mettre aux enchères publiques les biens laissés par l'Emir; ces biens ne consistaient d'ailleurs qu'en quelques pièces d'étoffes dorées, quelques misérables vêtements et plusieurs tapis de Perse usés. Je me rendis à l'enchère et j'y remarquai un drap de qualité passable; en ce moment j'étais complètement dépourvu de vêtements et je résolus d'acquérir cette pièce coûte que coûte; avec 27 talaris je restai maître du terrain.

A peine mon affaire était-elle terminée et la pièce entre mes mains, qu'un certain *Gadibourssi* nommé Houssein vint chez moi et me dit avec assurance : Vous savez, le drap que vous avez acheté m'appartient. — Comment, lui répondis-je étonné, ce drap vous appartient? Mais je viens de l'acheter à beaux deniers comptants ! Alors le bonhomme me raconta que l'Emir le lui avait confisqué et qu'il avait donné l'ordre dont je viens de parler et que cet ordre était appliqué à tout le monde.

J'écoutai ce récit avec intérêt, mais moyennant un léger *bak-chich*, je gardai néanmoins ma marchandise.

C'est ainsi que l'Emir Mohammed traitait son peuple et lui refusait même le droit que l'on trouve chez les nations les moins civilisées. Il alla encore plus loin et trouva le moyen de se surpasser lui-même en despotisme.

Il défendit à ses sujets de manger du riz et des dattes, prétext-

tant qu'il n'appartenait qu'aux souverains, aux rois, de consommer des mets si délicieux et que la bouche des gens du peuple était trop grossière pour apprécier à leur juste valeur un manger aussi succulent. Il avait également pris le monopole du commerce de l'ivoire, des plumes d'autruches et du musc.

Il faut avouer que pour un peuple, un pareil état est presque l'esclavage même, car enfin l'esclave, tout en appartenant à son maître, a encore le droit de manger et d'acheter ce qu'il veut et ce qui lui fait plaisir, tandis que les Harraris s'étaient vu enlever même cette faculté par leur excellent Emir. Les expressions me manquent pour traduire ce que j'éprouvai devant un pareil système de gouvernement, et je laisse aux lecteurs le soin de le qualifier comme il le mérite.

L'état de servitude dans lequel se trouvaient les habitants de Harrar, le despotisme qui les opprimaient était vraiment chose incroyable, à ce point qu'il leur était défendu sous les peines les plus sévères de se garantir la tête du froid ou de la chaleur, soit avec une coiffure, soit avec le bout de leur tobe.

La justice était d'ailleurs à Harrar digne en tout du gouvernement.

Quand un habitant avait une plainte à porter devant l'Emir, il devait d'abord se déchausser à cent pas de la grande porte de l'habitation du souverain et crier :

« *Emir Mohammed Maganeh,* » ce qui veut dire : « Protection de l'Emir Mohammed. » Un domestique sortait alors, le faisait entrer dans une chambre où il attendait quelquefois plusieurs semaines, quelquefois seulement plusieurs heures, suivant la bonne ou la mauvaise humeur de l'Emir.

Etant enfin parvenu à être reçu, il devait rester debout, la tête découverte, les pieds nus, les mains croisées sur la poitrine nue, également par mesure de précaution, la tête baissée regardant toujours à terre et attendre dans cette position le jugement juste ou injuste qu'il plaisait à son maître et seigneur de rendre.

Quelqu'un venait-il se plaindre à l'Emir de la conduite de son

fils *Youssouf*, qui profitait de sa haute position pour scandaliser toute la ville par de honteuses et indignes débauches, par sa galanterie poussée à l'excès vis-à-vis des plus grandes dames de la ville, il répondait tout simplement :

« Allez-vous-en. N'avez-vous donc pas autre chose à faire qu'à l'espionner pour le trouver toujours en faute. »

Voilà en quoi consistait la justice de l'Emir Mohammed. Parlons maintenant de ses mœurs personnelles.

Il avait l'habitude de monter à cheval lorsqu'il devait se rendre à la mosquée ou voulait faire une promenade. Il se faisait alors précéder par une foule d'hommes qui criaient à tue-tête :

« *La Ilaha illa allah Mohammèd Rassoul Allah.* » (Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohammed est son Prophète.)

Il avait toujours à côté de lui, portant un parasol, un homme qui devait conformer son pas à sa marche pour que sa tête restât toujours couverte.

Quand il recevait du monde, l'Emir avait coutume d'ouvrir les deux battants de sa porte ; au contraire s'il ne voulait reevoir personne, il fermait un des battants. Tout homme qui voulait entrer chez l'Emir, fût-ce même son grand favori, était tenu d'observer les prescriptions que j'ai décrites tout à l'heure.

La garde personnelle se composait du reste de nègres qu'il achetait sur les marchés de l'intérieur et qui lui étaient complètement dévoués.

Chose impossible à croire et pourtant véridique, l'Emir éprouvait-il le besoin de cracher ? Aussitôt les assistants se précipitaient pour lui offrir la manche de leur chemise. Heureux et fier était celui qui recevait le précieux présent, c'était une marque de faveur et de haute estime de la part du maître.

Aussi quand l'Emir était enrhumé, les marques de faveurs pleuvaient-elles comme grêle sur les courtisans enthousiasmés de passer ainsi à l'état de crachoir hygiénique.

Quand il se levait, il faisait venir deux assistants sur les épaules desquels il s'appuyait ; cette façon d'agir, pardonnable chez un

vieillard, était simplement ridicule pour un homme dans la force de l'âge.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que les appartements de l'Emir fussent bien somptueux. Son palais était une mauvaise bicoque, composée d'abord d'une entrée qui servait à la fois de salle de réception et d'écurie, puisque son cheval y restait habituellement et assistait à toutes les audiences. Les murs étaient garnis de cornes de bœufs. De cette salle et par un petit escalier tournant si étroit qu'un homme y pouvait à peine passer et garni de meurtrières, il pénétrait dans une chambre qui lui servait de *Harem*, quelques chambres attenantes contenaient ses femmes dont le nombre n'était pas grand, puisqu'il n'avait que quatre femmes légitimes et une concubine.

L'Emir, comme tous les habitants de Harrar, n'avait pas d'eunuques, et quand il voulait faire à une de ses dames l'honneur de la posséder chez lui, il l'envoyait prévenir par un de ses soldats qui lui disait simplement ces seuls mots :

« Préparez-vous à passer chez l'Emir, » et la dame se préparait.

Ici s'arrêtent les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'Emir *Mohammed*. Je n'ai pas la prétention de pousser plus loin la critique de l'existence d'un homme qui appartient désormais à la justice divine ; j'ajouterai seulement que les Harraris ont eu à supporter un pareil joug pendant presque vingt ans.

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 3 Novembre 1876.

Un grand nombre de membres ont répondu à l'appel pour la séance extraordinaire de la Société Khédiviale de Géographie qui a été tenue le 3 novembre dans le local de la Société. On avait espéré que la réunion serait présidée par S. A. le Prince Héritier, mais S. E. Stone-Pacha, en ouvrant la séance, déclara que des raisons de service toutes spéciales avaient empêché le Prince de se rendre au vœu de la Société, mais qu'il espérait pourtant le voir arriver avant la fin de la séance.

M. le Secrétaire général, prenant la parole, trace à grands traits l'état actuel de la Société. Elle peut être mise au rang des premières institutions de ce genre, car elle a non seulement entendu Schweinfurth, Nachtigal et Burton, mais encore les études de son Bulletin sont signées de noms connus dans tout le monde savant. A ce sujet, M. le Secrétaire général donne lecture d'une lettre adressée à la Société Khédiviale par la Société de Géographie de Paris, et il termine en énumérant les dons qui ont été faits par les Sociétés de Leyde, de Londres, de Paris, etc.

M. Hugin, rapporteur de la commission centrale, lit alors un long rapport sur l'état financier de la Société. — La conclusion en est qu'une fois toutes les cotisations payées et la subvention généreusement accordée par S. A. le Khédivé encaissée, l'avenir pourra être envisagé sous un point de vue satisfaisant et aucun danger matériel ne menacera l'avenir de la Société : il fait en terminant un appel énergique à tous les membres pour le paiement régulier de leur cotisation. M. le Secrétaire général parle de la dernière conférence de Bruxelles. D'après ce qui résulte du discours de S. M. le roi des Belges, ce n'est pas une conférence de géographie, c'est une réunion des grandes Sociétés et de quelques banquiers richissimes, sous sa propre présidence, dans le but de réunir dans un seul faisceau les efforts partiels tentés de tous côtés pour explorer les parties encore inconnues de l'Afrique. M. le Secrétaire général dit que deux sujets devaient y être traités : l'ouverture de débouchés pour les explorations et la réunion de fonds nécessaires pour sub-

venir aux frais des voyageurs qui partiraient sous les auspices de cette réunion internationale.

On a reconnu que les grandes expéditions avaient moins de chances de réussite que les explorations individuelles, car l'hostilité des indigènes s'efface devant l'apparition de voyageurs isolés. Pour subvenir aux besoins de ces voyageurs, la réunion a décidé qu'on établirait une ligne de stations allant de l'un à l'autre Océan; les unes devront servir de bases aux opérations, les autres de points de ravitaillement. La partie vers laquelle se dirigeront les efforts des explorateurs sera comprise entre les deux Océans, le Zambèze au sud et les possessions égyptiennes au nord.

M. le Secrétaire général ajoute que pour le côté financier, un comité composé de trois membres a été chargé de recevoir les offrandes qui se montent déjà à un certain chiffre, grâce à la libéralité de S. M. Belge et de quelques personnes présentes à la conférence. Ce comité est aussi chargé de répartir les sommes nécessaires aux besoins de la nouvelle organisation.

M. le comte de Noidans, Consul général, en offrant à la bibliothèque de la Société le recueil des discussions qui ont eu lieu dans la Conférence de Bruxelles, dit qu'on a rendu hommage aux efforts incessants du Khédive et aux travaux des savants qui partent sous ses auspices, en excluant son territoire des points à explorer.

M. le Secrétaire général parle ensuite des voyages de Stanley. Poussé par la soif des découvertes, désireux de faire taire certains soupçons jaloux qui s'étaient élevés au retour de son voyage pour découvrir Livingstone, l'intrépide américain partit de Zanzibar, il y a bientôt trois ans, à la tête d'une troupe de noirs et de trois compagnons blancs. Depuis on a reçu de lui trois lettres, datées de mars et mai 1875 et d'avril 1876, dans lesquelles il raconte les aventures de son expédition vraiment prodigieuse. Il traverse les pays des Oussaragas et des Irambas qu'il est obligé de combattre et de mettre en fuite pour se frayer un passage et continuer sa route vers le lac Victoria Nyanza. Il y arrive et peut lancer et essayer sur le lac la *Lady-Alice*, bateau dont il s'était muni. — Après l'exploration du lac, il pousse jusqu'au royaume du roi Mtésa où il rencontra jadis le regretté Linant de Bellefonds. Le roi l'accueille très convenablement et lui donne une escorte de 2,000 hommes, ce qui lui permet de se diriger vers l'ouest et d'explorer les rives de la rivière Katonga; il relève une chaîne de montagne dont un pic est habité (1,500 pieds), assurent les indigènes, par une population blanche. L'hostilité des habitants empêche pourtant Stanley de reconnaître ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans cette assertion. L'intrépide voyageur termine en disant que sa tâche n'est encore qu'au tiers accomplie, que de grands lacs

restent encore à explorer, des royaumes inconnus à découvrir et à reconnaître. Il espère, avec l'aide de la Providence, pouvoir mener à bonne fin l'entreprise si bien commencée.

M. le Secrétaire général donne ensuite le résultat de la circumnavigation de l'Albert Nyanza par M. Gessi. Une question avait été longtemps débattue entre les voyageurs célèbres, à savoir si le lac s'avancait par une branche dans le Nil, ou s'il s'épanchait dans un cours d'eau se dirigeant vers l'ouest et communiquant avec le Congo. La question n'avait pas été résolue jusqu'aujourd'hui, et M. Gessi, sur les instructions de M. Gordon-Pacha, entreprit l'exploration du lac, muni de deux barques et accompagné d'une douzaine de soldats. Parti de Dufly, il remonte le Nil et arrive après mille dangers et malgré l'hostilité des riverains au but de sa mission. Il reconnaît que le lac ne se déverse pas dans des réservoirs extérieurs. La seule partie du lac restée inexplorée est une immense forêt qui arrêta notre voyageur ; mais les renseignements qu'il prit à ce sujet, et les observations qu'il fut à même de faire, le confirment dans son idée. Enfin M. le Secrétaire général termine en proposant d'admettre M. Carlo Piaggia, l'intrépide voyageur italien, comme membre honoraire, proposition qui est immédiatement approuvée aux applaudissements de toute la salle. M. Piaggia prend alors la parole et nous fait assister à ses différents voyages. Nous nous fatiguons à suivre l'intrépide explorateur au centre de l'Afrique, dans le pays des Nyam-Nyam, au Nord, dans le Tigré et le bassin du Nil qui devient pour lui une nouvelle patrie. Mais lui ne se lasse pas, il amasse des trésors que l'avenir découvre avec admiration, et ses observations sont d'une exactitude parfaite. Sur l'ordre de Gordon-Pacha, il visite le lac situé entre les lacs Albert et Victoria, et malgré les souffrances les plus terribles, il est assez heureux pour découvrir un débouché à ce lac, sur lequel il donne les détails les plus intéressants. On croit que le cours d'eau qui sert d'écoulement au lac découvert par Piaggia est le Sobat.

De nouveau il se remet en marche et arrive jusqu'au Victoria-Nyanza, où il a le bonheur de recevoir des nouvelles de Stanley.

S. E. Stone-Pacha montre sur la carte la route suivie par M. Carlo Piaggia dans son dernier voyage de découverte, et il développe les conséquences des observations qui ont été recueillies par le courageux voyageur auquel il rend hommage pour la persévérance avec laquelle il a supporté toutes les fatigues et pour son activité infatigable.

Séance du 5 janvier 1877.

A trois heures et demie, S. E. Stone-Pacha ouvre la séance, et M. le Secrétaire général, prenant la parole, explique les causes qui ont retardé la réunion jusqu'à cette date. Au retour de Gordon-Pacha, on espérait qu'il ferait à la Société un exposé sur ses explorations, mais le désir de revoir son pays, sa famille dont il était séparé depuis trois ans le fit quitter immédiatement l'Egypte ; de même M. Gessi, son compagnon dans ses voyages, s'était embarqué pour Trieste, et la Société devait regretter ces circonstances qui l'empêchaient d'entendre ces deux illustres voyageurs. Une indisposition de M. le Secrétaire général est venue ensuite apporter un nouveau retard à la convocation mensuelle.

La situation financière de la Société est bonne, dit M. le Secrétaire général ; quand la subvention, que lui accorde si généreusement le Khédive, sera payée, elle se trouvera dans des conditions excellentes ; au sujet de cette situation, M. le Secrétaire général dit qu'il ne pourrait encore communiquer la solution que comporte la question du chemin de fer pour les membres résidant à Alexandrie ; mais de toutes façons il peut assurer qu'ils ne seront pas lésés dans leurs intérêts. Les relations de la Société Khédiviale avec les autres Sociétés géographiques s'étendent de jour en jour ; deux nouvelles Sociétés instituées à Marseille et à Bruxelles viennent de se mettre en communication avec elle par l'envoi réciproque des Bulletins. M. le Secrétaire général annonce la démission de 35 membres et déplore la mort du voyageur Louis Lucas, un des membres de la Société, enlevé à la science à son retour de l'Afrique Centrale qu'il explorait à ses frais ; il croit s'être fait l'interprète du sentiment général dans la lettre qu'il écrivit à la famille de l'infortuné voyageur.

Le Bulletin trimestriel sera publié dans quelques jours ; il contiendra quatre nouvelles cartes tracées d'après les nouvelles découvertes de l'expédition Gordon-Pacha.

M. Dor-Bey étant indisposé, M. le Secrétaire général donne lecture de sa communication sur le Soudan, faite d'après un travail du regretté Munzinger-Pacha. Cette étude, une des plus complètes qu'il soit possible de trouver, embrasse la géographie politique et commerciale du Soudan oriental, ses populations, leurs mœurs et coutumes, leurs langues.

Le Soudan contient peu de chaînes de montagnes, mais il est coupé par des élévations granitiques qui divisent ce pays en plusieurs parties bien définies. Ces divisions prennent le nom du fleuve qui les arrose, c'est l'Anseba, le Barka, le Cache et enfin le Nil, sorte de Penjaub formé par 5 affluents

qui versent leurs eaux dans le Nil. En général c'est un pays fertile, possédant de beaux pâturages et dans lequel le règne animal et le règne végétal sont richement représentés par leurs grandes espèces ; dans l'un on trouve le rhinocéros et l'éléphant, l'autre contient le palmier, le tamarin et les mimosas. Ses cours d'eau ne sont en général que des torrents que les pluies grossissent durant l'hiver, mais qui se séchent presque sous l'ardeur tropicale du soleil d'été. Le Soudan possède peu de grands centres ; les villes importantes ne commencent que sur les bords du Nil Blanc et du Nil Bleu, les seuls de ces fleuves qui soient navigables.

Ce pays, riche en minéraux, possède peu de métaux ; cependant on y rencontre l'or et le cuivre ; ses richesses consistent plutôt dans la variété de ses productions végétales et dans l'élevage du bétail. Sa population, composée d'Arabes et de différentes races nègres, peut être évaluée à 5 millions d'habitants, dont un quart de race blanche ou mêlée. Les langues qui y sont parlées sont d'origine sémitique ; c'est d'abord l'arabe qui prédomine aujourd'hui et qui est parlé très-purement et très-correctement par une grande partie de la population d'origine arabe, le Tigré usité dans le S.-E. et le Bedaïoua. A côté de ces trois idiomes principaux, il y a une foule de dialectes employés dans les différentes tribus, et parmi lesquels il faut citer celui des Barabras. La population ne se fait remarquer par aucune particularité saillante ; son histoire politique est assez obscure. C'est là que se trouvait le royaume de Meroë, c'est de là que sont venues les invasions éthiopiennes, dont l'une a conquis tout le territoire égyptien. Après avoir subi divers changements, le Soudan fut enfin acquis à l'Égypte par Son Altesse Ismaïl-Pacha.

On divise ses populations en deux classes :

Les agriculteurs, classe sédentaire vivant dans les huttes et s'occupant des productions de la terre, et les nomades, dont l'occupation consiste plutôt dans l'élevage du bétail. Les paysans arabes se construisent des maisons en pierre et en briques. La religion la plus répandue est l'Islam, mêlée d'une foule de superstitions.

L'agriculture est peu développée ; on cultive le doura, le sésame, le coton, etc. ; le froment ne réussit qu'à Berber et dans l'Anseba ; par contre, l'industrie est fort avancée, et le Soudan, sauf les objets de luxe, peut parfaitement suffire à ses besoins. Toile, lames, armes, peaux, tout y est parfaitement fabriqué et se fait remarquer par une grande solidité : sur les bords des fleuves on construit un grand nombre de barques.

Le commerce soudanien se divise en :

Commerce intérieur consistant en échange de produits entre les agriculteurs et les nomades ;

Commerce extérieur qui procure les objets de luxe, contre les matières brutes, dont les principales sont la gomme, l'ivoire, les peaux, etc.;

Et commerce de transit qui se fait par le Soudan entre le Darfour et l'Abyssinie.

Le Soudan, sous la domination égyptienne, est actuellement divisé en sept provinces ou Moudiriehs qui forment le gouvernement général du Soudan, capitale Kurtoum. L'apport annuel y est de 8 millions $1/2$, dus surtout aux contributions indirectes; les dépenses s'élèvent à peu près au même chiffre.

Tel est le vaste pays qui est appelé peut-être à un brillant avenir quand les productions auront trouvé des débouchés plus directs sur les marchés européens, quand le chemin de fer projeté l'aura relié à l'Egypte.

A la suite de ce rapport, M. le colonel Mason, de l'état-major égyptien, donne lecture d'un travail très intéressant sur le Darfour, la nouvelle province **annexée** à l'Egypte. Son rapport est écrit en termes concis et clairs; pas de phrases, pas de détours. Les observations y sont couchées sans aucun apprêt et cette simplicité leur donne une grande évidence.

M. Mason trace d'abord une esquisse rapide de la configuration territoriale du Darfour. Sa population se compose de nègres dans la partie Ouest, de Beris; le Nord est peuplé d'Arabes, dont la race s'est conservée très pure. Ils s'occupent surtout de l'élevage des chameaux dont ils possèdent d'immenses troupeaux. Ce sont de grands chasseurs, poursuivant avec ardeur la gazelle et l'autruche et s'oubliant parfois à enlever les troupeaux d'une tribu voisine, razzia qui amène généralement un conflit entre les agresseurs et leurs victimes.

L'agriculture, dans le Darfour comme dans le Soudan, est peu avancée; on y récolte le doura, le coton, etc. Les règnes animal et végétal sont moins riches que dans le Soudan. On élève pourtant deux races bovines qui sont très bonnes. L'industrie est très avancée; les laines, les cotons s'y tissent parfaitement et le Darfour peut suffire aux besoins de ses habitants. L'industrie métallurgique est aussi arrivée à un degré notable de perfection.

A la suite de cette intéressante lecture M. Mason regagne sa place au milieu des applaudissements de la salle et M. le Secrétaire général distribue la liste de quinze nouveaux candidats qui sont tous immédiatement agréés.

M. le Dr Gaillardot dit que Gordon-Pacha dans ses envois au Khédivé a compris deux morceaux de minerai de fer d'une pureté remarquable. Il désirerait savoir si le fer qu'on trouve dans ces régions est de cette qualité ou bien si c'est du fer oxydé. Le général Stone-Pacha et le colonel Mason répondent que c'est généralement du fer oxydé qu'on rencontre dans le sud.

M. Abbate-Bey désirerait qu'on exposât les richesses minérales et végétales

qui proviennent des explorations de l'état-major égyptien, richesses conservées au Ministère de la guerre.

S. E. Stone-Pacha répond qu'il est heureux d'accueillir cette proposition ; qu'il veillera à ce qu'un spécimen de chaque objet soit remis à la Société, puis il déclare la séance terminée.

Séance du 2 février 1877.

A trois heures, S. E. Stone-Pacha ouvre la séance et remercie M. le baron Ferdinand de Lesseps d'avoir bien voulu y assister.

Non seulement beaucoup de membres de la Société, mais encore un grand nombre d'étrangers assistent à cette réunion.

M. le Secrétaire général ouvre la séance en présentant son rapport mensuel sur l'état de la Société : « La situation, dit-il, peut se résumer en deux mots : accroissement de notre position morale, de l'intérêt de nos publications et de nos séances, de nos relations extérieures, de nos collections, de notre bibliothèque, mais accroissement aussi des difficultés matérielles contre lesquelles nous avons à lutter chaque jour et qui pourraient être évitées avec un peu de bonne volonté de la part de la généralité des membres de la Société.

M. le Secrétaire général justifie cette assertion en énonçant les nouvelles Sociétés savantes qui sont venues s'adjoindre aux Sociétés si nombreuses déjà avec lesquelles la Société était en relation, les dons reçus par la bibliothèque, les nouveaux candidats présentés, parmi lesquels se trouve S. M. l'Empereur du Brésil, le sommaire du prochain numéro dont les articles sont signés de Burton, Nachtigal, etc., etc., et parle enfin des précieuses collections confiées par l'état-major à la Société khédiviale de géographie et exposées dans les salons de la Société. Ces collections ont été rapportées par Arakel-Bey et le colonel Mason, du pays des Somalis et du Darfour, et par le colonel Long-Bey, du pays des Uganda, dans son expédition chez M'tésa, et du pays des Makaka Niam-Niam ; les objets rapportés des Uganda et des Makaka Niam-Niam ont, dit M. le Secrétaire général, un intérêt tout particulier.

D'abord ils n'ont que très rarement pénétré dans les musées d'Europe, et ensuite ils dénotent chez ces peuples vivant au cœur même de l'Afrique, ignorant peut-être même l'existence des blancs, une habileté à forger et à ciseler le fer, à tisser avec des écorces d'arbres des étoffes à la fois souples et solides, à façonner la poterie, et à travailler des ornements de toute sorte, qui indiquent un véritable goût artistique et qui doit donner à leurs œuvres

une place importante parmi les *artes africanæ* si bien décrits par le Dr Schweinfurth.

Le général Stone a en outre promis d'exposer dans le local de la Société d'importantes récoltes botaniques et minéralogiques faites par les expéditions khédiviales dans l'Afrique Centrale.

La Société, qui possède déjà une magnifique collection d'armes et d'objets Mombouttous, aura un véritable musée des produits aujourd'hui si recherchés de l'Afrique Centrale.

Ainsi, dit le Secrétaire général, la Société, créée depuis dix-huit mois à peine, a déjà un rang important parmi les Sociétés savantes, des relations extrêmement étendues qui se développent chaque jour, des séances d'un haut intérêt, un Bulletin dont presque tous les articles sont signés de noms illustres dans l'histoire des voyages, des collections ethnographiques importantes, une bibliothèque et un local que lui envieraient la plupart des Sociétés d'Europe, et pourtant, je le répète, nous avons à lutter contre des difficultés matérielles considérables.

M. le Secrétaire général croit de son devoir d'exposer la situation avec une entière franchise : la Société se trouve en ce moment dans une gêne pécuniaire, momentanée sans doute, mais qui n'en est pas moins pénible ; ce n'est pas qu'elle ait été entraînée par le secrétariat et la commission centrale dans des dépenses exagérées ou même que l'on ait usé de la marge que donnaient les prévisions d'un budget composé d'une subvention de 400 livres et de 1,100 livres de cotisations. La Société non-seulement n'a pas fait de dépenses imprévues, si utiles qu'elles eussent pu être, telle que l'acquisition des collections de Piaggia, que cet illustre voyageur lui eût laissées dans des conditions exceptionnellement avantageuses, ou de livres pour sa bibliothèque, elle a même dû pousser la parcimonie jusqu'à refuser de s'abonner aux organes périodiques les plus autorisés de la géographie.

La cause de la gêne actuelle est facile à comprendre : il est dû en ce moment mille soixante-dix-huit livres de cotisation, plus la subvention annuelle ; au Caire, sur cent quatre-vingts et quelques membres, vingt à peine se sont acquittés de leur cotisation.

Dans ces conditions, dit M. le Secrétaire général, avec toute la bonne volonté et tout le dévouement possibles, il m'est bien difficile de mener à bonne fin l'œuvre que vous m'avez confiée.

Et pourtant que faudrait-il pour sortir d'embarras ? bien peu de chose. Je sais que les temps que nous traversons sont de mauvais temps ; il est impossible cependant que sur tous nos membres, il n'y en ait pas soixante ou quatre-vingts pour qui trois livres ne soient une bagatelle, et qui rempli-

raient de grand cœur leurs engagements vis-à-vis de la Société, s'ils savaient quel service ils lui rendraient en les remplissant.

M. le Secrétaire général fait un appel énergique à la bonne volonté des membres de la Société; il a la conviction qu'au moment où il n'est si petite ville d'Europe ou même d'Amérique qui ne crée une Société de géographie et ne contribue dans la mesure de ses forces aux progrès de la géographie, l'Egypte placée par la nature dans des conditions exceptionnellement favorables, possédant déjà une Société organisée dans des conditions excellentes, ne laissera pas périliter l'institution établie il y a quinze mois par S. A. le Khédive.

M. le Secrétaire général termine en présentant, à la Société et à M. de Lesseps en particulier les regrets de S. A. le Prince Héritier qui, empêché par une affaire pressante, n'a pu comme il en avait l'intention assister à la séance.

Son Excellence le général Stone, vice-président a ensuite donné la parole au docteur Rossi-Bey qui, dans un langage élevé, a retracé le rôle que l'Egypte a joué sur le vaste continent de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée, et étudié le rôle qu'elle doit y jouer aujourd'hui. M. le docteur Rossi recherche dans l'histoire de la constitution géologique et dans ses conditions ethnologiques, sa mission providentielle en Egypte; il peint les origines du Nil, sa lutte pendant des siècles et des siècles pour se frayer un passage à travers le rideau granitique qui, entre les chaînes calcaires Lybiques et Arabiques, cachait l'Afrique à l'Europe, puis la formation de l'Egypte qui surgit lentement, mais constamment sous le limon du fleuve s'avance jusqu'au parallèle du Caire: « en dessous ce point les montagnes disparaissent; l'immensité de la mer s'offrait devant elle. » Dès lors plus de raison de dépôts limoneux, et l'Egypte aurait ici fixé ses limites au Nord, si au parallèle de Birket-el-Saba ne se fût pas trouvé un obstacle dans une île de l'époque piocène qui arrêta les dépôts nilotiques et leur permit d'étendre le territoire égyptien. De cet obstacle naquit la bifurcation du Nil qui se trouva forcé de diriger ses eaux des deux côtés de l'île, et ce fut de cette bifurcation que surgit le Delta; le nombre de siècles employés à ce travail plastique serait gigantesque si le travail de Berthollet et de Delormieux est exact; la formation du Delta, ayant exigé un travail de quarante-huit mille ans, on peut calculer que l'Egypte, pour avoir réalisé son étendue actuelle, a nécessité une période de deux millions cent quatre-vingt-seize mille ans.

M. le Dr Rossi-Bey s'efforce de démontrer par de nombreuses preuves tirées tant de citations des auteurs antiques que du travail de formation qui se fait aujourd'hui: « Ne pouvons-nous prévoir, dit-il, l'époque où l'Egypte gagnant toujours sur la mer arrivera à toucher à quelque point du continent

européen; et ne pourrait-elle pas être abrégée par l'ouverture du Bosphore de Suez qui, pouvant transporter quelqu'un de ces zoophytes travailleurs qui forment dans la mer Rouge de nombreuses et vastes îles madréporiques et qui répétant dans la Méditerranée les créations inhérentes à leur nature seraient autant de points où les dépôts nilotiques trouveraient un lit commode?»

M. le Dr Rossi étudie ensuite l'apparition de l'homme sur les contrées ainsi formées: il ne croit pas comme beaucoup d'honorables savants que les premiers habitants de l'Egypte aient été des peuplades asiatiques, mais plutôt des peuplades venues des hauts plateaux abyssiniques. Pourquoi chercher si loin leur origine? N'est-il pas plus naturel qu'ils soient venus d'Ethiopie; n'est-il pas encore le type intégralement conservée de la race éthiopienne? Selon M. le Dr Rossi, les peuples d'Ethiopie suivirent le cours du Nil, et au fur et à mesure que les frontières de l'Egypte s'avançaient vers le Nord, ils en suivirent les progrès. Un moment historique arriva où cette race instinctivement poussée en avant envoya des émigrations en Syrie, en Grèce et jusqu'en Etrurie.

Le monde passe par plusieurs grandes périodes avant de se transformer; la première est la période *d'analyse sociale*, pendant laquelle chaque peuple vit dans l'isolement et tire de la nature environnante la satisfaction de ses besoins, de ses idées et de sa civilisation.

La seconde est la période *humanitaire*: l'Egypte qui avait joui d'une grande prospérité individuelle pendant la période *d'analyse sociale*, ne participa pas au réveil bienfaisant des autres peuples pendant la période humanitaire qui la fit tomber dans la barbarie; mais le sommeil des peuples n'est jamais éternel. Un homme, Méhémet-Ali, fut désigné par la Providence pour être l'instrument docile de ses décrets et régénérer l'Egypte; il eut l'intuition de sa haute mission et de celle du pays confié à ses soins; il suivit la marche indiquée par les conditions géologo-ethnologiques de l'Egypte et pencha vers l'Europe pour y chercher la lumière qui devait faire disparaître le brouillard dont l'Egypte était enveloppée... A la conquête, fait brutal par lequel il débuta, succéda l'œuvre pacifique de l'organisation du pays et la recherche des sources de son grand fleuve dont la provenance était encore un mystère; il ne réussit pas tout à coup; mais l'Egypte devait continuer l'œuvre commencée par lui.

Aujourd'hui elle sait qu'il y a dans l'intérieur de cette immense Afrique, aux sources du Nil, des populations nombreuses qui, dans leur état d'isolement séculaire, sont restées à l'état de barbarie; mais cette barbarie ne doit pas être éternelle. Elles ont chacune leurs aptitudes physiques et morales, et c'est le rôle de l'Egypte de les initier au mouvement universel et de leur faire faire partie de l'humanité.

Cette famille humaine aura comme les autres sa mission : elle ne sera pas de même nature, mais elle offrira à l'humanité et au progrès des idées nouvelles, des forces nouvelles, de nouvelles voies pour arriver au bien-être universel.

« Elles rentreront ainsi dans la grande loi de ce monde : chaque homme, « chaque nation a ses instincts et ses formes civiles particulières ; la synthèse « sociale les réunit toutes, en fait un ensemble, un faisceau qui s'appelle « civilisation. »

Qui sait quel rôle les populations nègres sont appelées à jouer dans l'humanité ?

M. le Dr Rossi-Bey cite un passage de miss Beecher Stowe dans lequel elle fait entrevoir dans un style poétique les destinées élevées de la race nègre qui fondera peut-être un puissant et durable royaume après que les autres nations auront manqué à leur mission, et cela par ce que *« les premiers seront les derniers. »*

L'Egypte a la grande mission de régénérer ces peuplades, de les attirer à elle, de les arracher à leur ignorance séculaire ; elle doit prendre, pour empêcher la traite, des mesures radicales, « leur apportant le rameau de la paix et non le glaive, la connaissance du bien et non du mal, leur faisant honorer une civilisation dont le drapeau lui est confié et apportant chez eux le bien-être et l'humanité. »

L'Egypte est en bonne voie pour préparer ce noble avenir ; qu'elle accomplisse donc sa mission pour son bien et pour celui du monde entier, et elle aura bien mérité de l'humanité et de la civilisation universelle.

La parole est ensuite donnée à M. le commandant Mohammed-Moktar, récemment revenu de Harrar, où il avait été envoyé comme chef de l'état-major du général Raouf-Pacha (1).

La lecture du travail de M. le commandant Moktar, sur Harrar et les pays environnants, est écoutée avec la plus vive attention. Les descriptions vives, animées et spirituelles qu'il renferme dénotent un remarquable talent d'observation chez son auteur et provoquent de sympathiques applaudissements.

M. de Lesseps prend ensuite la parole et fait en quelques mots l'historique des grandes œuvres terminées ou en voie de s'accomplir pendant le 19^e siècle.

Ce sera, dit-il, l'honneur de la seconde partie de notre siècle d'avoir ouvert au monde les grandes voies de communication qui, en établissant des rapports continus entre les peuples, amèneront peu à peu une pacification universelle et mettront fin aux barbaries de la guerre. Le grand chemin de fer qui traverse l'Amérique et relie les deux océans ainsi que le canal de Suez, ont été

(1) Ce travail étant reproduit dans le présent bulletin, nous nous dispensons d'en reproduire l'analyse faite dans le procès-verbal de cette séance.

ainsi menés à bonne fin. Depuis que cette dernière œuvre a été achevée et est maintenant en pleine voie de prospérité, M. de Lesseps a consacré ses loisirs à l'examen des recherches géographiques destinées à faciliter l'ouverture de nouvelles voies qui relieront entre eux des peuples éloignés et feront pénétrer chez eux la paix, la civilisation et la science.

Il a été initié à plusieurs projets et veut dire quelques mots de ceux qui lui ont paru d'une importance capitale et d'une exécution possible.

Au premier rang parmi ceux-ci serait celui qui rattacherait l'Europe à l'Asie et aux Indes Anglaises. M. de Lesseps n'a pas hésité à envoyer son fils et un ingénieur, sans aucun intérêt pécuniaire et à ses propres frais, étudier par eux-mêmes sur les lieux la possibilité de franchir le col de l'Himalaya. M. Elie de Beaumont avait fait pressentir la possibilité d'arriver à un passage en suivant les pentes naturelles de ces montagnes, et en effet M. Victor de Lesseps a pu arriver sans rencontrer de difficultés insurmontables jusqu'à la capitale du Kachemire.

En remontant les bords de Djeloum, il est arrivé à trouver un endroit d'autant plus praticable que le travail serait moindre dans l'Himalaya que dans de petites collines ; car d'après le système d'Elie de Beaumont, les montagnes les plus élevées, étant celles de formation plus récente, sont d'autant plus tendres qu'elles sont plus élevées.

La longueur des lignes de chemin de fer construites actuellement aux Indes étant égale à la longueur des chemins de fer qui traversent l'Europe, il n'y aurait plus que le tiers du parcours total à construire pour rejoindre les deux gigantesques tronçons européens et asiatiques.

M. de Lesseps a eu l'honneur de s'entretenir avec l'empereur de Russie de l'étude du projet de chemin de fer de Central-Asiatique ; sans doute si ce projet devait être confié à l'industrie privée, il nécessiterait des frais immenses, mais le gouvernement russe dispose d'une quantité d'officiers d'état-major dont M. de Lesseps ne saurait trop reconnaître la haute capacité ; il a eu l'occasion d'admirer leurs magnifiques travaux au congrès géographique de Paris. L'empire Russe dont l'immense étendue est égale à la surface de la lune, pourrait facilement mener à bonne fin l'œuvre du chemin de fer Central-Asiatique en y employant les talents de ses très nombreux officiers d'état-major et son armée, qui accompliraient ainsi une œuvre infiniment plus utile et meilleure que la guerre qui le préoccupe en ce moment.

La deuxième entreprise dont s'occupe M. de Lesseps, entreprise d'un intérêt non moins capital, est celle d'un canal destiné à ouvrir des communications maritimes entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique. Déjà le chemin de fer existe, mais le chemin de fer est insuffisant ; il faut que le canal inter-océanique, ouvrant un passage à travers les Amériques, et complétant l'œuvre

faite par le canal de Suez, permette aux navires d'accomplir directement leur tour du monde en faisant partout sur leur passage la cueillette des marchandises.

En France, une commission géographique a été nommée, commission qui, au printemps, se prononcera sur tous les projets soumis.

En Amérique, on a compris tout l'intérêt de la question et le gouvernement a déjà dépensé près de quarante millions pour les travaux de nivellement et d'étude du projet.

Il est remarquable que dans les deux plus vastes continents du monde, le centre soit si peu connu : qu'en Afrique, ce centre laisse un vaste blanc sur la carte ; de même dans l'Amérique du Sud on ne connaît pas bien le point qui sépare le milieu. Une Compagnie franco-anglaise qui a obtenu la concession du Darien vient d'envoyer une expédition pour faire une étude approfondie de ces régions.

Des travaux faits jusqu'ici, il résulte que sur sept ou huit projets mis à l'étude, celui de l'Isthme de Rehuantépec j'usqu'à celui du Darien, le choix devra se porter soit sur la voie du Darien, soit sur celle du Nicaragua.

Celui du Darien serait préférable si l'on peut, comme on le prétend aujourd'hui, arriver à faire le canal sans écluses ; un grand nombre d'écluses retarde considérablement le passage ; il faut à un navire une demi-heure au moins pour franchir chacune d'elles. Qu'arriverait-il s'il se présentait, comme le cas est arrivé l'autre jour dans l'Isthme, trente-sept navires dans une seule journée.

Quoi qu'il soit, si le canal du Darien, qui du reste semble à M. de Lesseps la voie préférable, ne devait pas être adopté, il faudrait sans contredit faire celui du Nicaragua : il y a peu d'espace à franchir pour atteindre, de la mer, la vaste nappe d'eau du lac Nicaragua, et à l'entrée comme à la sortie du canal, on trouverait deux ports : San Juan del Norte (Greytown) et San Juan del Sur (Rivas).

Or, l'on croit que l'on pourrait, dans le Darien creuser un canal qui, tirant parti de l'Atrato, trouverait un passage naturel au point de jonction des Andes et des Cordillères, et viendrait aboutir dans les marais de Cakarika et de l'autre côté des montagnes dans le Zuira, puisque c'est du reste le point choisi par Humboldt comme celui où la tradition de l'ancienne Egypte et de l'ancienne Grèce plaçait la séparation de ces deux îles immenses, dans lesquelles de bons esprits croient voir les deux Amériques.

« O prêtre de Saïs ! dit Platon dans son dialogue de Timée, vos enfants ignorent l'histoire de leurs pères, alors qu'ils nous ont aidé à s'affranchir d'habitants des mers bien éloignées, vivant dans deux grandes îles placées entre des plus petites îles plus rapprochées du détroit d'Hercule. » Ne pourrait-

on pas voir dans ces deux grandes îles les deux Amériques alors séparées ?

La question capitale dans le projet de canal par le Nicaragua est celle des écluses : aujourd'hui on ne les fait généralement que de dix à onze mètres, il faudrait arriver à le faire de vingt-quatre à vingt-cinq mètres ; si l'on obtient ce résultat en inondant toute la vallée du San Juan del Norte, on prolongera le lac et l'on pourrait entrevoir dès la fin de cette année la réalisation de ce vaste projet.

M. de Lesseps a été sollicité de se mettre à la tête de la Compagnie destinée à percer le canal interocéanique, mais après avoir achevé une œuvre telle que celle du canal de Suez, il se croit le droit de jouir d'un peu de repos et de ne plus prêter qu'un concours moral à de nouvelles entreprises.

Enfin après ces projets gigantesques d'ouvertures de voies de communications, chemin de fer Central-Asiatique, et Canal interocéanique, que M. de Lesseps vient d'indiquer, il désire dire quelques mots d'une œuvre plus simple, mais qui n'en n'est pas moins très utile et présente actuellement des chances considérables de réussite.

M. de Lesseps veut parler du projet de mer intérieure dans le Sahara, projet par lequel on remplirait les chotts ou lacs salés situés au sud du Sahara de Constantine et de la Tunisie, comme l'on a, au moment du percement de l'isthme de Suez, rempli les lacs Amers.

En 1873, le capitaine Roudaire fit un nivellement excessivement précis des chotts situés au-dessous de Biskara et au sud de la province de Constantine, et trouva partout une dépression de 24 à 40 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Cette partie importante du problème résolue, il restait à savoir si les chotts situés au-dessous de la Tunisie et se prolongeant jusqu'au golfe de Gabès présentaient les mêmes conditions.

Il n'est point douteux que dans l'antiquité les chotts n'aient été couverts par la mer : dans une très-ancienne chronique trouvée dans la mosquée de Nefta, il est dit qu'il y avait à Zaafan (ville située autrefois dans l'intérieur des chotts), un port, la mer baignait les remparts de cette ville ; on s'embarquait à Masri (Caire) et les voyageurs débarquaient à Zaafran.

L'identité du bassin des chotts et de la baie de Triton paraît certaine aujourd'hui. Hérodote est le premier qui, vers l'an 456 avant J.-C., ait donné des détails géographiques sur le lac Triton : « Après les Lotophages, dit-il (en décrivant de l'Orient vers l'Occident, les peuples qui habitent la côte septentrionale de l'Afrique), viennent les Machlyies ; leur pays s'étend jusqu'au fleuve Triton, qui se jette dans le grand lac ou golfe de Triton dans lequel est l'île de Phla. » Il raconte ensuite que Jason fut poussé par la tempête sur les côtes de la Lybie et qu'il se trouva dans les bas-fonds de la baie de Triton

avant de découvrir la terre. Il est ensuite question du golfe de Triton. Seylax, Ptolomée, etc., etc., donnent à ce sujet de précieuses indications ; on peut même, depuis Hérodote jusqu'à Pomponius Méléas (au 2^me siècle de notre ère), puis à Ptolémée, suivre le mouvement de retrait des eaux et leur fixation dans les dépressions plus profondes de l'ancien lit. C'est donc seulement de rendre les chotts à leur état ancien de mer intérieure qu'il s'agit.

Le capitaine Roudaire a en outre trouvé que la partie solide d'environ vingt kilom. qui séparait la Méditerranée et les chotts Tunisiens, n'était qu'une sorte de croûte recouvrant l'eau souterraine ; en effet, dans les sondages faits par M. Roudaire, en mettant à une profondeur de deux mètres douze baguettes de fusil au bout l'une de l'autre avec un poids attaché à leur extrémité, il était impossible de trouver le fonds ; il y a évidemment là un cours d'eau souterrain, descendant des montagnes de l'Aurès ou de l'Atlas. Lorsque l'on ferait de nouveau pénétrer la mer dans les chotts, le travail serait infiniment plus simple que le travail de même nature fait pour les lacs Amers ; il suffira d'ouvrir une section, et l'on n'aura pas la principale difficulté qui était de construire des digues pour empêcher une irruption trop violente de la mer.

Le projet de M. Roudaire inonderait le pays sur une longueur d'environ 400 kilom., et l'immense évaporation d'eau qui en résulterait rendrait sans nul doute aux terres environnantes la très grande fertilité qu'elles avaient dans l'antiquité ; car il résulte d'un manuscrit récemment trouvé que c'est de là que les Romains tiraient une quantité considérable de grains.

M. de Lesseps est persuadé que sur les bords nouvellement fertilisés de la mer intérieure, de très nombreux colons trouveraient là un établissement et la prospérité que quarante mille émigrés italiens vont annuellement chercher, mais en vain, dans l'Amérique espagnole.

La France trouverait en outre pour sa colonie algérienne une sécurité extraordinaire dans cette mer intérieure qui créerait une barrière infranchissable entre les terres des colons et ces tribus pillardes de bédouins, fléau que l'entretien d'une ligne onéreuse de postes militaires ne suffit pas à réprimer.

Bien à tort, l'on a prétendu que la mer intérieure noierait les oasis situées autour des chotts ; toutes ces oasis sont au moins à vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, et c'est justement parce qu'elles sont au-dessus du niveau de la mer qu'on y trouve la végétation et la production ; les terres basses saturées de sel restent stériles.

Enfin, et pour se résumer, M. de Lesseps croit que la mer intérieure est possible et qu'elle sera un puissant moyen de faire pénétrer le commerce et la civilisation en Afrique.

De glorieux efforts sont faits dans ce but et par le gouvernement de S. A. le Khédive, qui étend aujourd'hui ses limites jusqu'aux frontières naturelles d'Egypte, les grands lacs Victoria et Albert Nyanza, et par les voyageurs qui sillonnent en tous sens ce vaste continent, et par S. M. le roi des Belges, dont le but expliqué à la conférence de Bruxelles se poursuit avec une extrême activité et recueille des souscriptions si nombreuses, qu'à Glasgow, dans une seule conférence, sir Bartle frère a obtenu vingt-six mille livres.

La création de la mer intérieure sera le part prise par la France dans ce grand et généreux mouvement de régénération du continent africain.

Ce discours est interrompu à différentes reprises par de vifs applaudissements et la séance est levée à 5 heures 1/2.

Séance du 23 mars 1877.

La séance, présidée par S. E. le général Stone-Pacha, vice-président, est ouverte à 3 heures 1/2.

L'assemblée est relativement peu nombreuse. Une chaleur excessive empêche un grand nombre de membres d'y assister. Elle n'a cependant pas retenu M. F. de Lesseps, qui, par sa présence, a montré une fois de plus combien était vive la sympathie que M. le marquis de Compiègne avait su lui inspirer.

M. le général Stone prend d'abord la parole, en rendant compte de ce que la Commission centrale avait délibéré de faire, pour rendre hommage à la mémoire du regretté Secrétaire général de la Société khédiviale de Géographie, décédé au Caire, le 28 février dernier, dans sa 31^e année. Il mentionne la lettre écrite à la mère du défunt, la circulaire envoyée aux diverses Société savantes, et la notice nécrologique dont M. Guillemine, bibliothécaire de la Société, va donner lecture.

Il communique en outre plusieurs lettres de membres s'excusant de ne pouvoir être présents à la séance, et notamment celle qui vient de lui adresser M. Raindre, consul de France au Caire. M. Guillemine lit ensuite sa notice nécrologique sur M. le marquis de Compiègne ; c'est une œuvre écrite avec beaucoup de conscience et qui fait honneur à son auteur ; M. de Compiègne y est considéré sous tous les aspects.

La lecture achevée, M. le général Stone annonce que la réunion n'ayant eu d'autre but que de rendre hommage au regretté Secrétaire général, il n'y rien autre à l'ordre du jour ; il remercie ensuite M. Guillemine du discours

qu'il vient de lire et, s'associant au désir exprimé par les membres présents, il annonce que ce discours sera imprimé et envoyé à tous les membres de la Société Rhédivale de Géographie et aux corps scientifiques avec lesquels cette Société est en rapport.

M. de Lesseps, en complimentant aussi M. Guillemine, remercie la Société, tant en son nom qu'au nom des nombreuses Sociétés scientifiques dont il fait partie et auxquelles appartiendrait M. le marquis de Compiègne, des honneurs rendus à la mémoire de ce dernier.

Après quoi, la séance est levée.

Le Secrétaire-Bibliothécaire chargé de la rédaction des procès-verbaux,

GUILLEMINE.



qu'il vient de lire et, s'

il annonce que

Société Khé

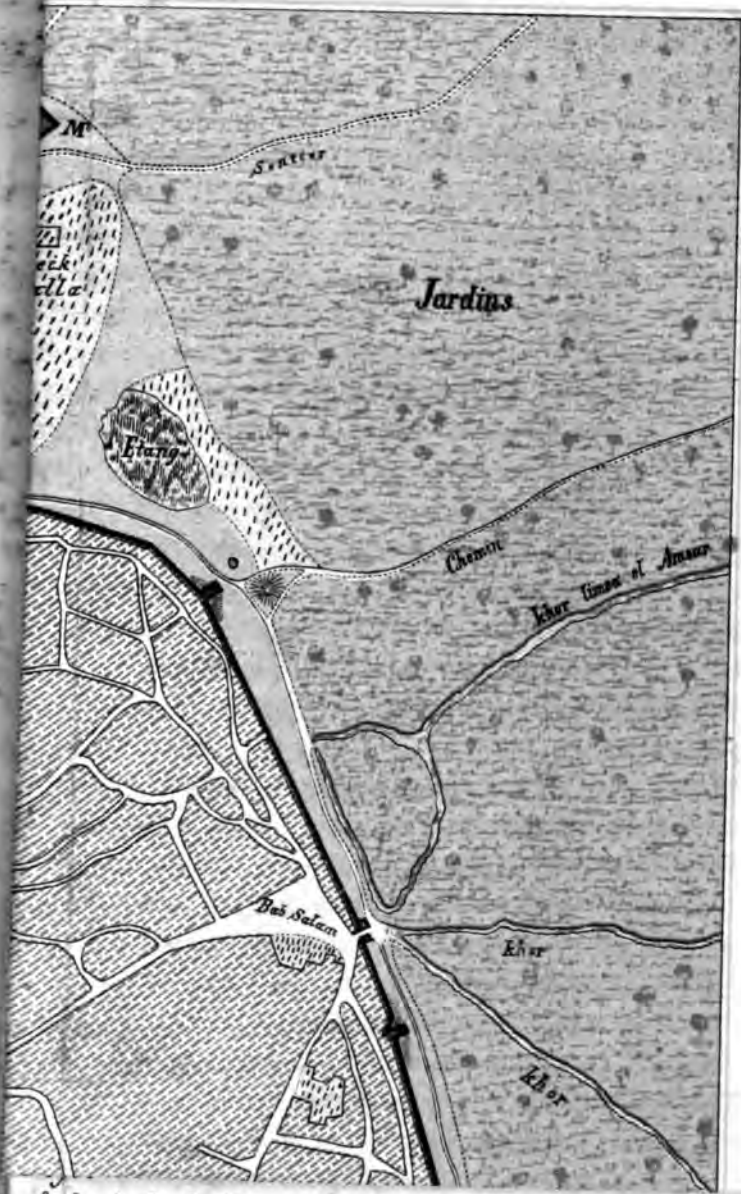
cette Soci

M. d'

tant

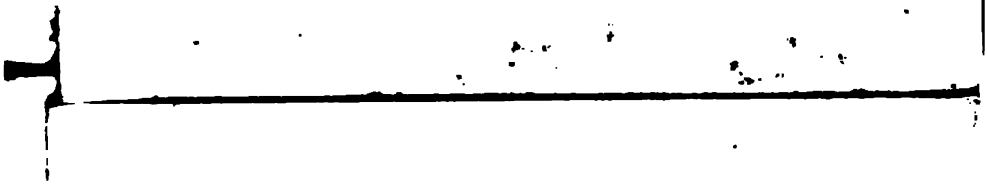
fait

r



Hauteurs

30 Mètres



1. 2. 3. 4. 5.

1



17



